

# **Le retour du Papalagui**

**BY PAUL BAYLEVILLE**

# Le retour du Papalagui

## Chapitre I

Maman m'a toujours dit que grand-mère avait aimé un homme de Samoa, roi dans son île. Un roi, cela me flattait... mais sans plus. Une île, c'est toujours petit, sauf s'il s'agit du Japon (pas de roi, un empereur qui a martyrisé puis perdu son empire) ; ou de l'Angleterre, mais dans les Îles britanniques, la place était prise depuis longtemps par une reine issue d'une famille allemande mariée à un Allemand. Une famille douteuse, qui ne brillait guère par son intelligence, où il y avait eu des sympathies nazies. Une histoire compliquée. Comme à Samoa où les Allemands avaient été présents, une colonie disputée entre Allemands, Anglais et Américains au temps de Guillaume II, un lointain cousin et le mari de la fille de la reine Victoria. La reine Victoria et son mari, Albert, avaient voulu créer une sorte d'Union Européenne grâce aux unions de leurs enfants avec des familles régnantes en Europe. Ils voulaient que la politique internationale devienne une affaire de famille... une famille unie. De ce point de vue, les

Saxe-Cobourg ont créé un beau fiasco, comme à Samoa lors des guerres civiles entre les petits rois de l'archipel... jusqu'en 1899.

Mais Samoa, c'était loin, on y jouait au rugby, cet homme de Samoa qu'avait aimé grand-mère, jouait-il au rugby ? L'avait-elle rencontré au cours d'un match Brest-Samoa ? Cela me semblait étrange, car le match Brest-Samoa n'avait jamais eu lieu (je suivais les exploits de l'équipe de Brest), et grand-mère ne m'avait jamais parlé d'un grand-père. Il devait pourtant exister, puisqu'elle était ma grand-mère. Il y avait là une mystérieuse absence, plus mystérieuse encore qu'une présence ne l'eût été. Je me sentais différent de mes petits camarades qui, parfois, me demandaient le nom de mon grand-papa et me parlaient du leur. Moi, je n'en avais pas, sauf du côté de papa... mais il ne comptait pas beaucoup, une fois l'an pour Noël, et encore, pas toujours. Je mentais un peu, je disais qu'il était mort et que je n'avais pas eu le temps de le connaître. Le mensonge n'était pas gros, car Touyavii (c'était son nom) était mort depuis longtemps, même si je ne le savais pas. Il n'était pas mort dans un accident d'automobile, comme James Dean dans sa Porsche ou Albert Camus dans la Facel-Vega conduite par Michel Gallimard. Touyavii était mort dans son village, d'un seul

coup, naturellement, après avoir survécu à un typhon suivi d'un tsunami. Cela, de toute façon, je l'apprendrai beaucoup plus tard, lorsque j'irai à Oupolou dans l'archipel de Samoa.

Je n'avais pas connu Touyavii, et de toute façon je ne voyais pas le lien entre cet homme autrefois aimé par grand-maman et ce père absent de maman. Pourtant, je me répétais souvent ce nom étrange dont les sonorités m'enchantaient, maman prononçait « To-ou-yaa-vii » et moi je répétais : « Toouyaavii, Toouyaavii, Toouyaavii » comme un de ces mots magiques qui charment l'enfance.

Il m'a fallu du temps pour comprendre que cet homme de Samoa, roi dans son île, était le papa manquant de maman. L'absence d'un papa pour ma maman m'avait longtemps paru normale, puisque j'avais, moi, mon papa et ma maman. Je vous parle d'un temps d'avant « le mariage pour tous ! » où divers jeux entre messieurs, ou entre dames le lèche minou et godemiché n'entraînaient pas, selon la loi, des pamaternités. La situation de maman ne m'était pas un centre d'intérêt. L'affaire de grand-maman mobilisait toute ma capacité d'interrogation sur ce que les anthropologues appellent les « cognats » : les ancêtres de la mère, par opposition avec les « agnats » (idem, côté père). De la même façon

que Papa était mon papa, Maman était ma maman, tout simplement, et ce statut n'avait pas besoin de filiation autre que celle de grand-maman... qui posait problème.

Ce que l'on m'enseignait au catéchisme n'arrangeait rien. Il y avait cette histoire de Marie à laquelle un ange (venait-il de Samoa ?) annonçait que Joseph n'était pas le papa de Jésus. La même chose était-elle advenue à grand-maman ? Un ange venu de Samoa, appelé To-ou-ya-vii, avait-il rendu visite à grand-mère ? Pourtant, j'avais du mal à imaginer grand-maman en Vierge Marie : grand-maman était trop vieille, elle s'appelait Pauline et elle ne portait jamais de robe bleue, dite « couleur de Marie » ; en plus, elle était allergique au parfum des lys, dont le curé disait que, comme pour la couleur bleue, c'était les fleurs préférées de la Vierge Marie. J'en déduisais que monsieur le curé connaissait bien la Vierge Marie, mais qu'il ne connaissait pas grand-mère Pauline. Et puis, maman était une femme et Jésus était un garçon. Hormis le père absent, tout le reste était différent. Le catéchisme ne faisait que rendre mes affaires de famille plus obscures. Il ne me fallait rien attendre de ce côté-là. Maman est persuadée que c'est à cause de Touyavii que j'ai étudié l'anthropologie... c'est possible. Mais, par

formation précisément, je sais qu'il faut se méfier des causalités univoques du genre : grand-père exotique égale petit-fils anthropologue. J'ai connu des tas d'anthropologues qui n'avaient ni agnats ni cognats exotiques, de génération en génération ils se reproduisaient au même endroit sans chercher des géniteurs lointains. Des spécialistes sociologues et psychologues adeptes des causalités simplistes, de gauche et multiculs, vous diront que c'est à cause de leur « enfermement » ethnique qu'ils sont devenus anthropologues... Ces gens qui expliquent une chose par son contraire puis par le contraire du contraire sont des idéologues, bien-pensants, de gauche naturellement. De toute façon, je ne suis pas devenu anthropologue, acteur plutôt, pas de gauche... après une licence en anthropologie. Mais c'est une autre histoire.

Avec le temps, j'ai fini par comprendre qu'il n'y avait là qu'un de ces secrets de familles qui sont une des banalités de l'espèce humaine. Aujourd'hui encore, j'ai la conviction que si je n'ai jamais pris goût aux mathématiques, par ailleurs elles me fascinent, c'est en raison de cette faille dans ma généalogie. Dans la suite de Fibonacci de mes ancêtres qui ressemblent à l'assemblage des graines de tournesol, un élément manquait : le grand-père maternel. Il faisait le lien avec une

multitude d'autres qui vivaient sur une île où ils étaient rois, ou peu s'en faut. Les mathématiques créent un langage de suites logiques, si dès le départ votre suite logique biologique a perdu un élément, vous avez du mal à prendre au sérieux n'importe quelle suite logique que l'on essaye de vous enseigner. CQFD !

Permettez-moi d'attirer votre attention sur le fait qu'il ne s'agit pas ici d'une causalité univoque, comme dans les généalogies où les ancêtres s'enchaînent côte à côte à la queue leu leu. Les généalogies sont, peut-être, le paradigme universel du fragile principe de causalité univoque. Non ! ce que je vous dis là n'est pas une cause, mais une explication. Une explication laisse beaucoup de place à d'autres explications possibles, alors qu'une cause est contraignante, exclusive, même si elle fait partie d'une chaîne de causes successives qui s'achève par ce que Francisco Suarez appelait « une cause finale ». Francisco Suarez (1548-1617) est un théologien et philosophe jésuite qui a marqué la philosophie occidentale. Grand-maman Pauline et Touyavii étaient la cause finale de l'existence de maman, et ça m'avait pris longtemps pour l'accepter. Quant à expliquer la rencontre de Touyavii avec grand-maman Pauline, c'est toute une histoire.

Ça commence comme dans cette vieille chanson des corsaires de chez moi :

« Le 31 du mois d'août

Nous vîmes venir sous l'vent à nous

Une frégate d'Angleterre

Qui fendait la mer et les flots

C'était pour aller à Glasgow

Je la chantais autrefois. Ça commence donc le 31 du mois d'août (1925) dans l'île de Bréhat en Bretagne. Vous ne connaissez pas Bréhat ? C'est une île près des Côtes-d'Armor en Bretagne, une île presque tropicale où poussent des palmiers, des figuiers, des mimosas, toutes sortes de géraniums et de fleurs exotiques que le courant chaud du golf stream protège des froidures du Nord... mais je m'égarer, il ne s'agit pas de Bréhat, mais de grand-mère, Pauline Micouën. Grand-mère était une fille Micouën, des Bretons. Une famille d'armateurs de Brest, un peu pirates, un peu esclavagistes : selon grand-mère, contre des perles en verre de Bréhat, le roi du Dahomey vendait aux Micouën des esclaves que nous vendions aux Amériques pour en rapporter du tabac. Je le regrette, je n'en suis pas fier, mais je n'en ai pas honte, ce n'est pas moi qui l'ai fait ! Quand je fumais, je ne fumais que du tabac gris

français, et si le roi du Dahomey n'avait pas aimé les perles en verre de Bréhat, les Micouën n'auraient jamais pu acheter des esclaves noirs à un roi noir qui les capturait puis les vendait. Les Micouën n'avaient pas les moyens militaires d'aller au-delà des ports sur la Côte des Esclaves. Et puis, ce sont les Anglais et les Français qui ont aboli la traite des esclaves en Afrique ; pas le roi du Dahomey qui faisait en son temps ce que tous les autres avaient fait en leur temps : les Grecs, les Perses, les Romains, les Turcs, etc.

J'étais grand quand j'ai appris que pendant l'été 1925, les Micouën avaient reçu un roi de Samoa venu leur remettre la longue-vue de Lapérouse. C'est toujours le même problème, sitôt que vous voulez commencer une histoire en disant « tout débute par, en... etc. », vous voyez surgir un nouveau commencement. On retrouve ici le problème de la « cause finale » dont le jésuite Francisco Suarez a bien compris l'ambiguïté dans ses « Disputations métaphysiques ». Ici, ma « cause finale » qui ne finit rien du tout, c'est la longue-vue du comte Jean-François Galaup de Lapérouse, chef de l'expédition d'exploration du monde commanditée par Louis XVI et qui quitta Brest le 15 août 1785.

Lapérouse était un grand marin, héros de plusieurs batailles navales contre les Anglais lors de la guerre d'indépendance américaine (1775-1783), un humaniste et un admirateur du capitaine Cook. Ce navigateur anglais était célèbre dans toute l'Europe aux XVIIIe et XIXe siècles pour avoir découvert des routes maritimes nouvelles dans l'immensité océane ; et y avoir perdu la vie. L'explorateur avait été massacré en février 1779 par des indigènes d'Hawaï avec lesquels il avait par ailleurs entretenu de bonnes relations lors de précédents passages sur cette île.

Maman m'a raconté comment la longue-vue du capitaine Galaup de Lapérouse avait été rendue et offerte à la famille Micouën par son père inconnu, le roi Touyavii. L'authenticité de l'objet ne fait aucun doute. Je l'ai eu en main, il est toujours dans la famille. On lit sur son cylindre fait d'un alliage de cuivre et d'étain « à *JF. G. de Lapérouse don de Louis-Marie Micouën. Brest, Août 1785* ». C'est une longue-vue du XVIIIe siècle fabriquée en Hollande, où les techniques de production et de polissage des verres optiques étaient alors les meilleures du monde. Voilà pour l'expertise objective de la chose ! Comment passa-t-elle des mains de Louis-Marie à celles de Jean-François, puis à celles de Touyavii pour un

retour à celles d'un Louis-Marie, qui n'était pas le premier donateur, est une affaire que nous voulons tirer au clair.

Louis-Marie était le nom que les Micouën donnaient depuis des siècles au premier-né de la famille : il y en avait un en 1785 lors du départ de Lapérouse et un autre en 1925, lors de l'arrivée de Touyavii. Du Louis-Marie qui donna la lunette à Lapérouse je sais seulement que bien qu'il fût un marchand d'esclaves il était un adepte de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) et qu'il appela ses deux filles, la première Julie (comme l'héroïne du roman « La nouvelle Héloïse », 1761) et la seconde Sophie, comme l'épouse programmée du jeune Émile... (c'est dans le livre de Rousseau « Émile ou de l'Éducation », 1762) et enfin son dernier né, son second fils, je vous le donne en mille : Émile ! Quant à celui qui reçut la lunette des mains de Touyavii en 1925, je sais seulement qu'il était l'oncle le plus paresseux de grand-maman Pauline : il n'a rien fait de toute sa vie et grand-maman le méprisait. Ces noms de personnes sont en fait des substituts transitoires et mouvants pour des noms de lieux durables et immobiles, des objets, des choses, des vies qui sont des faits indubitables. Partie de l'atelier de Spinoza à Voorburg vers 1670, la lunette de Lapérouse était allée de l'île de Bréhat à celle de

Samoa avant de revenir à Bréhat. À la même époque où il polissait les verres optiques de la lunette de Lapérouse, Spinoza avait écrit : « Tout notre bonheur dépend de qui l'on aime » (je cite de mémoire). Sans se préoccuper du rôle de Spinoza dans la fabrication de la lunette, Maman m'a raconté ce qu'elle savait des périples de l'objet. Elle en tenait l'histoire de sa mère qui la tenait du roi Touyavii en personne.

Ça commence par un massacre ! Maman insistait toujours sur ce point, et elle ajoutait : « Pas un gros comme ceux de chez nous ». Je me suis renseigné, elle avait raison, mes ancêtres samoans étaient d'honorables artisans du crime, pas des industriels. L'affaire est racontée par Lapérouse lui-même dans la partie de son journal de bord qu'il envoya en France via le Kamtchatka (donc la lunette offerte par Louis-Marie est aussi allée au Kamtchatka !). Monsieur de Lesseps, l'interprète en langue russe, y avait été débarqué le 1er octobre 1787 avec mission de traverser l'immensité russe pour rapporter à Paris les premiers livres de bord de Lapérouse ainsi que les rapports des savants qui accompagnaient l'expédition : des cartographes, géographes, astronomes, botanistes, etc. Grâce à l'aide efficace des Russes, de Lesseps réussit sa

mission, et j'ai pu lire les textes au musée de la Marine à Paris.

Le massacre eut lieu dans l'île de Maouna (aujourd'hui Tutuila, territoire des États-Unis d'Amérique) en un point que le navigateur a baptisé « l'anse du massacre ». En explorateur consciencieux, il en donne latitude (14 20 45) et longitude (173 36 50). Ça se passe donc dans l'archipel de Samoa, chez l'arrière-grand-père de Touyavii, dans ce qui constitue aujourd'hui la partie américaine de l'archipel. La narration de Lapérouse ne mentionne pas les causes du massacre. Il en mentionne les circonstances.

Les deux ennemis intérieurs des grandes navigations étaient le manque d'eau douce et le scorbut dont les causes étaient mal connues. Les ennemis extérieurs des marins étaient la mer, ses tempêtes et ses traîtrises ; les récifs, les hauts-fonds, et les hommes qui souvent aidaient les navigateurs et, parfois, les assassinaient. L'effet combiné de tous ces dangers rendait les longs voyages d'exploration périlleux. Par exemple, lors du premier tour du monde fait par Magellan, parti de Séville le 18 août 1519 avec cinq navires et 237 marins originaires de nombreux pays d'Europe (Espagne, Portugal, Italie, France) ; à son retour, le 6 septembre 1522, il n'avait qu'un navire manœuvré par 18 survivants. Connaissant

les récits des navigateurs qui l'avaient précédé, il les cite parfois et leur rend toujours hommage, le comte Galaup de Lapérouse pensait que l'alimentation était cause et remède au scorbut. Mais il ignorait le rôle salvateur de la vitamine C, que l'on trouve dans les viandes, les fruits et les légumes frais ; et la choucroute ! (14,7 mg pour 100 grammes de choucroute). Elle était utilisée par le capitaine Cook avec succès. Homme du sud, il était natif d'un petit village près d'Albi, Lapérouse méconnaissait les vertus thérapeutiques de la choucroute, il n'en avait pas. Il utilisait une infusion d'épicéa dont il tenait probablement la recette du Canada, où il avait longuement combattu les Anglais. Il le dit dans son journal de bord : « De tous les préservatifs connus contre le scorbut, je pense que la mélasse et le *sprucebeer* sont les plus efficaces ». Après avoir fait une faute d'orthographe au mot français « mélasse » (l'orthographe de Lapérouse est défailante), il utilise un terme anglais, qu'il souligne, sans donner l'origine et la composition de la substance ainsi nommée.

Le nom et la composition de cette boisson sont donnés par un médecin écossais dans une étude bien documentée qui eut plusieurs rééditions au XVIIIe siècle. On y trouve une bonne description de la maladie, ses effets dramatiques

sur les premiers colons français au Canada sont mentionnés. Il s'agit d'un thé froid où l'on fait macérer pommes, écorces et aiguilles d'épicéa. La recette de ce *sprucebeer* est donnée par le docteur James Lind, natif d'Édimbourg comme l'écrivain Robert, Louis Stevenson. James Lind publie sa recette dans un ouvrage de 1757 : « *A treatise on the scurvy. In three parts. Containing an inquiry into the nature, causes, and cure, of that disease* » ( « Traité sur le scorbut, en trois parties contenant une enquête sur la nature, les causes et le remède à cette maladie »). Le remède proposé est d'origine amérindienne : les pins ont en effet colonisé les côtes ouest d'Amérique du Nord bien avant les Indiens, puis les Européens. En tout cas, le docteur Lind explique qu'utilisée par les premiers Européens pendant les longs hivers canadiens, cette décoction leur permet de survivre en dépit d'une nourriture pauvre en produits frais. Lapérouse ne nous dit pas qu'il avait en deux ans de navigation épuisé ses réserves de *sprucebeer*, mais on n'en peut douter puisqu'il est forcé d'improviser, il écrit :

« La quantité de porcs que nous nous étions procurés à Maoua n'était qu'une ressource passagère [\*...] Je pris le parti d'en faire distribuer deux fois par jour à l'équipage ; alors

les enflures des jambes et tous les symptômes de scorbut disparurent. Ce nouveau régime fit sur notre santé l'effet d'une longue relâche ; ce qui prouve que les marins ont un besoin moins pressant de l'air de terre que d'aliments salubres. »

\* il explique que les porcelets sont trop petits pour la salaison et qu'il n'y a pas assez de nourriture pour les engraisser à bord.

Sa remarque à propos de l'air fait allusion à la croyance de l'époque qui attribuait les maladies à la qualité de l'air, qui, selon un pataphysicien jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle, Athanase Kircher (un contemporain de Francisco Suarez), contenait parfois une substance maléfique qu'il avait baptisée le « *Putrendo* » : d'où les masques aux nez en becs d'échassiers que portaient les médecins lors des épidémies de peste, ces nez permettaient d'y stocker des étoupes imbibées de parfums censés neutraliser le *Putrendo*.

Le 11 décembre 1787, la relâche à Maoua des deux vaisseaux explorateurs, « La Boussole » et « l'Astrolabe », avait donc pour but d'acheter des vivres et de remplir les barriques d'eau fraîche. L'incident survint lors du retour des deux équipes chargées de la corvée d'eau. Tout comme on ignore les causes de l'incident qui

provoqua la mort du capitaine James Cook à Hawaï, on ne sait pas ce qui suscita la violence d'une centaine d'indigènes qui se mirent à lapider les équipes qui portaient sur les chaloupes les tonneaux d'eau. Il y avait quatre chaloupes. La marée avait surpris les marins qui devaient pousser les embarcations ensablées dans les eaux peu profondes de la baie. Les jets de pierres avec des frondes étaient bien ajustés et plusieurs marins étaient blessés, à la tête le plus souvent. Monsieur de Langle, capitaine de l'Astrolabe, le second navire de l'expédition, ami de longue date de Lapérouse, commandait le détachement qui était venu à terre sur ces quatre chaloupes. Jugeant de la situation en soldat, Lapérouse écrit qu'une salve des fusiliers qui accompagnaient les matelots, tirée avant que les indigènes n'entourassent la chaloupe du capitaine de L'Astrolabe, eût sauvé les hommes. Ancré dans la baie, Lapérouse suivait-il avec la longue-vue offerte par Louis-Marie Micouën les péripéties du drame ? Je veux le croire. Il savait que le vicomte de Langle ne voulait faire usage de ses armes qu'à la dernière extrémité. De Langle tira deux coups de fusil avant d'être tué à coups de massue, les indigènes ignoraient le fer. Il fut assassiné en même temps que sept autres marins de la même chaloupe. Les autres embarcations, mieux engagées dans un passage

plus profond, parvinrent à fuir et n'eurent que trois tués, dont un physicien et naturaliste qui s'appelait Monsieur de Lamanon. Au total, on perdit onze hommes, dont un marin chinois engagé par Lapérouse lors de leur passage à Macao.

« L'anse du massacre », ainsi baptisée par Lapérouse, est située sur une des « îles des Navigateurs », nom donné à cet archipel par le marin français qui, le premier pour la marine française, fit un tour du monde de 1766 à 1769 : le comte Louis-Antoine de Bougainville. Il avait noté dans son livre de bord : « Ces Indiens sont des navigateurs, ils se déplacent d'une île à l'autre sur leurs embarcations ». Aujourd'hui, ces îles font partie de ce que l'on appelle officiellement l'archipel de Samoa. Il compte une dizaine d'îles. Selon maman qui cite grand-mère, Touyavii n'était pas le roi de Maouna, il régnait sur une autre île du nom d'Oupolou, on suppose qu'il s'agit de celle que le comte Lapérouse appelle Opoun ou Oyolava.

Les noms de ces îles ont beaucoup changé, mais pas leurs latitudes et longitudes qui correspondent à celles données par Bougainville et Lapérouse avec des approximations dues aux instruments de l'époque. Ce qui ne permet pas toujours de déterminer la position d'une île à

l'intérieur de l'archipel de Samoa. Parmi les explorateurs marins, il y avait ceux qui adoptaient les noms locaux, lorsque les îles étaient habitées, et ceux qui donnaient aux lieux visités des noms exotiques tirés d'Europe, rois, reines, saints du jour de la découverte : « île de Pâques », répertoriée sous ce nom par le navigateur néerlandais Jakob Roggeveen, le jour de Pâques, un 6 avril 1722. Des noms de navigateurs étaient aussi utilisés : détroit de Magellan, découvert par le navigateur portugais au service du roi d'Espagne, en 1520 ; etc., etc. Lapérouse appartenait à la première catégorie, on en a un exemple dans son journal de bord où, parlant des noms donnés à des îles du Pacifique par un navigateur espagnol, il dit :

« Il avait nommé le groupe de Vavao *îles de Majorca*, du nom du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et celui d'Hapace *île de Galves*, du nom du frère du ministre des Indes. Mais, persuadé qu'il est infiniment préférable de leur conserver les noms du pays, j'ai cru devoir les employer dans le plan de M. Bernizet ».

Le plan de monsieur Bernizet, ingénieur-géographe originaire de Pézenas, fut reçu à Paris. Peut-être avait-il été remis à un bâtiment anglais croisé à Botany-Bay en février 1788, peu de temps avant le naufrage des deux navires

français sur les récifs et les hauts fonds de l'île de Vanikoro, à environ 340 miles marins de l'archipel de Samoa. L'arrêt à Botany-bay, un port naturel près d'une ville qui n'existe pas encore, et ne s'appelle donc pas Sydney, est attesté par le journal de bord de Lapérouse. Il semble que des naufragés survécurent plusieurs mois, voire deux ans, dans l'île de Vanikoro où leurs relations avec les indigènes finirent par se gâter alors que les survivants auraient été en train de construire une embarcation pour quitter l'île. Construit ou pas, ce navire n'est jamais arrivé dans un autre port. Il y avait à bord de La Boussole et de L'Astrolabe plus de deux cents personnes.

Une seule certitude : la longue-vue de Lapérouse, cadeau de Louis-Marie Micouën, n'a pas été retrouvée à Vanikoro. Sur ce point, le récit fait à grand-mère Pauline par Touyavii est sans équivoque. Touyavii avait reçu la lunette de sa mère, l'épouse de son père, une fille de Maouna dont le père, le roi de Manikoro (un gros village de Maouna), l'avait reçu en cadeau lors d'une visite de courtoisie faite par le « chef des Papalaguis ». Les gens de Samoa appellent les Européens « les Papalaguis », le mot signifie « perceurs du ciel », on y reviendra. « Le chef papalagui » aurait donc visité la case du roi, où, selon le récit, il aurait assisté à un mariage entre

un Papalagui et une fille de Maouna. Le « chef des perceurs du ciel » pourrait donc désigner Lapérouse en personne. Selon Touyavii, l'expression « perceur du ciel » est due à l'impression des indigènes observant les vaisseaux occidentaux toutes voiles dehors cinglant vers les îles à partir de l'horizon. À des populations qui partageaient la conviction longtemps universelle que la terre est un cercle plat, coiffé d'une voûte étoilée, dont ils occupaient le centre, ce spectacle nouveau donnait l'impression que le navire avait transpercé le ciel et les nuages.

En 1925, le souvenir de La Boussole et de L'Astrolabe était encore très vivace, tant en France en général qu'en Bretagne en particulier. On sait que peu de temps avant son exécution, Louis XVI avait demandé : « A-t-on des nouvelles de Monsieur Lapérouse ? » En janvier 1793, on n'en avait pas. De nombreux marins à bord des deux navires étaient des Bretons, et en 1925 le mystère du naufrage à Vanikoro n'était élucidé que depuis un siècle. En 1826, ayant retrouvé des preuves matérielles du double naufrage, le navigateur Dumont d'Urville avait fait élever sur la plage de Vanikoro un petit monument à la mémoire des marins disparus. Un siècle, cela peut sembler une éternité aux gens de l'époque

pressée qu'est la nôtre. Ce n'était pas le cas du temps de grand-maman Pauline, elle vivait entre Camaret, Brest et Bréhat. Les Micouën avaient une maison d'armateurs à Brest et une villa à Bréhat. Pauline prenait souvent le bac de Brest pour venir flâner sur les plages de Camaret et y manger des langoustes que venaient de pêcher les langoustiers du port. Elle vivait dans le faste d'une riche famille du XIXe siècle. Un siècle qui ne s'était achevé qu'en 1914, avec le début de la Première Guerre mondiale. En 1925, les femmes de Camaret et de Paimpol (le petit port en face de l'île de Bréhat) portaient encore la coiffe bretonne traditionnelle à laquelle Pauline, en jeune fille libre qui avait été infirmière de guerre, avait définitivement renoncé. La coiffe est différente selon que la femme est mariée, veuve ou célibataire.

C'est alors qu'elle soignait les blessés du front envoyés dans l'hôpital de Paimpol qu'elle avait compris que tous ces voiles, fioritures, dentelles et coiffes des costumes traditionnels, supposés souligner la dignité des femmes en jouant sur leur vanité, n'étaient que des lourdeurs handicapantes. Elles avaient pour but d'entraver la liberté de mouvement, c'est-à-dire la liberté tout court, comme le faisaient les dentelles des petits marquis de Versailles au temps de Louis

XIV : pendant qu'ils parlaient dentelles et autres vanités, ils ne faisaient pas de la politique. Comme les amputés aux pansements couverts de gaze blanche et souillée, ses blessés dont elle avait la charge ; ces hommes jeunes et forts, infériorisés par le malheur, redevenaient des enfants implorant ses soins.

À l'instar des Français et des Françaises de sa génération, grand-maman avait été marquée à vif par la guerre qui lui avait volé sa jeunesse et offert une liberté nouvelle. Elle avait dix-huit ans lorsqu'elle rejoignit le service des amputés de l'hôpital de Paimpol, en 1916. Les amputés arrivaient de partout et l'on ne savait plus où les mettre. Une maison d'armateurs amis avait été mise à la disposition des Armées. Pauline faisait presque partie des meubles de ce lieu où elle passait ses étés en alternance avec la maison de Bréhat et les plages de Camaret-sur-mer. Allez savoir ! C'est peut-être la vision de tous ces corps mutilés, souffrants, agonisants, et puants lorsque la gangrène s'y mettait, qui l'avait conduite à tomber amoureuse sept ans plus tard du roi Touyavii. Un solide gaillard de un mètre quatre-vingt-dix, large d'épaules, musclé partout, et sexuellement parfait. Je n'affabule pas en évoquant la chose sexuelle, dont évidemment ni Pauline ni maman ne m'ont jamais parlé. Le

journal de Pauline, quelques-unes de ses lettres, plus une douzaine de celles de Touyavii que j'ai retrouvées après la mort de maman, constituent des documents pertinents sur ce point. Pour la longue-vue, en dépit de ma défiance initiale, j'ai fini par adhérer à la version qu'en avait donnée Touyavii à grand-maman : cadeau offert au père de Touyavii par une fille de Maouna (elle allait devenir sa mère) qui tenait l'objet de son père, roitelet de Maouna, qui l'avait reçu du chef des Papalaguis il y a très, très longtemps.

J'ai fini par accepter cette version en dépit d'une idée assez sottise que j'avais. Elle consistait à croire que dans la rade de Maouna, Lapérouse avait observé avec sa longue-vue le massacre qui s'était produit sur le rivage, et dans l'eau peu profonde où les matelots tentaient de reprendre la mer en dépit de la marée basse. Idée de pure imagination, car rien dans le journal de bord de Lapérouse ne suggère une telle observation directe. On a plutôt l'impression qu'il n'a rien vu et que de son côté, au moment du drame ses relations avec les insulaires étaient bonnes. Tout ce qu'il dit, c'est que la scène s'est produite à une distance qui passait la portée de ses canons.

En admettant que ma scène imaginaire ait eu lieu, il faudrait alors que la longue-vue de Lapérouse eût été retrouvée à Vanikoro à plus de

340 miles marins de Maoua où Touyavii n'était jamais allé et dont il considérait les indigènes, des Mélanésiens, comme peu civilisés par rapport au Polynésien qu'il était. En effet, puisqu'il est évident que la longue-vue a été retrouvée, elle ne peut avoir été trouvée que dans l'île de Maoua ou, plus loin, dans celle de Vanikoro : cela résulte de ce que nous savons des mouvements et du naufrage des navires. Or, parmi tous les objets récupérés, aucune longue-vue n'a été trouvée à Vanikoro ; soit dans l'eau soit chez les indigènes. La liste des objets découverts est substantielle : une garde d'épée en argent qui appartenait peut-être à Lapérouse ; le pied d'un chandelier marqué d'un blason d'origine française tout comme le poinçon sur la garde de l'épée ; de nombreux éléments de mobilier ; des canons ; etc. Certes, par hypothèse on ne peut pas exclure que la longue-vue soit toujours enfouie dans le sable ou dans l'eau et déjà recouverte par le corail. Hypothèse absurde ! puisque Touyavii a ramené l'objet à ma famille ! Donc l'histoire de Touyavii est vraie, Lapérouse a donné sa longue-vue en présent au roitelet de Maoua qui l'a gardée dans sa famille, jusqu'à ce qu'un de ses héritiers ne l'offre à sa fille qui allait épouser le père de Touyavii sur l'île d'Oupolou. C'est sur cette solide hypothèse que j'ai travaillé, et j'ai fini par trouver dans le livre de bord de Lapérouse des indices

probants qui ont transformé l'énigme en fait objectif. Presque, car lorsque vous avez affaire à de longues chaînes de faits objectifs qui traversent l'espace et le temps, une erreur est toujours possible.

## Chapitre 2

Le passage du livre de bord de Lapérouse qui attira mon attention est celui dans lequel il parle des mœurs, coutumes, arts et usages des insulaires de Maouana :

« Des femmes, des enfants, des vieillards m'accompagnèrent à leur case. J'entrai dans une, qui vraisemblablement appartenait au chef, et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case ».

L'admiration est évidente dans plusieurs passages qui parlent des « Indiens » (il emploie le terme mis en usage par Christophe Colomb qui en découvrant l'Amérique avait cru trouver les Indes). La défiance aussi :

« Nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme ; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux, et leurs traits

annonçaient une férocité qu'on ne remarquait pas chez les femmes. »

Ces textes, notamment le premier cité, montrent à l'évidence que Lapérouse a visité Maouna. Il ne mentionne aucune autre visite dans une des îles de l'archipel de Samoa (qu'il nomme « les îles des Navigateurs »). Dans un autre passage de son texte, il évoque une cérémonie de mariage entre un marin français et une « Indienne ». Bien qu'il ne dise pas ouvertement que ce mariage se tient à Maouna, le contexte suggère que c'est, semble-t-il, le jour de son passage dans la case du chef qu'eut lieu la cérémonie. La description qu'il en fait est confuse. Lapérouse n'est pas écrivain, moins encore anthropologue. Ses propos sont parfois peu clairs, hormis lorsqu'il décrit ses navigations, les manœuvres pour entrer dans certains ports difficiles, les mouillages dangereux, les ancres perdues, les amures, vents et courants, latitudes et longitude, etc. Toutefois, on ne peut douter qu'un tel mariage n'eut lieu :

« ...je rapporterai que le très petit nombre de jeunes et jolies insulaires dont j'ai parlé eut bientôt fixé l'attention de quelques Français, qui, malgré ma défense, avaient cherché à former des liaisons avec elles. Les regards de nos Français exprimaient des désirs qui furent bientôt

devinés ; des femmes vieilles se chargèrent de la négociation... »

En raison de mes études d'anthropologie, je ne résiste pas à l'envie de citer un texte de Margareth Mead, l'anthropologue américaine dont les études sur les populations océaniques ont fait le tour du monde. Après ses premières recherches à Samoa vers 1925, alors que Touyavii était encore en France, elle écrivait :

« La sexualité est une chose naturelle et agréable dont le libre usage n'a qu'une limite : le statut social. Les filles et les épouses des chefs ne doivent pas se permettre des expériences extra-conjugales. Les adultes responsables, mères et chargés de famille, sont censés avoir des tâches trop importantes pour accorder du temps aux aventures galantes. »

Elle ajoute que les seuls à s'opposer à cette liberté des jeunes gens sont les missionnaires, mais elle précise : « leur opposition est si absolue qu'elle est jugée sans importance. » (traduit par P.B. à partir de « Coming of Age in Samoa » p.209).

Le livre de Margareth Mead date de 1928, deux ans plus tard Touyavii quittera la France et grand-maman ; le livre fut traduit en français avec d'autres textes de l'anthropologue

américaine en 1963, quelques années avant ma naissance, sous le titre « Mœurs et sexualité en Océanie ». Presque un siècle et demi avant Margareth Mead, Lapérouse, navigateur français, mâle et Blanc (donc a priori mal-pensant selon la vulgate de gauche « en marche ») écrivait :

« Quoiqu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés, je suis convaincu qu'au moins dans les îles des Navigateurs les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas : il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée : mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari. »

Le comte Jean-François Galaup de Lapérouse confirme Margareth Mead et confond son critique le plus virulent, l'anthropologue néo-zélandais Derek Freeman. On remarquera que lors du court séjour de Lapérouse et de ses équipages à Maoua, il n'y avait alors aucun missionnaire chrétien sur l'île et que Lapérouse porte sur la sexualité des « Indiens » un regard libre de toute idéologie de droite, de gauche, du centre, du haut ou du bas. Il n'en fait ni des « bons sauvages » ni des « sous-hommes ». Pensée heureuse du XVIIIe siècle français ! Lapérouse

parvient même à se garder du défaut typique des intellectuels français qui se manifeste dès le XVIII<sup>e</sup> siècle et qui consiste à idéaliser tout ce qui est indigène, par opposition à une sorte d'impureté consubstantielle à l'Occident. Dans une de ses lettres où il relate le massacre de Maoua, Lapérouse écrit : « Je suis mille fois plus furieux contre les philosophes qui exaltent tant les sauvages que contre les sauvages eux-mêmes. Ce malheureux Lamanon me disait la veille de son massacre : « Qu'ils valent mieux que nous » ». On retrouve ici, l'idéologie des islamo-gauchistes contemporains, qui jouent le rôle des moutons de l'Aïd el-kébir, bouche-béée, la veille de leur égorgement.

Le massacre de Maoua fut-il provoqué par une querelle entre un marin et un amant ou un mari jaloux, querelles dont Margareth Mead ne nie pas l'existence et la violence, ou par quelques affaires du même genre ? Nous ne le saurons jamais. Que l'existence de normes réglant les mœurs soit universelle ne signifie pas que ces usages sont partout les mêmes. Ces différences, parfois considérables, créent ce que l'on appelle « des chocs culturels ». L'espèce humaine est une unité en ce qui concerne des faits élémentaires : mâles, femelles, sexualité, nourriture, repos, activité, etc., les façons dont

ces faits élémentaires s'enchaînent et se combinent varient presque à l'infini et constituent des blocs culturels plus ou moins compatibles. Je sais que grand-maman a éprouvé un choc culturel au contact de Touyavii. Pourtant, le contenu des lettres à son amant, et surtout de son journal, laisse entendre que le choc qu'elle éprouvait était d'une autre nature.

L'orgasme est-il une affaire de nature ou de culture ? Les trois... si je puis dire ! car il semble y avoir là un mélange complexe de nature, de culture, de psychologies et d'anatomies individuelles. Cet ensemble ouvre des perspectives infinies sur le mystère humain. Cela, j'ai commencé à le comprendre grâce à Chantal Brière, ma prof au Cours Simon. Je travaillais une scène de « L'amour des trois oranges » de Marivaux. J'étais mauvais. La Brière m'a dit : « Si tu veux comprendre quelque chose à l'amour, lis les lettres qu'échangeaient Casarès et Camus, et après joue ! » un silence, puis elle ajouta « Si tu en as le courage ». J'ai trouvé ces lettres, une bonne centaine. Elles datent des années cinquante. Elles étaient disponibles en consultation pour les artistes et les élèves du cours Simon. C'était des copies fournies par « la maison du comédien Maria Casarès »... c'est dans un bled, en Charente.

J'ai lu, j'ai même dévoré. C'était mieux que ce qu'avaient laissé grand-maman et Touyavii. Il faut dire que Touyavii n'était pas très bon en français. Alors qu'Albert Camus... et surtout Maria Casarès, mauvaise en orthographe, mais quel style ! Encore mieux que les poèmes de Louise Labé. Alors, j'ai compris. Le conseil de Chantal m'est revenu en pleine gueule comme un méchant boomerang. J'ai compris que je n'arriverai jamais à jouer des scènes d'amour... j'en avais le physique (enfin, je crois), pas la diction ni le style... ça n'allait pas ! Ce fut peut-être l'instant le plus désespéré de toute ma vie. Heureusement, j'ai rencontré Mireille... elle est tombée enceinte... le petit Paul est né. Mireille était fleuriste, un boulot stable, elle avait sa boutique. Professionnellement, j'ai pris la tangente des petits rôles : les valets, les porteurs de nouvelles, les intermèdeux du spectacle sans lesquels il n'y aurait pas de spectacles. J'ai bien gagné ma vie, dans la pub, surtout. Je ne veux pas citer des marques, mon rôle d'écrivain s'y oppose. Mais, vous savez, le poulet heureux d'affronter la friture et le type sérieux dans une blouse aussi blanche que ses dents, qui explique que le dentifrice M\*\*\* protège l'émail, les gencives, etc. c'est moi ! Ça m'a lancé dans les secteurs de l'alimentation et du médical... Tenez ! ... avec un autre maquillage, perruque,

etc. le type qui souffre d'une migraine atroce, fait une sale gueule, prend un cachet effervescent de S\*\*\* et vous fait un sourire immédiat et radieux... c'est encore moi ! J'en ai fait des tonnes, y compris des films d'animation où il fallait des voix pour faire parler des toutous, des minous, des perroquets, des objets et même des légumes... faire la chips, ou la croustille comme le disent joliment nos cousins québécois, était une de mes spécialités. Pas facile la chips, mais j'ai la voix pour. Évidemment, le cours Simon n'est pas fier de moi... même si je me considère comme le Belmondo ou le di Caprio de la pub. Je vis bien, Mireille a pris une employée, et j'écris en toute liberté et je peux penser à l'amour et même parfois le faire toujours avec Mireille et de temps en temps, par obligation professionnelle, avec la collègue qui fait la voix et la silhouette de l'huile d'olive extra-vierge. Cela compense ma blessure puisque je sais que je ne jouerai jamais du Marivaux, même s'il est le grand maître du dialogue amoureux ; même s'il est passé à côté de l'amour véritable. Car il ne fait pas de doute que le désir et son apaisement, en un mot la sexualité, est une force donnée à l'espèce humaine. Cette force, ce pouvoir, nous différencie des animaux au rut saisonnier avec lesquels nous partageons tant de particularités du vivant, y compris la reproduction et la mort. Car le

processus qui conduit à l'orgasme, besoin et joie finale du désir, plus que le rire est le propre de l'Homme, et surtout de la femme. La sexualité n'est pas la reproduction, ni le rut. Le désir que nous éprouvons, lorsque nous l'éprouvons, n'est pas celui de nous reproduire, mais celui d'accéder à une grandeur d'être dont l'absence autant que l'excès nous détruit, ou nous perverti. D'où l'échec relatif des missionnaires, à Samoa et ailleurs. La sexualité n'est pas **qu'**une ruse de la nature pour nous obliger à procréer, mais un don de Dieu pour que nous accédions à sa splendeur. Comment ? Je ne le sais pas. Je sais seulement que ça passe **aussi** par-là ! et que chaque être doit trouver son chemin. À titre d'exemple, je vous cite ce court extrait de la lettre de Maria Casarès à Camus du 6 février 1950 :

« Tu m'as vieillie, mon amour ; tu as fait de moi une femme quand je n'étais qu'une enfant, un être humain, quand je n'étais qu'un petit animal. Il est impossible que ce besoin que j'ai de toi cesse un jour, tu entends ?, et il est impossible aussi qu'un jour tu n'y répondes pas par la même faim de moi que j'ai de toi. »

Dans la même veine, voici ce que répond Albert Camus dans sa lettre du 10 février 1950 :

« Ce qui nous lie ce ne sont pas des liens de rêverie ou de convention, ce sont des liens du sang, de la création de l'un par l'autre, et de la chair. Ce sont des liens qui ne se renient jamais parce qu'on ne les trouve qu'une seule fois dans sa vie. Ce sont des liens qu'on n'imagine pas lorsqu'on ne les a pas connus. »

Ce ne sont pas là propos d'un idéologue, qui voudrait faire de Freud et du balourd Willem Reich des métaphysiciens du sexe ! Il s'agit de la mise à jour de la dimension ultime de l'amour telle qu'elle se vit parfois. J'en apporte la preuve expérimentale à travers la correspondance amoureuse qui pendant près de cinquante ans a uni Paulette et Touyavii, et pendant quinze ans a lié l'actrice Maria Casarès à l'écrivain Albert Camus. Pour ces derniers, deux échantillons suffiront. Maria à Albert, 14 mai 1950 :

« Toi, avec la paix que tu m'apportes, avec la vie que tu mets en moi ! Toi, avec la vie ! Ne me quitte pas ! Retiens-moi toujours près de toi ! Ne me laisse pas partir. Je ne veux pas mourir ! [...] Je ne sais plus si je t'aime. Je crois que je vais plus loin que cela et j'en suis un peu effrayée. »

Albert à Maria, 30 mai 1950 :

« Moi non plus je n'oublierai pas le 27 mai, ni les jours qui l'ont précédé. Il y a là comme une

consécration, la preuve fulgurante de ce que nous savions obscurément, la confirmation aussi, et qui me bouleverse, de ce que j'ai toujours pensé de la vie et de ses secrets royaux - longtemps attendus, ou seulement pressentis, et enfin rencontrés. » Et un peu plus loin, même lettre : « Que de mots pour ne pas dire le bonheur démesuré que tu me donnes. »

Grand-maman a-t-elle trouvé son chemin ? et Touyavii le sien ? Je ne le saurais dire. Ce qu'ils ont dit de leur amour n'a pas la splendeur de la correspondance entre Maria Casarès et Albert Camus, qui, sur cette affaire, donne une référence pour penser l'impensable. Touyavii n'est pas un écrivain génial, ni même moyen... et Pauline, ma grand-maman, bien que je l'aimasse, que sa vie fût pleine de mystères, et que sa part de grandeur m'impressionne, n'était pas une de ces âmes auxquelles Dieu offre une grande passion. Sur ce point, je m'efforce d'être objectif, autant que je puisse l'être. Ma seule certitude est qu'ils ont évité les écueils de la perversion... Leurs navigations amoureuses furent heureuses et c'est leur bonheur qui m'a servi de guide. Leur longue correspondance est la preuve de leur joie, et je remercie grand-maman d'avoir confié à maman sa correspondance et son journal. Dans quel but ? Personne au monde ne le sait, maman

ne m'en parla jamais. Il ne fut jamais question des lettres, du journal et de la raison pour laquelle elles voulaient que je retrouve ces épaves du passé qu'elles avaient laissé sombrer dans la mer calme d'un oubli transparent. Une seule évidence, elles m'y voulaient plonger... après qu'elles m'eurent laissé seul. La vie comporte tant d'énigmes que l'on comprend sans peine qu'un écrivain se consacre aux modestes lumières dont il dispose. Ces faits qu'il trouve et collecte de-ci de-là. Et pour ne pas me perdre dans un solipsisme familial, j'ai profité de ma modeste carrière d'acteur pour enrichir la correspondance amoureuse de mes grands-parents de celle, combien plus riche, du couple Casarès-Camus. Ces deux-là ont laissé des objets-lumières, des lettres, des faits qui ont survécu au temps à la manière de ces objets modestes qui survivent aux naufrages, comme pour éclairer les archéologues. Je suis l'archéologue de l'amour.

Dans mon histoire, parmi mes modestes lumières, il y a la lunette de Lapérouse placée dans la vitrine d'exposition des objets précieux de la famille Micouën. Elle s'y trouve avec une montre en or (XVIIIe, ne marche pas et de ce fait indique deux fois par jour l'heure exacte : 7. 23) ; un ruban rouge (aurait appartenu à Cadoudal ?) ;

un sabre de marine ; une photo de grand-maman dans un cadre en argent ; un lingot de cuivre du Dahomey ; une mèche de cheveux, blancs ou blonds, nouée par un ruban de soie rose ; un lézard dans un pot en verre rempli d'alcool ; un cauris, etc. De tous ces objets, on ne peut pas plus douter que des lettres échangées par Albert Camus et Maria Casarès ou du journal de grand-maman : j'ai reçu ce dernier document par testament sous enveloppe scellée. Et puis il y a mes souvenirs... ils sont plus subjectifs que la matérialité factuelle des choses... Je l'admets, mais vous admettrez aussi qu'un monde uniquement factuel n'a plus aucun sens : comme la liste des objets exposés dans la vitrine des Micouën. Il n'y a que ma subjectivité et la vôtre qui peuvent donner sens aux faits. Un savoir qui n'est que factuel sombre dans la lassitude du non-sens. On s'ennuie, on ne sait plus s'émerveiller. C'est le drame de la science de notre temps, elle nous donne des faits et des images factuelles mis en doute, car il faut douter des choses anciennes pour découvrir le nouveau. Mais, à l'exception des scientifiques, elle ne nous donne pas encore la joie poétique du sens. Pourtant, à l'évidence, comme l'illusion des Samoans voyant les voiliers européens perçant le ciel, un sens qui se joue des faits perd la vérité du sens et ne sait plus agir sur le monde. C'est la

raison pour laquelle les Européens portés par leurs vaisseaux ont découvert Samoa. Les Samoans n'ont pas découvert l'Europe sur leurs pirogues. Ces deux faits ne sont pas contestables, tout le problème est le sens et l'importance que l'on veut leur donner. Un autre fait est cet extrait du journal de grand-maman :

*« J'aime mon grand nigaud de « Tout à la vie », il est aussi fort que doux ! À Paimpol, le petit caporal anglais amputé des deux mains m'avait ému. Lui aussi était doux. Peut-être par nécessité, le pauvre ! Mais quand je m'assieds sur le sexe triomphant de mon grand nigaud, c'est un autre monde que je découvre. Il est ma joie ! »*

On remarque l'intéressante déformation que Pauline fait subir au nom de Touyavii, elle l'appelle (et ce surnom amoureux revient souvent sous sa plume) « Tout à la vie », elle écrit parfois Tout-à-la-vie et Toutalavie. Une seule fois, j'ai trouvé la graphie suggestive « Toutauvit »... beau lapsus ! Lorsque grand-maman écrit : *« C'est un autre monde que je découvre »*, elle dit sa joie. On aurait tort d'en conclure que Pauline est une sorte d'obsédée sexuelle traumatisée par les soins qu'elle prodiguait aux amputés de Paimpol. Elle le dit avec franchise et pudeur dans un passage d'une déchirante tristesse de son journal

où elle parle des désirs de ces hommes jeunes en voie de guérison, ou de décomposition, mais infirmes à jamais : « *Les sans bras me parlaient avec pudeur de leurs besoins, il m'arrivait de les soulager par des manustuprations* ». Elle emploie ce mot ancien, que l'on trouve associé à celui d'onanisme dans les manuels des confesseurs du XVIIIe et XIXe siècle.

Non ! quand grand-maman dit qu'elle découvre un autre monde, elle ne parle pas que de sexualité, elle va bien au-delà. Cette lettre de Touyavii me semble donner une idée de l'ampleur de leur relation (c'est une des rares lettres un peu longues écrites par Touyavii - orthographe rectifié par mes soins) :

« *Hambourg, 18 septembre 1927,*

*Ma belle Taopoou de Bréhatou,*

*Tu me dis que je suis nigaud parce que je ne sais pas me servir des choses que fabrique le Papalagui. Et si c'était toi la nigaude ? J'admets que chez toi à Bréhatou, qui ressemble à Oupolou, les gens ont meilleures mines qu'à Hambourg. Ici le soleil est caché par la fumée des usines qui fabriquent les choses dont les Papalagui ne savent pas se passer. Ici, c'est comme à Paris, tous ont l'air triste, ils sont blancs comme chez nous le corail mort. Ils ne sourient*

*pas, ne chantent pas des chants joyeux. Quand ils chantent, c'est qu'ils ont trop bu du kava de chez eux, qui les rend méchants et leur fait regarder les taopoou avec des regards mauvais et des paroles et des gestes qu'un homme de Samoa serait déshonoré s'il se les permettait, même s'il a bu trop de kava ou de vin de palme. À quoi servent toutes vos choses si vos yeux ne brillent pas, si vous ne voyez plus le soleil, si l'air que vous respirez sent mauvais, s'il n'y a pas de joie dans vos rues sombres, et si la beauté des taopoou rend les hommes méchants et stupides ?*

*Je suis heureux ! Je ne pourrai pas prendre le bateau à Hambourg pour retourner à Samoa, je vais revenir chez toi, et nous pourrons parler et faire toutes ces choses qui te plaisent tant et tant... à moi aussi. »*

Si le vin de palme est faiblement alcoolisé (moins de dix degrés), le *kava* n'est pas un alcool, c'est une boisson obtenue par macération à froid d'une racine broyée (*Piper methysticum*, dit Kava), voire mâchée et recrachée par les femmes qui préparent la boisson dont les effets sont euphorisants, relaxants et diurétiques. Une taopoou est une belle fille dont les mouvements sont harmonieux. J'ai trouvé touchante la façon dont Touyavii exprime son amour pour Pauline en improvisant un nom de chez lui pour désigner

l'île où il rencontra grand-maman : Bréhat (il écrit et prononçait « Bréhatou »). Dans son journal, grand-maman s'attendrit sur ce fait... Par exemple, un mercredi 31 août 1932, longtemps après leur dernière rencontre, un an environ après la naissance de maman : « *Il me disait souvent : allons faire l'amour à Bréhatou ! Sans mon beau nigaud, Bréhatou n'a plus le même charme. Certains jours, mon île n'est plus que le souvenir de son sourire* ».

Depuis que j'ai lu cette phrase de grand-maman, je ne regarde plus l'île de Bréhat du même regard. Certes, je l'ai toujours aimé notre île, mais après avoir lu « *Certains jours, mon île n'est plus que le souvenir de son sourire* » j'ai commencé à imaginer la vie de ces deux amoureux que tout séparait sauf l'amour qui les unissait, et qu'ils ont vécu jusqu'à leurs morts comme une sorte de blessure glorieuse.

Si j'ai bien compris le journal et la correspondance ; l'affaire, dans sa dimension physique, n'a duré que cinq ou six ans, de 1925 à 1930, avec des éclipses dues aux déplacements de Touyavii. Le 18 novembre 1930, Touyavii envoie une carte postale de Glasgow avec ces mots : « *Talofa Pauline ma taopoou. Demain, je quitte le pays des Papalaguis. Je vais vivre et mourir de notre amour* ». L'image de la carte

postale est moche, cafardeuse : eaux couleur mazout d'un port où s'ébattent des navires sombres sous un ciel enfumé et plombé... à l'image, je suppose, du cœur de Touyavii ce jour-là.

« Talofa » veut dire bonjour en samoan, mais cela signifie aussi « Je t'aime ». Le fait que Touyavii utilise souvent le terme *taopou* pour désigner grand-maman m'a forcé à me demander si Pauline était une jolie fille, comme on dit, et comme le dit le mot *taopou* en samoan. Pour moi, Pauline a toujours été vieille ; alors que maman, pendant longtemps, m'a semblé une jeune fille, une jolie jeune fille. Maman avait quarante ans lorsque je suis né. Enfant, il m'arrivait de regarder les objets dans la vitrine des Micouën dans leur maison de Bréhat. La photo couleur sépia dans le cadre en argent ne m'intéressait pas, trop pâle, trop lointaine (j'étais en bas, elle était en haut !), et surtout c'est le cadre en argent qui attirait mon regard. Il était à la fois brillant et noirci, selon les soins apportés à l'argenterie par la bonne des Micouën. Plus tard, quand maman m'a expliqué que la photo avait été prise à Bréhat, pendant l'été où avait éclaté la Grande Guerre et que sur la photo, grand-maman avait mon âge, seize ans, j'ai accordé une attention surprise à cette image de la vieille

dame qui me racontait de vieilles histoires. L'idée qu'il fut un temps où elle était aussi jeune que moi me semblait à la fois indubitable et irréaliste. La jeunesse est une forme d'enfermement sur son ego où le monde extérieur n'est qu'un spectacle. On y croit, puisqu'il est là ! Mais seulement comme un décor où s'ébat la seule vraie réalité : moi, moi, moi ! Il est des êtres qui ne dépassent jamais ce stade. Ce « moi d'abord », Maria Casarès l'exprime aussi bien que son dépassement dans sa lettre à Camus du 6 février 1950 : « J'ai toujours été habituée à vivre d'abord pour moi. Mais l'ivresse qui m'emporte quand je pense à ton retour... » En effet, l'amour véritable brise le miroir pour donner enfin l'image de « l'autre ». Je devais avoir dix-huit ans lorsque j'ai enfin compris que Pauline, la maman de maman, avait été belle.

Certes, dans son cadre d'argent l'image n'est pas très bonne, la pose est figée, la robe ridicule... mais quel charme en dépit de l'artifice du maintien, de la surface monochrome et fade comme si elle s'effaçait dans sa propre lumière. Une sorte d'icône aux contours imprécis et décolorés qui permet cependant de dire que grand-maman était une belle jeune fille à la silhouette gracieuse, aux cheveux et aux yeux clairs dans un doux visage aux lèvres dessinées

en arc de cupidon. Pour les yeux clairs, je triche un peu, j'ai souvent vu les yeux d'azur de grand-maman magnifiés par ses lunettes aux verres épais quand elle lisait « La gazette de Brest ». Le temps et les mauvaises nouvelles avaient minci ses lèvres.

Leur correspondance a duré longtemps, la première lettre, un peu longue comparée à celles qu'il envoie habituellement, est celle postée à Hambourg le 18 septembre 1927 (je l'ai dit, Touyavii n'était pas souvent prolix), la dernière est datée du 10 juillet 1981, elle est exceptionnellement longue, on y sent l'empreinte de la mort (j'ai traduit entre parenthèses les mots samoans employés ici ou là par mon grand-père Touyavii) :

*Apia, le 10 juillet 1981*

*Ma taopoou de Bréhatou,*

*Tu vas trouver dans l'enveloppe le livre que l'alii Aubier Flammarion a appelé : « Le Papalagui » (alii = Monsieur, chef, celui qui décide). Le Frère mariste du Canada qui m'a appris à mieux parler le français a écrit le livre avec moi. Je parlais, Frère Pierre-Jérôme écrivait. Le livre ne parle pas de nous. Le Québécois ne sait rien de nous, mais quand je parlais, dans tout ce que je disais c'est à toi que je parlais, car je*

*t'aime et je t'ai toujours aimé. Mon ami, le mariste québécois s'il savait il dirait que « je suis en amour avec toi, sti ! » Il ne dit jamais « sti ! », il m'a expliqué que chez lui ça veut dire « hostie » et que c'est un péché de le dire même si les gens de là-bas ne savent pas ce que ça veut dire... je n'y ai rien compris... de toute façon, je ne le dis jamais par respect pour le Seigneur Jésus.*

*Tu sais que la façon dont vivent les Papalaguis me déplaît. Ils croient de moins en moins en Dieu alors qu'ils adorent de plus en plus des choses. À Samoa, nous vivons aujourd'hui presque comme j'ai vu autrefois les Papalaguis vivre en Europe. Frère Pierre-Jérôme me dit que c'est encore pire dans son pays au Québec. Il me dit aussi que les Papalaguis les plus puissants, ceux des États-Unis, sont tellement malheureux que boire le kava de chez eux ne leur suffit plus. Ils fument des sortes de pierres de kava qui les rendent fous, ils s'en mettent la poudre dans le nez pour respirer, ils se font des piqures avec un autre kava qui les rend heureux et les fait mourir. Je te l'avais dit, les choses n'appartiennent pas au Papalagui pour le rendre heureux. Le Papalagui appartient aux choses, qui toutes ensemble sont aïtou (le Diable). Le Papalagui ne croie plus au Grand Esprit, il croit aux choses aïtou.*

*Il y a longtemps, tu m'as écrit qu'après la mort du très méchant Papalagui allemand Hitler, les Papalagui allaient trouver le chemin du bonheur grâce au grand alii Staline. Ce que je lis dans les journaux de Samoa et les missionnaires maristes me le disent aussi, c'est que ton alii Staline il était l'ami du méchant Hitler et qu'ils se disaient aloa (Bonjour et je t'aime) à chaque lettre qu'ils s'écrivaient. Puis, ils se sont fait la guerre, une guerre plus grande encore que celle faite aux autres Papalagui par l'empereur Guillaume qui avait invité mon père à un grand fono (réunion, fête) qu'il appelait völkerschau. Non ! ma taopoou bien aimée, je te le redis avec tout mon amour, le Papalagui est valéa (sot), le moindre palmier de chez nous est plus sage que lui, il laisse tomber son fruit sitôt qu'il est mûr, alors que le Papalagui veut tout garder pour lui : les choses, les fruits, les bahuts (à la fois appartement et immeuble), et surtout le métal rond et le papier lourd avec lequel il prend les choses pour lui seul ! Il achète ses frères papalaguis comme s'ils étaient des choses. Il achète même l'image des taopoou les plus belles pour s'exciter tout seul. Cela signifie que les belles taopoou de chez vous vendent leur image comme une chose. Le Papalagui est malade mon amour, et il a réussi à rendre le monde, et même Samoa, aussi malades que lui. Nous nous*

*reverrons chez le Grand-Esprit où il n'y a plus de choses. Talofa mon amour, je prie pour que le Grand-Esprit guérisse le Papalagui de la maladie des choses.*

Mes grands-parents ont donc eu une correspondance amoureuse entre 1925 et 1981, cinquante-six ans ! Celle de Casarès-Camus ne dure que quinze ans, de 1944 à 1959. Il est vrai que tout indique que cette correspondance et cet amour auraient pu durer beaucoup plus longtemps si Albert Camus n'était pas mort prématurément, le 3 janvier 1960, alors qu'il allait rejoindre Maria Casarès à Paris. Je ne connais pas la date exacte de la mort de Touyavii, 1981, 82, 83 ? Mais il est presque certain que sa lettre du 10 juillet 1981 fut la dernière que reçut grand-maman Pauline, je n'avais alors que cinq ans. C'est une lettre qui aurait plu à Camus et à Casarès, deux êtres qui accordaient peu d'importance à l'appropriation des choses, et qui n'avaient jamais été séduits par Staline. J'ai été très surpris d'apprendre que grand-maman avait été communiste, qu'elle avait cru en Staline et tout ça ! À l'époque où je passais tous mes étés à Bréhat à ses côtés, elle me parlait de notre île, de ses affaires (les Micouën avaient créé « la Banque du Cotentin » qu'elle administrait d'une main de fer)... alors

une banquière communiste... renversant ! Il est vrai qu'elle ne m'a jamais parlé de Touyavii non plus.

Sa spécialité de banquière était les prêts aux commerçants, ceux qui avaient des stocks importants dont elle avait financé l'achat. Sitôt qu'ils ne pouvaient pas faire face aux échéances, elle mettait l'affaire en faillite, achetait le commerce pour une bouchée de pain, vendait le stock en Afrique : un oncle armateur avait deux cargos. Elle revendait ces commerces défaillants mis en pièces avec profit. Tout un art de la prédation, que le passé familial de traite et de piratage expliquait peut-être. Je me souviens que lorsqu'elle me parlait de ses affaires, une de ses phrases favorites était : « Ceux qui ne font pas face à leurs obligations doivent rendre gorge ! » puis, elle ajoutait cet apophtegme : « La mort de l'un est le pain de l'autre ». Je trouvais ça sinistre, mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser que grand-maman avait du panache dans ses attitudes de requin solitaire. D'autant plus que quand elle me parlait de la Grande Guerre et de ses malades de Paimpol, je la trouvais héroïque et pleine de compassion.

Je n'ai toujours pas compris ce que le parti communiste venait faire dans tout ça. L'enthousiasme de la jeunesse peut-être ? Une

révolte contre les vieux qui avaient mis le monde dans un état atroce dont elle avait vu les conséquences au quotidien sur les corps de ces jeunes hommes mutilés ? C'est en lisant grand-maman, plus encore qu'en l'écoutant que j'ai compris que la guerre de 14-18 avait rompu le dialogue entre les générations. On peut en juger par cette remarque, qui, sous des formes différentes, revient à plusieurs reprises dans son journal : « *Je hais tous ces prétentieux vieux cons qui ont détruit le monde !* »

Après la guerre, les jeunes n'ont plus cru aux vieux, ils avaient fait trop de mal ; celle de 39-45 a encore accentué la rupture puisqu'en France les vieux n'avaient même pas été capables de gagner la guerre, les Allemands et leurs alliés non plus. Il m'a fallu du temps, et l'aide silencieuse de grand-maman et de maman pour me libérer du temps, non dans l'esclavage de l'oubli, mais dans la liberté du souvenir porté par des objets flottant sur le temps. Ce n'est qu'après la mort de grand-maman, puis celle de maman vingt ans plus tard, que j'ai commencé à être moins bête... mais pas beaucoup.

Pour le communisme, j'aurais dû m'en douter puisque dans la bibliothèque de la maison de Bréhat, il y avait des œuvres de Karl Marx : « le Capital », « l'Idéologie allemande », « le 18

Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte » ... et, j'allais l'oublier, un petit livre de Paul Lafargue « Le droit à la paresse ». J'étais alors trop ignorant pour savoir que ces livres, que je n'ouvrais même pas (sauf « Le droit à la paresse »), avaient de l'importance et qu'ils signalaient autre chose qu'un simple intérêt pour l'économie et la finance. Le plus surprenant est qu'il est vraisemblable que c'est grâce à sa lecture assidue du « Capital » (elle l'a annoté de sa main !) que Pauline est devenue un requin femelle de la finance. Cela plaide pour son intelligence, mais ne m'aide pas à comprendre toutes ces choses qui sont advenues à grand-maman, et qui me semblent incompréhensibles... surtout si l'on ajoute à tout cela son amour pour Touyavii... encore que le livre de Paul Lafargue, paru en 1883, que j'ai lu, car il était bref, puisse être considéré comme un manifeste écrit par Touyavii. D'ailleurs Lafargue, beau-fils de Karl Marx, avait des ancêtres polynésiens. Que l'on en juge par ces quelques lignes tirées du « droit à la paresse » : « Les bienheureux Polynésiens pourront alors se livrer à l'amour libre sans craindre les coups de pied de la Vénus civilisée et les sermons de la morale européenne » et cette envolée finale : « Ô Paresse, prends pitié de notre longue misère ! Ô Paresse, mère des arts et des vertus, sois le baume des angoisses humaines ! »

Pauline était déjà communiste en 1925. De plus, elle avait lu « Le droit à la paresse », ce qui ne l'a pas empêchée de devenir banquière après la Deuxième Guerre mondiale. Plus je connais grand-maman et moins je comprends... et plus je l'aime ! Les critiques spontanées que Touyavii adresse au monde des Papalagui ont évidemment fasciné grand-maman sortie brisée par la Grande Guerre, ayant lu Marx et son gendre Paul Lafargue, ne sachant plus que croire, qui croire ; et qui oser aimer parmi tous ces corps faits pour l'amour dont elle avait soigné les restes broyés par le fer et le feu dirigés par les hommes.

## Chapitre 3

On l'aura remarqué, les objets sont des faits indubitables. Ils sont des « faits » puisque tout objet doit être fait par la nature, par l'Homme, ou confectionné par la coopération de l'une et de l'autre. En ce sens, contrairement à ce que pensait grand-père, tous les objets sont naturels, ils ne peuvent pas échapper aux lois de la nature, et à toutes leurs conséquences. À titre d'exemple, c'était le cas de la Facel-Vega surpuissante de Michel Gallimard qui s'encastra dans un platane, le 3 janvier 1960, et brisa le corps d'Albert Camus : une automobile, un arbre, des corps, des livres, des lettres... des objets indubitables qui se combinent pour produire le fait indubitable de la littérature et de la mort. N'est-ce pas la situation même de mon corps ? Il est fait par la nature qui a travaillé des millions d'années pour en arriver à lui, et il est parfait ou méfait par moi. Oui, mon corps est un objet : si je décide de le traiter ainsi ; et je le mépriserai ou l'exalterai si de temps en temps, je crois en sortir pour ne voir que lui ; car le reste du temps, j'oublie mon corps. Mais il est bien autre chose si je le considère comme le temple où réside l'étincelle de cela que nous appelons Dieu. La diversité des corps-temples nous dit la

multiplicité infinie des aspects de Dieu : il y a des corps magnifiques et vides, d'autres sont magnifiques et pleins de la présence divine ; d'autres sont bancals et moches et vides ; d'autres, tout aussi moches et bancals, sont pleins ; il en est d'insignifiants et pleins, d'autres vides. Les corps ne sont qu'une dimension de ce que l'on voit, ils montrent et ils cachent. Bien que nous ayons deux yeux, nous nous contentons le plus souvent d'une seule vision. Je sais bien que la mode depuis Frédéric Nietzsche est de nier la transcendance pour s'en tenir au corps... mais, comme Touyavii, je crois en cela que l'on appelle Dieu.

Être son corps dans le respect et le détachement, c'est accéder à la transcendance. La transcendance, c'est quand l'âme danse avec le corps. Il n'y a pas d'amour sans corps, on connaît déjà le matérialisme sentimental et érotique de ma grand-mère... pour une perception plus fine écoutons Maria Casarès qui écrit le 7 juin 1950 à Albert Camus :

« Ah ! Toi. Toi, mon chéri, pour me rafraîchir, pour m'épanouir, pour me fendre, pour me consommer [...] il a fallu que tu viennes, que nous souffrions et que nous riions ensemble ; il a fallu que je sois enfin claire et transparente

devant toi, pour me trouver enfin libre et déliée sous ton regard. Comprends-tu ? »

Voici la réponse de Camus, 11 juin 1950 :

« Mais je ne désire rien d'autre que de m'abandonner, de te prendre à pleins bras de sombrer avec toi jusqu'au fond du plaisir, et d'en émerger, sans te lâcher, pour t'aimer de cet amour inépuisable qui survit à la satiété. »

L'amour c'est l'union de l'âme et du corps célébrée sous le regard émerveillé de l'autre. Lorsque Maria et Albert échangent ces propos naturels et spinozistes, ils se connaissent depuis le 6 juin 1944, puis ils se sont perdus (Camus est marié, le ménage a deux enfants, Camus ne veut pas abandonner sa famille). Puis, ils se sont retrouvés le 6 juin 1948 et ne se sont plus quittés... jusqu'à la mort tragique d'Albert Camus en janvier 1960. Il est évident que ce couple avait trouvé sa voie. Après douze années d'union corps et âme, voici ce qu'Albert écrivait à Maria, le 7 août 1956 :

« Je t'aime, ne l'oublie pas, ne t'y habitue pas ! Un amour de douze ans, on s'y fait facilement, mais il est alors si riche, si divers, à la fois si sage et angoissé, qu'il est toute une vie à lui tout seul et qui suffirait à justifier ce qu'on est et ce qu'on fait. »

Voici la réponse de Maria, le 10 août 1956 :

« Comment fais-tu pour me bouleverser sans cesse ? [...] Comment veux-tu que je m'habitue en douze malheureuses années à tant de trésors, à un visage toujours renaissant, à la vie même ? Il me semble que j'en goûterais chaque heure comme si elle devait être la dernière. »

Lorsque deux êtres parviennent à toucher la splendeur de l'amour, ils accèdent à une nouvelle dimension... ils deviennent des voyants, ils enseignent la voyance. Voir un être humain ce n'est pas voir le corps, ce n'est pas voir l'esprit ou l'âme, c'est voir la danse. La danse permet d'accéder à la sainteté des corps. Alors le corps objet devient sacré, et j'en ai la charge... alors l'objet m'apprend le soin que je lui dois, et le détachement qu'il m'imposera dans sa mort. Le corps est un objet porteur de sagesse, il faut savoir écouter son corps et voir les corps au-delà de l'objet corps.

Les objets sont les faits-vecteurs de ce récit qui commence avec la lunette de Lapérouse. Puis, viennent les lettres de Touyavii, le journal de grand-maman, la correspondance Casarès-Camus, et le livre de mon grand-père Touyavii édité par Aubier-Flammarion « le Papalagui ». Enfin, viendra ou ne viendra pas, tout ce qu'il me

sera donné de découvrir ; par exemple l'amour de Fanny Osbourne et de Robert, Louis Stevenson. Moi, qui suis un homme qui a vu la naissance du nouveau monde de l'informatique, je découvre avec stupeur que si Pauline et maman, sans parler d'Albert et de Maria, avaient pratiqué l'immatérialité du NET, la richesse du passé familial dont je suis issu m'eût été aussi inaccessible que la correspondance entre l'actrice et l'écrivain. Ces fabuleux passés seraient peut-être d'introuvables objets perdus.

On va me dire qu'il suffit de sauvegarder mes données sur le disque dur, sur un *stick*, un CD, etc. (les données sont des faits qui n'existent que sur un support matériel). Et, en plus, on peut protéger ses données dans le *Cloud* de Google... là, rien ne se perd, rien ne se transforme, **tout reste intact** dans le réel virtuel et Google fait son beurre. La pensée entoure la Terre dans le nuage d'internet : aucun doute ! la noosphère de Teilhard de Chardin existe bel et bien.

Vraiment ? Le virtuel est-il du réel ? Qui me dit que dans cent ans, dans mille, dans dix mille ans le *stick*, le CD et le *Cloud* seront lisibles. Et puis, il y a le problème de l'abondance : mes objets réels du passé ne sont pas très nombreux, ceux de la vitrine des Micouën ne passent pas la douzaine, idem pour les lettres de Touyavii à Pauline (les

autres ont été perdues), quatre lettres seulement de Pauline à Touyavii, je suppose que toutes les autres sont toujours à Samoa, si elles ont été conservées ; et pour finir, nous avons le livre du frère mariste canadien et de Touyavii : « le Papalagui ». C'est peu, mais c'est riche d'enseignements, d'informations et de sentiments d'une exquise humanité, surtout si je complète ces objets par la correspondance laissée par Casarès et Camus.

J'essaye d'imaginer grand-maman et Touyavii laissant la trace de leurs sentiments sur courriels et SMS... imaginons que quarante ans plus tard, j'accède au disque dur, au *Cloud*, ou à un autre support dont je connaîtrais l'existence et dont j'aurais reçu le mot de passe. Ce n'est pas évident, mais on ne peut pas l'exclure. Dans ce cas, je serais confronté à des centaines, des milliers peut-être, de messages du genre : « on se voi2main », « OK biz ». Et qu'en serait-il des échanges de l'actrice et de l'écrivain ? Auraient-ils succombé à la tentation de l'instantané, à laquelle je sais que grand-maman n'aurait pas résisté. J'ai parfois l'impression que plus nos objets sont sophistiqués et plus nous devenons simplistes. Touyavii le dit à sa façon dans le livre qu'il avait envoyé à Pauline : « La grande malédiction qu'apporte la machine, c'est que le

Papalagui n'aime plus rien, puisque la machine peut immédiatement tout faire. Afin que la machine lui donne ces miracles sans chaleur, il est contraint de lui donner son cœur. » (p.79). De plus, l'abondance des moyens de production mécaniques crée une rareté paradoxale qui annihile la capacité et la volonté d'imaginer, de rêver : tout se banalise, il n'y a plus de singularité, il n'y a plus que le constat étonné du « trop » et sa lassitude. Comme chez ces préhistoriens qui abandonnent une fouille où ils ne trouvent que des grattoirs et des pointes de flèches en silex toutes plus ou moins du même modèle.

Le trop est peut-être plus décourageant que le pas assez, car face au pas assez on peut avoir la rage de chercher, alors que le trop engendre la banalité qui nous noie. La machine pourra-t-elle faire le tri ? Peut-être, si je découvre le bon algorithme ; si j'ai le mot de passe ; si une calamité naturelle n'a pas créé un orage électronique dans le *Cloud* qui s'est dissous dans les « espaces infinis » qui effrayaient Pascal. Les peintures pariétales de la préhistoire sont restées des objets disponibles et consultables pendant trente mille ans : il a suffi qu'en 1879 dans la grotte d'Altamira en Espagne, une petite fille, une autre Maria, Maria Sanz de Sautuola, dise à son

papa : « Padre ! Ay toros ! » (Père, il y a des taureaux). Il fallait le regard d'une enfant pour voir ce qui était là depuis 30.000 ans. Au début, les préhistoriens pleins de l'arrogance de leur âge ont eu des doutes : nos ancêtres, des sauvages, n'avaient pas pu faire ça, c'était trop beau. Avec le temps, ce que le regard d'une enfant avait su voir a été vu ailleurs dans le nord de l'Espagne, dans le sud-ouest de la France... Les sites se sont multipliés, rendant impossible la mystification d'un ancêtre de Salvador Dali amateur de canulars surréalistes. Les préhistoriens sérieux et barbus ont dû faire leur *mea culpa* (la pensée scientifique a cet avantage sur celle des idéologues) : nos ancêtres, des sauvages, avaient fait ça !

Il est à craindre que si grand-maman et Touyavii s'étaient aimés au temps des machines d'aujourd'hui ; quarante ans plus tard, après la mort de Pauline puis de maman, il ne resterait plus rien de l'expression des amours de grand-maman. À la lecture des formules les plus originales de nos deux amants, un crétin dans la famille, et chacune a le sien, aurait appuyé sur la touche del ou sppr. Puis, le disque dur aurait été recyclé par des experts en déchets en Chine, en Inde ou en Afrique. Quant au livre « le Papalagui », il serait paumé dans le nuage de

Google dissous dans l'orage d'un oubli ; en plus, le mot de passe pour y accéder aurait été perdu. Sans compter que le support matériel de leurs pensées ne serait pas compatible avec les nouveaux modèles produits par les industriels de l'électronique. Comment voulez-vous accéder à rien ?

Je constate non sans plaisir, mais avec horreur, que les machines et les « choses » que Touyavii dénonce dans ses entretiens avec grand-maman, dans ses lettres et dans son livre, ont à présent conquis le monde. Je ne nie pas les plaisirs qu'offrent les choses... et les corps quand on va au-delà du fait qu'ils sont aussi des choses. Mais nous voici en un temps du trop et du toujours plus. Les fabricants des choses vont jusqu'à programmer la mort rapide des choses pour produire plus de choses ! Cela signifie que les choses nous forcent à vivre dans un éternel présent qui chante avec Édith Piaf : « Je me fous du passé ! » Et c'est très bien ainsi ! Quand il y a trop de passé, il dévore le présent, il faut alors chanter avec Édith Piaf. Mais, quand il n'y a plus de passé, tout est effacé dans un permanent renouveau publicitaire des choses : « C'est nouveau, c'est rigolo ! ». Alors le présent devient un cauchemar, tous les objets se placent dans un éternel présent, ils sont sans profondeur. Sans

passé pas de futur ; et sans passé, présent, futur, la mort du temps pétrifie les mouvements de la vie. La bouffissure du présent se répand dans les corps qui se gorgent de choses sans penser aux conséquences, puisque penser aux conséquences c'est imaginer le futur : 36 % des Américains sont obèses, et 71% des jeunes Américains âgés de 17 à 24 ans ne sont pas aptes à devenir soldats, la cause principale à cette incapacité est due à l'obésité. Nous entrons dans un monde où les choses, vivantes ou non, ne sont plus que des objets disponibles dont s'emparent les objets prédateurs les plus forts dans un mouvement qui se veut perpétuer par la mort programmée des choses. Le capitalisme a fait du principe d'entropie son moteur : la mort a gagné !

Tout cela parce que des objets produits, consommés et autodétruits, ne seraient plus que la tyrannie de leur présence ici et maintenant. Les objets et les corps-objets auraient volé notre passé ! Certes, le progrès ne nous fait pas toujours progresser... mais son absence non plus ! Après tout, le principe d'entropie, ce que l'on appelle l'obsolescence programmée des choses n'est qu'une imitation de la nature qui programme l'obsolescence de nos corps, et de tout l'univers ! On peut accélérer ou retarder le processus, c'est tout, et c'est beaucoup ! Il y a

pourtant une différence : l'obsolescence programmée de nos corps est un drame individuel et un triomphe collectif. À chaque génération, l'espèce humaine est porteuse d'une nouvelle chance... et d'une nouvelle malédiction si elle use de sa tendance à l'autodestruction. On voit bien en cela que l'espèce humaine n'est pas seulement une espèce naturelle, aucune espèce animale n'a la capacité de détruire la planète. Nous avons la liberté de sans cesse approfondir la beauté secrète de ce que nous sommes, ou de ne rien faire, ou de nous laisser dériver vers les relatives facilités du mal et du refus de l'intelligence. Un tel choix n'est pas naturel puisqu'il implique l'existence du bien. Si le mal dominait la nature de l'espèce humaine, il n'y aurait aucun problème : nous agirions comme le lion égorgeant une gazelle. Mais cette facilité nous a été refusée, et nous sommes capables de progresser, c'est compliqué, ambigu souvent, on gagne ici, on perd là, mais on avance... si Dieu le veut ! Sur ce point, avec ou sans Dieu, je trouve que grand-maman ne manque pas de pertinence quand elle critique la pensée sauvage de Touyavii. Ainsi, cette entrée dans son journal à la date du 28 avril 1952 :

*Dans ma dernière lettre je lui dis qu'il a raison de critiquer notre façon de vivre puisque, comme il*

*le dit : « elle ne nous rend pas beaux et harmonieux dans nos mouvements et que nos visages ne sourient pas ». Mais il a tort, mille fois tort, s'il s'imagine que « les choses » que nous fabriquons n'intéresseront jamais les gens de Samoa. Je veux bien admettre que ces « choses » ne sont pas des créations de la nature : elles sont des créations de notre nature. J'ai pourtant essayé de lui faire comprendre le rôle révolutionnaire que joue le capitalisme à l'échelle mondiale.*

*« J'ai pourtant essayé de lui faire comprendre », quelle formule ! Il fut donc un temps où grand-maman était une idéologue de gauche. Quelle horreur ! je la préfère presque en banquière cynique ! Une seule trace de Karl Marx dans les douze lettres conservées de Touyavii. C'est un trait d'humour, je le crois involontaire. Dans une lettre du 6 juillet 1968, il écrit :*

*« Mon adorée, je sais bien que Jésus Christ n'aime pas l'argent, il dit comme moi. Mais quand tu me parles de Marc, que tu me dis qu'il est « contre l'exploitation de l'homme par l'homme » mais qu'il faut pourtant continuer à travailler pour faire des choses, je n'en crois pas un mot ! J'ai d'ailleurs relu l'Évangile de Marc et il ne dit rien de tout ça ! »*

J'ai ri de bon cœur en voyant que grand-papa confondait le philosophe et idéologue Karl Marx et l'évangéliste saint Marc. Il est vrai que sur une lettre manuscrite, un c et un x peuvent facilement se confondre. Mais l'erreur de Touyavii est heureuse, elle montre que ces affaires de certitudes sont interchangeable, peut-être pas en ce qui concerne le contenu des certitudes - telle ou telle idée - mais dans la volonté infantile d'avoir raison.

Je n'ai rien contre les convictions en général et en particulier. On ne peut pas vivre sans. Ce sont les certitudes absolues qui m'insupportent, celles mises en action dans certaines religions homicides, dans des idéologies. Il est faux de penser que pour agir il faut des certitudes. Il faut pour agir des convictions... ce n'est pas la même chose. Sur ce point, grand-maman fut un vivant assemblage de contradictions : communiste dans sa jeunesse, elle cesse de l'être dans les années cinquante ou soixante, peut-être après l'invasion de la Hongrie par les troupes soviétiques, peut-être y avait-il eu chez elle des signes avant-coureurs en 1939, lors du pacte entre Staline et Hitler... Peut-être après avoir lu « Le droit à la paresse » de Paul Lafargue. Peut-être en 1968, après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars soviétiques ? Je n'en sais rien. Je pense

qu'elle a cessé d'être communiste dans les années soixante parce qu'elle n'a plus reçu le journal « L'humanité ». Le dernier numéro que j'ai trouvé dans sa cave parmi de vieux magazines était du 8 septembre 1963... ce qui ne prouve pas grand-chose. Elle avait plus de soixante ans lorsqu'elle est devenue banquière tout en lisant « L'humanité ». Et pour la banque, je ne vois pas ce que Lafargue et Touyavii ont pu y faire. Faire des sous pour soigner un chagrin d'amour ? Banquière elle resta jusqu'à sa mort trente ans plus tard ! Des banquiers communistes, ce n'est pas commun sans pourtant être impayable. La France a connu plusieurs de ces cas, par exemple, Jean-Baptiste Doumeng (1919-1987) que l'on appelait « le milliardaire rouge ». Pauline m'a parlé de lui, une seule fois, dans une discrète allusion à la Résistance et à un Monsieur Bartherotte, un ami de Monsieur Doumeng et un concurrent de grand-maman.

La Résistance est une autre énigme de la personnalité multi face de Pauline Micouën. Un été à Bréhat, j'étais venu la voir, j'avais quinze ou seize ans et j'étais sur le point d'aller en Angleterre, à Brighton, pour un séjour linguistique. Grand-maman payait mes séjours, elle était riche, nous ne l'étions pas. Dans la

région, ces séjours étaient banals, à l'époque toutes les familles bourgeoises envoyaient les enfants faire un séjour linguistique en Angleterre. Certains les envoyaient en Allemagne apprendre l'allemand, mais en Bretagne comme en Normandie c'était rare. Moi, j'aimais bien l'Angleterre à cause des filles.

Avec une certaine gourmandise, grand-maman est allée fouiller dans un tiroir d'une grosse commode normande, elle en a sorti une médaille en argent, ou argentée, une croix avec une couronne dans un cercle au centre. Elle m'a dit dans un anglais parfait, qui faisait un peu snob : « C'est la *distinguished service cross* ». Elle ajouta en prononçant les lettres à l'anglaise : « les Anglais disent DSC » (cela faisait « di ess ci »). Je savais que grand-maman parlait anglais, mais je l'entendais pour la première fois prononcer des mots en cette langue. Pendant un instant, j'eus l'impression que grand-maman Pauline était soudain devenue une autre personne, une étrangère. Je lui demandais pourquoi les Anglais lui avaient donné cela. Elle me répondit que pendant la guerre elle avait fait des « choses ».

J'ai demandé quoi ? *J'ai aidé les Anglais.* Comment ? *C'est loin tout ça !* Grand-maman, raconte-moi. Elle était silencieuse, puis : *Les*

*Allemands m'ont arrêtée... le 13 mai, en 1944, j'ai eu de la chance, ils ne m'ont pas torturée. Ils m'ont envoyée dans un camp de concentration. Où ? Tu avais un numéro ? Oui, 36.629. Elle souleva sa manche et me montra le chiffre tatoué en bleu sombre au creux de son bras gauche. Pourquoi n'avait-elle jamais parlé de ça ? C'était dur ? Elle m'a regardé avec un air d'ironie qui m'a fait rougir de honte. J'ai eu de la chance, je suis arrivée à Neuengamme, près de Hambourg, en septembre 44. En mars 45, les Anglais étaient tout près, les Allemands m'ont transférée avec d'autres à Sandbostel, c'était encore pire... les Anglais nous ont libérés à la fin du mois d'avril. Une semaine de plus et j'étais morte. De quoi grand-mère ? De faim ! Je n'ai plus osé parler, tant ce dernier mot qui répondait à ma question m'avait sorti des bornes de ma conscience ordinaire des choses de la vie. Pour moi, jusqu'alors, la Deuxième Guerre mondiale, c'était le programme d'histoire du bac : Hitler, la défaite de la France, Pétain, De Gaulle, la Résistance et la Libération. Il y avait aussi les bunkers sur nos plages de Bretagne. Dans les livres d'histoire, j'avais lu les paragraphes sur les camps de concentration et la persécution des Juifs. C'était triste, mais abstrait et j'étais heureux d'être né bien après tout ça. Et voilà que soudain ma grand-mère si dure en affaires me parlait des*

camps de concentration « comme si elle y était » parce qu'en effet, elle y était ! Le silence devenait gênant en raison de la gravité du sujet. J'ai senti que je devais dire quelque chose pour montrer que je n'étais pas indifférent, que je comprenais, même si je ne pouvais pas comprendre. Alors j'ai dit une sottise : *Les Micouën sont-ils juifs, grand-mère ? Mais non, ballot ! ils sont Bretons ! À l'époque, il n'y avait pas que les Juifs qui risquaient la déportation si les Allemands les prenaient. Il y avait les Tziganes ; les homosexuels ; les maquereaux de Pigalle, de Marseille et d'ailleurs, ceux qui ne collaboraient pas ; et les Résistants. Remarque, sur ce point, on peut dire que les Juifs étaient favorisés. À Sandbostel j'ai connu un juif, maquereau, homosexuel et résistant ! Il avait tout pour plaire aux Allemands !* Un instant adoucie par ses souvenirs, ma maladresse avait ramené Pauline à son cynisme de banquière vorace. J'avais bêtement refermé la porte qu'elle avait soudainement entrouverte. Elle avait repris sa croix anglaise, sa Di eeS Ci (comme elle disait), qu'elle avait replacée dans le tiroir de sa commode normande. Au moins, je savais à présent où se trouvait cet objet étrange dont le passé m'avait été un instant dévoilé. La Di eeS Ci de grand-maman est à présent dans la vitrine des objets de la famille Micouën. Je l'ai placé entre le

lézard dans un pot en verre rempli d'alcool et le cauris. Il n'y a là aucun parti-pris de logique chronologique, ou autre. C'est une question d'espace libre et un peu d'esthétique. J'ignore tout de l'histoire du lézard ; quant au cauris, je sais seulement qu'il vient d'Afrique. J'avais six ou sept ans ; un jour que je le manipulais, Pauline m'a dit : « Ça vient d'Afrique, c'était la pièce de cinq francs de là-bas ! Repose-le, ça se casse ! » C'est pas grand-chose pour connaître le passé du cauris, mais c'est mieux que rien.

Pour grand-maman et Touyavii, je recolle lentement les morceaux que je trouve un peu partout... et les assemble. Mon problème, c'est l'assemblage. Imaginez un puzzle dont les pièces ne s'assemblent pas d'une façon exclusive, mais peuvent se placer ici ou bien là et qui, pourtant, correspondent à une image unique et inconnue... qui, peut-être, n'existe pas... en tout cas pas de façon objective, puisqu'elle n'existera que par l'assemblage qui en serait fait... c'est compliqué. C'est plus simple pour la correspondance entre Camus et Casarès, leur histoire d'amour qui me sert de référence est d'une somptueuse limpidité.

À la recherche de grand-maman, j'ai parcouru notre île, Bréhat, en essayant d'y placer Pauline, non pas la vieille dame étrange que je connaissais, ou que j'avais cru connaître, et qui

surveillait mes études et me donnait mon argent de poche ; mais la jeune fille tendre, sortie blessée de la Grande Guerre qui a brisé l'Europe en 1914. À Bréhat, j'ai parcouru les plages et toutes les criques où l'on peut se baigner. J'en connaissais plusieurs où enfant j'allais à la plage avec papa et maman. Papa et maman ne se baignaient pas souvent, ils trouvaient l'eau trop froide. La vraie nageuse de la famille, c'était grand-maman, et maman me disait qu'en cela, je ressemblais à sa mère, j'adorais l'eau et je ne sentais pas le froid. D'ailleurs chez les scouts, mon totem était « dauphin gourmand ».

J'avais du mal à croire maman quand elle me disait que Pauline était une grande nageuse, car elle ne venait jamais à la plage, alors jugez de ma surprise lorsque vingt ans plus tard, j'ai lu dans le journal de grand-maman : « *Dans notre endroit secret, après la baignade et les plongeurs, sur le rocher nous faisons l'amour au soleil...* » Je passe sous silence, la suite du texte... il est charmant, certes, mais il ne sied guère à l'image que j'avais de ma grand-mère. À côté de certains des écrits érotiques de grand-maman, le « Cantique des cantiques » ressemble à un roman presque sage. Il m'a fallu du temps pour passer de l'image de la vieille banquière âpre au gain à celle de la jeune fille amoureuse qui vivait ses désirs en toute

liberté avec une sorte d'homme-enfant qu'elle aimait... et qui le lui rendait bien, si j'en crois - et je n'ai aucune raison d'en douter - ses descriptions cliniques et poétiques du plaisir qu'elle recevait de et donnait à cet amant aussi fougueux que doux. Avec le temps, j'ai vécu certaines de ces choses qui faisaient les délices de grand-mère et de son homme. Cela m'a rendu plus compréhensif et tolérant, et surtout, j'ai fini par me délivrer de cette sottise de la jeunesse qui consiste à croire que les vieux n'ont jamais été jeunes.

Pour que l'image que je voulais créer soit aussi exacte que possible, j'ai cherché sur notre île « *l'endroit secret* » dont parlait Pauline. J'ai d'abord cru qu'elle parlait de la plage de Corentin où j'allais souvent me baigner en été. J'ai nagé jusqu'aux rochers. Même avec beaucoup d'imagination... et ces deux-là n'en manquaient pas, impossible de faire l'amour sur les rochers de la plage de Corentin : trop de varech glissant et de rocs pointus. Il y avait aussi le problème des marées, elles n'avaient qu'un seul avantage : exclure certaines petites baies que tous les habitants de l'île savent dangereuses. J'ai exploré l'anse de Plouvelec et toutes les criques de notre île. Je n'ai trouvé que trois rochers qui pouvaient correspondre au nid d'amour de mes grands-

parents. Ma préférence allait au bain de Yanelek, mais il y avait aussi l'îlot des dauphins et les Rochers d'Irvoise.

Le bain de Yanelek est une sorte de piscine naturelle ou semi-naturelle qui se trouve sur le rivage rocheux près du lieu-dit « Aoulas ». Comme tous les rivages de notre île, on y accède par des sentiers qui vont à travers champs. C'est une cavité naturelle plus ou moins rectangulaire créée par la nature dans la roche du littoral qui borde ce côté de l'île. Les hommes ont sommairement aménagé les abords en taillant certains rochers et en polissant les dalles qui entourent le bain qui fait environ vingt mètres sur dix. L'été, le soleil chauffe les dalles près de l'eau qui clapote à marée haute ; alors qu'à quelques pas, les vagues lèchent le rivage et se déversent dans le bain les jours de gros temps. La profondeur de cette piscine naturelle, ou presque, est irrégulière, de un à moins de dix mètres. Des failles minuscules dans la roche relient l'eau du bain à la mer qui n'est qu'à quelques pas de cette espèce de piscine dont on ignore l'origine. Il y a encore beaucoup d'eau dans le bassin à marée basse. S'agit-il d'un lieu sacré de la préhistoire ? ou du temps des druides ? L'annexe d'un bain romain ? Quelque chose de plus récent... peut-être. Sur l'île,

personne n'en sait rien et les historiens régionaux ont multiplié les hypothèses. Il y a même un illuminé du bocal qui organise en été des visites guidées pour les touristes et qui explique que le bain de Yanalek est d'origine extraterrestre. Si le gars avait commencé son cirque pour crétin du temps où grand-maman vivait encore, la banquière lui aurait interdit de venir sur l'île. Mais depuis quelques années, n'importe qui peut dire n'importe quoi et le ridicule ne tue pas encore.

Le bain de Yanalek n'a rien d'extraterrestre. Depuis des lustres il est connu des habitants de l'île, qui l'utilisent pour leur plaisir depuis des années. Ce qui m'a posé un problème. Comment mes grands-parents auraient-ils pu faire leur nid d'amour en un lieu aussi connu et fréquenté ? J'ai donc exploré les lieux alternatifs : l'îlot des dauphins et les Rochers d'Irvoise. L'îlot des dauphins ne peut pas être exclu bien qu'il soit à près d'un mile marin de la côte et qu'à l'époque les Micouën ne disposassent d'aucune embarcation sur l'île. Plusieurs familles avaient de vieilles baleinières pour aller à Paimpol, mais je vois mal comment grand-mère aurait pu en manœuvrer une, même avec l'aide de Touyavii. Sur l'îlot des dauphins, la vue est splendide, et à marée haute un gros rocher parfaitement plat culmine au-dessus des vagues. Selon maman,

Pauline était une nageuse expérimentée qui aurait pu participer aux Jeux olympiques. Les femmes ont été admises aux épreuves de natation à partir de 1912, mais pour grand-maman la guerre avait tout chamboulé. Lors des jeux de Berlin en 1916, elle était occupée à Paimpol, d'ailleurs il y avait eu un gros problème, les Jeux avaient été annulés ; pour Anvers, en 1920, elle sortait brisée de la guerre ; en 1924 à Paris, elle manquait d'entraînement ; en 28 à Amsterdam elle nageait dans le bonheur avec Touyavii ; et en 1932 à Los Angeles, elle devait s'occuper de maman qui était un bébé fragile. Pourtant, j'ai de bonnes raisons de croire qu'entre 1925 et 1930 Pauline était toujours une championne, et je suppose que quelque trois kilomètres aller-retour ne devaient pas faire peur à Touyavii. Même si, selon le navigateur Louis-Antoine de Bougainville, les gens de Samoa se déplacent d'une île à l'autre en pirogues, pas à la nage. Malgré tout, la distance et surtout les risques de mauvais temps n'auraient pas favorisé la régularité des ébats de mes grands-parents, si, et je dis bien si, l'îlot des dauphins avait été leur nid d'amour. Or, je sais par le journal de grand-maman qu'ils s'y rendaient souvent et avec facilité. En dépit de la beauté du site, j'ai des doutes quant au choix que Pauline aurait pu faire de ce lieu.

Les rochers d'irvoise sont une bonne alternative : quatre gros blocs de granite près du rivage, ils servent aujourd'hui encore de plongeoirs aux jeunes gens de l'île et aux touristes en été. Un peu cachée, il y a une belle pierre plate assez grande pour faire un lit d'amour, mais elle est inclinée. Pour en avoir le cœur net, j'ai tenté l'expérience avec une Anglaise venue faire un séjour linguistique à Paimpol. L'amour y est possible, mais un peu acrobatique, si l'on ne veut pas tomber à l'eau, ce qui, éventuellement, peut ajouter un plaisir inattendu aux plaisirs attendus.

Mon intuition penchait en faveur du bain de Yanalek. Mais une intuition n'est qu'un indice discret, et non une preuve irréfutable. Pendant tout un été, j'ai visité et revisité les trois destinations possibles, essayant à chaque fois d'affiner mon intuition. Le bain de Yanalek s'imposait de plus en plus. Restait le problème de sa fréquentation, de ce point de vue, l'îlot des dauphins s'imposait : aujourd'hui encore, il n'est visité que par quelques nageurs et nageuses intrépides. Ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux. Mais à l'époque, l'îlot devait être désert en permanence. Cette idée m'a conduit à m'interroger sur le nombre d'habitants et de touristes à Bréhat entre 1925 et 1930, époque où

mes grands-parents s'aimaient en toute liberté sur notre île.

Surprise ! Jusqu'au milieu des années cinquante du XXe siècle, il n'y avait qu'une petite centaine d'habitants sur l'île : des paysans qui s'occupaient de leurs jardins et de leurs vaches et une vingtaine d'ouvriers dans la verrerie qui fabriquait des perles colorées. Les Micouën étaient une des premières familles bretonnes ou normandes de Brest, Dieppe, Saint-Nazaire et du Havre à avoir fait construire à Bréhat une « campagne » ou une « folie » pour les vacances. L'expression « résidence secondaire » n'existait pas encore. Aucun hôtel, mais un café-tabac qui louait deux chambres à des gens de passage, un quincailler, un boulanger et une épicerie, plus la petite usine qui fabriquait des perles en verre, c'est tout. Les touristes, anglais le plus souvent, se comptaient à l'année sur les doigts d'une seule main. Quand j'étais enfant, j'allais en été tous les soirs chercher le lait à la ferme avec maman. À l'aller, je portais le bidon en fer-blanc, une chaînette en tenait le couvercle pour qu'il ne s'égare pas, elle battait le bidon qui tintait comme une clochette, j'aimais ce grelot qui égayait mes pas et le jour finissant. Au retour, maman portait le bidon plein, le son était moins clair, et la nuit venait. Aujourd'hui, il n'y a plus

qu'une dizaine de vaches, mais le nombre d'habitants a été multiplié par trois. Quant aux touristes, l'été c'est une invasion. Les occupants des résidences secondaires ont pris l'habitude d'aller au bain de Yanalek où il faudrait à présent être pervers ou innocent pour se livrer devant témoins aux doux jeux de l'amour. Mais, ce n'était pas le cas jusqu'au début des années cinquante ; en ces temps les locaux connaissaient le bain de Yanalek, mais ne s'y rendaient qu'exceptionnellement, et pas pour s'y baigner... il servait peut-être déjà de rendez-vous d'amours. Les bains de mer ne sont devenus populaires qu'après 1930. Avant, les bains étaient censés causer toutes sortes de maladies. Dans certains milieux de l'aristocratie française, la mode des bains de mer a commencé plus tôt, à Dieppe, vers 1825, lorsque Marie Caroline de Bourbon Sicile, la duchesse de Berry, la mère de celui qui aurait pu régner en France sous le nom d'Henri V, entraîna quelques aristocrates parisiens à Dieppe pour y prendre des « bains de mer ». C'était un siècle exactement avant la rencontre de Pauline et de Touyavii, en 1925. La mode des « bains de mer » a perduré dans la haute société avec des hauts et des bas jusqu'aux années trente, mais uniquement dans des coins « à la mode » : Biarritz, et Dieppe, Deauville, Honfleur... loin de Bréhat. Il y eut une

nette expansion après 1936 en raison des congés payés accordés aux cadres et ouvriers par le gouvernement du Front populaire. Je n'ai rien contre le Front populaire, au contraire... mais alors que les Allemands se préparaient à détruire l'Europe, les Français faisaient la grève pour avoir des congés payés. C'est ce que l'on pourrait appeler « **ne pas** avoir le sens de l'à-propos historique ». C'est un peu comme aujourd'hui : la guerre se prépare dans le monde musulman ; les États-Unis et la Chine mènent une féroce guerre économique contre l'Europe... alors qu'en France trains et avions sont périodiquement en grève.

Pour les bains de mer, il y eut une longue interruption due à la Seconde Guerre mondiale, quand la côte normande et bretonne était occupée par les Allemands. La zone maritime fut alors interdite aux non-résidents d'avant-guerre.

La conclusion est évidente, entre 1925 et 1930 il n'y avait aucune raison pour que mes grands-parents ne fissent pas du lieu-dit « le bain de Yanalek » le nid d'amour où fut conçue ma maman : l'endroit était désert, connu des seuls habitants de Bréhat qui craignaient l'eau, et qui n'étaient pas nombreux dans la tranche d'âge où l'amour est une ardente obligation.

Ce n'est pas une certitude, ce n'est qu'une probabilité fondée sur mes investigations factuelles, que mon intuition, née de mon affection pour grand-maman, née de ce que je sais plus ou moins de sa vie, me permet d'avancer avec conviction... Mais après tout, mes deux athlètes amoureux ont bien pu moduler la palette de leurs plaisirs sur la table de granit rose de l'îlot des dauphins, à près d'un mile marin des côtes armoricaines. Ce n'est pas l'hypothèse la plus réaliste, c'est la plus belle.

## Chapitre 4

La grande affaire de ma vie, c'est Mireille. Quand je l'ai rencontrée, j'étais au plus bas. Je venais d'achever la lecture des lettres d'amour échangées entre Maria Casarès et Albert Camus, et j'avais compris que je ne pourrais jamais jouer les rôles d'amoureux. Comme tout le répertoire en est plein, ma carrière d'acteur était foutue, ou presque. J'ai abandonné le cours Simon, j'ai pensé au suicide et j'ai acheté des fleurs.

Je ne sais pas pourquoi j'ai décidé d'acheter des fleurs. Peut-être pour réussir ma sortie, fleurir ma tombe... Peut-être pour faire ce que je ne faisais jamais : acheter des fleurs. Je les ai achetées dans la boutique de la rue Thibaud, dans le XIVe, près de Saint-Pierre de Montrouge, en bas de chez moi. Dans la boutique de Mireille. Je ne connaissais pas Mireille. Avant, quand j'allais au cours Simon, que j'avais une sorte de vie normale, que je pensais être la prochaine étoile de la scène parisienne, je n'achetais pas des fleurs. Je passais devant la boutique et j'entrapercevais Mireille entourée de verdure et de couleurs. Je remarquais davantage les couleurs, rouge, jaune, mauve, orange... que Mireille. Une fille boulotte, une rousse aux seins

généreux, dont les flamboyances éclairaient le vert de ses fougères, etc. Au cours Simon, j'avais eu de brèves liaisons avec des filles, qui, comme moi, rêvaient des premiers rôles. Ça n'allait jamais très loin, comme moi-même elles étaient trop narcissiques pour s'attacher ailleurs qu'à elles-mêmes. Elles préparaient leur carrière, coucher avec un collègue les mettait en situation pour l'étude d'une scène d'amoureuse (Marivaux ou Molière). Le pire, c'est que je ne faisais pas mieux. Tant que j'avais été porté par mon rêve de célébrité, je n'avais pas perçu la médiocrité de ma vie amoureuse, de ma vie tout court. Tout m'était préparation, simple exercice pour parvenir à la perfection de mon art. Il est vrai que la découverte des facettes multiples de l'amour qui avait uni grand-maman et Touyavii m'avait été un choc. Dans un premier temps, cette découverte avait gonflé ce que j'appelais « ma vocation d'acteur ». Mais j'étais trop rigide pour que cette enflure ne provoquât pas une fêlure. À la lecture de la correspondance entre Maria, l'actrice, et Albert, l'écrivain, la fêlure s'était ouverte, elle avait fait éclater la potiche que j'étais. Je n'avais pas supporté l'épreuve et je voulais quitter un monde qui n'avait pas prévu ma place, la seule qui me convenait, la première sur scène. Alors, j'ai acheté des fleurs pour me rendre l'hommage qui m'était refusé. Quitter la

scène en beauté, comme un acteur ! Pour jouer la scène du mort entouré de fleurs, je suppose. J'étais un ectoplasme, un fantôme issu du XVII<sup>e</sup> siècle. Celui de Shakespeare, où l'on commence à confondre vie et scène, comme « un pauvre acteur qui se pavane inquiet avant l'heure qu'il va passer sur scène et dont on n'entendra plus jamais parler ». Vous savez, le fameux « La vie est une fable. Racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur. Et qui ne signifie rien ! » Ils se sont tous pris pour Macbeth, un personnage piégé par un rêve de grandeur, un personnage qui ignore sa vérité. Comme moi !

Tout le contraire de Mireille qui était vraie ! Si vraie, qu'elle n'avait pas besoin de penser pour être l'invention d'elle-même. Elle ne pensait pas, il lui suffisait d'être. Elle était Picasso quand il dit : « Je ne cherche pas, je trouve ! » J'étais totalement présent à la présence de Mireille tout en écoutant ses gazouillis d'une oreille distraite alors qu'elle m'aidait à choisir mes fleurs :

- C'est pour un mariage ?

Je restais silencieux.

- Un enterrement ?

Je hasardais un regard vide.

- Votre amoureuse ? ... prenez les roses rouges, regardez comme elles sont belles mes roses !

D'un geste gracieux de sa main droite, elle pressa de rouges pétales satinés sur son corsage blanc, ce qui souligna le sillon magnifique de sa gorge... Je pensais déjà moins au suicide.

- S'il ne s'agit que d'amitié, les roses-thé sont bien ; pour des sentiments plus complexes, je peux vous faire un bouquet composé... évitez les iris, ils sont beaux, mais symbole d'adultère....

Comme il n'y avait pas d'autres clients dans la boutique, elle parlait, parlait, parlait... d'une voix mélodieuse, sans affectation, sans pensées vides ou contrôlées. Cette absence de pensées me stupéfiait. En tant qu'acteur, dans tous mes films publicitaires j'ai l'habitude de penser, car le jeu demande de penser, surtout à vide. Le « penser vide » est un art, il permet d'exprimer le contexte qui entoure le personnage. Ce contexte est certes créé par le scénario, mais l'essentiel n'est pas là : le scénario est la condition première du rôle alors que l'art du penser vide est un don que l'acteur a ou n'a pas : Alain Delon fut un des maîtres du penser vide. Donc, l'essentiel, c'est que grâce à l'acteur, le spectateur puisse réinventer le

contexte et croire à ce qu'il voit et invente. C'est pourquoi il est essentiel que l'acteur pense, une pensée aussi vide que possible qui ouvre la porte au contexte, celui du spectateur et celui du scénario. C'est la même chose quand on lit un texte religieux.

Elle, elle ne pensait pas, elle exprimait spontanément son être, comme ses fleurs et ses plantes dont les parfums subtils me semblaient venir de son corps. L'ensemble femme, fleurs, plantes et verdure faisait de sa boutique une miniforêt tropicale où cette fille bien en chair exprimait son être comme le faisaient ses fleurs par leurs formes, leurs couleurs et parfums. En plus de ses formes et de sa peau laiteuse de rousse, elle exprimait son être dans sa voix... Le mystère d'un être est incarné par ses mouvements, son sourire et sa voix. Ce n'est pas qu'elle chantait, mais on aurait pu le penser. Sa voix avait les subtilités d'un parfum, comme l'enjouement qui naissait de temps en temps au coin de ses lèvres ; ces fossettes, Jean-Jacques Rousseau nous en dit le joli nom qu'elles portaient en France au XVIIIe siècle : « des nichées d'amour ».

J'ai fini par lui dire que mes sentiments étaient complexes. Elle s'est lancée dans un festival de formes et de couleurs. Quand elle se penchait ou

se soulevait sur la pointe des pieds pour saisir une fleur, je voyais tout son être s'exprimer dans les formes de son corps en mouvement. J'étais entré pour préparer mon enterrement et voilà que cette femme me rappelait à la vie, parce qu'elle ne pensait pas ! Émerveillé, je la regardais exprimer tout son être ; et je comprenais, enfin, ce que disait Touyavii dans son livre quand il écrit que le Papalagui est malade de sa pensée, qu'il pense tout le temps : « Ce n'est que difficilement qu'il parvient à ne pas le faire et à laisser vivre simultanément toutes les parties de son corps. » (p.103). Mireille que j'avais sous les yeux et qui parlait sans penser était une fille de Samoa qui (je cite Touyavii en mettant ses phrases au féminin) « va étendre et chauffer son corps au soleil sans y réfléchir. Elle jouit du soleil non seulement avec sa tête, mais aussi avec ses mains, ses pieds, ses cuisses, son ventre, bref avec tout son corps. Elle laisse sa peau et ses membres penser eux-mêmes et ils pensent certainement eux aussi à leur manière certes différente de celle de la tête. » (p.104, remplacez « elle » par « il » pour avoir le texte original). Jugez de mon émerveillement ! Je venais de comprendre la réflexion de Touyavii, qui, jusqu'à cet instant, m'avait semblé un éloge de la sottise. Jusqu'à cet instant, la pensée de mon grand-père avait été trop subtile et forte pour moi. Et voici

que Mireille dans sa boutique, de ses gestes, de ses mouvements, du son de sa voix, de son odeur, de ses mots même, et de son sourire me parlait ce langage total qui ne sait dire que la vérité. J'ai compris que je ne serai jamais un acteur ordinaire, j'avais trop besoin de vérité.

Si Mireille m'a appris le langage des fleurs, ce jour-là j'ai commencé à apprendre le langage de Mireille. Dans sa boutique, au son de sa voix, dans sa façon de saisir ses fleurs, de composer son bouquet, dans ses gestes, ses regards, son sourire, elle me disait qu'elle me voulait comme compagnon de vie. J'étais émerveillé de comprendre son langage, un langage total qui n'était pas celui de la tête, mais celui de tout son corps en union avec l'univers. Elle avait ce don. Le plus étonnant est que dans la banalité de l'instant vécu d'un homme triste achetant des fleurs à une fleuriste boulotte et rousse, je percevais la splendeur de l'instant grâce aux harmonies que le son de sa voix, ses gestes et ses mouvements spontanément créaient. Mireille n'avait pas à penser pour être ici et maintenant dans une harmonie de fleurs universelle, elle dansait sa vie !

Le hasard existe-t-il ? Je sais que la question n'est pas originale. De toutes les façons, nous n'avons pas que le choix entre hasard et destin. Il

y a aussi la responsabilité individuelle et collective : la liberté de faire et ne pas faire, car ceci provoque cela. Par exemple, si je traverse sans regarder une route à grande circulation, si je m'en tire sans dommages, c'est peut-être le hasard ; mais si un véhicule me fauche, c'est de ma faute ! Il faudrait avoir l'esprit tordu pour accuser le destin de m'avoir contraint à traverser la route sans regarder.

Vous allez me dire que c'est pourtant ce qui arrive à Œdipe : il traverse la route, papa arrête son char et engueule Œdipe. Œdipe a le sang chaud, il ne sait pas que papa est papa, il le tue ; puis il épouse maman, etc., etc. Mais cela n'infirmes pas l'affirmation de ma responsabilité : je sais qu'il est ridicule de traverser une route sans regarder, Œdipe ne sait pas que papa est papa et que la femme de papa c'est maman ! Comme tout le monde, l'ignorance est son destin... si le destin existe. L'ignorance est son destin, mais pas l'ignorance toute seule : l'ignorance plus le caractère ! Avec un sang moins chaud, Œdipe n'aurait pas tué le vieux qui dans son char lui disputait le passage. Avant sa tragédie, Œdipe n'est qu'un jeune grec intelligent, courageux et ombrageux comme il y en a des milliers parmi ses contemporains. Après la tragédie, il a compris quelque chose, quoi, je

ne le sais pas. Ce qu'il a compris est le mystère d'Œdipe et ce mystère échappe au destin. Œdipe devient un mythe d'éternité. Il a perdu son état d'âme de jeune homme coléreux pour devenir un autre homme. Novalis l'a dit : « Destin et état d'âme ne sont que des termes qui désignent une seule et même chose. » Cela signifie qu'agir sur son caractère, c'est agir sur son destin.

Pourtant, le hasard existe puisqu'on en a fait des jeux et des probabilités. Reste la question du destin qui, parfois, vient jouer avec le hasard et lui imposer gagnant et perdant. Le gagnant et le perdant sont des naïfs, ils croient en leur destin, puisqu'il a fait d'eux un gagnant ou un perdant. Mais ce n'est peut-être que le hasard associé à la plus grande habileté de l'un par rapport à l'autre. Pour mille raisons, et dans des contextes variés à l'infini, ce qui **est** aurait pu ne pas être. Évidemment, après coup, comme il se passe toujours quelque chose, il est facile de transformer l'histoire achevée en destin. Imparable le coup du « c'était écrit ! ». La vérité, c'est que j'aurais pu ne jamais rencontrer Mireille.

Tous les grands penseurs ont souligné ce que j'appelle « la discrétion du hasard » et Raymond Aron « l'illusion rétrospective de fatalité ». C'est le fameux « nez de Cléopâtre » de Pascal. C'est « la contraction de vessie » de Ticho Brahe en

1601 lors d'un repas à la cour de l'empereur Rudolf II, à Prague ; ce mortel accident permet à Kepler d'accéder à trente ans d'observations notées des mouvements de la planète Mars. C'est ma décision d'acheter des fleurs. Etc. Le point commun à tous ces événements est leur insignifiance rapportée à leurs conséquences, ce que l'on appelle aussi « la disproportion des causes et des effets ». On connaît la phrase de Pascal : « Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé », car ni Jules César ni Antoine n'auraient été séduits et les guerres civiles n'auraient pas été le prélude à la fin de la République romaine. Pour Kepler, l'affaire est simple, Ticho Brahe ne lui donnait pas un accès illimité à ses relevés des mouvements de Mars collectés pendant une trentaine d'années ; mort en raison de l'explosion de sa vessie alors qu'il ne pouvait pas la soulager avant que l'empereur Rudolf II n'eût quitté la table, ce décès prématuré, le 24 octobre 1601 à Prague, dû à des circonstances triviales, a permis à Kepler de calculer l'orbite de Mars... ce qui a ouvert la voie à Newton. Pour ma part, si je n'avais pas décidé d'acheter des fleurs, chose que je ne faisais jamais, je n'aurais pas rencontré Mireille qui a changé ma vie. C'est cela « l'insignifiance du hasard », elle s'oppose au destin, qui est une façon de se donner de

l'importance. Pascal se sert de cette disproportion des causes et des effets pour en rabattre à la superbe qui caractérisait ceux qu'en son temps on appelait les « grands ». Mais au-delà, il vise l'espèce humaine en général. On trouve une pensée de ce type dans le Coran :

Sourate 40, verset 69/67 « C'est Lui qui vous créa, de la poussière, puis d'une goutte de sperme, puis d'une adhérence, puis qui vous fait surgir, enfant, pour ensuite que vous atteigniez votre maturité et deveniez des vieillards - (*mais*) certains de vous sont rappelés à Lui (*tawaffä*) avant cela - pour qu'enfin vous atteigniez un terme fixé. Peut-être raisonnerez-vous. »

À première vue, Pascal et le Coran (ainsi qu'un grand nombre de penseurs, Darwin y compris) nous disent : « Vu la modestie de vos origines, tout orgueil est déplacé ». Mais il faut aller au-delà. Il y a dans le Coran l'expression d'un déterminisme absolu : celui d'une volonté divine omniprésente, peu au fait des mécanismes biologiques de la reproduction (aucune mention de l'ovule) et qui passe la capacité humaine de comprendre. Il suffit de croire et d'adorer. La seule liberté concédée par le Coran, il n'y en a pas d'autres, est de ne pas croire en la révélation coranique et d'être damné. D'où l'extraordinaire

simplicité de l'islam. Les choses sont bien différentes chez Pascal.

Pascal ne croit pas au déterminisme absolu de Dieu et par Dieu. Pascal est un scientifique, mathématicien... et un écrivain porteur d'un mysticisme chrétien. Il a pris au sérieux la Bible qui dans la Sagesse de Salomon exprime ce bouleversant éloge de la sagesse (8 ; 3,4) : « Elle fait éclater sa noble origine en vivant dans l'intimité de Dieu, car le maître de tout l'a aimée. Elle est, de fait, initiée à la science de Dieu c'est elle qui décide de ce qu'il fait. » et un peu plus loin dans le texte (11, 20) : « Mais Tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids. » Pascal sait que des lois non arbitraires, indépendantes de Dieu et non révélées dans la Bible, existent dans le monde des phénomènes. Il sait que ces lois sont connaissables : « Tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids ». Mais, comme dans le message biblique, Pascal sait que ces lois que Dieu a réglées avec mesure, nombre et poids sont une ouverture sur une immensité accessible par la grâce divine, cela s'appelle la foi.

Au bout du compte, il n'est pas très intéressant de s'interroger sur le hasard : existe-t-il ? N'est-il que l'expression de notre ignorance du grand mouvement des choses ? Est-il une réalité abstraite (créée par la pensée), ou

empirique (créée par la nature, qui fait que des actes indépendants les uns des autres se rencontrent et créent du nouveau) ? Par contre, s'interroger sur le fait que des causes discrètes, voire triviales, puissent avoir de grandes conséquences me semble riche d'enseignements.

Il y a d'abord la leçon d'humilité que portent ces causes discrètes ou triviales. Ce n'est pas l'enseignement le plus profond, il est abondamment défendu par de nombreuses religions. Toutefois, l'humilité a souvent été mal comprise. Longtemps, elle fut confondue avec une sorte d'humiliation masochiste qui a détruit nombre d'hommes, et surtout de femmes, dans le passé, voire dans le présent. Or, je suis persuadé que l'humilité est une forme de grandeur, de reconnaissance de la grandeur : celle de tout l'univers, celle de soi, celle des êtres, mais pas nécessairement de tous les êtres, car la grandeur demande des efforts. L'humilité est la capacité de mettre son ego en retrait afin de ne pas être aveuglé par lui, et reconnaître ce qui est « autre », et ce qui me lie à cet « autre ». C'est comprendre que je ne suis pas le centre du monde. C'est être capable d'admirer, mais également de rejeter. Dans sa conférence du 14 décembre 1957 à l'université d'Uppsala, Albert Camus dit : « joie suprême de l'intelligence dont

le nom est *admiration* », car l'admiration nous fait passer d'une forme d'intelligence à une autre, plus grandiose. Dans leur correspondance amoureuse, Albert Camus et Maria Casarès ne cessent d'affirmer leur humilité face au monde et face à leur amour, de dire leurs faiblesses, leurs forces, leur admiration réciproque, et, simultanément, leur joie d'être, d'aimer et, dans la liberté, de dépendre l'un de l'autre. Quelle terrible pauvreté chez les êtres qui ne savent admirer qu'eux-mêmes et qui ont besoin de carpettes louangeuses pour se rassurer. La joie d'admirer nous grandit, elle ne nous humilie pas : l'humilité doit nous grandir, si elle humilie, ce n'est plus l'humilité créatrice, mais une faille du caractère, il faut la combler, il faut guérir de cette faiblesse du moi.

Le second enseignement est le plus profond, le plus caché peut-être. Pour un homme qui a la foi, la lecture de la Bible est une aventure où à chaque plongée dans le livre, selon mes capacités un trésor nouveau peut être découvert. Le passage qui m'a ouvert les yeux se trouve dans le psaume 118 ; 22,23,24 :

La pierre dont les maçons ne voulaient pas  
est maintenant la principale,  
la pierre de l'angle.

Cela vient du Seigneur

pour nous, c'est une merveille.

Ce jour de fête est l'œuvre du Seigneur ;

Crions notre joie, soyons dans l'allégresse.

Le psaume 118 (édition : Société biblique française, 1982) est le remerciement d'un fidèle sauvé des tribulations qui l'affectaient, lui et « les tributs d'Israël ». Le poète, il s'agit probablement du roi David, s'émerveille du fait que lui, homme ordinaire est maintenant élevé, comme la pierre clef de voute du temple. Le Christ utilise la même phrase dans la parabole « des méchants vigneronns » (Matthieu 21 ; 33 à 44. Idem chez Marc 12 ; 1 à 12, et Luc 20 ; 9 à 19). On sait que le Christ avait une grande connaissance des textes de l'Ancien Testament. Dans la parabole « des méchants vigneronns » il associe deux textes bibliques. Le psaume 118 où l'on trouve « la pierre délaissée », et le récit d'Esaïe sur « la vigne du Seigneur » (Esaïe 5 ; 1 à 7).

La vigne du Seigneur désigne la révélation dans ses formes historiques : peuple juif, Église, etc. J'ai envie de dire que la vigne est l'image de l'enseignement de l'ivresse spirituelle, et je me permettrai d'ajouter avec prudence le proverbe bourguignon : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ». Avec prudence, car si la

raison s'abandonne, l'ivresse devient une gueule de bois, puis des gueules cassées. En mêlant les deux textes, le Christ parle de son rôle dans le renouveau du message spirituel : il est le fils du propriétaire (Dieu) qui a planté la vigne, le fils envoyé par Dieu en dernier espoir aux vigneron pour toucher la part des vendanges qui revient au propriétaire... mais, comme les serviteurs précédemment envoyés aux vigneron, les métayers aveuglés par leur cupide avidité frappent et tuent le fils, afin de ne pas avoir à lui restituer la vigne le jour où il en sera l'héritier légitime.

Un sens des sens de cette histoire est le suivant : le Christ est la pierre qui sera délaissée. Il sera tué, crucifié comme le sont les personnes les moins considérées de l'Empire romain : les esclaves et les plébéiens. Pourtant, c'est cette mort infamante et sans conséquence dans l'ordre du monde visible de son temps qui changera la face du monde en devenir. Voici donc un exemple parfait de disproportion des causes et des effets où l'on voit que ceux qui ont vécu l'instant de la cause étaient incapables d'en prévoir l'effet, ni même d'identifier l'événement comme la cause d'autre chose que lui-même : un Juif extravagant crucifié pour des raisons obscures. Le maître de l'affaire, c'est le temps qui à la fin met au jour les

conséquences de causes qui semblaient si insignifiantes qu'elles n'ont guère été perçues par les maîtres de l'époque où tout a commencé. En effet, sous le règne de l'empereur Auguste ou Tibère quelle importance pouvait-on accorder à Rome à la crucifixion d'un menuisier et prophète juif de la Palestine romaine ? Dans l'Empire romain, la crucifixion était pratiquée à chaque révolte d'esclaves, elles abondent au cours des siècles.

S'il y eut une grande révolution spirituelle dans le monde, ce fut l'invention du christianisme. Une invention d'autant plus remarquable qu'elle s'est faite sur plusieurs siècles, et ne cesse d'évoluer à travers un dialogue complexe entre ses textes fondateurs, ses autorités (papes, synodes) et la communauté des croyants dont, modestement, je fais partie. De toutes les religions qui se sont disputé le monopole de la vérité, la religion chrétienne est la seule qui a permis l'émergence et le développement de la pensée scientifique. L'histoire même des sciences le montre, et si l'émancipation progressive des sciences vis-à-vis de la religion a connu des conflits, le christianisme n'a pas asphyxié l'aventure scientifique, au contraire. S'il n'en était pas ainsi, ce que l'on appelle la révolution scientifique ne

se serait pas produite et diffusée à partir du monde chrétien en Europe. Une autre religion aurait joué ce rôle, ou nous serions toujours et tous des barbares superstitieux. Or seul le christianisme, synthèse des mondes juif, grec et romain, a joué ce rôle. Et dire que tout commence par la crucifixion d'un prophète juif, inconnu en dehors de quelques villages et cités de la Palestine romaine ! Si l'on n'a pas la foi, on expliquera ce fait de mille et une façons. Certaines seront fallacieuses, certaines seront savantes et auront leur poids de vérité. Mais si l'on a la foi, on se prend à penser que ce que nous appelons Dieu se cache dans les petites choses, et dans le temps. Nous ne pouvons pas voir les graines minuscules qui feront le renouveau du monde. Alors, on comprend l'émerveillement du roi David :

Cela vient du Seigneur

pour nous, c'est une merveille.

Ce jour de fête est l'œuvre du Seigneur ;

Crions notre joie, soyons dans l'allégresse.

C'est pour cela que j'ai rencontré Mireille. Certes, si je pousse un peu plus loin mes investigations, je suis obligé d'admettre que ce hasard divin avait peut-être des fondations prosaïques. Je veux parler des seins de Mireille.

Bien que se permettre de dire que les seins de Mireille sont prosaïques est une aberration que seul mon désir d'être explicite et de penser juste peut excuser. Mais je veux en venir à l'essentiel : ses seins, son corps en général, et en particulier tous ces caractères secondaires qui font le dimorphisme sexuel des humains. Je veux bien sacrifier au conformisme en admettant que parler de ces détails puisse sembler trivial, surtout après avoir eu la prétention de côtoyer le divin. Mais précisément, regardons le divin de plus près, tel qu'il s'exprime dans le livre qui sert de référence à l'Occident, la Bible. Les seins ne sont pas oubliés dans la Bible. On connaît le « Cantique des cantiques », il nous parle de Mireille, de Maria Casarès, de grand-maman :

Tes deux seins sont comme deux cabris,

Comme les jumeaux d'une gazelle,

Qui broutent parmi les anémones.

Avec les anémones, je vois les tétins en fleurs des seins de ma fleuriste bien-aimée ! Le Cantique est le seul texte biblique qui évoque avec force et réalisme ce que l'amour humain, qui parfois unit un homme à une femme et réciproquement, peut avoir de sublime et mystérieux. Son réalisme érotique a dû troubler plus d'un séminariste et faire languir plus d'une

nonne. Je sais que l'Église donne au texte une interprétation symbolique : la bien-aimée, c'est l'Église ; le bien-aimé, c'est Dieu. C'est ainsi qu'autour du dôme à l'intérieur de la cathédrale de Kladruby, en Moravie, j'ai pu lire, Cantique 8,5 :

Quelle est cette femme,

Qui arrive du désert

Appuyée au bras

De son bien-aimé ?

Il me semble que si la Bible donne comme image de l'amour divin ce que parfois vivent hommes et femmes, c'est tout simplement parce que nous ne pouvons évoquer l'expérience du divin qu'en utilisant les images de ce qui est le summum ordinaire de l'expérience humaine de la joie et du plaisir. Cette expérience sert de contexte à l'expression de l'indicible. Et sur ce point le Cantique est des plus explicite, j'en donne un dernier extrait où l'amoureux parle à son amoureuse :

« Et quelle ligne élancée ! On dirait un palmier dattier ; tes seins en sont les régimes. Ce qui me fait dire : « Il faut que je monte au palmier pour mettre la main sur ses régimes ! » Que tes seins soient aussi pour moi comme des grappes de

raisin, et le parfum de ton haleine comme l'odeur des pommes ! Que ta bouche m'enivre comme le bon vin... ! »

Elle répond :

« ... oui, un bon vin réservé à mon bien-aimé et glissant sur nos lèvres endormies. Je suis à mon bien-aimé et c'est moi qu'il désire. »

Le plus surprenant est le fait que ce texte est une part intégrale de la Vulgate tenue pour référence sacrée des religions juive et chrétienne. C'est surprenant, car ces deux religions ne sont pas particulièrement favorables au désir sexuel en général, et en particulier à celui de la femme. Or, dans le Cantique la jeune amoureuse, si elle parle moins que son amoureux, y va franchement quand elle prend la parole. Elle est même le sujet féminin de la Bible, Nouveau Testament inclus, qui s'exprime le plus longuement et le plus franchement en amour. En plus, elle n'est pas mariée à l'homme qu'elle désire et auquel elle s'offre avec délectation. On dirait ma grand-mère avec Touyavii ou Maria Casarès avec Albert Camus. Je cite Maria Casarès :

« Bientôt nous ne saurons plus où nous commençons l'un dans l'autre, où nous finissons. Je défaille à cette seule pensée. Tu voulais tout savoir ? Eh bien ! Voilà, au moins ce que je puis

t'en dire. Le reste ne se raconte pas ; il est là qui t'attend, qui t'entoure de près ou de loin, il est là, en toi, autour de toi - Ma vie. » (lettre du 18 février 1951)

Réponse de Camus, le 23 février 1951 :

« A bientôt, ma noire adorée - à bientôt, ma Dora ; je rêve au temps où tu tremblais sous moi - je l'appelle à nouveau. J'embrasse ta bouche vivante, je t'ensevelis sous les caresses. Viens, écris, aime-moi. La vie sans toi, ce sont les neiges éternelles ; avec toi, le soleil des ténèbres, la rosée du désert. »

Grand-maman et Touyavii sont moins explicites et poétiques dans l'expression de leur amour, sauf grand-maman de temps en temps dans son journal, où elle me fait rougir. Ce n'est pas qu'ils s'aimaient moins... je pense que c'est une question de contexte : il ne faut pas oublier que Pauline fut à dix-huit ans infirmière dans un hôpital de la Grande Guerre. C'est peut-être la raison pour laquelle elle se sent si libre dans l'expression physique de son amour, et si réservée dans l'expression de ses sentiments.

L'amour a-t-il besoin d'obstacles ? La facilité est-elle un obstacle à la puissance du sentiment amoureux ? Peut-être. Il est certain que la bien-aimée du Cantique vit dans une société

patriarcale où la femme est sous la domination des mâles de sa famille. La bien-aimée exprime ces contraintes sociétales lorsqu'elle regrette que son bien-aimé ne soit pas son frère, car « Quand je te rencontrerais dehors, je pourrais t'embrasser sans provoquer les critiques » (8,1). Puis, un peu plus loin, ses frères interviennent comme les gardiens de la vertu de leur sœur (8, 8 et 9), mais elle ne s'en soucie guère : « ... pour lui, je suis celle qui fait son bonheur. » (8,10). On ne peut pas exclure le fait que pour passer de la simplicité du désir à la splendeur de l'amour, les êtres humains aient besoin d'obstacles. S'il fallait s'en tenir à la littérature, la réponse serait : OUI ! Le modèle du genre, repris sous mille et une variations, est Roméo et Juliette dont l'amour ne serait pas aussi total si les Capulet et les Montagu étaient d'accord pour échanger leurs gènes et non des coups d'épée. Les amants du Cantique ne cessent de se chercher, de se perdre et de se retrouver pour se perdre à nouveau. On peut aussi se demander si Maria et Albert auraient connu la même passion si Albert n'avait pas été marié et père de deux enfants. Une situation, qui, jointe à la maladie d'Albert Camus (tuberculose) et aux contraintes de la carrière internationale de Maria Casarès, multiplie séparations et retrouvailles passionnées. La tuberculose oblige Albert Camus à des séjours thérapeutiques loin

de Maria, qui, pour sa part, fait de longues tournées aux quatre coins du monde. Si Roméo et Juliette et tous leurs avatars littéraires disent oui, je suis convaincu que la vie dit non !

Tout est affaire de contexte. Nous regardons toujours le passé avec l'œil du présent. Comme si les contextes étaient les mêmes. Or, plus le présent prend ses distances et plus le passé devient terre étrangère. Nous serons fatalement terre étrangère un jour, et ce fait indubitable devrait nous inciter à la modestie devant le passé. Cette modestie est le privilège des historiens, des paléontologues, géologues, archéologues, préhistoriens... et encore, pas tous. Nous vivons un temps où le présent se croit tout permis... en réaction, peut-être, au fait que les présents du passé ne savaient que regarder derrière eux. N'est-il pas temps de regarder un peu partout, de se réjouir du chemin parcouru, et de découvrir que dans des contextes infiniment variés, la passion amoureuse, lorsqu'elle survient, est la découverte du sublime dans l'amour. Un sublime qui frappe à la porte du divin.

## Chapitre 5

Que l'on n'attende pas de moi l'éloge du passé : « C'était mieux avant ! » En ces temps anciens où selon le Coran « Allah rappelait à lui » trois enfants sur cinq « pour qu'enfin vous atteigniez un terme fixé ». En ces temps jolis, le Christ, succédant à Apollon, faisait tomber une pluie de flèches sur les humains pour les punir de leurs fautes par la peste bubonique (je dis bien « succédant à Apollon », ce qui montre que si les fautes varient selon les contextes, il y a toujours une faute quelque part). En ce bon temps où l'on mourrait de la tuberculose ou de la vérole, âgé de vingt à quarante ans ; où l'on perdait ses dents et la vie si l'on traitait le « mal de Vénus » au mercure ; où, si l'on en survivait, on était défiguré par la variole. Etc., etc. Si j'admets qu'il avait ses beautés, je sais aussi que « le bon vieux temps » n'était pas si bon que ça. Mais que l'on n'attende pas de moi une apologie des temps présents. Tôt et tard, ils seront les temps passés. Il faut « raison garder » et s'intéresser au contexte des temps, et aux façons dont l'éternité cherche à s'exprimer dans les contextes transitoires qui font l'Histoire. Car si je ne crois pas à cette simplification qu'est le progrès, je crois au processus dramatique, contradictoire,

mystérieux du progressif dévoilement d'une révélation sublime. Ce n'est pas une vérité, c'est une conviction. On peut ne pas la partager, mais on doit admettre le fait que nous avons aujourd'hui plus de temps pour essayer d'apprendre à ne pas mourir idiots. L'âge moyen des Européens est supérieur à 70 ans, il y a moins d'un siècle il était de 55 ans. Nous avons gagné quinze ans pour essayer d'être moins bêtes. Alors au travail !

La Bible judéo-chrétienne est de ce point de vue une mine d'or. Elle est une série de chroniques couvrant plusieurs siècles, et même des millénaires, car certains textes bibliques sont des copies de récits plus anciens encore. Ces récits sont, le plus souvent, rédigés par des gens intelligents, voire « inspirés », où s'exprime une recherche d'éternité dans des contextes aujourd'hui étranges, hier naturels. De plus, on ne peut pas exclure que les textes bibliques soient un code contenant un langage, voire plusieurs qui se superposent au sens littéral, le seul que je suis capable d'explorer. Cette recherche d'un code biblique a obsédé Newton pendant toute sa vie.

Certes, les textes ne nous donnent que des allusions aux contextes dans lesquels ils furent produits... elles suffisent à nous donner l'intuition

de ce que nous ne pouvons pas connaître. C'est à cause de Mireille, de grand-maman et de Touyavii, de Maria Casarès et d'Albert, et de quelques autres que je peux essayer de comprendre l'amour à travers les âges. Toute l'affaire se résume en une question : que reste-t-il de l'amour quand on le sort des contextes où il s'exprime ?

Pas de suspense, voici la réponse : il reste soit une splendeur indicible, soit des perversités répertoriées. N'est-il pas étonnant que l'acte qui est l'un des plus puissants ressorts du bonheur soit aussi celui qui peut devenir une ignoble cruauté ? Revenons à la Bible.

Le « Cantique des cantiques » n'est pas le seul texte biblique qui nous parle de l'amour aux pays étrangers des lointains passés, il y a deux ou quatre mille ans, si l'on prend le XXI<sup>e</sup> siècle pour référence... une broutille si l'on prend pour référence les temps géologiques ; ce qui montre à quel point l'espèce humaine est une espèce nouvellement venue au monde. En fait, la Bible est remplie d'affaires complexes où amour et sexualité sont les deux faces de la même réalité, le désir. Cette pulsion quasi irrésistible que la nature utilise pour nous faire plaisir et nous reproduire. Prenons l'exemple de l'affaire Bethsabée-David racontée par le second Samuel

en 11 et 12 (jusqu'à la naissance de Salomon - celui que l'on retrouve dans le « Cantique des cantiques »).

David a fait la sieste, il se promène sur le toit plat de son palais et voit une belle femme qui prend son bain. Ce sont des choses qui arrivent quand on dispose d'un toit plat avec vue sur la salle de bain d'une jolie voisine. Comme de nombreux hommes de pouvoir, la libido de David est boulimique : il a déjà huit épouses de premier rang et dix de second rang ou des concubines... sans compter les esclaves occasionnelles (nous sommes dans des mœurs que l'islam préservera, limitera et imposera). En dépit de cette abondance, David désire la belle baigneuse, il subit le diktat du désir exprimé par D'Annunzio : « O diversità, sirena del mondo ! » (Diversité, sirène du monde). Le texte biblique insiste sur la beauté de Bethsabée. Hélas, elle est mariée. Son mari est un vaillant soldat du roi, son nom : Urie le Hittite. Le roi David la veut et il l'aura bien que le Deutéronome soit clair sur ce point : les coupables d'adultère, homme et femme, sont condamnés à mort (voir 22,22). Par la suite, les choses évolueront, on n'arrête pas le progrès, seules les femmes seront lapidées... pratique que le Christ abolira, mais que l'islam applique toujours. Mais nous n'en sommes pas là. David

est au-dessus des lois, il invite la femme, elle vient, il couche avec elle. Elle tombe enceinte – étrange expression figée de la langue française : pourquoi « tomber » et ne pas « s'élever », « s'envoler »... la langue française sait que toute grossesse n'est pas nécessairement désirée, au XVIIIe siècle on parlait du « redoutable embonpoint ». David essaye de rendre le mari-soldat responsable de la grossesse. Urie est en campagne, David le fait convoquer. Il vient. À deux reprises le roi invite Urie à coucher avec sa femme. Il refuse, par solidarité avec ses frères d'armes toujours loin de chez eux, et contraints à l'abstinence, car la guerre menée est une guerre sainte. La Bible insiste sur ce point, lorsque la guerre est sainte, les combattants doivent verser le sang, pas le sperme. Les combattants ne doivent pas avoir de rapports avec leur(.s) femme(.s). (je parle presque inclusivement). Comme Urie ne couche pas avec sa femme, David ne peut pas camoufler l'adultère. Il veut éviter le scandale. Veut-il éviter à Bethsabée la condamnation à mort ? La loi de Moïse aurait-elle été appliquée au roi ? Cette loi qui prescrit la mort des deux coupables. L'histoire ne le dit pas. Mais il est évident que si Urie avait été moins observant des règles de la guerre sainte, il aurait couché avec sa femme et l'adultère commis par le roi et Bethsabée serait passé inaperçu, et ce

chapitre manquerait à la Bible. Urie aurait été l'heureux papa d'un fils ou d'une fille ... de David. Chose suffisamment courante dans l'espèce humaine pour que dans la Sainte Famille, Joseph devienne le papa du fils d'un autre.

Comme l'on sait, la notion de guerre sainte sera conservée par l'islam, sans qu'il y eût le moindre embarras vis-à-vis de la vie sexuelle des combattants : le combat pour Allah est par lui-même purificateur. Seule restriction : le combattant ne doit pas mourir devant une femme. Si cela advient, l'homme mort est en état d'impureté (d'où la hantise des combattants musulmans d'être tués au combat par une femme : elle a peut-être ses règles. Bouh !). La femme dans l'islam, c'est le vampire dont il faut se protéger par un collier d'ails... alors on la voile !

La Bible a une étrange conception de la pureté. Tout ce qui s'écoule du corps humain, sperme, sang menstruel, et autres épanchements, est impur. D'ailleurs, si David a vu Bethsabée nue, c'est qu'elle venait d'avoir ses règles et qu'en juive diligente, elle prenait son bain rituel pour se purifier. Résultat, elle était à nouveau féconde, d'où la grossesse après avoir couché avec David.

L'impureté des menstrues est tenace. Interrogé sur ce point Mohamed est sans équivoque (sourate 2, verset 222) : « C'est un mal. Tenez-vous à l'écart des femmes, durant la menstruation, et ne vous approchez point d'elles avant qu'elles ne soient pures. » Que l'on ne souhaite pas faire l'amour alors que le corps expulse l'ovule non fécondé peut se comprendre pour des raisons soit pratiques soit de goût. Mais déclarer que la femme est impure alors qu'elle suit le cycle naturel de la vie, c'est un peu fort, pour ne pas dire ridicule. On remarquera que sur ce point irrationnel, le judaïsme est plus égalitaire que l'islam. Le judaïsme juge tous les épanchements corporels impurs, ce qui, presque, donne au sperme le même statut que le flot menstruel. Nous sommes à des époques où les connaissances en biologie, médecine, etc. sont plus que sommaires et les personnes vivant dans ces contextes subissent les conséquences de leur ignorance... drôle d'idée d'en faire des dogmes religieux.

Revenons à Bethsabée. Puisque sa grossesse ne peut pas être imputée au mari, car sa femme vient d'avoir ses règles et que son mari ne l'a pas touchée depuis, David n'a que deux solutions : faire assassiner Bethsabée ou renvoyer le mari au combat avec un ordre de mission dont il ne

peut sortir vivant. Précisons que le texte biblique ne fait aucune allusion à l'hypothèse de l'assassinat de Bethsabée. David envoie le mari à la mort en usant d'un stratagème aussi bas qu'hypocrite. Puis, il épouse la veuve en toute légalité. Elle lui donne un fils. Dieu envoie le prophète de la cour, Nathan, qui, dans un premier temps, reproche à David non d'avoir commis un adultère passible de la peine de mort, non d'avoir commis un meurtre, mais d'avoir volé le bien d'autrui. Dans la remontrance voilée de Nathan, Bethsabée est comparée à la brebis préférée d'un homme qui n'en possède qu'une seule, alors que l'homme riche qui a fait un barbecue de la brebis du pauvre en possède un grand nombre. Cette affaire est pleine d'enseignements. Elle montre que les religions dogmatiques ne peuvent échapper à l'incohérence quand elles sont confrontées aux complexités contextuelles de la vie. Tout prophète qu'il est, Nathan ne reproche pas au roi d'avoir commis un adultère passible de la peine de mort pour les deux amants. Par peur sans doute de la réaction du roi, le prophète ruse en hypocrite avec la vérité en passant sous silence le meurtre du mari, et en se reposant sur les préjugés de la société patriarcale qui domine la pensée de l'époque : David a volé la propriété d'un autre homme, car la femme de ce temps et de ce lieu est la propriété de l'homme. Elle est la

propriété de son père, qui peut la vendre comme épouse, comme esclave, voire la prostituer ; elle est la propriété de ses frères, puis de son mari qui la reçoit du père et en dispose presque à son gré. Le statut de la femme est proche de celui du bétail. D'ailleurs, dans la parabole-rébus que Nathan conte au roi, ce n'est pas le propriétaire de la brebis qui est sacrifié (c.-à-d. Urie, le mari), mais la brebis elle-même (Bethsabée). Alors que dans l'histoire racontée, le mari est sacrifié et la femme est épousée.

Tel est le contexte sociétal dans lequel s'exprime le prophète Nathan et dans lequel se déroule l'affaire entre Bethsabée et le roi David. Quelles sont les conséquences immédiates de l'adultère entre le roi et Bethsabée ? Il y a d'abord la mort du mari organisée par David ; il y a la colère de Dieu ; le repentir de David ; la mort du premier-né de Bethsabée ; puis la naissance de Salomon... les conséquences plus lointaines seront des conflits dans la famille du roi ; la mort de plusieurs de ses fils ; des guerres civiles meurtrières ; l'adultère commis par l'un des fils de David, Absalon, avec des femmes du harem de son père ; et in fine la fin de la dynastie davidienne. C'est beaucoup pour une simple histoire de fesses.

Le texte biblique est riche d'allusions qui en précisent le contexte. La colère de Dieu est due à l'adultère, au meurtre, et au vol du bien d'autrui (une épouse comparée à une brebis). La colère de Dieu devrait entraîner la mort de David, il y échappe grâce à son repentir. Mais dans le contexte de cette affaire, si Dieu aime David, il reste un Dieu vengeur et aussi peu cohérent que les foudres de Zeus. Dieu tue l'enfant de Bethsabée et de David, un enfant qui n'y est pour rien ! Pourtant, après la mort du premier fils né du couple adultère, David vient consoler Bethsabée devenue sa conjointe de second rang. Ils font légalement l'amour, elle est à nouveau enceinte, elle donne naissance à celui qui sera le roi Salomon ! Donc, le roi Salomon porteur de la sagesse et aimé de Dieu est le produit d'un adultère et d'un meurtre, alors que son frère aîné a été tué par Dieu. La vie est chaotique et plus complexe que tous les dogmes : fais ceci, pas cela ! Ce que je trouve magnifique dans la Bible, c'est le fait qu'en dépit de tous ses dogmes, ses récits ne reculent devant aucune contradiction, ils ne sont jamais bien-pensants. On verra bientôt qu'il n'est pas rare que le marquis de Sade y pointe le bout de son... nez !

La vie palpite dans les récits bibliques, et leurs contradictions créent des espaces de liberté.

Reste la question essentielle à mon propos : y avait-il de l'amour entre David et Bethsabée ?

Que David ait désiré Bethsabée ne fait aucun doute, le désir sexuel est un impératif de la reproduction. Et sans reproduction la mort l'emporte, la vie s'éteint. Le désir n'est pas l'aspect le plus humain de nos affaires et la reproduction peut se passer de l'amour, la majorité des bêtes se reproduisent ainsi. De même, l'amour se passe de la reproduction, aucune bête ne fait ainsi. Même si notre séparation du monde animal n'est pas aussi franche que nous le pensons. Certains pensent aussi que le désir se passe de l'amour, ce qui n'est pas impossible. Pourtant, nous savons que l'amour existe, il n'est pas une invention de l'Occident puisque le « Cantique des cantiques » fut écrit en un temps où l'Occident n'existait pas. En effet, il faut dater la naissance de l'Occident à la création du temps chrétien. Ce temps nouveau commence entre le calendrier julien, introduit par Jules César en 46 av. J.-C. et le calendrier grégorien introduit en 1582 par le pape Grégoire XIII. On n'est pas certain de l'époque où fut écrit le Cantique : IXe siècle av. J.-C. si l'auteur en fut le roi Salomon ; ou IIIe siècle av. J.-C., selon d'autres hypothèses savantes. Comme on le voit, le Cantique est très antérieur à notre temps, et

qu'il soit d'origine profane ou sacrée (et d'un sacré pré monothéiste !) ne change rien au fait qu'il figure dans la Bible de deux grandes religions monothéistes, la seconde étant une religion judéo-gréco-chrétienne. Devant cet état de fait, il n'est donc pas irrationnel de considérer l'amour humain, dans sa forme la plus totale, comme un élément qui aide à comprendre la splendeur divine. C'est comme si le « Cantique des cantiques » était une illustration de ce passage obscur de la Genèse où il est dit : « C'est pourquoi l'homme quittera père et mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviendront tous deux un seul corps. » (Genèse 2 ; 24). Cela me fait penser au cri d'Albert Camus dans sa lettre à Maria Casarès du 30 juin 1952 : « Je ne suis pas entier, quand tu n'es pas là. »

C'est une des leçons que l'on peut tirer de la présence du Cantique dans le texte biblique. S'il en est ainsi, on voit que le christianisme n'a pas réussi à créer une sensualité chrétienne qui enseignerait et sanctifierait la totalité de l'amour entre les deux sexes. Le célibat des prêtres est probablement un des obstacles à la création d'un amour total et chrétien chez les catholiques. On comprend que pour ces pasteurs abstinents le « Cantique des cantiques » sente le soufre de la concupiscence, et induise des tentations saines

rendues malsaines par les frustrations du désir. Ce sont les petits enfants qui font les frais de cette pureté qui se veut absolue et n'est que mal placée et va se fracassant dans la pédophilie des clercs. C'est mon grand-père de Samoa, Touyavii, qui a raison lorsqu'il dénonce la honte qu'éprouvent les Papalaguis pour leurs corps qu'ils couvrent de tissus multiples : « Le blanc est sot, aveugle et n'a pas le sens de la vraie joie, lui qui se voit obligé de tant se couvrir pour éviter d'avoir honte » (p.22) et aussi : « S'ils laissaient voir ouvertement leur chair, ils pourraient penser à autre chose, ils ne lorgneraient pas les jeunes filles et ils n'auraient pas des mots impudiques quand ils en rencontrent une. » (p.21) Toutes les entreprises produisant de la pornographie feraient faillite !

Le texte biblique nous apprend bien des choses sur la sexualité humaine et les déviances qu'un excès de contrôle génère. On trouve dans la Bible quelques exemples d'amour total, le plus souvent exprimé de façon sibylline : Isaac et Rebecca (Genèse 24 ; 67) ; Elcana et Hannah (premier Samuel 1 ; 5 et 7 où l'homme console son épouse désespérée par sa stérilité : « Est-ce que je ne vaudrais pas mieux pour toi que dix fils ? ») ; Ezékiel (24 ; 16, où la métaphore entre la femme aimée par l'homme et la relation entre

Dieu et son peuple est une fois de plus exprimée) ; voir aussi Proverbes 4 ; 6, 7 et 8, où la sagesse est une passion comparée à celle éprouvée pour une femme aimée. Toutefois, c'est dans le Cantique que l'on trouve l'expression la plus belle d'un amour qui, largement, échappe au contexte qui l'a vu naître : les amoureux du Cantique s'aiment, et pour une fois la femme exprime sa passion à égalité avec son homme, ou presque : elle ressemble à Louise Labé, à Maria Casarès, à ma grand-mère et à bien d'autres femmes du bel Occident. Les lecteurs de tous les temps peuvent percevoir cet amour aussi libre que beau exprimé dans le Cantique. De nombreux autres textes sont plus ambigus, quand ils ne nous donnent pas des exemples de perversions plus ou moins avilissantes.

Prenons l'exemple de Bethsabée et de David. Bethsabée aime-t-elle David ? Rien dans le texte ne le dit. Aime-t-elle Urie le Hittite, son mari ? Il est permis d'en douter, mais sans certitude. Toutefois, si Bethsabée aime son mari, l'histoire est encore plus tragique, c'est « Manon Lescot », le roman prudemment libertin de l'abbé Prévost qui à la fois excita et fit pleurer les XVIIIe et XIXe siècles. À l'opposé de Manon, Bethsabée est une femme conventionnelle qui respecte scrupuleusement les obligations du contexte de

son temps, en ce sens elle ressemble aux dames de la cour des rois de France : le roi veut coucher avec elle, elle couche ! Elle est enceinte, qu'à cela ne tienne, le roi enverra le cocu la couvrir pour couvrir la faute. Le mari ne joue pas le jeu, car il est un soldat qui combat dans un contexte de guerre sainte. David fait tuer le mari, alors que les Louis XIV et XV, le plus souvent, accordaient une pension au mari qui quittait Versailles pour vivre sur ses terres. Bethsabée devenue veuve respecte le temps réglementaire du veuvage, et épouse David qui derechef lui fait un enfant après que Dieu s'est vengé sur « le fruit du péché ». Le lecteur contemporain à la fois éclairé et aveuglé par son propre contexte perçoit dans cette affaire beaucoup d'incohérence.

Pour sa part, que pense Bethsabée de cette affaire ? L'art seul peut nous le suggérer. En 1654, Rembrandt a peint « Bethsabée et la lettre de David ». Son modèle est sa nouvelle maîtresse Hendrickje Stoffels, alors qu'il vit une séparation difficile avec la nourrice de son fils, et ex-maîtresse du peintre, Geertje Dircx. L'épouse bien-aimée de Rembrandt, Saskia, est morte en 1642, elle n'avait que 30 ans. Saskia meurt de la tuberculose, le mal dont souffre Albert Camus. Un mal qui lui donne le sens aigu de la vie et du corps. Un mal qui le rapproche et l'éloigne de

Maria Casarès dont le père souffre du même mal. Cette lutte contre la maladie est une des clefs de l'œuvre de l'écrivain Albert Camus.

Rembrandt est le peintre des expériences intérieures, et de la foi ; non dans ses dogmes, mais dans son essence spirituelle... une sorte d'El Greco des Pays-Bas. La Bethsabée de Rembrandt n'est pas joyeuse. C'est une femme encore belle, mais qui sait que bientôt elle ne le sera plus. Elle n'a pas eu d'enfant, ses seins sont ceux d'une jeune fille. Urie est-il stérile ? L'offre de David la rend perplexe. Une passion s'offre à elle, brève sans doute, le harem de David est rempli. Elle sait que les hommes sont ce qu'ils sont, et le temps des « Balance ton porc » n'est pas encore venu. Rembrandt a peint la belle gravité d'un visage de femme. Bethsabée ne se demande pas que faire (il n'est pas question de dire non au roi). Elle se demande où cette affaire va-t-elle la mener ? Rembrandt a-t-il placé comme l'ombre d'une amère satisfaction amoureuse sur le visage sérieux et intelligent de Bethsabée ? Nous ne le saurons jamais... l'amour sera toujours une énigme.

Dans la Bible, les perversités sexuelles montrent des degrés équivalents de complexité à celle que l'on peut percevoir dans les expressions de l'amour. Si l'amour est une énigme, la cruauté

haineuse liée au sexe en est une autre. Nous pouvons rester dans la famille de David et nous pencher sur l'inceste dont un fils de David, Amnon, se rend coupable envers sa demi-sœur, Tamar. Comme toujours dans les affaires de ce type, le texte insiste sur la beauté de la femme... étrange culpabilité que celle qui consiste à être belle... c'est-à-dire à simplement exister. Outre son étrange origine, la perversité de l'affaire ne tient pas nécessairement à l'inceste en soi, mais aux circonstances particulièrement tordues dans lesquelles se joue la scène initiale.

Amnon est amoureux de sa demi-sœur Tamar. Il en est malade dit le texte, au point de cesser de s'alimenter. Il ruse, fait en sorte que sa sœur lui rende visite dans sa chambre où il la viole. Voici la protestation de Tamar, Deuxième Samuel 13 ; 12, 13 : « Ne commets pas cette infamie ! Où irais-je ensuite traîner ma honte ? Et toi, tu passerais pour un ignoble individu en Israël. Voyons, parles-en plutôt au roi, il ne refusera pas de me donner à toi ». Pressé, Amnon passe outre et viole sa demi-sœur. Ce n'est pas bien... mais on gagne un degré en perversité dans la suite du texte, 13 ; 15 : « Là-dessus il se mit à la haïr violemment. Il la détesta avec plus de passion qu'il l'avait aimée précédemment. Il lui ordonna : Va-t'en ! » Le texte ne nous dit pas pourquoi

Amnon passe de l'amour avant le viol à la haine après avoir, si l'on peut dire, obtenu satisfaction. On a un peu l'impression de lire entre les lignes le témoignage d'une des victimes du dévot Tariq Ramadan (j'avais écrit Tarik avec un K, mais on sait à présent qu'il préfère le Q). Le texte met en avant un contexte dans lequel la femme n'est pas considérée comme un être à part entière. Elle est propriété des hommes et dépend d'eux en tout. On le voit dans la suite de l'histoire où un autre frère, ou demi-frère de Tamar, Absalom, donne asile à sa sœur considérée comme une femme répudiée, et la venge en tuant son frère aîné, le violeur Amnon. Puis, Absalom s'érigera en rival politique de son père David, et commettra un adultère majeur en couchant avec les épouses de second rang, ou concubines, de David, elles sont une dizaine (l'événement avait été annoncé à David par le prophète Nathan). Quant à Tamar, elle disparaît de l'histoire. Ses seules paroles rapportées dans le texte lors du viol se veulent dissuasives et raisonnables en quatre points : c'est une infamie, tu me déshonores, tu te déshonores ; dernier argument : demande la permission à papa qui acceptera que tu m'épouses. Impossible de savoir si le dernier argument est un peu pervers : elle ne veut pas être violée, mais n'aurait rien à redire au mariage avec son demi-frère ; ou bien s'agit-il d'une ruse

pour tromper l'homme en rut ? Je pencherais pour la ruse... mais on ne sait jamais. La Bible s'écrit dans un contexte complexe qui combine respect, mépris, et parfois haine du féminin perçu comme un danger permanent pour la pureté de l'homme. Une tradition continuée dans le christianisme et aggravée dans l'islam. Cela s'atténue dans l'attitude du Christ vis-à-vis des femmes telle qu'elle est décrite par les quatre évangélistes. Puis, arrive saint Paul, l'inventeur du christianisme, un juif génial, qui maintient les préjugés misogynes du monde sémitique tout en faisant la rupture entre la religion juive et ce qui deviendra le christianisme : un exploit spirituel dans les limites du contexte de son temps. Convaincu que le retour du Christ est imminent, Paul n'accorde pas grande importance à la sexualité, il s'en débarrasse, elle sera inutile au Royaume de Dieu : par besoin de se reproduire. Façon surprenante de traiter un problème auquel toutes les sociétés humaines, à de rares exceptions, apportent des solutions plus ou moins épouvantables. Selon saint Paul, les générations de son temps seront les dernières avant la résurrection. Même conviction de l'imminence de la fin du monde chez les musulmans, mais, prudents, ils se reproduisent beaucoup. L'armée d'Allah a besoin de guerriers.

Un des sommets de la perversité dans la Bible se trouve dans l'histoire du lévite. Un lévite est un homme de la tribu de Lévi, la tribu que Dieu a associée au culte rendu dans le temple. Toute l'histoire est contée dans Juges 19 et suivants. L'homme possède une épouse de second rang (une concubine officielle, socialement moins considérée que les épouses dites « de premier rang ») avec laquelle il y a eu querelle, certaines traductions infèrent de la querelle que la femme a trompé son mari. En tout cas, elle l'a quitté pour retourner chez son père. Ce texte est parmi les plus anciens, il daterait d'environ 1200 av. J.-C. et montre que la femme juive (ou hittite) de ce temps-là avait une certaine autonomie, perdue plus tard, puis retrouvée lors de la dispersion, après que le peuple juif soit pleinement entré dans l'histoire de l'Occident. Dans l'histoire de l'Occident, on remarque que selon les contextes historiques et régionaux, selon les strates de la société, le contrôle sur la femme est plus ou moins fort.

Revenons à notre affaire : le lévite rend visite à sa femme chez son père, il veut la convaincre de revenir avec lui. Il réussit. Le voyage du retour est long, ils font halte dans une petite ville d'une autre tribu juive, les Benjaminites (la tribu de Benjamin). La cité s'appelle Guilbéa. Un brave

homme leur offre l'hospitalité. Pendant la nuit, des voyous de la cité font le siège de la maison de l'hôte et clament qu'ils veulent sodomiser le lévite. L'hôte sort de chez lui et parlemente avec les voyous : « Mes amis, je vous en supplie, ne commettez pas ce crime ! Ne vous conduisez pas de façon aussi infâme, alors que cet homme est mon hôte. Écoutez, j'ai une fille encore vierge et il a avec lui une épouse de second rang. Je vais vous les amener, vous pourrez les prendre et les traiter comme vous en aurez envie, mais ne vous conduisez pas de façon aussi infâme envers cet homme. » (Juges 19 ; 23,24). Le conteur nous dit (25) : « Cependant ces hommes ne voulurent rien entendre. Alors le lévite sortit de la maison et leur livra sa femme. Ils la violèrent, en abusèrent toute la nuit et ne la laissèrent qu'à l'aube. » La femme se traîne jusqu'à la porte de la demeure où elle avait été reçue avec son mari. Elle meurt sur le seuil, seule. On ne sait pas si elle a appelé, frappé à la porte... l'a-t-on entendue ? a-t-on refusé de la laisser entrer ? On n'en sait rien. À cela s'ajoute une incohérence. Les violeurs ont commencé par demander que l'homme leur soit remis pour qu'ils le sodomisent. Le texte dit clairement que le lévite est sorti de la maison pour livrer son épouse aux violeurs... pourquoi n'ont-ils pas saisi l'homme ? voire l'homme et la femme ? Pourquoi ne violent-ils que la femme ?

Faut-il en déduire que l'homosexualité était courante et un substitut à la sexualité hétérosexuelle dans une société où les femmes étaient sous le contrôle des mâles dominants qui les accordaient aux jeunes hommes après paiement, et selon des règles limitatives qui favorisaient les riches ? En effet, les riches se constituaient des harems et pouvaient recourir aux prostituées. Les pauvres, souvent jeunes, se soulageaient par le viol et l'homosexualité. Plusieurs textes bibliques suggèrent que cette hypothèse n'est pas sans fondements.

Quoi qu'il en soit, au matin le lévite charge le cadavre de son épouse sur un âne. Il rentre dans son village, découpe le cadavre en douze morceaux, il en envoie un à chacune des douze tribus d'Israël. Cet acte horrifique digne d'un film d'horreur contemporain est un appel à la vengeance. La majorité des tribus entre en campagne contre les Benjaminites qui finiront par être écrasés dans une guerre qui fait 100.000 morts, selon les textes bibliques. Vu le faible nombre de survivants, une tribu d'Israël, celle de Benjamin, risque de disparaître. Pour éviter ce génocide, des jeunes vierges des autres tribus sont livrées aux survivants par les vainqueurs.

Toute cette affaire est évoquée par Jean-Jacques Rousseau dans un poème en prose peu

connu : « Le Léviste d'Ephraïm » écrit en 1776 lors de sa fuite de Montmorency, et publié peu après sa mort en 1781. Rousseau semble percevoir dans cette histoire trois grands aspects : l'anarchie criminelle d'une société sans État et sans lois où les hommes « font ce qu'ils veulent » ce qui donne quartier libre aux hommes les plus mauvais et les plus forts. Il s'agit donc d'une société qui n'assure pas la sécurité de tous dans le respect de la liberté de chacun, selon les idées du « Contrat social ». Il s'agit donc d'une société qui n'est pas civilisée. Cela ressemble à la situation dans ce que la « bien-pensance » de gauche appelle : « les quartiers sensibles », où la sécurité des citoyens « de souche » n'est plus garantie après que les musulmans y ont pratiqué un subtil nettoyage ethnique. L'autre aspect est celui de l'ambiguïté de la sexualité dans une société qui a perdu l'innocence hypothétique de l'état de nature. Au « chant deuxième » de son texte, Rousseau écrit : « Oh misérables, qui détruisez votre espèce par les plaisirs destinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces désirs ? ». Le troisième point est le plus surprenant, car Rousseau, qui n'est pas toujours très clair sur le statut de la femme (notamment dans l'éducation de Sophie, dans son traité sur l'éducation). Pourtant, il prend ici nettement position en faveur

de l'égalité entre les sexes (perceptible également, avec les mêmes ambiguïtés, dans « la Nouvelle Héloïse », publié en 1761). Alors qu'il évoque le sort des vierges données en mariage forcé aux survivants du massacre final des Benjaminites, il écrit dans le quatrième et dernier chant du « Lévite d'Ephraïm » : « Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, et qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laissant égal à lui. » Une égalité que Rousseau conçoit comme le respect des différentes natures des deux sexes. Et la nature Jean-Jacques à l'illusion de savoir ce qu'elle est... Et là, il se trompe lourdement, même s'il admet que son « état de nature » n'est qu'une hypothèse euristique. La nature, dans toutes ses dimensions, est la grande énigme de l'univers.

On admettra que les gens de ces temps bibliques et de certaines localités en Israël (Guilbéa, Sodome, Gomorrhe ?) avaient des mœurs étranges. Non seulement ils pratiquaient le viol, mais ils prenaient leur plaisir dans l'anus de leur prochain, chose interdite dans le Lévitique (18 ; 22 sans condamnation explicite) et (20, 13) qui énonce la sentence : « Si un homme couche avec un autre homme comme on couche avec une femme, ils se rendent tous les deux coupables d'une action monstrueuse et doivent

être mis à mort. Ils sont seuls responsables de leur mort. » Mais aucune mention du lesbianisme dans la Bible. C'est dire à quel point la femme est peu considérée dans le monde sémitique, obsédé par le liquide séminal et qui ignore tout de l'ovulation. Saint Paul, par contre, remarque toutes les variantes « homoérotiques » de la société romaine (Romains 1 ; 26,27) : « C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions honteuses. Leurs femmes elles-mêmes changent les relations naturelles en des relations contre nature. De même, les hommes abandonnent les relations naturelles avec la femme et brûlent de désir les uns pour les autres et reçoivent ainsi eux-mêmes la punition que mérite leur égarement. » Pour ce qui concerne la punition, saint Paul reste en suspens, il ne reprend pas la condamnation à mort du Lévitique. Il est vrai qu'à Rome au I<sup>er</sup> siècle comme à Paris au XXI<sup>e</sup> c'eût été compliqué.

Ce passage m'a fait sourire. Ni grand-maman ni Touyavii ne parlent de l'homoérotisme, ils sont trop occupés aux plaisirs qui sont les leurs. Par contre, j'ai trouvé chez Maria Casarès deux passages dans ses lettres où elle évoque en termes vifs les mœurs de certaines Parisiennes de ses connaissances. Je pense à sa lettre du 10 juin 1950 à Camus, où elle raconte la visite d'une

ancienne camarade d'école, une lesbienne venue lui dire sa passion pour « une mauresque exigeante et dépravée » qui a conduit la malheureuse à la dépression et au sanatorium. La visiteuse « brûle toujours de désir » comme le dirait saint Paul. Alors Maria Casarès, dont la vie amoureuse est comblée par sa liaison avec Camus, finit par être exaspérée : « Elle m'a tout raconté et au fur et à mesure ma bouche s'ouvrait d'étonnement et d'épouvante. Bon sang de bon sang, que vont-ils chercher, certains êtres, pour atteindre une jouissance qui est pourtant si simple à venir ! » Puis, elle conclut : « Et pendant qu'elle se perdait dans des méandres brumeux, moi, je me disais que tout cela n'était que le fruit de l'impuissance et que cela m'arrangerait bien de temps en temps de pouvoir partager avec ces malheureuses un peu de ma « puissance » et d'arriver ainsi à avoir un peu de paix ». Il faut dire que la beauté troublante de Maria Casarès lui attirait des sollicitations de tous genres.

Ce que j'aime dans la correspondance entre Maria et Albert, c'est leur liberté de ton, jointe à l'intelligence et à l'humanité de leurs propos. Ils se moquent assez gentiment de certains travers des milieux parisiens. Pour ce qui concerne les milieux homosexuels : la bande à Cocteau, Gide,

etc. Ils en sourient, mais, surtout en ce qui concerne André Gide, ils accordent peu d'importance aux goûts sexuels spécifiques et au maniérisme de ces messieurs. Ce sont des spécificités secondaires en comparaison de leurs talents d'écrivains. Ils ont néanmoins une saine liberté de ton vis-à-vis des milieux homosexuels du cinéma. Par exemple alors qu'elle évoque le tournage d'Orphée avec la bande à Cocteau, Maria Casarès écrit à Camus : « Je comprends que tu serais incapable de supporter plus d'une demi-journée les frivoles des « enfers d'Orphée », mais... si tu les connaissais *tous*... ! » puis, un peu plus loin : « Ils se bornent à me raconter les histoires de leurs « amants ou maîtresses » ( ? ) et, devant mon œil vide, ils se découragent, me quittent pour se réunir entre eux et s'en donner à cœur joie sur des histoires de... (sic) [...] Le plus embêtant chez eux c'est la « crise capricieuse ». Je supporte mal les cris d'hommes ou de femmes, mais les leurs ont le pouvoir de me donner la colique. » (lettre du 15 septembre 1949).

Un des aspects les plus agréables de la correspondance amoureuse du couple Casarès-Camus est cette liberté de ton. On comprend en les lisant que la France d'alors n'était pas une collection de tribus en rivalité permanente, voire en guerre. Les personnes étaient jugées sur leurs

talents, génie, accomplissements, caractère, et non en fonction de leur appartenance à la tribu des « blacks », « blancs », « beurs ». Ou encore à celle des gays, lesbiennes, transgenres, porteurs de kippas, mangeurs hallal (les plus dangereux puisqu'en leur sein sont issus les tueurs « au nom d'Allah »). La France d'alors n'était pas une réunion de tribus comme l'Israël biblique qui nous apprend que le tribalisme c'est la guerre ! De plus, ces deux belles personnes ne sont jamais tentées par ce défaut majeur d'une certaine intelligentsia française qui affecte un ricanement cynique devant toute pensée porteuse d'une certaine noblesse, de grandeur d'âme, et d'éveil à l'action. Un monde parisien où il est de bon ton de ricaner sans rien faire. Aujourd'hui encore, une certaine forme de dépravation sied au bas de gamme des « faiseurs d'opinions » les plus voyants du show-business, et de ses annexes journalistiques.

On le voit dans la Bible, la multiplicité tribale favorise la violence que les « nous » peuvent exercer sur les « eux ». Car toutes les sociétés multitribales se structurent en groupes qui organisent leur violence en fonction d'un binôme élémentaire : le dedans et le dehors. Les éléments du dedans doivent être traités avec respect, ceux du dehors sont à exploiter avec ou

sans limites : c'est ce que font les mauvais garçons de Guilbéa et de Sodome lorsque des étrangers entrent sur leur territoire. La façon la plus efficace de faire en sorte que ceux du dedans ne soient pas tentés d'aller dehors est de créer un état de guerre entre le dedans et le dehors. Ainsi : « chacun chez soi et les vaches seront bien gardées ». Les vaches ne sont pas les taureaux, et comme plusieurs textes bibliques l'illustrent, dans ces situations ce sont souvent les femmes qui trinquent. Il est saisissant et désolant que dans la Bible, lorsqu'un homme a le choix entre se faire sodomiser contre son gré, ou de proposer des jeunes femmes aux violeurs, il propose systématiquement des vierges de sa famille aux violeurs. Ces derniers, peu conséquents dans leurs orientations sexuelles premières, choisissent de violer les femmes, et non les hommes qui étaient leur premier choix avoué. Cela ne facilite pas la théorie qui veut que l'homosexualité soit une orientation du désir imposée par la nature et non le résultat d'une certaine situation familiale et sociale. À moins que cette homosexualité banale de certaines citées bibliques ne soit qu'une réponse perverse à des situations où l'accès à l'hétérosexualité est limité (comme dans l'univers carcéral), ou bien lorsque les femmes sont monopolisées par des mâles dominants, et souvent vieux (comme dans

le monde musulman). Dans ces histoires de sexe, les prophètes et les narrateurs des saintes Écritures ne brillent pas par leur cohérence... pour la simple raison, peut-être, qu'ils sont un reflet de la vie dans toutes ses dimensions et dans des contextes que nous ne pouvons guère connaître.

Cela pose un problème. Outre Jean-Jacques Rousseau, les écrivains libertins l'ont mis à jour dans ce style limpide propre à leur temps : « Dès ma plus tendre enfance, on ne m'a parlé que d'amour pour la vertu, et d'horreur pour le vice. » (Jean-Baptiste Booyer d'Argens, « Thérèse philosophe », 1748). Or, la sainte Bible, référence obligée de ces idées de vertu et de vice, nous donne des exemples éclatants de la confusion qui règne entre vice et vertu. Est-il vertueux le lévite qui offre sa femme aux violeurs pour protéger son cul ? Est-il vertueux Lot, lorsqu'il propose aux violeurs ses deux filles vierges pour protéger le rectum des deux anges qui, incognito, sont ses hôtes ? Et un peu plus tard : sont-elles vertueuses les filles de Lot qui enivrent leur père pour le violer afin d'avoir des enfants ? Dernier exemple, car j'en passe et des meilleurs : est-elle vertueuse Tamar (une autre Tamar) qui se déguise en pute pour se faire faire un enfant par son beau-père, Juda ? (Genèse ; 38).

Et pour finir : sont-ils vertueux ou vicieux nos deux splendides amoureux du « Cantique des cantiques » ? Ils sont normaux, et tous les autres sont des illustrations des degrés variés des perversions du désir sans amour. Mais la Bible ne s'arrête pas à tel ou tel récit, elle est multiforme, et si elle expose toutes les formes perverses du désir, elle en exprime aussi la splendeur dans l'amour. Ce que l'on peut reprocher à l'Église est d'avoir pris parti contre cette dimension de la nature humaine (car il semble bien qu'il y eût aussi une homosexualité génétiquement programmée), et d'avoir mis entre parenthèses le « Cantique des cantiques ». Pourtant, il est là cet hymne à l'amour sorti de la nuit des temps, comme une page de littérature libertine, comme un bâton de dynamite qui attend la flamme de l'œil qui lit ! C'est que, abandonnée aux obsessions obscènes de la pureté sexuelle la religion devient vicieuse, et le sexe malsain. Et ce qui dans la splendeur peut créer la vie, ou non, se métamorphose en fascination de la cruauté, ou en perversions majeures et mineures. D'où le triomphe du marquis de Sade, dans certains milieux.

Camus dans « L'homme révolté » dit à propos de Sade : « Le succès de Sade à notre époque s'explique par un rêve qui lui est commun avec la

sensibilité contemporaine : la revendication de la liberté totale, et la déshumanisation opérée à froid par l'intelligence. » (Éditions Gallimard et Calmann-Lévy, 1965 p.457). Dans le même texte, Albert Camus parle aussi de la fascination du mal chez les romantiques où le crime intensifie une vie navrée de ne pas pouvoir trouver le bien. Comme dans toutes les idéologies totalitaires, la dénonciation de l'injustice du monde sert d'alibi au crime. L'idée de créer une société parfaite est totalitaire, nous ne pouvons que faire du mieux à partir de ce qui est là ! D'où l'échec de toutes les révolutions de l'époque romantique et postromantique, elles se noient dans un lac de sang : la palme revenant au nazisme et au communisme. On se trompe si l'on fait du marquis de Sade un prophète de la liberté. Sade fait des sermons où sa nature se substitue à Dieu : il prêche le cul comme un curé l'abstinence. Il appelle **sa** nature **La** nature, elle lui sert d'argument contre la morale, la religion, etc. de la même façon dont les faiseurs de dogmes se servent de Dieu pour fustiger les athées et combattre la nature humaine du désir. Selon le marquis, la nature (il sait, lui, ce qu'elle est) permet d'anéantir tous les artifices de la morale qui font obstacle à l'expression de la nature en nous. Comme si la nature n'était qu'une illustration de la liberté. Une liberté qui

impliquerait celle du lion dévorant la gazelle, tout autant que celle de la gazelle qui se fait tuer et dévorer par le lion... mais, ni le lion ni la gazelle ne sont libres de faire autre chose. Sommes-nous des lions, sommes-nous de gazelles ? On croit entendre ici cette affirmation imbécile de Benito Mussolini, reprise par Donald Trump : « Je préfère l'après-midi d'un lion à celui d'un mouton ! » De quelle liberté naturelle Sade veut-il parler ? De la sienne ! Elle l'a conduit à sa mort dans un asile d'aliénés à Charenton. Alors que Jean-Jacques Rousseau, autre chantre de la nature, y voit le triomphe d'une bonté naïve et innée. Si Rousseau est mort malheureux, il fut certes paranoïaque, mais jamais fou, il fut riche d'une surprenante humanité jusqu'à son dernier jour. Avant de faire confiance à un penseur, il conviendrait peut-être de voir dans quelles circonstances il a quitté ce monde. Sade fait de la nature une idole qui n'est que l'expression de l'homme malade et dangereux qu'il est. Il le dit dans une lettre de 1783 à sa femme où il vante ses vertus et ses vices, c.-à-d. sa nature : « Pour mes vices : impérieux, colère, emporté, extrême en tout, d'un dérèglement d'imagination sur les mœurs qui de la vie n'a eu son pareil... ». Cet aristocrate souffre du mal de sa caste, ces gens se croient tout permis, surtout sur les gens du commun, les femmes du peuple. Comme nos mâles dominants

devenus présidents de ceci ou de cela. Toutefois, si l'on compare les pratiques horribles d'un Gilles de Rais au Moyen-âge (un prédateur sexuel meurtrier d'enfants), ou de Sade au XVIIIe siècle, on doit admettre que DSK ou Trump ont des activités libidineuses comparativement innocentes, elles semblent ne pas avoir des conséquences trop tragiques pour leurs proies ou partenaires. Il n'en demeure pas moins que Sade et ses émules n'ont pas compris que la loi de l'homo sapiens était de contredire sa nature sans lui faire violence. La liberté est une science et un art. Comme cet astronaute aptère qui vole en apesanteur parmi les étoiles.

## Chapitre 6

Je suis certain que grand-maman n'avait pas lu Sade, Rousseau ? peut-être. Sade n'était pas à la mode en son temps. Ses livres circulaient sous le manteau, dans des milieux particuliers. C'est en 1968 qu'un éditeur l'a sorti de l'oubli et de la fosse de Charenton. 1968 est une date très particulière, celle d'un coup de sang planétaire qui s'est pris pour un grand coup et ne fut qu'un mauvais coup. On y fit le lit d'une nouvelle bien-pensance, elle ne fut que l'opposé de l'ancienne : sa vue inversée dans un miroir. Il s'agissait de faire un grand bond en avant tout en regardant en arrière : sûr moyen de se casser la gueule ! Le slogan du temps était de « revenir à... » Marx, Lénine, Freud... et danser le french-Lacan pendant que les musulmans revenaient à Mahomet. C'est alors qu'est revenue l'idée que le peuple pensait mal et qu'il fallait penser à sa place, comme au temps des curés. C'est ce que fit une nouvelle aristocratie entrée au ministère de l'Éducation nationale, dans la magistrature, et au parti socialiste, soutenue par un clergé laïc militant du « tout est permis ! », et qui s'étonna qu'encore une fois le peuple, encore lui, ne voulût pas offrir son destin et ses enfants aux nouveaux

adeptes du divin marquis. Une des constantes de l'histoire de France est la révolte d'un peuple dont le jeu collectif est plus intelligent que celui de ses élites. Une fois de plus, Camus avait vu juste : tout étant égal, les temps nouveaux sont ceux de « la revendication de la liberté totale, et la déshumanisation opérée à froid par l'intelligence ». On avait fait fausse route. Ce sont choses qui souvent arrivent. Remarquez, Pauline Micouën dans sa banque ne faisait pas mieux. Elle avait simplement l'honnêteté d'avouer son cynisme prédateur, et ne pas dire à ses victimes : « C'est pour ton bien ! » Du genre : on laisse vos quartiers populaires se faire islamiser, « C'est pour votre bien ! » ; vos filles passent par une tournante, « C'est pour leur bien ! » : elles enseignent les libertés du marquis de Sade à ces jeunes défavorisés des « quartiers sensibles ». « Défavorisé », voilà un vocable extraordinaire qui révèle la perversité de nos leaders d'opinion. Puisque les « défavorisés » sont par définition musulmans, il faut comprendre que les Français qui ne sont pas musulmans sont des « favorisés ». Comme chacun sait, les « favorisés » doivent payer, s'humilier, se taire face aux exigences justes, naturellement justes, des « défavorisés ». Les Français qui peinent à survivre décemment de leur travail et qui payent leurs impôts ne supportent plus ce colossal

mensonge. Un mensonge qui ne cesse de multiplier les « défavorisés » : les beurs, les noirs, les musulmans, les gays, les transsexuels, les femmes gays, noires, musulmanes, transsexuelles, battues, ex-colonisées, etc., etc. dans une surenchère de demandes de faveurs et de justes réparations aux défaveurs reçues, subies, inventées. Ne souffrent aujourd'hui de discrimination que les malheureux et les malheureuses qui ne peuvent revendiquer une appartenance à aucun de ces groupes « défavorisés », bref, les gens normaux. Alors, ils deviennent fous et veulent tout faire sauter. On le disait autrefois : « L'enfer est pavé de bonnes intentions », celles qui consistent à favoriser les « défavorisés ».

En ces temps-là, j'étais jeune, mais je sentais obscurément la clarté triste de ce temps. J'aime cette expression : « la clarté triste de ce temps ». « Clarté triste » me semble l'oxymore qui dit la vérité. Car si tout n'était pas sombre, il y avait cette tristesse de n'avoir pas découvert la vraie vie. À présent, je suis plus âgé et je ne souffre plus de cette tristesse de n'avoir pas, en mon temps, découvert la vraie vie. J'ai compris qu'elle n'était pas de mon ressort. Elle ne peut être que le résultat d'un effort collectif de l'espèce humaine. Or, nous ne sommes pas encore

totallement humains, nous sommes des petits nouveaux dans l'histoire de la planète. Nous ne savons même pas ce qu'un être humain total pourrait être. Nous ne savons pas vraiment ce que ça veut dire. Je crois pourtant que, globalement, c'est la direction que nous suivons depuis plus de 300.000 ans. Pourtant, nous nous attachons encore à des différences qui ne sont que des broutilles : couleurs de peau ; goûts sexuels ; récits religieux exclusifs qui délivrent des permis de haïr et de tuer. Et puis il y a l'avidité, le lucre dont on a fait le moteur de nos économies. Malheureusement, nous venons d'acquérir des techniques guerrières qui pourraient nous assurer d'une mutuelle extermination. Nos ancêtres les moins lointains n'avaient pas cet avantage de pouvoir programmer la fin du monde, ils l'attendaient religieusement et leurs massacres artisanaux ne changeaient guère l'ordre de l'univers. C'est tout l'univers qui se chargeait de ces changements radicaux ; comme il le fit, il y a 136 millions d'années, lors de la fin des dinosaures. Ajoutons à cela quelques centaines de millions de musulmans qui aujourd'hui attendent avec ferveur la fin du monde qui, selon le Coran, est promesse du triomphe de leur religion... alors certains donnent un sérieux coup de main à leur prophète, pour hâter la fin en brailant : « *Allah*

*uAkbar !* », que l'on traduit par « Dieu est grand ! » ce qui fait de Dieu un appel au meurtre.

Les philosophes ont essayé de donner une définition de l'Homme. Pour l'un, il est « la nostalgie d'une âme prisonnière d'un corps » (Socrate et Platon), ou encore « un animal doué de la parole » ou « doué de raison » (Aristote), pour l'autre « le rire est le propre de l'Homme », c'est aussi celui qui fabrique des outils, qui s'interroge sur ses fabrications, et qui, lorsqu'il pense ne fait que penser sur son langage (Bergson) ; on trouve aussi : l'homme « est un roseau pensant » (Pascal), etc. Mais personne dans ce lot ne semble avoir vu que l'homme est la seule espèce qui ne maîtrise pas sa violence. Je dis **espèce**, car il y a des individus qui maîtrisent leur violence. Dans « Le premier homme » Albert Camus rapporte la parole du père : « Un homme ça s'empêche ». Il a raison, un homme oui ! Une foule, une multitude non !

Jusqu'en 1914, les Européens semblaient bien partis. Oh, ce n'était pas parfait, loin de là, mais il y avait place pour l'espérance, la foi et la charité. Vint la catastrophe qui s'est jouée en deux temps sur une musique militaire allemande : Guillaume II puis Hitler. Cela a mis l'Europe en pièces, et depuis, elle peine à se relever. Saurons-nous apprendre ? Saurons-nous tirer une nouvelle

sagesse de tant d'horreurs ? Mon écriture est une écriture de la foi, de l'espérance et de la charité. L'espérance, tout le monde connaît. La charité, c'est le mot chrétien pour « amour » afin de contourner les désirs concupiscents que faisait naître « Le Cantique des cantiques ». On pourrait énoncer les vertus théologiques ainsi : la foi, l'espérance et l'amour sous toutes ses formes.

Parler de l'amour est facile, et ce roman est un roman d'amour, mais je suis toujours gêné quand je dois parler de la foi. Je sais que Touyavii avait la foi. Grand-maman ne l'avait pas. Elle avait vu trop de souffrance entre 1916 et 1918 pour ne pas avoir renoncé à la foi, si elle l'avait eue. Encore que ce fût chose courante dans la Bretagne catholique de sa jeunesse. De plus, je suppose que le passage de Pauline en camps de concentration en Allemagne n'avait rien arrangé. Je ne dis pas cela pour excuser grand-maman, qui, en ce domaine, n'est coupable de rien. Ce n'est qu'une explication raisonnable pour essayer de comprendre ce qui est autre que pure raison. Si la perte de la foi se fait souvent au nom de la raison ; a contrario, la foi n'est pas issue de la raison. J'en vois la preuve dans le fait que mon grand-père Touyavii n'a jamais perdu la foi. Pourtant, il avait connaissance de la grande guerre civile qui ensanglanta Samoa entre 1876

et 1886 puis à nouveau de 1887 à 1889. Et même les horreurs des deux Guerres mondiales n'ont pas affecté sa foi en Dieu. Il le dit dans son livre alors qu'il s'adresse aux Samoans :

« O frères, vous avez appris l'épouvantable nouvelle de cet événement contraire à Dieu, à l'amour et à la lumière : l'Europe s'entr'égorge. Les Papalaguis sont devenus fous furieux. Ils s'entre-tuent. [...] Enfin, le Papalagui avoue : je n'ai aucun Dieu en moi. La lumière est en train de s'éteindre dans sa main, il chemine dans les ténèbres les plus complètes... »

Il le disait encore et déjà dans sa lettre du 6 mai 1951 à grand-maman :

*Nous venons d'apprendre à Appia que l'alii des Allemands, Hitler, celui qui a remplacé le Tama Aïga Guillaume (Tama Aïga : grand chef, empereur), a encore plus tué que lui ! En Asie, les Japonais ont fait la même chose en imitant les Papalaguis d'Europe. Et les Américains qui ont fait tant d'enfants aux filles de Samoa ont lancé sur les Japonais des bombes qui tuent tout et tout le monde. Ma belle taopoou, les Papalaguis sont de plus en plus fous. Ils ont arrêté nos guerres à Samoa en nous disant que nous devons nous aimer les uns les autres ! Nous avons accepté, et nous avons rendu nos armes pour ne plus nous*

*tuer entre nous. Mais vous faites des armes de plus en plus mauvaises, vous ne vous aimez pas les uns les autres, vous ne croyez plus en Dieu, il ne vous donne plus sa lumière, vous êtes dans la nuit d'aïtou. »*

Certes, la guerre civile qui bouleversa Samoa était finie depuis des années lorsque naquit grand-papa (il ne connaissait pas sa date de naissance). Certes, contrairement à grand-maman, Touyavii ne semble jamais avoir été le témoin ou la victime directe des guerres modernes. Mais ce point n'est pas déterminant pour expliquer la foi ou son absence. Dans les camps de la mort des nazis, certains prisonniers ont gardé ou trouvé la foi, d'autres l'on perdu. La foi est le mystère et la liberté de l'Homme.

Certains ont fait de la liberté une religion nouvelle. Les cas extrêmes sont ceux du marquis de Sade et de Jean-Jacques Rousseau. Le premier invoque l'autorité d'une nature dénaturée, la sienne ; le second crée le culte d'une nature idéalisée, la sienne. Mais ce sont des sottises. La liberté procède du divin, elle n'est pas une divinité. On le voit chez Sade où la liberté n'est que la libre expression d'un aristocrate prédateur sexuel qui choisit ses victimes parmi les gens du peuple. Car le divin marquis ne se contentait pas d'imaginer ses jouissances dans la cruauté, il

mettait en scène et dirigeait ses fantasmes dans des tableaux vivants, souffrants et sanglants. La belle liberté que voilà ! Avec ses dettes, c'est ce qui l'envoya en prison. La vérité est que l'espèce humaine, comme les autres espèces, ne peut pas se passer de limites. Ce que Rousseau a bien perçu. Le problème est que la nature n'y suffit pas alors qu'elle facilite la vie des autres espèces : la bête meurt si elle passe outre. Chez *homo sapiens*, des codes sociaux plus ou moins contraignants selon les types de sociétés fixent des limites, alors que nous repoussons sans cesse celles de la nature sans savoir ce qu'est la nature, ni même **notre** nature. Chose que Rousseau n'a pas perçue, la nature qu'il invoque n'est que la sienne érigée en vague hypothèse. Pour plus d'efficacité, l'irrationnel religieux ajoute aux châtements sociaux des châtements imaginaires qui sont supposés rendre les limites infranchissables. Ces châtements sont imaginaires, car leurs causes varient considérablement selon les types de sociétés. Et nous n'avons pas eu de revenant pour nous en confirmer l'existence. L'islam a un bon répertoire de châtements, par exemple (Sourate 8, verset 52/50) :

« Ah ! puisses-tu voir quand les Anges rappelleront (*tawaffä*) ceux qui auront été

infidèles, leur frappant la face et le derrière [*en criant*] : Goûtez le tournent de la Calcination ! »

À ma connaissance, la notion d'enfer (appelé Sheol) dans le judaïsme est assez floue, sauf chez le prophète Enoch qui divise le Sheol en quatre demeures, dont la troisième est un lieu de punition et d'attente du Jugement dernier appelé Géhenne, la dernière est un lieu de souffrances éternelles. L'Enfer est présent dans la mythologie grecque et romaine, mais sans mention de tourments particuliers. Il faut dire que ces peuples ont le sens de la justice, pas celui du péché originel. De toutes les façons, l'absence de la notion de châtiment éternel et de péché originel n'a pas empêché les Grecs et les Romains de s'entretuer et d'exterminer des populations entières pendant des siècles. Ceci montre que l'espèce humaine est violente, et que les religions ne lui sont qu'un prétexte parmi d'autres pour s'enivrer du sang de ses semblables.

C'est dans le christianisme que l'Enfer, traduit parfois par « la Géhenne », est le mieux décrit à travers une riche iconographie d'un sadisme assez lourd : voyez, entre autres, l'illustration de l'enfer de Dante peinte par Botticelli entre 1480 et 1490. Chez les chrétiens en général, et contrairement à l'islam, la notion a aujourd'hui

perdu de sa force horrifique pour faire place à des notions intériorisées de récompenses et de rétributions. Il est vrai que deux guerres mondiales nous ont montré que nous n'avions pas besoin des religions pour bricoler des enfers de premier ordre ; à défaut, une idéologie massacreuse y suffit : voyez les photos et les films des *einsatzgruppen* de l'armée allemande qui opéraient en URSS, en Yougoslavie et en France. Pour leur part, les musulmans s'autorisent à créer des enfers bien réels à leurs coreligionnaires dissidents et aux « infidèles ». Dans le monde occidental, il arrive que la notion disparaisse avec la critique du religieux qui caractérise les temps modernes. Une bonne illustration en est cette histoire qui circula parmi les littéraires parisiens après la mort de Gide en 1950 (Gide était connu pour ses goûts homosexuels).

Alors que la France littéraire prenait le deuil du grand écrivain, un plaisantin envoya à François Mauriac un télégramme ainsi rédigé et signé : « Enfer n'existe pas stop Pouvez vous dissiper stop Prévenez Claudel stop André Gide ». Claudel était un célèbre écrivain catholique du moment, créateur de chefs-d'œuvre au même titre que François Mauriac, écrivain catholique s'il

en fut (qui réprimait des tendances homosexuelles que Paul Claudel n'avait pas).

L'espèce humaine ayant besoin de limites, on peut admettre que la croyance en des châtiments éternels peut aider à fixer des limites à des êtres qui n'ont pas développé soit un sens éthique vigoureux, soit une spiritualité lumineuse, voire les deux. En l'absence d'un tel « supplément d'âme » je suis convaincu que l'absence de limites conduit à la tyrannie des plus forts ; or les plus forts ne sont jamais assurés de le rester longtemps, ce qui entraîne une violence généralisée. On en vient à penser que la croyance en l'enfer éternel est préférable à l'enfer réel créé par la violence généralisée. Un problème pourtant, la croyance en l'enfer n'a jamais suffi à empêcher les crises de violence généralisée.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe, un mouvement profond, issu pour une part du christianisme lui-même, a poussé la rationalité critique jusqu'aux codes sociaux et jusqu'à leurs contreforts religieux. En 1968, ce mouvement a peut-être atteint son zénith, et il est possible qu'il ait amorcé sa chute. C'est ainsi que nous vivons des temps difficiles entre un hyper individualisme déclinant, où les individus doutent, et une tentative de retour en force des codes sociaux les

plus liberticides, nichés à l'ombre des idéologies religieuses les plus meurtrières qu'une migration massive tente d'imposer aux Européens. La barbarie est de retour, et elle reçoit aide et assistance de toutes les bien-pensances de gauche ! Nous pouvons nous en sortir de deux façons. Par le bas en faisant de grandes guerres. Par le haut en découvrant la dimension spirituelle de cela que nous appelons Dieu. Au vu de ce que nous sommes, je pense que nous ferons l'un et l'autre, simultanément ou l'un, (le bas), avant l'autre... à moins que la barbarie ne l'emporte, tout simplement. Mais pour un temps plus ou moins long, car si l'Histoire a un sens, ce ne peut pas être celui des barbares.

Je l'ai dit, je n'aime pas parler de cela que nous appelons Dieu. Le mot porte trop de crimes, de monstrueuses divagations et de suppression des libertés. Hélas, il me faut en parler, car notre avenir va dépendre de notre capacité à découvrir notre liberté en Dieu, ce que l'on appelait autrefois le libre arbitre. Ceci n'est pas une vérité, mais une conviction. Une vérité demanderait acquiescement, une conviction entre dans le débat des libres pensés. Dieu seul sait ce qu'il en sortira.

Je sais bien que le libre arbitre a subi l'assaut des ricaneries de tous poils. En est résulté une

société d'irresponsabilité illimitée, car à partir du moment où le doute l'a emporté en imposant l'esprit du « tout se vaut ! », il n'y a plus de bien, plus de mal, il n'y a que des excuses égalitaires. Cela fait une Europe dont l'esprit est désarmé face aux individus et aux peuples porteurs d'une idéologie de la force et du ressentiment. L'idéologie bien-pensante de gauche a fait du ressentiment une excuse universelle à l'usage des barbares. Mais les barbares n'ont pas d'excuses, ils n'ont que les opportunités que nous leur offrons.

Il me semble impossible de fonder les libertés issues du libre arbitre sans le soutien divin. Car si Dieu n'existe pas tout est possible, tout est égal, Dostoïevski l'a dit et démontré dans « Les Démons » ou « Les Possédés » (1871-1872). Mais puisque Dieu existe, le mal n'est pas plus naturel que le bien, il y a débat, le bien met le monde en question, les valeurs ne sont pas arbitraires, et tout ne se vaut pas. Dans ce cas, si le marquis de Sade décide que sa nature sadique est l'expression de sa liberté, il doit être mis hors d'état de nuire, par un traitement psychiatrique s'il est malade, en prison si nécessaire, où exécuté si la mise en danger d'autrui est avérée.

La peine de mort est une chose affreuse. Elle est une sanglante monstruosité lorsqu'elle est

banalisée dans une pratique qui l'utilise comme une technique juridique de contrôle social. Une société civilisée ne devrait pas avoir recours à la peine de mort. D'ailleurs, jusqu'à l'invasion musulmane de l'Europe, les nations européennes avaient aboli la peine de mort, sans qu'il en résultât un accroissement de la criminalité. Toutefois, si des êtres humains déclarent la guerre aux autres, parce qu'ils appartiennent à une « race » particulière, parce qu'ils sont des femmes, parce qu'ils sont différents, parce qu'ils sont des infidèles, etc. , et si cette déclaration de guerre est suivie d'effets, les autres êtres humains, victimes désignées, ont le droit, sous le contrôle d'un système judiciaire, d'appliquer la peine de mort à ceux qui les ont condamnés à mort en raison d'une idéologie meurtrière.

Mais où est cela que nous appelons Dieu dans tout ça ! Il n'est pas là, même si la Bible n'est pas avare d'exemples et d'obligations pour ses croyants d'appliquer la peine de mort à toutes sortes de gens. On rencontre dans la Bible une multitude de situations dans lesquelles la violence non maîtrisée de l'espèce humaine devient le levain béni de Dieu qui permet d'exercer cette violence. Il en est de même dans le Coran, qui, de surcroît, ne bénéficie pas des ambiguïtés des textes bibliques. La religion peut

ainsi devenir un piège redoutable qui dogmatise notre déshumanisation. C'est que dans la Bible et dans le Coran, nous sommes dans des contextes dans lesquels les êtres humains ignorent les complexités de l'univers. Cela que les textes appellent « Dieu », « Allah », quel qu'en soit le vocable, est le reflet de ce contexte plus que l'expression de cela que nous appelons Dieu, Allah, etc. On ne trouve Dieu, Allah, si l'on cherche, que dans ce qui échappe au contexte.

Une fois dans ma vie, j'ai vécu cela. J'ai eu de la chance, Dieu ne m'a rien dit. Pas un mot. C'est heureux, si cela que nous appelons Dieu m'avait dit quoi que ce soit, je suppose que, comme beaucoup, je me serais senti obligé de vous annoncer : « Dieu m'a dit de vous dire : fais pas ci ! fais pas ça ... » et c'était parti pour un tour de plus d'offenses à votre liberté. Il y aurait même eu quelques nigauds et nigaudes pour me croire : j'aurais vécu comme un coq en pâtes en exploitant le nom de Dieu... comme c'est laid ! J'ai fini par penser que ce silence lumineux pouvait être une preuve que ce que j'avais vu et senti était la présence de Dieu. Qu'il me soit permis de dire que Dieu, rendu prudent par tous ces gens qui parlent pour **lui**, a décidé de confier sa splendeur au silence. Écoutez, écoutez la

splendeur du silence divin ! Ce silence est l'expression du respect de notre liberté.

J'écris **lui** (pour Dieu) par convention grammaticale, cela que nous appelons Dieu n'a pas de genre. Ce silence extraordinaire fait de lumière et d'amour m'incite à penser que c'est bel et bien ce que nous appelons Dieu qui m'a montré son visage. Pas un visage ordinaire (le coup du vieux à barbe blanche !) : une face de lumière qui fut pour moi le visage et la voix de Dieu. La vision confondue à la sensation de la présence a duré un temps que je ne parviens pas à déterminer. C'est de l'ordre des minutes : cinq, dix, quinze, plus ? je ne le saurais dire. Peut-être existe-t-il un temps d'éternité, parallèle au temps universel du système solaire ?

Passé l'instant de contemplation dans cet amour lumineux, je me suis inquiété. Étais-je en train de devenir fou ? Cette pensée m'a longtemps tracassé. Puis, un jour, après avoir lu quelques livres des mystiques de la chrétienté (plus le Chinois Lao Tseu), ce qui me prit quelques années, j'ai compris que ce que j'avais vu avait été perçu par d'autres qui en avaient rendu la vision et la sensation selon le contexte de leur temps. Le cas du Christ est particulier, et je n'en parlerai pas. Je ne suis pas théologien et je n'ai de leçons à donner à personne. Je ne suis

qu'un écrivain qui raconte : tel jour, telle chose m'advint !

Heureusement, cette chose-là n'est pas advenue qu'à moi. Les personnes des deux sexes qui ont fait cette expérience sont nombreuses. Je veux bien admettre que certaines aient été dérangées, mais pas toutes, loin de là. Prenez l'exemple de saint Thomas d'Aquin (1224-1274). Il a la foi, certes ! (je ne l'avais pas, ou pour le moins la chose ne m'intéressait pas, ou peu). Thomas est un puissant penseur, un rationaliste qui fait entrer Aristote dans la pensée chrétienne, et de ce fait, rend possible la révolution scientifique qui bouleversera l'Europe, puis le monde. Saint Thomas a lu le traité d'Averroès (1126-1198) « Accord de la religion et de la philosophie » qui part des acquis d'Aristote pour établir une distinction entre « les syllogismes concluants » et « ceux qui ne le sont pas ». Il distingue ainsi dans le Coran deux sens différents : « un sens extérieur » ou littéral qui ne demande pas d'interprétation et « un sens intérieur » qui demande une interprétation, celui de la philosophie qui établit « les conditions de validité » du « sens intérieur » et permet au philosophe de passer du « syllogisme d'opinion » au « syllogisme de certitude ». Il est certain que la pensée d'Averroès a inspiré saint Thomas

lorsqu'il introduit dans sa pensée la distinction entre les deux domaines : celui des vérités accessibles par la raison, celui des vérités accessibles par la foi. Pour Thomas, il y a une philosophie ascendante qui, par la raison, s'élève vers Dieu ; et une théologie descendante qui par la foi descend vers la raison. Il en résulte une exaltation de la connaissance qui fait écho à celle que l'on trouve exprimé par Averroès lorsqu'il écrit : « Connaître l'art, c'est connaître l'Artisan [Dieu] ». Malheureusement, les ulémas ont condamné la pensée complexe d'Averroès, ce qui a condamné l'islam aux « syllogismes d'opinion » du « sens extérieur » du texte coranique. Au contraire, par décision du pape Pie V, en 1567, Thomas d'Aquin (canonisé en 1323) est devenu un des pères fondateurs de la pensée chrétienne.

Toute l'œuvre du dominicain est celle d'un esprit puissant et clair. Bref, il n'est pas fou. Pourtant, lors d'une messe à Paris, le 6 décembre 1273, Thomas fait une expérience spirituelle qui le bouleverse. Il cesse ses recherches philosophiques et n'écrit plus : la philosophie est alors un terme qui englobe tous les domaines qui, après le XVIII<sup>e</sup> siècle, deviendront les sciences. Comme son secrétaire lui demande la raison de son silence, Thomas répond : « Tout ce que j'ai

écrit me paraît comme de la paille en comparaison de ce que j'ai vu. » Je ne suis pas un saint, je ne suis pas un philosophe, ni un scientifique, ni un prophète, j'ai simplement vécu le bouleversement spirituel que décrit saint Thomas d'Aquin dans cette phrase limpide. J'aurais pu en citer d'autres : saint Augustin, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Madame de Guillon, etc. Et avant ceux-là Plotin et Hermès Trismégiste. Il ne faut pas prendre ces gens au pied de la lettre, car leur parole est marquée par le contexte de leur temps. Il faut extraire ce que l'expérience spirituelle a de commun, quel que soit le contexte. On voit alors paraître l'essentiel.

Il y a d'abord la joie, une joie bouleversante qui passe toute expérience antérieure que l'on a pu faire de la joie. Il y a aussi la lumière, elle est presque toujours présente. Il y a aussi l'amour, une sensation puissante d'amour, elle crée la simultanéité entre aimer et être aimé. Il peut y avoir de légères variations : l'amour est plus ou moins fortement exprimé, la lumière plus ou moins forte, la joie peut provoquer une crise de larmes ou un ravissement de tout le corps (la salive prendre un goût exquis, etc.). Tout le reste, y compris l'interprétation tirée de l'expérience, dépend du contexte. Pour ma part, cette vision m'a permis de comprendre que ce que nous

appelons Dieu est une expérience que l'on fait ou que l'on ne fait pas. Si on la fait, elle est bouleversante. Si on ne la fait pas, elle semble une illusion, sauf si la foi existe indépendamment de l'expérience empirique faite par les sens ; la foi étant alors une conviction intellectuelle, une tradition culturelle, un goût, voire un simple conformisme. On peut avoir la foi sans avoir fait l'expérience empirique de la présence de ce que nous appelons Dieu. Et c'est très bien ainsi. Il n'y a pas de gradations dans la foi : elle est là ! Ou elle n'y est pas. En homme de foi, je puis dire qu'elle me semble comme un cheminement mystérieux propre à ce que chaque être humain a de plus personnel. Dans la mesure où il en a conscience, chaque être est un mystère. Je ne puis donc pas juger ni la foi des autres ni son absence, sauf si elles deviennent des fanatismes qui mettent en pratique des dogmes qui refusent le mystère des autres. Les autres, ceux qui ont la foi, ou ne l'on pas. Dans son existence ou dans son absence le mystère de la foi est égal. La foi ressemble à l'amour physique quand il est réussi (d'où l'importance du Cantique des cantiques dans la Bible). Il est possible de décrire de façon adéquate l'expérience empirique de l'amour physique dans ses plus belles expressions, mais ne peuvent comprendre son expression que les personnes ayant déjà vécu ce type d'expérience.

En ce sens, on peut dire que l'expérience amoureuse est la plus extraordinaire des expériences ordinaires de la vie. Abonde dans mon sens cette lettre de Maria Casarès à Albert Camus (le 24 janvier 1950) :

« Ah ! Mon bel amour, à quand ton beau regard sur moi ? à quand tes lèvres fraîches [...] À quand ton poids soudain trop lourd ? À quand, enfin, la paix, la merveilleuse paix dans tes bras chauds et devenus tendres ? [...] et comme tu me manques ! Comme je suis heureuse et triste à la fois ! Comme je me sens comblée et désirante ! Reconnaissante et révoltée ! Je sens !, je sens !, je sens ! Je vis par toi, rien que par toi. »

Chez Albert Camus, on trouve aussi des accents mystiques dans son amour pour Maria Casarès :

« Je ne t'ai jamais séparée de ton corps. Mais bien que je sois littéralement intoxiqué par ce corps je ne t'ai jamais désirée ni prise en t'oubliant, toi. C'est l'acte d'amour, depuis que je te connais. Avant, c'était l'acte, voilà tout. »  
(lettre du 14 février 1950)

Et un peu plus tard :

« Le besoin que j'ai de toi ne grandit pas, ce n'était pas possible. Mais il pousse chaque jour

une nouvelle racine et chaque fois dans une nouvelle région du cœur. » (26 février 1950).

Devant une telle expression charnelle du sublime de l'amour, on perçoit que l'amour physique prend appui sur le corps pour aller au-delà. Les philosophes impressionnés par le Banquet de Platon, où Socrate définit l'amour comme un manque, qui, une fois comblé, n'est plus un manque donc n'est plus de l'amour, n'ont qu'à aller se rhabiller. J'utilise ces exemples bouleversants pour essayer de convaincre que mon expérience de cela que nous appelons Dieu fut aussi vraie et bouleversante que l'expérience de la passion amoureuse quand il nous arrive de la vivre. J'aurais pu trouver des exemples dans notre vie amoureuse, Mireille et moi.... Mais l'amour de Mireille est un monde du silence, il s'exprime dans ses gestes, ses regards, sa façon de faire l'amour, de faire entrer son plaisir dans le mien et réciproquement... et la cuisine ! Ce n'est pas le même langage que celui de la littérature. Et moi, de mon côté, j'ai appris à parler le langage de Mireille. Un langage qui, au-delà de nous qui seuls en connaissons le secret, a créé notre petit garçon. Il est bien visible, il est réel, et sa vie n'appartient qu'à lui, pas à la littérature. Au fond, j'ai choisi la correspondance des deux amants par facilité d'écrivain et pour

rendre hommage à Maria Casarès et à Albert Camus, deux grandes âmes dont l'amour éclaire à jamais le monde. Si j'essaye de simplifier et de condenser mon expérience en quelques mots, cela donnera : lumière, joie, amour. En une seule sensation. Celles et ceux qui ont vécu cela, et de façon plus intense que moi peut-être, ont dit, disent ou diront plus ou moins la même chose.

Certes, devant ces mystères, il faut « raison garder » et ne pas exclure que, dans certains cas, il ne s'agisse que d'un trouble mental. Il est certain que les hystéries religieuses du passé et du présent ont montré que la foi avait ses pathologies, comme le reste des choses humaines. Les femmes hindoues, qui, jusqu'au début du XXe siècle, s'immolaient sur le bucher de leur défunt mari, avaient la foi ; les anabaptistes de Münster qui se suicidèrent en masse en 1535 avaient la foi ; les croisés qui massacrèrent les chrétiens de Constantinople en 1204 avaient la foi... Et aujourd'hui, les musulmans qui nous massacrent dans nos villes ont la foi. Comment faire la différence entre la foi créatrice, comme l'amour sait parfois l'être, et la foi pathologique ? D'autant que l'amour, lui aussi, a ses pathologies. N'est-il pas surprenant que les deux expériences humaines les plus merveilleuses puissent l'une autant que l'autre se

muer en monstruosités ? (l'amour, le viol ; la foi, le fanatisme). Si la question semble un abyme, la réponse est simple. C'est comme l'amour : si cela vous fait du bien, c'est le bon ; si cela vous fait du mal, c'est le mauvais. C'est la fêlure où le mal s'insinue en vous. On reconnaît l'arbre à ses fruits. Trois gorgées suffisent pour savoir qu'un vin est bouchonné. D'où le « génie du christianisme » et la malédiction de l'islam.

J'ai trouvé une puissante expression de cette malédiction dans un livre de l'écrivain algérien Rachid Mimouni. Elle commence par le sexe, c'est une jeune Algérienne qui l'exprime alors qu'elle s'adresse à un homme qu'elle aime :

« Un garçon et une fille, cela se résume à un mâle guignant une femelle. Cela relève de la pathologie. Il faudra bien un jour se décider à extirper ce chiendent sexuel qui gangrène vos esprits. » ( « La Malédiction » p.186)

Cela se continue dans l'alliance du politique et du religieux, telle que l'exprime un jeune Algérien désabusé :

« Dieu n'a plus aucune importance. Il est devenu l'otage conjoint du Parti et des Islamistes [...] Mais, en dépit de leur hypocrite alliance, ils se savent mortels ennemis. Ils se donnent des gages, mais restent prêts à se prendre à la gorge.

Dieu n'intéresse aucune de ces factions. Ils l'ont réduit à un rôle de commis. » (p.90/91)

Cela se termine par l'expression crue du malheur algérien qui devient l'expression voilée de la malédiction du monde arabo-musulman :

« Il ne comprenait pas qu'un pays béni des dieux s'acharnât ainsi à se déchirer. Il estimait que ses compatriotes, enfin libres, auraient pu vivre heureux sous le soleil. Quelle immémoriale malédiction les condamnait donc à la discorde ? »

L'écrivain Rachid Mimouni (1945-1995) a écrit ce roman de la tragédie musulmane « La Malédiction » publié en 1993 aux éditions Stock. Le livre est dédié à un autre esprit libre de ce malheureux pays, l'écrivain Tahar Djaout, son ami « assassiné par un marchand de bonbons sur l'ordre d'un ancien tôleux » dit la dédicace. En décembre 1993, la terreur islamiste, qui avait assassiné Tahar Djaout, obligea Rachid Mimouni et sa famille à se réfugier au Maroc. Atteint d'une hépatite foudroyante, il meurt en 1995 dans un hôpital parisien. Enterré en Algérie, sa tombe a été profanée par les islamistes qui ont découpé son corps en morceaux. Ce frère en esprit d'Albert Camus a donc rejoint la sainte cohorte des combattants de la liberté de ce malheureux pays, qui, de génération en génération, depuis

des siècles, sacrifie sa jeunesse. Et lui donne pour exutoire le rêve de conquérir la France.

Rares sont les musulmans qui comprennent que la source de leur malédiction est leur religion. Une religion du ressentiment, qui vit le monde présent comme une injustice dont il faut se venger. D'où le travail d'équilibriste des élites politiques de ces pays. Le ressentiment, c'est bien pour détourner sur le dehors les problèmes du dedans ; mais c'est dangereux sitôt que le ressentiment prend pour cible la situation du dedans. C'est pourquoi la mosquée qui prêche la haine des infidèles du dehors est encouragée... puis, réprimée sitôt qu'elle dénonce les élites infidèles du dedans. Ce mouvement perpétuel tue la liberté ! Il transforme des individus qui n'ont aucune raison d'être plus bêtes et mauvais que d'autres en simplets à la fois dociles et turbulents, veules quand l'ennemi est fort et cruels dans l'illusion de la victoire prochaine.

Le ressentiment est par essence liberticide. L'être qui veut se venger d'une injustice réelle ou imaginaire ne peut pas être libre, il est l'esclave de son ressentiment. Il ne voit que lui. Or, qui que nous soyons, où que nous vivions, que la vie nous mène à l'éminence ou à l'obscurité, nous avons le devoir splendide d'accueillir notre

liberté... et de faire au mieux. En ce sens toutes les vies sont égales.

Je le dis avec humilité. La vision de ce que nous appelons Dieu ne m'a enseigné qu'une seule chose : la lumière nous veut libres. Il me semble entendre la requête du mystique allemand Jacob Böhme (1575-1624) : « Je demande à Dieu de me libérer de Lui ! » La lumière divine nous veut libres d'aller vers elle, d'en accepter le don. Et de le renouveler dans la prière, qui, elle aussi, est un exercice de la liberté. À partir de là, une étape est franchie, une voie nouvelle est ouverte. Comme mon amour pour Mireille, je ne sais pas où ce chemin me mène, mais je le suis... dans la joie.

## Chapitre 7

Je ne sais pas pourquoi, un jour, j'ai décidé d'aller à Samoa. Ce fut plus compliqué que d'aller acheter des fleurs chez Mireille, mais à l'origine cela n'avait pas plus de sens. Ne me faites pas le coup des racines ! Je n'avais aucune racine à Oupolou, l'île de l'archipel de Samoa où Touyavii était né dans un petit village appelé Tiavéa. Mes racines étaient dans l'île de Bréhat et en Bretagne, où j'avais toujours vécu avant d'aller à Paris au cours Simon, rencontrer Mireille et faire une carrière dans le cinéma publicitaire. Je n'avais pas plus de racines à Oupolou qu'un cocotier de là-bas n'a les siennes en Bretagne. Pour le cinéma, je dois préciser. Mon domaine c'est le cinéma publicitaire, ce que du temps de grand-maman on appelait « la réclame », elle avait conservé le mot, elle ne disait jamais « la publicité ». Pourtant, tous les acteurs s'y sont mis : du « Parce que je l'vau**x** bien ! » à « *What else ?* ». Sarah Bernhard avait commencé. Sarah Bernhard, l'actrice de l'époque de « l'Art nouveau ». Certains vieux profs du cours Simon nous en rabattaient les oreilles : « Sarah Bernhard par- ci, Sarah Bernhard par-là... ». Pour la diction et le geste, il paraît qu'elle était unique. En tous cas, elle m'avait devancé dans la

« réclame ». Sur une affiche du début du XXe siècle, elle vantait les biscuits Lefèvre-Utile. Elle disait « Rien ne vaut un biscuit LU, excepté, peut-être, deux biscuits LU ! ». Moi, j'ai fait mieux, même au début. Je ne sais pas combien la divine Sarah Bernhard a gagné avec ses biscuits, mais pour moi ce fut le *jackpot* ! Cinq millions de Francs ! (c'était l'époque de la fin des Francs). J'ai gagné cinq millions plus une entrée fracassante dans le milieu fermé du film publicitaire. Une grosse société américaine du Kentucky qui vendait du poulet cuit comme ceci et comme cela avec des frites (les Américains disent *french fries*). On m'a engagé pour faire le poulet. J'avais la démarche, je caquetais bien et pour le cocorico j'étais au top ! Mais là où j'ai fait fort, c'est pour le costume. Ils m'ont proposé un costume idiot, ni poule ni coq, un truc sans caractère, un poulet industriel. J'ai pas aimé. J'ai conçu mon propre costume, Mireille m'a aidé, elle a un sens extraordinaire pour les formes et les couleurs. Quand le metteur en scène m'a vu débarquer sur le plateau dans mon costume, il n'a pas attendu une minute pour crier « On tourne ! ». C'était mes débuts, je ne connaissais pas les mœurs de prédateurs financiers des Américains. Je n'ai pas pensé à faire breveter mon costume, les types du Kentucky me l'ont piqué et il a fait le tour du monde. Mais je n'ai pas tout perdu.

Dans les milieux du cinéma publicitaire, à l'époque, nous n'étions pas très nombreux, le milieu était fermé. C'est différent aujourd'hui où les acteurs de pub sont légion, se font concurrence avec les mannequins, et sont payés au lance-pierre, sauf s'ils sont déjà célèbres dans le cinéma, dans le sport ou ailleurs. À l'époque, les metteurs en scène et directeurs de film de pub n'aimaient pas travailler avec les acteurs connus (trop coûteux, trop capricieux, multiplication des prises de vue, temps perdu), ils avaient leurs réseaux d'acteurs spécialisés. Si l'on était adopté par un directeur et son équipe, on était assuré de travailler tant qu'on voulait. La pub était en plein essor. Au début de ma carrière, à la fin des années quatre-vingt, la mode était d'utiliser des mannequins célèbres : Claudia Schiffer, Naomi Cambell, Linda Evangelista, etc., alors que nous les acteurs professionnels, on nous cantonnait dans le pas grand-chose : le passant qui passe, le type qui promène son chien, la femme de ménage qui dit à la vedette que son chat à faim... vous voyez le genre ! Dans les années deux mille, les études de marché ont montré que les spectateurs focalisaient sur le mannequin vedette et oubliaient le produit qu'elle vantait. Cela m'a sorti de l'obscurité en raison du fait que j'y étais ! Ma tête était inconnue et ne pouvait pas faire d'ombre au

produit. De plus, mon anonymat et ma tête de type normal me permettaient grâce aux maquillages et aux costumes de changer d'apparence en un instant. C'était pain béni pour les commanditaires et les équipes de tournage : je passais en un instant du type sérieux, avec lunettes, expliquant les vertus scientifiques d'une lessive au rôle du gars qui se brosse les dents. En groupant les tournages, les directeurs avaient deux ou trois acteurs pour le prix d'un et demi. Il y avait une certaine porosité entre les équipes : prise de son, photographie, montage, scénographie, etc. J'étais bien avec tout le monde et les équipes connaissaient mon professionnalisme. Dans ce milieu comme en d'autres, le temps c'est de l'argent. Alors il y avait toujours quelqu'un pour me recommander au commanditaire. Du genre : « Pour la voix des chips, prenez Le Breton ! » (C'était et c'est toujours mon surnom et mon nom de scène).

Je ne dirai pas que nous étions riches. Dans la pub, tous les cachets n'atteignent pas le million... surtout en euros. Mais nous jouissons, comme on dit, d'une belle aisance. C'est grâce à Mireille, et à grand-maman Pauline. Au début, j'étais sans emploi et dépressif : une maîtrise en anthropologie de l'université de Rennes et une scolarité inachevée au cours Simon, ça n'assure

pas des fins de mois paisibles ! Heureusement, Mireille avait sa boutique, elle m'a nourri avec le petit Paul. J'étais heureux de tout devoir à Mireille, j'y voyais une preuve supplémentaire de son amour. L'héritage de Pauline m'avait permis d'acheter notre appartement. Je n'étais pas assez avancé dans le métier d'acteur pour avoir un impresario. Dans les années quatre-vingt-dix, je pointais à l'ANPE où l'on me proposait des figurations, par intermittence, et chichement payées. Je glissais lentement vers un néant marginal. Le petit Paul et Mireille me retenaient à la vie. C'est alors que j'ai fait une connerie. Une grosse. J'ai trompé Mireille. Le pire, c'est que je n'en avais même pas envie.

C'est comme ma décision d'acheter des fleurs pour mon enterrement chez Mireille, ou ma décision d'aller à Samoa. Si je n'avais pas peur du ridicule, je dirais presque que je l'ai trompée sans le vouloir. Une sorte d'acte gratuit, comme chez André Gide. Sauf que chez Gide l'acte gratuit est un meurtre, et que dans ce cas il ne s'agit pas d'une affirmation de la liberté par la gratuité comme le prétend André Gide qui oublie que le meurtre est inscrit dans le programme génétique de l'homo sapiens. Dans « Les caves du Vatican », le héros de Gide qui voyage en train aurait accompli un acte gratuit si au bout du

compte, lorsque le hasard se manifeste (un feu dans la nuit), il n'avait pas tué ! Parce qu'un homme, « ça s'empêche ! »

Vous savez ce que j'ai dit à propos de la discrétion ou de l'insignifiance du hasard, cette disproportion entre les causes et les effets. Pourtant c'est un peu ça. Elle s'appelait Bibiane, un joli nom. Elle n'était pas particulièrement jolie, rien à voir avec tout ce qui fait la beauté de Mireille. Elle était déjà connue dans la pub, l'huile d'olive extra-vierge c'était elle ! Nous faisons de la figuration, un film sur la révolution de 1789, « Danton », la vedette était Gérard Depardieu. On faisait la foule lors d'une séance au club des Jacobins, le scénario disait : « le 4 floréal de l'an deuxième de la République française. Vendredi, 24 avril, vieux style ». Ils avaient soigné la reconstitution historique. On était un couple de révolutionnaires. On avait droit à un plan américain de quelques secondes. J'étais un « Sans-culotte », elle était une « Tricoteuse ». On devait gesticuler et crier des Houou ! Houou ! Guillotine ! Guillotine ! Pendant qu'un orateur du club des Jacobins, Chaumette, je crois, hurlait que Danton était un traître.

On a attendu longtemps avant de tourner la scène. Pour passer le temps en riant, Bibiane m'a fait composer un petit poème. On s'était habillé

ensemble, moi en « Sans-culotte », simple homme du peuple portant le bonnet phrygien ; elle en « Tricoteuse » : ces *groupies* de Maximilien Robespierre qui tricotaient pendant les débats et poussaient au fanatisme. On a bien gueulé et gesticulé pendant quinze minutes, puis on est allé se rhabiller. Nous étions seuls dans un petit réduit, elle m'a demandé de la prendre. Encore sous le coup de l'ambiance révolutionnaire du club des Jacobins, j'ai obéi sans penser à mal, ou à bien. C'est ça les acteurs, ça pense peu, ça se laisse guider par ses émotions, ou par le « penser vide » où s'insinue le contexte. Son contexte à elle, c'était l'Immaculée Conception. Je suppose que c'est son incarnation de l'huile d'olive extra-vierge qui lui avait donné cette obsession. Je n'étais que prétexte à son contexte. Bien plus tard, elle m'a avoué qu'elle n'aimait pas faire l'amour, mais qu'elle voulait un enfant. Elle n'avait pas les moyens de se payer une insémination artificielle. De plus, elle voulait choisir son donneur. Elle avait essayé avec plusieurs partenaires, ils n'avaient pas réussi à la féconder. Après avoir ri de mon poème rigolo et alors que nous gesticulions au club des Jacobins, elle avait eu l'intuition qu'avec moi, ça allait marcher. Elle a eu raison. Pour couronner le tout, elle a appelé le bébé Louis-Maximilien. La couronne et la

guillotine... c'est d'un snob ! On n'en finira donc jamais avec les conséquences de la Révolution française.

Après ce mauvais coup, ma vie a changé. Les rôles me sont venus comme par enchantement. Ce qui prouve qu'il ne faut pas bâtir sa vie sur des schémas intangibles et, par exemple, croire que bien agir apporte nécessairement du bon, et mal agir nécessairement du mauvais ; pas plus que le contraire d'ailleurs. La vie est pleine d'étrangetés. Certes, dans le cas de la fécondation de Bibiane, la question est de définir le bien et son contraire. Si vous demandez à Bibiane, ce mal était un bien. Si vous demandez à Mireille, ce bien était un mal. Si vous me demandez mon avis, ce n'était ni l'un ni l'autre, c'était un acte gratuit qui reposait sur mes déterminations génésiques et génétiques. Il est possible que je m'embrouille, mais permettez-moi, en tant qu'écrivain, d'imaginer que ma situation avec Bibiane est comparable à celle d'André Gide avec Élisabeth van Rysselberghe. Lui qui aimait les jeunes garçons, il lui fit un enfant, une fille, née en 1923. Moi qui n'aime que Mireille, j'ai fait un enfant à Bibiane.

Le plus surprenant est que chaque fois que nous nous retrouvons sur un tournage (figuration, huile d'olive ou lessive) on remet ça. « On », c'est

surtout elle. On le fait par superstition. Elle dit que l'un à l'autre nous nous portons bonheur. Professionnellement, pour moi, c'est vrai. Mais je préférerais quelque chose d'inconséquent : trèfle à quatre feuilles, fer à cheval, patte de lapin, etc. D'un côté ce comportement magique me semble ridicule, de l'autre je suis bien obligé de suivre les rites de ma profession, car les acteurs sont superstitieux... en tout cas, de mon temps, ils l'étaient. Même si l'on n'y croit pas, on était obligé d'en passer par là. Surtout avec Bibiane, qui m'avait introduit dans le monde de la publicité. Permettez-moi d'insister sur ce point : ce que nous faisons de façon opportuniste était un acte magique, un rite purement formel. Elle n'éprouvait aucun plaisir, et moi non plus. Je me gardais bien d'éjaculer, une fois m'avait suffi et vu les conséquences je ne tenais pas à faire de ce rite ridicule une mauvaise habitude : pour ce qui concerne la reproduction, j'avais déjà donné ! Et puis, mon seul amour, c'est Mireille.

Rien d'original dans cette situation. L'idée commune est qu'*homo sapiens* sait qu'amour et reproduction ne se confondent pas. Ce n'est pas faux, mais la vérité n'est pas aussi simple. Il y a le problème de l'orgasme, surtout celui de l'orgasme féminin ; puissant et magnifique, mais plus délicat à atteindre que celui de l'homme. Je

n'entrerai pas dans le débat peu intéressant qui consiste à considérer que l'amour est nécessaire à l'orgasme féminin. Nécessaire ? Peut-être pas... mais on admet qu'une femme amoureuse aura plus facilement un orgasme que celle qui ne l'est pas. Le rapprochement des corps suppose un minimum d'attraction mutuelle.

Un médecin grec du II<sup>e</sup> siècle, Claude Galien (129-216 ?), qui fera autorité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle en Occident, pensait que pendant le coït, lors de l'orgasme la femme émettait une liqueur aussi importante que le sperme pour la conception. Donc, pour concevoir il était nécessaire que la femme eût un orgasme. L'Église du Moyen-âge acceptait cette idée, et les dames du temps ont dû en profiter, voir Tristan et Iseult. C'est une idée sympathique, mais ni vraie ni fausse. Certaines femmes ont une ovulation lors de l'orgasme ; toutefois, l'ovulation est indépendante de l'orgasme, les deux phénomènes n'ont pas de liens nécessaires, d'où l'ignominie de la clitoridectomie en Afrique qui permet la reproduction sans plaisir féminin. Bibiane, dont le clitoris est bien en place, ignore l'orgasme ; pourtant, elle a ovulé dès notre premier rapport. Mireille, dont les orgasmes m'émerveillent, ne conçoit pas un enfant à chaque fois, Dieu merci ! (depuis la naissance du

petit Paul, elle porte un stérilet). La médecine moderne n'a pas confirmé l'égalité fonctionnelle des orgasmes des reproducteurs que Claude Galien fondait sur une théorie des humeurs (les fluides produits par le corps) que la biologie a écartée. Cette idée fautive avait le mérite de donner une fonction essentielle au plaisir féminin. Ceci dit, Claude Galien partageait largement les idées misogynes de Platon, même si sa théorie des humeurs accordait un rôle dynamique à l'orgasme de la femme dans la conception. Malheureusement, la misogynie judéo-gréco-chrétienne a fini par prendre le dessus.

Cela s'est progressivement gâté avec la redécouverte de Platon et d'Aristote au XVe siècle à Florence. Socrate est un penseur pédéraste, comme André Gide. Il ne faut pas attendre grand-chose de Platon en ce qui concerne l'orgasme féminin, il confond l'amour avec la concupiscence (le désir dans ses formes les plus tyranniques) ou bien avec la nostalgie d'un monde de « l'idée » connu de l'âme avant son incarnation en un corps : idée à la fois farfelue et, peut-être, réaliste, car issue d'une expérience spirituelle indéniable. Aristote est plus accessible : hétérosexuel, il connaît le plaisir de la femme, mais ne le considère pas comme essentiel à la conception (ce qui n'est pas faux).

Galien est d'un avis différent. À Florence, Platon dominera, avec Aristote en retrait, et de nombreux prélats et plusieurs papes seront issus de ce courant du christianisme platonicien. Il en résultera une épidémie de pédérastie dans toute l'Italie du Nord, et au-delà. Et surtout, un mépris de la femme, que la gente masculine, hormis mariage religieux, ne fréquentera plus que dans les bordels. On en a pris pour quatre siècles ! Certes, Galien a fait de la résistance longtemps, même après le concile de Trente (1545-1563) qui marque le triomphe de la misogynie des messieurs-dames de la Renaissance dans l'Église, avec les conséquences que l'on connaît quant aux mœurs de certains prélats. Résistance des idées de Galien en effet, puisque ce n'est que vers 1840 que la médecine abandonne la théorie des deux semences de Galien, que certains misogynes avaient toujours contesté ; même si au XVI<sup>e</sup> siècle le théologien jésuite et thomiste Francisco Suarez (1548-1617) soutenait que les beaux orgasmes donnaient les plus beaux enfants. Affirmation surprenante, mais authentique, il en reste en français l'expression « enfant de l'amour » pour décrire un enfant illégitime (souvent) et beau (toujours). Maman était une « enfant de l'amour ».

Contrairement à ce que l'on croit, l'histoire de la sexualité en Occident n'est pas réductible à une répression millénaire, due au triomphe du christianisme, suivie d'une libération dans la seconde moitié du XXe siècle. C'est beaucoup plus compliqué, selon les moments, selon les pays, selon les versions protestantes, orthodoxes, ou catholiques du christianisme, selon les milieux sociaux et selon les sexes : les hommes sont en général plus libres que les femmes, avec de belles exceptions. En général, l'aristocratie européenne qui assiste à la messe ou au culte protestant a des mœurs assez libres. Selon les régions, il en est souvent de même pour les gens du peuple qui chantent volontiers des chansons paillardes. C'est plus compliqué dans les villes et dans les bourgs où les bordels coexistent en même temps que des catégories sociales à la sexualité répressive et réprimée. On a l'impression que dans le temps long de l'histoire des vagues contradictoires se succèdent. Par exemple le Moyen-âge est assez leste dans l'expression d'une sexualité affirmée, mais sans finesse (si l'on s'en tient à la littérature et aux chansons paillardes). Puis, vient le mépris du sexe, philosophiquement justifié par ces messieurs-dames de la Renaissance. Puis, dès le XVIIe siècle, on voit apparaître en France, en Italie et en Angleterre une littérature libertine qui

ne cessera de se développer dans certains milieux, alors que d'autres pratiquent une abstinence calamiteuse pour de nombreux Occidentaux. Si l'on peut admettre que le christianisme se montre hostile à la sexualité, il est difficile de mesurer la portée pratique de sa répression sur des comportements intimes souvent marqués par des traditions préchrétiennes, qui peuvent être plus permissives ou plus répressives que le christianisme. De plus, il y a le problème de l'hygiène corporelle. Du Moyen-âge au début du XXe siècle, l'usage du bain n'est pas courant en Occident, et les odeurs corporelles ne favorisent certainement pas les jeux érotiques. On rapporte l'histoire de ce petit marquis du XVIIIe faisant un cunnilingus à la marquise qui lui demande : « Tu me goûtes ? » et qui répond : « Non, tu me dégoûtes ! ». L'autre problème est celui des parasites : puces, poux, punaises des lits, morpions et galle, qui ont de quoi décourager les imaginations les plus vives. Les maladies vénériennes sont un dernier obstacle qui favorise une culpabilité religieuse dont la présence et la latence sont attestées dans les milieux les plus divers. Faire joyusement l'amour n'est pas une évidence, même si les tentatives ne manquent pas ! (toutes n'échouent pas, voir la littérature française de Rabelais à Pierre Louÿs).

On a une idée de la complexité de cette question en regardant certains tableaux de Jérôme Bosch (1450-1516), membre d'un ordre mineur, il appartenait à « L'illustre fraternité de Notre Chère Mère », ces ONG religieuses étaient nombreuses au Moyen-âge. Membre influent d'un ordre religieux catholique, Jérôme Bosch pratiquait des exorcismes. Il avait ainsi accès à l'inconscient des hommes et des femmes de son temps... qu'il a mis en peinture. Une seule certitude dans toutes ces affaires compliquées : les *homo sapiens* ont continué à faire l'amour... sinon, nous ne pourrions ni écrire ni lire ces lignes. Le XXI<sup>e</sup> siècle est le premier dans l'histoire universelle où nous pouvons concevoir sans union sexuelle, ou hétérosexuelle. Quelles seront les conséquences dans le long terme de cette rupture avec la nature ? Nous l'ignorons.

À l'évidence de notre existence, nos ancêtres les plus proches comme les plus lointains faisaient l'amour. Comment le faisaient-ils ? C'est une autre affaire. Même si les témoignages ne manquent pas, ils sont issus de milieux spécifiques. Les témoignages des chroniqueurs et écrivains, des libertins, des prêcheurs et confesseurs nous disent bien des choses, sans qu'il soit possible d'avoir véritablement accès à la vérité des temps. Hors mariage, il semble

toutefois évident que la vie amoureuse est alors dominée par les données physiologiques de base : une relative irresponsabilité chez l'homme et la possible conception d'une vie nouvelle chez la femme. Dans le monde occidental, on voit tout au plus se dessiner des tendances plus ou moins répressives vis-à-vis de la sexualité, plus ou moins favorables ou défavorables aux femmes. Ces deux attitudes ne sont pas nécessairement liées : la femme puritaine des quakers est frigide et puissante, comme Bibiane. Ces phases relativement permissives et répressives alternent jusqu'à la période particulièrement répressive qui semble commencer peu avant la première moitié du XIXe siècle, pour s'achever vers la première moitié du XXe siècle. Avec, pourtant, à l'intérieur de cette période dite « victorienne » des variations considérables selon les milieux. C'est aussi une période au cours de laquelle triomphe l'institution du bordel, où nombre de femmes du peuple dites « filles de joie », gagnent leur vie en se prostituant. Dans un livre étonnant publié en 1865 par la Librairie L. Hachette et Cie, « La femme », Jules Michelet décrit la situation dramatique de la femme de son temps, réduite à toutes sortes de formes de prostitutions, alors que les citadins des classes moyennes trouvent plus avantageux d'aller au bordel ou/et de prendre une maîtresse peu couteuse, facile à

répudier, plutôt que de se marier officiellement et de fonder une famille. Pendant ce temps, les « femmes bien », et sans joie, pensent que pour faire des enfants « Dieu aurait pu trouver une solution plus élégante ». Existait aussi une catégorie particulière de prostituées de luxe appelées des courtisanes sur le modèle des « hétaires » de la Grèce antique (la Belle Otero, Liane de Pougy, Émilienne d'Alençon, etc.). Ces femmes intelligentes et libres, expertes en plaisirs et ivres de leurs corps, vendaient leurs services à prix d'or. Pour elles, des hommes riches pouvaient se ruiner, parfois certains se suicidaient. Il y avait là une folie particulière qui participait à la misère sexuelle de l'époque, dont Freud a décrypté les effets dans ses premières psychanalyses et contre laquelle protestaient les sculpteurs et les peintres : de Turner à Picasso, en passant par Degas, Gauguin, Rodin, Renoir, Klimt, Khnopff, etc. Notre époque naïve, qui croit avoir inventé la libération sexuelle, n'a fait qu'une réaction à la phase historique précédente, qui brimait le sexe et les joies de l'amour dans les tristes débordements des maisons closes. Mon grand-père Touyavii avait raison quand il jugeait que les Papalaguis étaient malades, qu'ils ne savaient pas jouir innocemment de la beauté des corps qui se font fête dans l'amour. Comme Mireille sait le faire en fermant les yeux sur son

plaisir, alors que je les ouvre sur la splendeur de l'union de nos sexes glissant l'un dans l'autre. Alors je ne sais plus qui est moi qui est elle, nos sexes unissent nos corps. C'est comme dans la genèse : « Ils deviendront un seul corps. » Socrate, Platon et les curés n'ont rien compris !

Je l'ai dit et je le répète, aller à Samoa fut une sorte d'acte gratuit. J'aurais pu en refuser l'opportunité. C'est venu par hasard. Une pub filmée pour un gel douche à l'huile de coco ! Pour les femmes, ils voulaient des indigènes qu'ils allaient recruter sur place. Pour les hommes, ils en voulaient deux. Un musculeux, « mais pas trop » ; et un normal, mais pas trop grassouillet. Le normal c'était moi ! Le musculeux, « mais pas trop » (le style *bodybuilder* est mauvais pour la pub), ils l'ont trouvé chez les mannequins pour slips : abdominaux en tablette de chocolat (mais sans excès), pectoralis majors et minors ronds et fermes, muscles brachiaux longs et fermes, etc. Moi, le normal, c'était plus ou moins la même chose... en moins ferme. Le voyage a duré plus de seize heures, classe d'affaires. J'étais à côté du musculeux, mais pas trop. On a parlé. Puisqu'ils l'avaient engagé, je suppose qu'il avait le physique pour. Mais son allure de toréador et ses muscles d'Olympien grec lui coutaient cher. Un régime à crever la dalle ! Du blanc de poulet,

du poisson blanc, de la salade assaisonnée au citron ou au vinaigre, pas d'huile, sauf les jours de fête. Dans l'avion, il n'a pratiquement pas touché à ses plateaux-repas, c'est moi qui ai bu ses quarts de chardonay et de pinot nouveaux-zélandais. C'est normal, puisque mon rôle était de faire le normal, je devais soigner mon apparence. Un rôle ça se prépare, même dans la pub. En arrivant à Wellington, j'étais fin prêt... faut dire que les vigneronns de Nouvelle-Zélande travaillent plus que bien. Douze heures d'attente pour le vol Wellington-Apia (la capitale des trois îles habitées de Samoa indépendante). On n'a pas quitté l'hôtel de l'aéroport. J'ai dormi tout mon saoul pour continuer à préparer mon rôle mis à mal par le décalage horaire (12 heures). Le gars des slips a fait des longueurs de bassin dans la piscine de l'hôtel. Lui aussi, il travaillait son rôle. Comme vous le voyez, pour l'acteur tout est affaire de préparation.

N'allez pas croire que je sois, comme l'écrit Antoine Blondin, « un buveur qui écrit » ou un écrivain qui boit. J'apprécie le vin dans la mesure où ses saveurs se métamorphosent en une expérience intérieure. Un bon vin a ce pouvoir, c'est pourquoi on l'aborde avec respect : sa couleur, son âge s'il est vénérable, ses fragrances, sa consistance, et ses saveurs. Le

reste n'est qu'ivresse. Dans la mesure où elle ne sombre pas dans le coma éthylique, ou des états qui en sont proches, l'ivresse est une expérience agréable. Quand elle devient chronique, quand elle prend une forme addictive, elle sape les fondements physiologiques de notre vie spirituelle. Et ça finit mal. Pourtant, je tiens l'ivresse pour une forme dévoyée de notre aspiration à une vie spirituelle. Et pourquoi me demandez-vous ?

C'est là ma conviction, et non une certitude. Avec le temps, je crois avoir développé une pratique de la prière qui est issue de mon expérience de la foi. Le processus est d'une grande simplicité. Malheureusement, il ne se met en marche, ce me semble, que si l'on a la foi. Si je ne sais pas comment la foi peut devenir une expérience sensible, c'est-à-dire une ivresse, je sais par expérience que cela peut advenir. Mais ce n'est pas suffisant, car comme tout ce qui est humain, la foi peut se pervertir. La perversion la plus commune de la foi est le fanatisme. Le fanatisme, c'est se saouler aux dogmes religieux comme d'autres le font aux alcools. La seule façon que je connaisse d'éviter le fanatisme dans la foi est le respect de la liberté. Ce respect me semble la seule chose que mon expérience de cela que nous appelons Dieu m'a enseignée ...

par son silence. J'ai compris que le mystère de ma foi était égal à celui de l'absence de foi. Essayer de convertir, et même de convaincre, est une sottise qui rapidement devient un crime. Pourtant, si l'on a la foi, on a le devoir de le dire, car cette parole peut, qui sait, éveiller la foi qui sommeille dans une autre conscience. Ce n'est pas dire pour convaincre, c'est dire pour exprimer un fait. Ce qui est fait de cette parole n'appartient qu'à la liberté de la personne qui l'entend. Pas plus, pas moins.

J'ai dit la simplicité de la prière. Il y a les formes reconnues par les diverses religions. Si on les connaît, c'est un bon début. Il faut savoir que la foi a tendance à transformer ce qu'elle touche ; alors, avec le temps et la pratique, les formes de la prière peuvent changer. Tout être est unique. Il est donc normal que les formes de votre prière épousent le secret de ce que vous êtes. C'est aussi un danger, car la foi comme l'ivresse a ses dangers. Tout ce qui vaut la peine d'être vécu est risqué. Le risque est aussi le territoire de la liberté. J'ai parfois l'idée, peut-être absurde, que nous serons jugés selon les risques que nous avons accepté de prendre. Peut-être.

Pour la prière, il faut une certaine détente du corps, au repos, en promenade, etc., et pourquoi pas : après l'amour. Dans cet état de détente, il

faut de tout son être prier, c'est-à-dire se mettre en présence de cela que nous appelons Dieu. Alors, selon mon expérience d'homme de foi, cela que nous appelons Dieu se met en notre présence. Comment le sait-on ? Il est un signe infaillible : la joie ! Si une joie inconnue vous vient, parfois vous submerge, c'est ça ! vous êtes sur la bonne voie. Après... je n'ai plus rien à dire. Chaque être chemine sur son propre chemin de joie, il conduit au même but. Comme vous le voyez, la pub mène à tout !

Le lendemain, le vol Wellington-Apia a duré six heures. Départ vers 21.00, on est arrivé à trois heures du matin. Heureusement, j'avais dormi à l'hôtel, et la compagnie aérienne locale ne servait que des alcools forts que je n'apprécie guère. J'avais bu de l'eau, comme le musculeux. J'avais eu la joie de prier pendant une bonne partie du vol. Mon ravissement joyeux, interrompu par de brèves rêveries inutiles et par des somnolences, avait été interrompu deux heures avant l'atterrissage à l'aéroport de Fagali'i. Il y avait eu des turbulences, l'avion était un petit Antonov, un An 32, bruyant et facile à secouer. J'avais eu mal au cœur, ça ne facilite pas la mise en présence de ce que nous appelons Dieu. Le problème n'est pas pour Dieu, sa matière n'est pas la nôtre. Le problème est pour le modeste oblat dont le corps,

relativement nouveau-né en l'état, est issu de milliards d'années d'unions et de mutations des composants de la matière de l'univers. En cas de turbulences aériennes, ce corps n'est pas dans son assiette. Je suppose que les oiseaux migrateurs n'ont jamais le mal de l'air. Notre lignée la plus proche et la plus lointaine dans l'évolution des espèces, celle des petits mammifères, n'a reçu qu'une seule fois des ailes (les vampires et les chauves-souris), nous manquons d'expérience lorsqu'il s'agit de voler, nous devons en subir les conséquences quand nous prenons l'avion.

L'arrivée à l'aéroport d'Apia se fit dans la nuit finissante, à l'instant où le noir est le plus intense. Il était un peu plus de trois heures du matin. Il faisait chaud et humide. Toutefois, un vent frais venait de la mer, par intermittence il estompait les bouffées de chaleur qu'exhalait le tarmac sur lequel les passagers devaient marcher pour atteindre le complexe de l'aéroport. La piste et les bâtiments n'étaient pas très éclairés, on voyait la nuit absolue derrière les néons. Si, par flux et reflux le parfum frais et iodé de la mer n'avait succédé à l'odeur du kérosène, le débarquement eût été lugubre.

À l'intérieur de l'aérogare ce n'était pas mieux. La lumière crue des néons effaçait les

ombres, quelques tubes étaient en bout de course, ils émettaient un son vibrant qui sitôt perçu devenait entêtant. Dans l'ensemble, les passagers, nous étions une vingtaine, étaient endormis et silencieux. Il y avait des chuchotements... les seuls cris étaient ceux des employés de l'aéroport qui s'interpelaient à propos d'on ne sait quoi. Sur deux files, on attendait à la queue leu leu que deux policiers tamponnent les passeports avec le visa temporaire pour les étrangers, ou interpellent joyeusement les Samoans revenant au pays. Ces formalités s'accomplissaient de façon simple, routinière, lente et sans prétention. Il fallut attendre les bagages dans le hall. Là encore, une sorte de lenteur était de règle, elle seyait à la démarche des gens d'ici qui, sauf les policiers et les douaniers, marchaient avec des tongs qui à chaque pas faisaient flip puis flop. Les hommes portaient des tenues décontractées : sarongs (ici, on dit « lava lava ») ou shorts de couleurs délavées par le soleil, chemises et tee-shirts aux motifs tropicaux : palmes de cocotiers, fleurs d'hibiscus, etc. Les femmes étaient en uniformes : police, douane, lignes aériennes ou fonctionnaires de l'aéroport. Cette lenteur et décontraction était sympathique, rien à voir avec le rythme nerveux et stressant que l'on observe à Paris aux heures de pointe dans le métro. Tout ici

semblait se faire avec lenteur. Il y avait au moins une dizaine d'employés qui manipulaient les bagages des soutes de l'Antonov jusqu'au point de collecte où les passagers attendaient leur bien. Nous étions sept dans l'équipe de tournage, le caméraman et le preneur de son attendaient leurs équipements. Cela prit deux heures. Outre la lenteur des hommes, je fus surpris par leur surpoids qui expliquait leur démarche lourde et lente rythmée par le flip-flop des tongs. On avait l'impression qu'ils étaient aussi hauts que larges, en général ils étaient très grands. Ma remarque est exagérée, certes, mais l'impression est exacte. Parmi toutes les personnes que j'ai vues ou aperçues, je dirais qu'une sur deux était, sinon obèse, au moins en évident surpoids. Ils avaient des visages larges, surdimensionnés par le ballonnement de leurs joues. D'une façon étrange, cela donnait à leur apparence quelque chose de gracieux dans l'excès, un peu comme les lutteurs de sumo du Japon. Les femmes m'ont semblé plus minces. En tout cas, j'ai compris pourquoi le musculeux, mais pas trop et le normal, moi, avions été engagés. J'avais du mal à imaginer une pub mettant en scène ces mastodontes sous la douche ou après. Au moindre gros plan, ils auraient débordé des écrans.

Nous sommes sortis de l'aérogare alors que le soleil commençait à se lever. Le minibus de l'hôtel Sheraton attendait. Et là ! à la sortie de l'aéroport, la fête des images s'est mise en route. La vitesse était limitée à 40 km/h et le minibus n'avait pas de toit. Je pouvais sentir le vent où se mêlaient les senteurs marines et les parfums végétaux de la jungle, qui, parfois, bordait les plages de corail de l'Océan Pacifique. Bordant la jungle et bordant les plages, des cocotiers aux troncs droits, tordus, parfois inclinés vers les flots, faisaient une transition végétale entre le triomphe de la mer et celui de la jungle dont le vert sombre prenait pas à pas des nuances infinies, les mêmes, mais de couleurs différentes, que le lever du soleil donnait à l'océan. L'océan était la vivante image de l'infini. Il n'y avait aucun doute, nous étions sur une île. Sur un point minuscule entouré d'eau. On ne trouverait ici que ce que l'on y apportait.

## Chapitre 8

Il est d'usage de s'extasier sur la beauté des îles. Je n'y ai pas manqué lorsque je parlais de Bréhat. J'avais une excuse, Bréhat est l'île de grand-maman Pauline, celle de maman, de papa (bien qu'il soit Jurassien et peu apprécié par grand-mère). C'est l'île de ma jeunesse. Bréhat, c'est mon île. Ce n'est pas le cas d'Oupolou, mais je conçois fort bien qu'Oupolou fût l'île de Touyavii, et qu'il y eût développé des sentiments d'attachement comparables aux miens pour Bréhat. Peut-être plus fort encore, car il a quitté grand-maman pour revenir chez lui. Dans son journal, Pauline ne cache pas qu'elle sait que son amoureux est un oiseau migrateur, qu'il retournera sur son île. Ce passage daté du 23 décembre 1929 en fait foi :

*« Mon Toutalavie est ma récompense, mon cadeau ! Tous mes amoureux aux corps brisés de Paimpol ne sont pas morts en vain ! Je sais bien que mon Toutalavie est une pochette-surprise que je n'ouvrirai qu'une seule fois. Mais j'en profite encore plus ! J'en profite avant qu'il ne retourne au lieu qui est le sien. Il n'est pas adaptable à notre monde qui le rend malheureux. Je ne suis pas adaptable au sien dont la naïveté*

*m'émerveille et me révolse. Il est un barbare ! Il n'y a pas si longtemps, ils étaient des cannibales, mais il ignore tout de la barbarie de ce siècle ! Il a honte de son passé de cannibale... j'ai honte de notre Grande Guerre et j'ai peur du futur. »*

Plus je suis capable d'accéder aux signes objectifs de la complexité de la personnalité de grand-maman, et plus je l'aime. Et je m'en veux d'avoir cru du temps de ma jeunesse qu'elle n'était que l'image de grand-mère qu'elle semblait me montrer. Elle était la victime de son apparence, j'étais victime du manque d'imagination des enfants lorsqu'ils perçoivent les adultes. En fait, ce genre d'erreur est consubstantiel à l'espèce humaine de notre temps. Je dis « de notre temps », car j'ignore si les *homo sapiens* se sont toujours perçus les uns les autres de la même façon, c'est-à-dire comme des objets, et bien peu comme des sujets.

J'imagine qu'il fut peut-être un temps où, plus proches de notre animalité, nous nous reconnaissions par l'odorat, le toucher, la sexualité, le langage par gestes et sons, la crainte des mêmes prédateurs, etc. Nous nous reconnaissions alors, non pas comme sujets que j'oppose à objet selon une longue tradition philosophique, mais comme de même espèce dans un monde hostile, où nous étions les objets

chassés par les mêmes prédateurs ; et, ensemble, nous étions les prédateurs des bêtes. Nous étions aussi victimes des mêmes maladies et enterrions nos morts : le culte des morts est un hommage rendu au sujet ; il montre qu'il y a en nous une sorte d'appel au sujet, nous voulons être reconnus comme sujets. Les rites funéraires en sont la tragique expression, ils célèbrent le sujet puisque l'objet, le corps, n'est plus. Sauf s'il y a intervention des mensonges cosmétiques, et même là... les morts ne ressemblent jamais aux vivants qu'ils étaient. En outre, les participants à la cérémonie qui reconnaît le mort comme sujet sont en retour reconnus comme sujets par le mort et par les vivants. Ils sont les sujets de la même perte. D'ailleurs, les participants à la cérémonie sont ceux qui connaissaient le corps enterré, ceux-là savent que le cadavre n'était pas un objet, mais une personne, un sujet, ils le reconnaissent ainsi... mais un peu tard. Le fait que les rites funéraires soient les premiers signes objectifs de notre humanisation montre que le premier mouvement de *l'homo sapiens* fut de se reconnaître comme sujet. Le processus d'objectivation est venu plus tard.

En ces temps anciens, je pense que ce qui nous manquait le plus était peut-être le temps : la durée de vie moyenne de nos ancêtres les plus

lointains ne devait pas excéder une vingtaine d'années. Ils n'avaient guère le temps de devenir des objets. Le progrès a pris du temps, il a fait de nous des objets qui veulent être reconnus pour sujets, tout en regardant les autres comme des objets : le sens de la formule de Sartre : « l'enfer, c'est les autres » est peut-être là. Et les enterrements nous rappellent que nous avons manqué le coche : retrouver une sensation du passé dans les façons de vivre au présent !

Je ne donne là qu'une image d'une réalité dont l'existence est indubitable : sans ce passé, il n'y aurait pas de présent. Mais, de ce passé nous ne pouvons qu'en construire une image où se reflète notre présent. Elle suggère un réel disparu que l'union de la science et de l'imagination artistique parvient à créer. L'idéologie pure le fait aussi, mais sans aucune garantie de vérité.

Dans mon enfance, j'ai eu la chance d'imaginer ce réel passé à partir d'une « Encyclopédie de la préhistoire » du professeur Zdenek V. Spinar (1916-1995), illustrée par un peintre et dessinateur tchèque génial : Zdenek Burian (1905-1981). Je crois que Burian a vécu en artiste la préhistoire et qu'il a fini par la voir. C'est lui qui fit de moi un voyant. Bref, un artiste. Ce livre était le seul livre d'images de grand-maman, et chaque été je le regardais avec la joie

de retrouver un ami. Il avait été édité à Prague, en 1972 par la maison Artia en coopération avec les éditions françaises « messidor/la farandole ». Une maison d'édition pour la jeunesse créée en 1955 par le parti communiste français, et mise en liquidation en 1994, lors de la mort politique du communisme en France. C'était, je le suppose, un cadeau fait à Pauline par un camarade qui avait quitté le parti communiste après la répression du « Printemps de Prague » par les tanks soviétiques, en 1968. C'est peut-être à cette époque que Pauline a cessé d'être communiste, peut-être avant, ou plus tard... je n'en sais rien. En tout cas, le livre d'images était là et me suggérait que la planète terre n'était après tout qu'une île émergeant du fond d'un océan d'espace infini où les îles inhabitées abondent... Habitées aussi ? Sommes-nous les Robinson Crusocé de l'univers ? Y a-t-il des Vendredi, Samedi, Dimanche, ou sommes-nous seuls ? Dans le processus subjectif du savoir, nous nous croyons seuls ; objectivement... nous ne savons pas, la question reste ouverte.

C'est de cette façon que j'ai commencé à regarder l'île d'Oupolou : une miniplanète. J'ai vite compris que Bréhat n'était pas une vraie île. Elle est trop proche des côtes armoricaines. De Bréhat on voit Paimpol si le temps est beau ou la

brume légère. Ce sont les mêmes roches des deux côtés, les mêmes habitants, les mêmes plantes, à l'exception des variétés exotiques apportées par les hommes. De plus, selon les géologues, Bréhat n'était pas une île pendant des centaines de milliers d'années de l'époque géologique du quaternaire. Le quaternaire commence il y a plus de deux millions d'années, il serait en cours d'achèvement. À une époque relativement récente, l'île faisait encore partie de la côte. Rien à voir avec l'île de grand-père Touyavii. Oupolou est une vraie île ; selon les géologues, elle est née d'hier créée par ce que l'on appelle le volcanisme intraplaque qui produit dans l'océan des « points chauds » à partir desquels s'élèvent des bouffées de lave qui, en certaines occasions, ont formé des îles. Certaines sont toujours en formation (ou en destruction). Par exemple dans l'archipel de Samoa, dans l'île de Savaiï, le volcan Matavanu est toujours actif, il a eu plusieurs éruptions entre 1905 et 1911. D'autres îles ne sont pas colonisées, ni par le végétal, l'animal ou l'humain, car l'activité volcanique y rend l'implantation impossible. Les îles de la ceinture océanique sont donc de vraies îles, elles sont issues du magma des origines, elles sont sorties de l'océan, elles n'ont pas été séparées de leur terre originelle par une avancée des eaux.

Cette origine particulière et relativement récente de Samoa explique le fait qu'ici la vie n'a rien à voir avec celle que l'on connaît à Bréhat. D'où le dépaysement, le mien et, par contre coup, celui que je pouvais comprendre de grand-père lorsqu'il était en France, en Europe, ou à Bréhat. Ce bref passage de son livre « le Papalagui », celui qu'il avait envoyé à Pauline le 10 juillet 1981, en témoigne. En quelques lignes, grand-père imagine qu'un tsunami a ravagé Oupolou, détruisant la vie dans la lagune et sur le rivage, apportant le malheur aux Samoans : c'est ainsi qu'il perçoit les paysages urbains en Europe, il écrit :

« Là où se dressent les nombreuses huttes des Papalaguis - ce sont les endroits qu'ils appellent villes - le sol est vraiment aussi désert que le plat de la main, et c'est pour cela que le Papalagui a perdu contenance et joue au Grand Esprit afin d'oublier ce qu'il n'a pas. Comme il est si pauvre et comme son pays est si triste, il s'empare des choses, les collectionne comme un fou [...] Mais c'est également pour cela qu'il nous envie et souhaite que nous devenions pauvres comme lui. » (p.48/49)

Cela montre à quel point le dialogue entre les cultures est difficile lorsque les cultures en présence sont très éloignées l'une de l'autre. Ce

que je trouve merveilleux dans l'amour de Pauline et Touyavi est sa force malgré la conscience qu'ils avaient tous deux de leurs incompréhensions réciproques. Il est évident que l'amour permet aux êtres de passer du statut d'objet à celui de sujet. Il me semble que c'est ce que dit Albert Camus à Maria Casarès dans sa lettre déjà citée du 14 février 1950 :

« Je ne t'ai jamais séparée de ton corps. Mais bien que je sois littéralement intoxiqué par ce corps je ne t'ai jamais désirée ni prise en t'oubliant, toi. C'est l'acte d'amour, depuis que je te connais. Avant, c'était l'acte, voilà tout. »

Je ne sais pas quand a commencé cette perception des êtres comme objets. Il y a très longtemps assurément. On repère déjà le processus chez Platon. On le voit lorsque Socrate interroge un esclave pour démontrer à l'assistance que les « idées » sont présentes dans toutes les consciences, et qu'il suffit d'un bon questionnement (celui de Socrate évidemment) pour les faire ressurgir. Dans ce dialogue inégal, il est clair que l'esclave est considéré comme un objet d'expérimentation. L'objet subit le questionnement pour démontrer que le sujet Socrate à raison de penser que les idées nous viennent « d'en haut ». Comme ce dogme platonicien est ce qu'il faut démontrer, il est

évident que les questions de Socrate ne permettent pas à l'esclave de donner des réponses qui ne seraient pas conformes au dogme. Socrate vivait il y a environ 2400 ans, il nous montre que déjà en son temps le processus d'objectivation des autres était bien intégré à l'esprit de l'*homo sapiens*.

On ne peut pas exclure que ce processus d'objectivation soit lié à notre humanisation ; c'est-à-dire à une distanciation par rapport à notre simple animalité. Ce n'est là qu'une hypothèse, elle cherche à expliquer notre capacité à exercer une violence qui ne connaît guère de limites. Nous sommes violents vis-à-vis de tout ce qui vit, de tout ce qui semble menacer nos désirs ou nous menace, y compris et surtout à l'intérieur même de notre espèce où l'assassinat est une pratique récurrente. Aucune autre espèce vivante ne possède cette étrange capacité. Les autres espèces ne réagissent qu'à un binôme simple et épisodique : manger (attaquer) ou être mangé (combattre/fuir) ; à ce binôme il faut ajouter les brèves périodes de rut, qui provoquent des combats, rarement à mort. La violence généralisée est donc un phénomène de culture **et** de nature. La violence sophistiquée et aveugle est donc un sous-produit de notre splendide humanité. Supprimez la violence dans

*l'homo sapiens* et vous en ferez un sous-homme incapable d'aimer, de créer, de haïr, de détruire... bref, de ressentir la splendeur de l'univers, ou au contraire de s'en faire une image épouvantable. Ce n'est pas parce que nous percevons les autres comme des objets, et non comme des sujets, que nous sommes violents ; c'est parce que nous sommes violents que nous avons besoin d'objectiver les autres. Il suffit de voir aujourd'hui la violence avec laquelle les végétariens attaquent les viandardes pour comprendre que la violence est une composante de l'espèce humaine. Viandard est un terme qui vient des chasseurs, les vrais, ceux qui désignent ainsi avec mépris les fusils qui tuent pour faire des tableaux de chasse et non dans le respect des bêtes. Que les végétariens utilisent ce terme de chasseurs pour dire leur haine des mangeurs de viande en dit long sur la violence humaine, y compris chez les bien-pensants prêts à tout pour éradiquer les mal-pensants. Pascal l'avait déjà compris : « Qui veut faire l'ange fait la bête ».

Dans leurs camps d'extermination, les nazis désignaient leurs pensionnaires sous le terme de *stück* (morceau). Il y eut dans le nazisme un système élaboré d'objectivation de leurs opposants, réels ou imaginaires. Je prends « objectivation » dans son sens psychiatrique :

« prendre des images mentales pour des réalités ». On retrouve ce processus dans toutes les violences collectives : l'image mentale du Juif créée par l'idéologie nazie a été prise pour une réalité par des millions d'Allemands ; celles créées par les bolchéviques et autres communistes « des ennemis de classe » ont abouti à des massacres massifs, et sans équivalent dans l'histoire de *l'homo sapiens* ; l'image mentale des « infidèles » créée par le Coran réduit en esclavage et tue depuis des siècles.

On admettra que face à l'universalité de ce mécanisme spécifiquement humain, l'objectivation de l'esclave à laquelle procède Socrate est relativement bénigne. Elle est même, peut-être, utile... en tout cas, elle est utile à la démonstration philosophique de Platon. Elle est utile, mais dangereuse, comme nous venons de le voir. Et pourtant, le retour du sujet est toujours sous-jacent. C'est paradoxalement ce que nous montre Socrate, d'une façon maladroite puisque Platon construit un dialogue artificiel dans lequel les questions et les réponses sont préconstruites par la certitude attendue. C'est une démarche dogmatique. Comme on dit : « c'est cousu de fil blanc ! » Un des aphorismes des SS, né de leur expérience dans l'administration des camps,

était : « Traitez les hommes comme de la boue et ils deviendront de la boue ! » Il ne faut pas sous-estimer la part de vérité de cette phrase terrible. Les camps ont été en effet une école de l'ignoble. D'où l'extraordinaire danger à venir que constituent tous ces migrants illégaux, en majorité des jeunes hommes pratiquant un islam fruste, qui se voient parqués en Europe où ils ont peu de possibilités d'adaptation à une culture que l'islam leur commande de mépriser. On sait que les déracinés finissent, souvent, par développer un retour obsessionnel à leurs racines... et à haïr l'ici et maintenant. Pourtant, dans les camps de concentration il y eut des « *stück* » qui ont refusé de devenir des objets, peu nombreux, peut-être, mais si sublimes qu'ils ont marqué l'esprit de tous les autres, hier et aujourd'hui.

Alors que nous en étions aux prémices du tournage, je ne pouvais m'empêcher de comparer l'île d'Oupolou à un camp de concentration. L'île me rendait claustrophobe. Le travail avançait très lentement, car l'équipe appréciait la vie parquée au Sheraton d'Apia. Ils engagèrent un indigène pour repérer des lieux de tournage dans Oupolou, Manono et Savaiï. Le producteur délégué en profita pour embarquer tout le monde, sauf le musculeux et moi, dans des visites touristiques. À l'évidence, ils avaient

un gros budget. Pendant ce temps-là, je tournais en rond dans Apia, une capitale de 35.000 habitants, un petit quartier parisien, une rue chinoise.

Au début, le musculeux des slips m'accompagnait ; mais au bout de quelques jours, nous nous sommes aperçus que nos goûts étaient très différents. En dépit de ses longueurs dans la piscine de l'hôtel et de ses visites au centre de remise en forme où il soulevait des poids et manœuvrait des appareils compliqués, il fréquentait surtout les bars et les boîtes de nuit. Et encore pas n'importe lesquels. En trois jours il avait exploré tous les coins à *fa'afafine*, en samoan cela veut dire « comme une femme ». Les *fa'afafine* sont des espèces d'hermaphrodites. Ils sont parfois très masculins (muscles, pommes d'Adam, pilosité, bien qu'elle soit généralement peu abondante dans ces îles) avec des mouvements et mimiques féminines. Parfois, ils sont très féminins avec quelques attributs masculins signalés dans la parenthèse ci-dessus. C'est une confusion des genres qui s'est développée dans ces îles et qui a donné un monde parallèle intégré à la vie courante. Les *fa'afafine* ne sont pas considérés comme des homosexuels.

D'un christianisme pointilleux, il y a dans ce pays autant d'églises et de temples que d'habitants, les Samoans considèrent l'homosexualité selon les versets bibliques : abomination, voire passible de la peine de mort. Néanmoins, les *fa'afafine* échappent à la malédiction biblique. Il y a dans ce terme *fa'afafine*, « comme une femme », une belle leçon de philosophie.

Le Lévitique dit (20 ; 13) : « Si un homme couche avec un autre homme comme on couche avec une femme, ils se rendent tous les deux coupables d'une action monstrueuse et doivent être mis à mort. Ils sont seuls responsables de leur mort. » On a quelque chose de comparable dans le Coran à propos de la destruction de Sodome (sourate 7, verset 79/81) : « En vérité, par concupiscence, vous commettez l'acte de chair avec des hommes et non avec des femmes. Vraiment vous êtes un peuple impie (*musrif*). » C'est clair et net, il s'agit d'hommes... . Cela ne décrit pas les situations qui ne sont pas claires et nettes, celles que le terme samoan de *fa'afafine* décrit admirablement : « comme une femme ». L'hermaphrodite de Samoa est donc « comme une femme », on ne peut pas lui appliquer une loi divine qui ne concerne que les hommes. Face à cette incertitude, en Iran, sous la dictature

théocratique propre à l'islam, l'alliance de la religion et de la chirurgie moderne fait cesser l'incertitude d'une façon monstrueuse : des chirurgiens spécialisés pratiquent l'ablation des pénis et la fabrication d'une vulve, sans clitoris. Fini l'incertitude et la malédiction divine ! L'homme homosexuel est devenu une femme : tout rentre dans l'ordre, on remplace une aberration naturelle par une monstruosité culturelle. Vieille mauvaise habitude de *l'homo sapiens* !

Ce qui m'a plu lors de mes brèves visites accompagnées des bars des *fa'afafine* de Samoa, ce fut le naturel de ces gens. La nature leur avait joué un drôle de tour, ils l'assumaient avec une sorte de dignité. Ce qui m'a déplu, ce fut cet excès de confusion des genres qui me mettait mal à l'aise face à un monde qui n'était pas le mien et où j'avais du mal à me comporter naturellement. Par contre, le musculeux ressemblait à un ours qui a trouvé une ruche pleine de miel. Les êtres humains sont aussi divers que bizarres. C'est alors que j'ai commencé à visiter Apia et ses environs tout seul.

Je ne vais pas agacer le lecteur en multipliant les cartes postales des mers du Sud. C'est bien beau, plus encore que sur les cartes postales,

avec les plages de corail crayeux que le soleil chauffe à blanc quand il est au zénith ; les lagons où les flots sont translucides, verts, bleus ; les barres blanchies d'écume, et les cocotiers et les palétuviers, frangipaniers, etc., etc. J'ai vu tout ça et c'était très bien, parfait... Surtout le son de l'océan labourant les coraux de la passe d'une écume neigeuse. Mais, j'ai vite compris que sitôt la surprise de l'inhabituel passée, ce spectacle inchangé, aux saisons peu marquées, devenait le décor d'un ennui auquel aucun insulaire ne pouvait échapper. Moi le Papalagui et le quarteron de Samoan, je venais du dehors et j'apportais dans l'île du neuf, du simple fait que je venais d'ailleurs. D'où, je le suppose, les succès du musculeux. Encore que les Samoans d'aujourd'hui aient l'habitude des touristes. Malgré tout, je me sentais un peu comme un des premiers missionnaires arrivés ici vers 1830, j'apportais du nouveau. Évidemment, je ne parle pas ici des tout premiers missionnaires, ceux qui ont été mangés dans une sorte de communion primitive.

Être là produisait en moi, je l'avoue, une sensation bizarre. Elle ne s'accompagnait d'aucune fierté, ni d'un savoir très clair de ce nouveau dont je me sentais porteur, ce n'était qu'un fait dû au caractère si particulier de la vie

et de ses origines sur l'île. En effet, tout sur ces îles, hormis la lave et les coraux, vient d'ailleurs.

Pendant des périodes qui se comptent en millénaires, la vie est venue d'ailleurs. Les plantes sont venues de lointains continents : graines transférées d'île en île par les vagues, chiées par les oiseaux migrateurs ou transportées par les hommes ; insectes et petits animaux survivants sur des troncs d'arbres poussés par les courants, ou portés par des embarcations. C'est ainsi que certaines îles n'ont que des serpents, d'autres des rats et des oiseaux. Quant aux hommes, je veux dire les indigènes, ils sont venus d'Asie sur des pirogues, il y a trois à quatre mille ans. En raison des hasards qui ont apporté la vie sur ces terres volcaniques, chaque île est différente. La relative unité végétale est due aux modes de circulation des plants : les noix de coco poussées par les courants peuvent parcourir des milliers de miles marins, idem pour les oiseaux porteurs de graines dans leurs estomacs. C'est ainsi que la végétation a pu sauter d'île en île. Pour les animaux qui ne volent ni ne nagent et pour les hommes, les déplacements sont plus aléatoires. En raison de la multiplication des aléas qui ont permis l'arrivée de la vie sur ces îles, tant la faune que les hommes avec leurs mœurs et langages sont variés. Il est toutefois un

élément culturel qui se retrouve partout, selon des intensités variables cependant, c'est le cannibalisme.

Dans ces îles, un lien existe entre le porc, apporté par les hommes sur leurs pirogues, et la consommation de chair humaine. J'en ignore la nature, mais je le constate dans le fait qu'à Samoa l'expression qui désignait l'acte cannibale était « manger du cochon long ». Robert, Louis Stevenson (1850-1894) parle du « cochon long » et des « guerres cannibales » dans ses livres sur l'Océanie. Le cannibalisme est aussi attesté par les navigateurs des XVIIIe et XIXe siècles. De 1890 à sa mort, le 3 décembre 1894, l'écrivain écossais Robert, Louis Stevenson vécut dans son domaine de Vailima dans l'île d'Opoulou, à quatre kilomètres d'Apia, la capitale des Samoa.

À l'université de Rennes, j'avais pensé faire mon mémoire de Maitrise sur les aspects anthropologiques de l'œuvre de cet écrivain écossais. J'ai commencé par lire les nouvelles : La Bouteille endiablée, L'Île aux voix, La Plage de Falesà, etc. Et même « Les aventures de David Balfour » (titre original « *Kidnapped* ») et sa suite « *Catriona* » qui pourraient passer pour une histoire anthropologique des Highlanders écossais au XVIIIe siècle. Ces lectures n'étaient pas toujours utiles à mon projet de Maitrise... ça

me prenait du temps, mais j'ai eu le plaisir de constater que mon héros tchèque Zdenek Burian avait illustré de ses peintures une édition imagée de « *Kidnapped* ». Après cela, j'ai abordé, quelque chose de plus substantiel pour mon projet : « Dans les mers du Sud »... ce qui m'a conduit au pavé de « Note en marge de l'Histoire : Huit Années de Troubles à Samoa » (plus de 500 pages, en anglais). Après toutes ces lectures, j'ai paniqué ! J'avais pris Stevenson pour un écrivain simple et direct, selon le préjugé courant qui le considère comme un auteur pour la jeunesse. Pas du tout, il s'avérait beaucoup plus retors, complexe, nuancé... et finalement : imprévisible ! J'aurais dû me méfier, il le dit lui-même dans un de ses poèmes « Le vagabond » dans lequel il demande à Dieu de lui accorder une vie libre et sans attaches :

Laisse le coup fatal tomber tôt, ou tard,

Laisse advenir ce qui adviendra ;

Je veux la face de la terre autour de moi

Et la route face à moi.

La richesse, je ne la cherche pas, ni l'espérance  
ou l'amour,

Ni un ami pour me connaître ;

Ma seule recherche : les cieux au-dessus

Et la route en dessous de moi.

Car, en plus, c'est un poète ! D'où ma panique sitôt que j'ai compris que mon sujet de mémoire était irréaliste : trop compliqué... j'étais limité à soixante pages A4. Sur un auteur peu et mal connu en France, je ne pouvais rien dire d'intéressant en si peu de pages. En catastrophe, je me suis rabattu sur un sujet bateau : Claude Lévi-Strauss. Très connu, un peu barbant quand il met en équations les structures de la parenté, mais plus abordable dans son classique « Triste Tropique » et ses entretiens avec Jean Charbonnel. J'ai écrit un mémoire de cinquante-six pages « La vocation d'anthropologue selon Lévi-Strauss », sans originalité, mais efficace pour que j'obtienne mon master européen. Il ne m'a d'ailleurs servi à rien puisqu'entre-temps, j'avais découvert que ma vocation était de devenir un grand, un très grand acteur.

Si j'ai cru découvrir ma vocation, c'est grâce à Stevenson. Pour les études, j'étais plutôt conformiste. Mes parents voulaient que je fasse des études universitaires... je n'étais pas contre. En fait, Pauline était à la manœuvre. Ce n'est qu'après sa mort que j'ai compris qu'elle avait contrôlé ma vie, à distance, comme avec une télécommande. Elle estimait que l'honneur des Micouën exigeait ce passage universitaire qu'elle-

même n'avait pas emprunté. Pauline était une autodidacte dans tous les domaines, sauf dans le domaine des soins aux malades... et encore, j'ai l'impression qu'elle s'était formée sur le tas, à l'hôpital de campagne de Paimpol. Maman avait fait une licence de Droit et papa n'avait rien étudié du tout... il n'avait même pas son baccalauréat. Grand-mère méprisait papa et la vie de famille s'en ressentait, car Pauline ne recevait jamais papa, bien qu'elle lui permît de nous rejoindre pendant les vacances à Bréhat : il nous rejoignait le jour du départ de grand-maman. En outre, elle n'accorda jamais le moindre soutien financier au ménage. Maman avait tenu bon, elle travaillait chez un assureur, « l'Abeille de Brest », et papa avait fini par devenir garagiste (pour les vélos) : un métier qui enchantait ma jeunesse. Dans l'ensemble, nous n'étions pas riches, en fait, nous étions presque pauvres ; mais je ne m'en apercevais pas. Grand-maman Pauline me permettait de vivre au-dessus de nos moyens : vacances en Angleterre (pour apprendre l'anglais), argent de poche (sous son contrôle pointilleux), bonnes études au lycée (sous sa tutelle). À sa mort, elle m'a laissé un pécule ainsi que la jouissance de la maison de Bréhat. Pour le pécule, cinq cent mille euros quand même, il y avait une condition : je devais obtenir un diplôme universitaire supérieur à celui

de maman. D'où la maîtrise en anthropologie qui m'a rendu libre et indépendant. Deux fois libre et indépendant : en raison de la somme libérée par le notaire de grand-maman et en raison de ma découverte de Stevenson.

Je m'explique. Si j'ai choisi d'étudier l'anthropologie, c'est, je le crois, par paresse. Ça me semblait facile, intéressant et sans grands efforts. Je ne nie pas que mes origines aient pu jouer un rôle obscur dans cette affaire. Mais ce point me semble secondaire par rapport à ma paresse congénitale. Or, c'est en étudiant Malinowski, Griaule, Lévi-Strauss, Mead, etc. que j'ai découvert Stevenson : un Écossais calviniste, né et grandi dans un univers victorien, qui semblait destiné à une existence d'un conformisme confortable, comme moi. Toutefois, une infection des bronches contractée dans son enfance, on parle de bronchite chronique, un de ces hasards discrets aux conséquences considérables, l'obligea à chercher des climats plus favorables à sa santé, ainsi qu'un métier moins éprouvant que celui de constructeur de phares en Écosse. Il était issu d'une famille qui depuis plusieurs générations équipait les côtes écossaises : tempêtes, brouillards et froid. Diplôme d'ingénieur de l'université d'Édimbourg acquis, il commença par faire le même métier

que son père, grand-père, etc. Sa santé trop fragile le força à abandonner cette voie qui l'exposait aux intempéries du climat écossais. Il étudia le Droit... tout en rêvant d'une carrière d'écrivain. Écrivain, il devint, mais pendant sa vie, pleine, riche, aventureuse et brève, 44 années, la faiblesse de ses bronches l'amena à rechercher des climats favorables. C'est ainsi qu'il vécut en Suisse (Davos), en France (Menton, Hyères, Alès, Paris, Graz-sur-Loing...), aux États-Unis, qu'il parcourut d'est en ouest pour rejoindre à Monterey, en Californie, la femme de sa vie Fanny Van de Griez, puis Fanny Osbourne lors de son premier mariage, en 1857. Elle deviendra Fanny Stevenson lors de leur mariage à San Francisco, le 19 mai 1880. Fanny avait trois enfants de son premier mariage, et c'est toute la famille recomposée qui parcourra l'Océan Pacifique. En 1890, ils s'installeront à Oupolou, l'île principale de l'archipel des Samoa. D'où tous ses livres sur l'Océanie, et ma rencontre quasi obligatoire avec cet écrivain étonnant.

À la fin de mes études, j'écoutais en boucle une chanson de Jean-Jacques Goldman « Là-bas » (1987). Les paroles amplifiaient la rêverie puissante que la lecture de Stevenson provoquait en moi. Je comprenais que jusque-là ma vie n'avait été qu'une obéissance conformiste aux

désirs des autres, et surtout à ceux de grand-maman, morte depuis quelque temps, mais qui me tenait encore avec son idée d'études universitaires. Stevenson et Goldman ont fait exploser ma servitude. Je me souviens d'une strophe de la chanson de Goldman qui disait :

Ici, tout est joué d'avance

Et l'on n'y peut rien changer

Tout dépend de ta naissance

Et moi je ne suis pas bien né

Cela confortait tout ce que faisaient naître mes lectures de Stevenson dont l'œuvre et la vie me semblent résumées dans les vers du « Vagabond » que j'ai déjà cités :

Je veux la face de la terre autour de moi

Et la route face à moi.

La richesse, je ne la cherche pas, ni l'espérance  
ou l'amour,

Ni un ami pour me connaître ;

Ma seule recherche : les cieux au-dessus

Et la route en dessous de moi.

Ce ne sont pas ses poèmes que je préfère chez Stevenson. Mais il y avait la voix de cette jeune femme, Sirima Wiratunga, celle qui dans la

chanson de Goldman ne cesse de dire à celui qui veut partir : « N'y va pas, n'y va pas... », même après ces derniers vers :

Je me perds si je reste là

C'est pour ça que j'irai là-bas

On venait d'apprendre la mort de Sirima Wiratunga, assassinée le 7 décembre 1989 par son compagnon, un certain Kahatra Sasorith, le père de leur jeune fils. Ce gars était un Bertrand Cantat sans talent qui la battait, et qui, comme c'est souvent le cas avec ce type d'homme, a fini par l'assassiner à coups de couteau. Bertrand Cantat est ce chanteur français talentueux au narcissisme monstrueux, qui a assassiné une actrice connue, elle s'appelait Marie Trintignant. La vie n'est pas comme une île, on n'y trouve pas **que** ce que l'on y apporte. Elles apportaient au monde une musique et une voix unique. Ils semblent n'avoir apporté que des échecs, des coups, un crime. Ils ont tué des voix qui voulaient exprimer une douceur possible en ce monde.

## Chapitre 9

Peut-être parce que j'étais dans un de ces « là-bas » qui font poètes et chansons ; à Apia j'ai repensé à Sirima Wiratunga, cette jeune musicienne à la voix douce et puissante mise en terre alors qu'elle prenait son envol. Peut-être aussi parce que certaines femmes d'ici lui ressemblent... un peu. Elle n'avait aucun lien avec Samoa pourtant. Son père était sri lankais, sa mère française. Mais elle avait une double origine insulaire : le Sri Lanka et l'Angleterre. Née en Angleterre, la jeune Sirima avait passé son enfance au Sri Lanka, son adolescence en Angleterre ; puis, elle était venue à Paris, dans l'Île-de-France, comme au pair. Elle n'avait pas encore vingt ans. Au début, elle chantait dans le métro, station Châtelet. Je l'y ai entendue et vue quelques fois, lors d'un changement de ligne (je venais de Nation). Sa voix qui portait loin emplissait de douceur les froids couloirs carrelés de blanc du métro, elle m'a frappé par sa force. Je lui donnais dix euros, j'aurais voulu lui donner davantage, mais j'avais peur qu'elle fût volée par les jeunes des « quartiers défavorisés » qui s'assemblent à Châtelet Les Halles. En général, ce sont des musulmans, légalement ou illégalement à Paris... mais il ne faut pas l'écrire,

écrire la vérité c'est discriminer, c'est mal, alors pour écrire le bien il ne faut pas dire la vérité, même si tout le monde la connaît. En France, en 2017, 17% des jeunes de 20 à 24 ans en âge de travailler ou d'étudier ne travaillent et n'étudient pas... 67% de ces jeunes désœuvrés sont des musulmans. Et quand on leur facilite l'accès à l'emploi ou à une formation, nombre d'entre eux foutent la merde. Nous vivons une étrange époque.

J'ai trouvé le visage de Sirima Wiratonga beau et, surtout, sa voix intéressante. J'en ai parlé à Raymond, un ami musicien qui est venu l'écouter. Il en a parlé à un autre musicien qui connaissait Jean-Jacques Goldman : poète, chanteur, musicien, compositeur. Une célébrité de l'époque, un type bien à ce qu'on dit dans les milieux du showbiz. Il cherchait une voix inconnue et particulière pour sa chanson « Là-bas ». Il est venu écouter la jeune femme qui chantait dans le couloir du métro. Elle était ce qu'il cherchait, d'où la chanson telle qu'on la connaît.

Ce fut un succès. Sirima était lancée ! Comme Robert, Louis et Fanny Stevenson, elle venait de découvrir son « Île au trésor ». Pourtant, elle est retournée chanter dans le métro... peut-être avait-elle peur de Kahatra Sasorith (un Japonais ?

un Indien ?) un musicien raté : ne pas provoquer sa jalousie, rester « en bas », pour qu'il se croie « en haut ». Peut-être autre chose, un doute sur elle-même, une humilité malade, celle qui l'avait mise dans les bras d'un cogneur de femmes, d'un tueur. Je n'en sais rien. Et puis, petit à petit, la confiance en soi est venue (un amour peut-être). Un disque en solo était en route, elle allait quitter Kahatra et son amour catastrophe. C'était un type qui louvoyait entre Tristan et le marquis de Sade, présentant à la fille amoureuse l'un et l'autre aspect de sa personnalité (« Dr. Jekyll et Mr. Hyde »). Il n'a pas supporté de voir sa proie lui échapper.

Le souvenir de cette jeune femme est revenu me hanter alors que je visitais la maison de la famille Stevenson. J'étais venu en taxi d'Apia, le matin vers neuf heures. C'est une grande demeure coloniale dans un vaste domaine de pelouses, de plantes d'agrément, de fleurs et de grands arbres : des flamboyants, des banians, des palmiers... avec des centaines d'oiseaux dont certains ressemblent à des fleurs qui volent. Un mélange de jungle, de jardin à l'anglaise et de plantation tropicale : beaucoup de cacaoyers. Des bâtiments comme on en voit un peu partout dans les ex-colonies britanniques, dans le genre « résidence du *District Commissioner* ».

D'ailleurs, en 1900, le gouverneur allemand nommé par Guillaume II avait fait de la maison des Stevenson sa résidence, puis ce furent les Nouveaux-Zélandais qui l'occupèrent après la défaite allemande. Les fondations sont en brique et pierre, les structures en bois, elles sont peintes en blanc, très aérées. L'intérieur est un mélange de lourd mobilier venu d'Écosse (d'Allemagne aussi ?) de pièces lambrissées de bois précieux avec cheminées ; et de choses plus légères en rotin local et feuilles de palmiers tressées. Le guide m'a appris qu'entre 1990 et 1993 une série de cyclones avaient presque détruit la demeure. En 1994 le gouvernement de Samoa, par respect pour l'écrivain, avait reconstruit la résidence et le musée. Le lieu est intéressant, mais presque banal, et froid malgré la chaleur humide de l'île (mauvais choix de résidence pour un homme fragile des bronches). C'est un musée « à l'ancienne », sans effort d'imagination de la part des concepteurs dont on sent l'ardeur pour faire du « comme avant ». Pour donner l'impression que la famille Stevenson est en voyage, qu'ils vont revenir d'un instant à l'autre, que les gardes et les guides sont des serviteurs qui préparent le retour des maîtres. On s'étonne que les lava lava (sarongs, ou kilts simplifiés) portés par certains employés ne soient pas taillés dans du tartan écossais. Les Stevenson avaient vêtu leur

personnel de lava lava faits dans un tissu aux couleurs des Stuart. Il n'y a pas d'électricité et les séries de lampes à pétrole victoriennes, dont les abat-jours semblent faits d'opaline, sont impressionnantes. C'est au visiteur de faire un effort d'imagination, une imposante série de photographies d'époque l'y invite.

On y voit Stevenson sous toutes les coutures. J'ai remarqué sa maigreur et sa fatigue sur les derniers clichés, avant l'attaque cardiaque ou cérébrale qui le tua à 44 ans. Elle était sans doute due aux efforts de son cœur pour compenser ses difficultés respiratoires : pour suppléer au manque d'oxygène, le cœur bat plus vite et se fatigue ; en plus, il fumait : cigarette, cigare, et la pipe. J'ai aussi remarqué son beau regard.

Sa longue silhouette, son visage ovale, sa moustache et, parfois, une barbichette lui donnent un air de Napoléon III. Mais ce qui m'a le plus ému, ce sont les portraits de Fanny Stevenson. J'en suis resté abasourdi ! Fanny avait une cinquantaine d'années lorsque la famille vivait à Oupolou, (elle avait onze ans de plus que son mari). Sirima Wiratunga aurait eu cinquante ans en 2014. Croyez-moi, elle aurait alors eu le visage de Fanny Stevenson ! Cette vision m'a bouleversé, comme me bouleversent les visages

que je vois ressurgir à travers le temps, car il arrive que la nature reproduise un corps qui lui a plu. Fanny Stevenson, Sirima Wiratunga et Antonia Zarate se ressemblent. Antonia Zarate est une actrice espagnole peinte par Goya (1746-1828) en 1805 et à nouveau vers 1810, peu de temps avant sa mort, en 1811, à trente-six ans, de la tuberculose. J'aime le portrait de 1810, il est à l'Hermitage, à Saint-Pétersbourg.

Je ne peux pas m'attrister à chaque mort en ce monde. Ce serait ridicule, la mort y est d'une telle banalité. Mais j'ai toujours au cœur une blessure quand je vois qu'elle foudroie un talent dans son envol. J'avais, de très loin, un peu suivi la carrière de Sirima. Après tout, c'était moi qui avais conseillé à Raymond, un copain musicien qui draguait les filles du cours Simon, d'aller l'écouter. Je me sentais un peu responsable... jaloux aussi, surtout après que j'eus quitté le cours Simon pour galérer dans la figuration, ou rien. Si l'héritage de grand-maman et la boutique de Mireille m'évitaient la misère, la pub et la littérature ne m'avaient pas encore sauvé. Lorsque cette jeune femme est morte, certains journaux et magazines ont publié sa photo, avec ou sans Jean-Jacques Goldman. Je l'ai tout de suite reconnue. Elle était plus belle sur les photos que dans mon souvenir, mais, hélas, c'était elle.

J'en ai parlé à Mireille, nous avons acheté son disque qui est sorti un peu plus tard « *A part of me* » (Un morceau de moi). Il y avait une chanson dans laquelle elle parlait de son amour vénéneux, des coups... dont le titre « Sa manière de m'aimer ? » revenait en leitmotiv. Nous en avons déduit, Mireille et moi, qu'elle était sur la voie de sa libération... tu parles d'une libération ! Nous avons notre petit Paul, nous étions des parents, nous avons pensé à l'enfant que ce meurtre laissait seul au monde, avec pour dernier parent le meurtrier de sa mère : un malheur qui s'ajoutait au malheur. Le disque, un CD, n'était qu'une première œuvre... mais le talent était là, tout entier prêt à croître... ce saccage d'un possible si certain me faisait mal. J'ai repensé à ce qu'autrefois me disait grand-maman Paulette quand elle parlait de ses jeunes morts de 14-18 : « Ils avaient un monde à créer, ils étaient courageux, beaux, sensibles, intelligents. Et je les aimais ! » À l'époque, j'entendais le tragique du propos, mais il restait abstrait, comme une statistique ou un monument aux morts de nos villages. Je n'en sentais pas la profondeur. Il a fallu le meurtre de cette chanteuse, qui s'apprêtait à quitter la vie souterraine du métro pour que je ressente dans tout mon être ce que fut le suicide de l'Europe : une jeunesse sacrifiée, qui, depuis ce temps-là ne croit plus au passé,

c'est-à-dire aux vieux. C'est avec lenteur et modestie que j'essaye de recoller les morceaux.

Après avoir rêvé sur les photographies du musée ; celles de couleur sépia, comme délavées, me rappelaient la photo de grand-mère Pauline dans son cadre d'argent, dans notre île de Bréhat. Après ce voyage dans l'espace et dans le temps, je suis allé au sommet du mont Vaea (475 mètres), point culminant de la propriété des Stevenson. Une heure de marche à travers ce qui est aujourd'hui un parc national. Une jungle dont les seuls hôtes hostiles sont les moustiques, abondants ; et les mille-pattes, plus rares. Il n'y a pas d'animaux dangereux sur l'île. Pas de fauves, un seul type de serpent, minuscule, aveugle et inoffensif. Si l'on exclut quelques cochons semi-sauvages et des chiens venus avec les humains, les plus gros mammifères terrestres inapprivoisés que vous pouvez rencontrer sont les roussettes : de grosses chauves-souris qui peuvent atteindre quatre-vingts centimètres d'envergure et peser environ un demi-kilo. Elles sont diurnes et frugivores. La plus grosse des deux espèces vivant à Samoa, *Pteropus samoensis*, a la particularité d'être monogame et de vivre seule ou en petits groupes. J'en ai vu une, pas très grosse, elle mangeait une papaye sur un papayer, la bête était jeune et très absorbée par

son repas, j'étais seul et je marchais en silence sur le sol doux des pentes du mont Vaea, à l'ombre humide des grands arbres sous lesquels poussent les fruits exotiques : papayers, manguiers, goyaviers, arbres à pain, cacaoyers, bananiers... J'ai même identifié un buisson de caféiers dont les baies étaient encore vertes. La bête, tout à son repas végétarien était jolie comme un renardeau, son pelage sombre, mais pas encore noir, son col était roux, ses gros yeux globuleux luisaient dans l'ombre. En langue anglaise la roussette est appelée *flying fox* (renard volant). En samoan, ils disent *Pe'a*. Le mot est étrange, il désigne aussi un tatouage, une véritable œuvre d'art : un mélange noir et chair de Pollock et de Mondrian.

Le mot « tatouage » a pour origine probable le mot samoan *Tatau*. Le tatouage de type *pe'a* va de la taille aux genoux, sur les deux faces du corps, il est réservé aux hommes. C'est un signe distinctif de noblesse et de courage, car les opérations de tracés de lignes et d'espaces géométriques complexes et noircis sur l'épiderme sont très douloureuses. Le *pe'a* que je voyais en train de savourer sa papaye ne souffrait aucunement. Le papayer n'était pas haut, huit mètres peut-être, et la dépression au fond de laquelle il poussait m'en rapprochait encore. J'ai

fait un détour pour ne pas déranger l'animal qui avait eu l'innocence de se laisser voir par son seul prédateur sur cette île. L'espèce est aujourd'hui protégée, mais récemment encore l'animal était chassé et sa chair exportée comme celle d'un gibier prisé. En Afrique, les grosses chauves-souris sont porteuses du virus Ebola, pas à Samoa.

J'ai continué à gravir le mont Vaea. On dit mont, mais même par rapport aux autres sommets de l'île, le Vaea n'est pas haut. Le sommet le plus élevé d'Oupolou, le mont Fito culmine à 1028 mètres, il est plus ou moins au centre de l'île qui fait environ 75 kilomètres de long et 35 de large dans ses plus grandes dimensions. J'aimais marcher dans cette jungle où le bruit du silence se confondait avec le chant des oiseaux. Leurs chants, cris et pépiements étaient si abondants, qu'au début de mon ascension je ne les ai pas entendus : ils étaient le son de la jungle... un peu comme le bruit des vagues sur le rivage qui finit par se perdre dans le silence, surtout la nuit, sauf lorsqu'il est brisé à l'aube par les cris des mouettes, des barges rousses et des noddis noirs et bruns. De toutes les îles de l'Océanie, les gens d'ici disent que leur archipel est celui qui abrite le plus grand nombre d'espèces d'oiseaux, plus de quatre-vingts. C'est

possible, mais les gens d'ici ont une sorte de nationalisme insulaire qui ne garantit pas la véracité de tous leurs propos. L'un des oiseaux les plus visibles, car il ne fuit pas systématiquement les humains, est le râle tiklin, il a la grâce de la bécasse, mais avec un bec court. Son cri est un joli « twite-twite » que l'on entend un peu partout. Plus on s'avance dans la jungle et plus les espèces se diversifient, les plus bruyants sont les martins tristes et les merles des îles, puis, par intermittence, en prêtant l'oreille, on peut percevoir les roucoulements doux des ptilopes : ptilope de Clémentine, ptilope orange ou jaune, et mon préféré, le ptilope de La Pérouse qui ressemble à un employé d'IKEA : dos jaune, bout des ailes bleu et casquette rouge sombre. Les ptilopes (du grec *ptilon* = plume et *pous* = pied... des plumes qui marchent) désignent la grande famille des pigeons. Et moi, je marchais dans la forêt, j'avais des pieds, mais pas d'ailes. J'étais aptère, et j'avais observé avec la surprise intéressée de Clément Adler la chauve-souris qui mangeait sa papaye. Cette attention à la scène m'avait rendu à la quiétude du monde végétal.

Après tout, les végétaux et les arbres furent les premiers vivants organisés de notre planète, ils ont conquis le monde sans tuer personne ! Ils se nourrissent du sol et des rayons du soleil. Ils

ont créé l'atmosphère et une partie du sol, l'humus. Ils ont été la première pharmacopée des espèces animales et humaines. La langue française donne aux plantes un nom très doux : « les simples », il faut en effet de la douceur pour étudier les plantes. Étudier la botanique, c'est entrer dans un club de gens paisibles et passionnés.

Sans étudier la botanique, si vous refusez de banaliser les plantes et la forêt, vous pouvez voir la beauté sublime des arbres, de tous les arbres : car après tout, les plantes sont des arbres lilliputiens. Les arbres coopèrent : les grands protègent les petits qui ont besoin de l'ombre pour vivre et croître, les spécialistes disent que leurs racinelles échangent des informations... . Nos verbes actifs ne conviennent guère pour décrire les arbres dont la stoïque passivité passe inaperçue au regard du mammifère remuant que nous sommes : on s'agite beaucoup, pas toujours pour rien, mais on ne tient pas en place, comme les oiseaux. Le problème, c'est qu'à force de nous agiter nous soulevons la poussière autour de nous, et, à vue de nez, nous ne voyons pas plus loin que notre nombril ; au mieux, pour les mâles, le bout de nos pénis. Les arbres ne s'agitent jamais. Ils sont agités par le vent ou par l'homme qui les abat. Ils sont passifs aux choses qui nous

agitent, mais actifs dans la sérénité de leurs mouvements de vie. Il y a là comme un paradoxe, celui de l'intensité lente, continue, cachée, d'une activité faussement nonchalante qui semble échapper au temps. Il ne faut pas s'étonner si certains arbres sont plus que millénaires : « personne n'a encore vu un séquoia mourir » (Teilhard de Chardin). Cette force tranquille qui résiste au temps produit une sérénité stupéfiante. Une paix profonde que je ressentais dans ma marche lente au cœur de la jungle calme du mont Avéa.

Que Stevenson ait voulu être enterré au sommet du mont Avéa est donc normal pour un poète. Il a souvent affirmé qu'il se considérait comme athée... mais sur ces affaires, on n'est jamais sûr de rien. Que Stevenson n'ait pas partagé le conformisme religieux de son temps est une évidence. Pourtant, en tant que poète, tous les doutes sont permis. Dieu n'est certainement pas conformiste, tout l'univers en porte témoignage... et comme les poètes nous parlent de l'univers, nul ne peut savoir ce en quoi un poète véritable peut croire. En tout cas, en choisissant un tel lieu pour abandonner un corps devenu inutile, Robert, Louis Stevenson a fait un cadeau sublime aux personnes qui l'aiment. La vue est à couper le souffle ! ce qui met en avant

une autre qualité de l'écriture de Stevenson : son humour. Un exemple entre mille, au hasard : dans son « Voyage avec un âne dans les Cévennes » (1879)... il a perdu son chemin dans la nuit sombre, il songe un instant s'en remettre à l'instinct de son ânesse Modestine, en vain. Il écrit : « Mais l'instinct d'un âne est ce qu'on peut attendre de son nom. » (p. 63 Éditions 10/18, 1978). L'humour de Stevenson n'est jamais méchant, sa dérision le touche souvent lui-même par ricochet. C'est ainsi qu'arrivé à bout de souffle devant la tombe de l'écrivain mort d'insuffisance respiratoire, et, devant la vue sublime, alors que je pensais ingénument, « C'est à couper le souffle », j'ai cru entendre un discret rire d'outre-tombe.

D'abord il y a l'Océan. Ce jour-là il était noir dans le lointain, puis bleu quand le regard se rapprochait de l'île, un bleu de plus en plus clair, brutalement interrompu par les brisants d'écume blanche et tourmentée de la barre de corail qui sépare l'Océan du lagon. Passé la barre, l'eau devient turquoise lorsque les coraux approchent la surface ; enfin, près des plages la turquoise montrait des tâches translucides où les bruns clairs et le blanc scintillaient au soleil. Apia et son port chatoyaient de couleurs. Il y avait des navires dans la marina, d'autres naviguaient au

large : quelques cargos massifs, deux *fautasi* (grandes pirogues), des baleinières, des canots, des catamarans et des yachts toutes voiles dehors, blanches sur le bleu infini des eaux, ou multicolores comme les spinackers des voiliers qui naviguent vent arrière. À terre, les bâtiments étaient moins colorés, sauf peut-être les églises et les temples blancs comme neige, celui des bahais ressemblait à une fleur épanouie. Au nombre de lieux de culte, pas de mosquées toutefois, on comprenait que les gens de Samoa étaient sacrément religieux. La bande côtière montrait un ruban sinuant, de couleurs claires, parfois d'un blanc aveuglant, celui du corail mort. Puis, sitôt passée la transition de la ville et des villages, le vert tendre ou profond de la jungle s'imposait. Comme une vague immobile, la jungle venait jusqu'à la tombe de Robert, Louis Stevenson. Les artistes ont le don divin d'immobiliser le temps.

La pierre tombale : une dalle épaisse surélevée d'une sorte de sarcophage. Un crépi à la chaux lui donnait une blancheur de corail. Elle ressemblait à ces cercueils de pierre ou les patriciens romains inhumèrent leurs morts, comme sur la via Apia à Rome... en plus modeste toutefois : une tombe à l'austérité calviniste dans un cadre sublime. Avec pour épitaphe ce bref

extrait d'un poème, *Requiem*, qu'il avait composé durant son séjour à Hyères en 1884, en un temps où il dit avoir été pleinement heureux, Fanny est avec lui :

Sous le vaste ciel étoilé

Creuse la tombe et laisse-moi reposer

Heureux j'ai vécu, heureux je meurs

Et de plein gré me suis couché

Voici le sonnet que tu graves pour moi :

Ici il repose où il désirait être ;

Le marin est chez lui, abrité de la mer

Et le chasseur abrité des collines

C'est ainsi que je traduisis ces vers, dont certains sont difficiles (sitôt que l'on pense que le style de Stevenson est limpide, simple, on découvre un mot, une phrase qui fait montre d'un usage des mots et de leurs sens avec la virtuosité d'un violoniste qui se joue des sons) :

Under the wide and starry sky,

Dig the grave and let me lie,

Glad did I live *and* gladly die,

And I laid me down with a will.

This be the verse you grave for me:

Here he lies where he longed to be;  
Home is the sailor, home from sea,  
And the hunter home from the hill.

Je l'avoue, je n'aime pas ces vers, même s'ils ont été récités par le fils de John McCain pour honorer son père lors de la cérémonie du 1<sup>er</sup> septembre 2018 dans la cathédrale nationale de Washington. Certes, ils sont dignes d'un grand « honnête homme », mais trop grandiloquents. Il y a du pathos dans l'air, ça prêche un peu... mais il faut excuser. Le silence de la mort excuse bien des bruits.

À quelques pas de la tombe, un banyan séculaire de plus de vingt mètres de haut au tronc épais formé de multiples racines groupées en un cylindre organique donne un ombrage solennel. L'association de la tombe blanche et de l'arbre gigantesque, immobile et vert dans le ciel bleu, investit ce point dominant d'une sacralité qui passe toute religion établie. À l'évidence, Stevenson avait, là, ses habitudes, même si ce terrain ne lui appartenait pas. Dans l'émotion, tous ceux qui l'aimaient, ils étaient nombreux, ont voulu le mettre en terre là où il le voulait. Le sommet du mont Avea appartenait au vice-consul britannique de Samoa, M. Thomas Trood ; peu

après l'enterrement, il fit don du terrain à la famille Stevenson. On ne peut pas exclure que les Samoans qui portèrent Stevenson en ce lieu le firent pour respecter d'antiques pratiques insulaires qui vénéraient les sommets, voire les érigeaient : pyramides, temples khmers, etc.

Religions ou pas, la vision de ce lieu élève naturellement l'âme. Seul un poète peut faire de sa sépulture une œuvre d'art. Stevenson avait choisi ce lieu non pour y reposer (et en ce sens, son épitaphe me semble pauvre) il n'avait pas cette naïveté, mais pour offrir un dernier chef d'œuvre à ses lecteurs. Ce lieu est à l'image de sa littérature, claire comme un cristal, complexe comme une gemme aux facettes taillées par un artiste. Cet homme d'exception, hanté toute sa vie par la certitude d'une mort trop proche a voulu faire de ce lieu un résumé, et un au-delà de son œuvre. C'est une sorte de poème visuel qui illustre le thème du voyage. Continuateur du héros fondateur de la littérature en Occident, Ulysse, toute sa vie Stevenson a pratiqué ce conseil qu'il donne dans un de ses essais : « La jeunesse est le temps où il faut se précipiter d'une extrémité du monde à une autre dans ses pensées et avec son corps. » (dans « *Crabbed age and youth*. 1878, il a 28 ans). Par ailleurs, on a parfois l'impression qu'il est une sorte de

cynique relativiste qui considère la ronde des opinions comme un jeu de dupes.

C'est que sa pensée est trop éclectique pour s'arrêter sur une idée. C'est en cela qu'il est poète, visionnaire parfois, un tonique de la pensée et de l'imagination - toujours - et non un philosophe créateur d'un système. Dans un autre essai, où il fait du voyage à pied une métaphore de l'aventure de la pensée, de ses changements avec le temps, avec les âges de la vie, avec l'expérience même, il conclut : « Et que votre pensée ait été sage ou folle, le voyage de demain vous mènera, corps et esprit, dans une nouvelle paroisse de l'infini. » (dans « *Walking Tours* » 1876). La maladie respiratoire dont il a souffert dès son enfance, explique, pour une part ses voyages : la famille recherche des climats plus cléments que celui froid, humide et venteux d'Édimbourg. Toutefois, cette enfance n'explique pas sa soif d'aventure, c'est-à-dire le désir d'accéder à la connaissance sous toutes ses formes. Comme grand-papa Touyavii, il veut connaître par tout son corps et non seulement par l'intellect qui fait les intellectuels. Il n'y a pas d'explication à ce fait. On peut, tout au plus, remarquer que, comme dans le cas d'Albert Camus, la maladie a donné à Stevenson un sens aigu de l'existence de son corps. Camus et

Stevenson sont des spinozistes qui ne cessent de nous dire : « Vous ne savez pas ce qu'est un corps, ce dont il est capable... » et qui se livrent corps et âme à cette recherche en se lançant totalement dans l'aventure de la vie. Une dernière remarque : ce sens aigu du corps né de l'expérience de la maladie explique, peut-être, une forme particulière de pessimisme chez ces deux créateurs. Une sorte de pessimisme héroïque pourrait-on dire : « Il faut imaginer Sisyphe heureux » écrit Camus à la fin du « Mythe de Sisyphe » en 1942. On a une idée de la vision absurde de la vie selon Stevenson dans cette réflexion que l'on trouve dans son essai *Crabbed age and youth* (1878) où il exprime une certaine vision des opinions et du destin de l'Homme : « ... à la fin, il est expulsé et submergé dans un océan sombre et sans fond. » Or, et en cela tout comme Camus il est spinoziste : Stevenson a horreur de la négativité, de la tristesse systématique, des pleurnicheries romantiques... d'où son humour particulier qui n'est pas « la politesse du désespoir », mais le défi que lance la vie au malheur et à la médiocrité. Percevoir la beauté, créer de la beauté, en jouir par tous nos sens connus et inconnus, voilà la leçon de vie de Stevenson. Dieu est-il là ? Et pourquoi pas ! Le seul reproche que l'on puisse faire au Dieu de Spinoza, à Stevenson,

et à Camus (sauf vis-à-vis de Maria Casarès) est de manquer de tendresse. Nous y reviendrons... peut-être.

J'avais la leçon de Stevenson sous les yeux, et je la percevais par tous mes sens émerveillés : l'Océan, l'île, le corail, la ville, la jungle, les couleurs, la marche, la roussette mangeant une papaye, les oiseaux et leurs chants (quatre ans avant sa mort R. L. Stevenson commençait à étudier la musique), le silence, la tombe et la splendeur du banian. Tout est là ! Ces vers du poème « Le Vagabond » me sont revenus en tête :

Ma seule recherche : les cieux au-dessus

Et la route en dessous de moi.

La route était en dessous de moi. Pour la suivre, il me fallait redescendre sur Apia.

La descente me parut brève, il est vrai que mes pensées étaient restées là-bas... ou plutôt là-haut. Le taxi me déposa devant le Sheraton et je suis allé dans le patio frais prendre un verre. Mes pensées étaient multiples, pas confuses, multiples. Une image revenait avec insistance : les visages confondus de Fanny Stevenson et de Sirima Wiratunga. Les ressemblances étaient plus que physiques. Ces deux femmes étaient des découvreuses, des exploratrices, des battantes

qui n'avaient pas froid aux yeux. Et comme ce mot de « battante » faisait son chemin dans mes pensées, la tristesse me vint lorsque sottement je me dis : « Sirima : une battante battue ! » Je n'arrivais pas à admettre qu'une vie aussi magnifique put être interrompue par un être aussi médiocre que son assassin. Car Fanny Stevenson me montrait clairement ce que la vie de la jeune Wiratunga aurait dû être, si elle n'avait pas rencontré Kahatra Sasorith, mais Robert, Louis Stevenson, ou Albert Camus, ou un de leurs semblables. On pourrait changer de genre, et parler d'un homme dont la vie possible et splendide fut détruite par une femme. C'est que, comme le dit Spinoza dans le « Traité de la réforme de l'entendement » (écrit de 1665 à 1670) : « toute notre félicité ou infélicité dépend d'une seule chose, à savoir, de la qualité de l'objet auquel nous adhérons par amour. »

Cela fait partie de ces évidences auxquelles on ne pense pas. Il faut pour y penser rencontrer (par hasard ?) un amour qui passe les aveuglements ordinaires du désir, et du plaisir (pour moi, ce fut une lumière à laquelle il m'a semblé pouvoir donner le nom de Dieu).

Jusqu'à sa rencontre avec Fanny Osbourne, Stevenson semble ne pas avoir accordé une grande importance à l'amour, il le dit clairement

dans le poème « Le Vagabond » que j'ai déjà cité et qui fut probablement écrit au début des années 1870... mais il y en a bien d'autres. Par exemple ce passage de son « Voyage avec un âne dans les Cévennes » (p.120). C'est la nuit, il dort à la belle étoile, il est heureux et seul : « Et pourtant, alors même que je m'exaltais dans ma solitude, je pris conscience d'un manque singulier. Je souhaitais une compagne qui s'allongerait près de moi au clair des étoiles [...] dont la main ne cesserait de toucher la mienne. [...] Et vivre à la belle étoile avec la femme que l'on aime est de toutes les vies la plus totale et la plus libre ». C'est le même homme ivre d'une solitude poético-héroïque vers 1870 qui publie ces lignes en 1879. La vérité d'un homme est trop riche pour être cohérente. Et puis il y a sa dernière dédicace à Fanny Stevenson, écrite peu de temps avant qu'il ne meure en 1894, il a 44 ans :

À la fin du parcours, si l'écriture vaut quelque chose,

Si le travail est accompli,

Si le feu brûle sur cette page imparfaite,

C'est à toi, à toi seule, que la gloire est due.

Voilà qui est singulier. Singulier au sens où je retrouve ici le mystère de l'amour, toujours le

même dans la sexualité élémentaire des mammifères humains, et toujours singulier dans son expression pleinement humaine. En effet, qu'y a-t-il de commun entre l'amour qui unissait grand-maman et Touyavii, et celui de Maria Casarès et d'Albert Camus, et, enfin, celui des époux Stevenson ? Rien, sinon qu'ils étaient des couples. Ils vivaient ensemble, dormaient ensemble autant qu'ils le pouvaient... ce qui arrive à presque tout le monde. Toutefois, l'amour qui les unissait reste un mystère.

Les meilleurs dans l'expression des mystères de l'amour sont Casarès et Camus. Peut-être avaient-ils par choix professionnels plus de facilités dans l'expression que les autres. Plus de liberté aussi si l'on compare avec Stevenson et Fanny puisque la correspondance Casarès-Camus est totalement une affaire privée, rendue publique par les enfants d'Albert Camus et les héritiers de Maria Casarès, touchés par la beauté sans égal de ces échanges. Et puis, il y a le rôle du hasard : la correspondance privée de ces deux amants merveilleux n'a pas disparu. Les lettres conservées de grand-maman à Touyavii se comptent sur les doigts de la main, celles de Touyavii à grand-maman ne sont pas nombreuses, et le style de grand-père n'est pas celui d'une personne qui pratique avec aisance la

langue française. Pour ce qui concerne Fanny et Robert, Louis Stevenson, c'est plus compliqué. Je dois admettre une part d'ignorance, due à l'abondance et à l'éparpillement des écrits de Stevenson. Due à l'extrême réserve de Stevenson pour tout ce qu'il considère comme relevant de sa sphère privée. Toute sa vie, il resta en cela un calviniste.

Dans le domaine des « Confessions », Stevenson est l'exact opposé de Jean-Jacques Rousseau, et même de saint Augustin. Dans le cas de Rousseau, qui dit tout ! même le pire (l'abandon de ses enfants, le fait qu'il n'aima jamais son épouse Thérèse Levasseur, etc.), il y a un sacré paradoxe puisque l'auteur des « Confessions » est né dans la cité de Calvin, Genève. Au contraire, la pudeur est le socle sur lequel Stevenson bâtit son style, toujours marqué par une forme d'humour lorsqu'il parle de lui-même. Une phrase tirée de « *Memories and portraits* » (1887) donne une idée de cette attitude particulière. Il évoque son enfance et ses vacances chez son grand-père maternel, Lewis Balfour, un pasteur calviniste : « ... je me demande souvent ce que j'ai pu hériter de ce vieil homme d'Église. Je dois supposer, de fait, qu'il devait aimer prononcer des sermons, et c'est mon cas, bien que l'on ne m'ait jamais affirmé

que l'un comme l'autre nous aimions les entendre. » C'est comme un tour de passe-passe. Sitôt que Stevenson s'approche d'une émotion authentique, et non de celles qu'il imagine lorsqu'il écrit romans et essais, il s'en tire par une pirouette verbale, un sourire de clown rarement gai. On remarque quelque chose de semblable dans ses poèmes, où la magie du verbe pose un voile sur les tristesses d'un homme malade, qui veut vivre deux fois plus fort pour compenser le temps qui va manquer.

Les Samoans aimaient Stevenson, ils l'appelaient *Tusitala*, ce qui signifie « Conteur d'histoires ». Ce nom venait de très loin, car l'enfant prisonnier de sa fièvre et de son lit, à Édimbourg, se racontait des histoires, et n'a jamais cessé. Les histoires de Stevenson me semblent, souvent, une façon pour lui de faire allusion à, tout en cachant **ce**, dont il ne veut pas parler. Ainsi, son amour pour Fanny Van de Grift.

Il semble qu'il ait rencontré cette belle femme pour la première fois en septembre 1876, à Grez-sur-Loing près de Fontainebleau. Fanny était alors une élève de Madame Bashkirtseff à l'académie Julian, à Paris. Une académie privée de peinture portée par la vague impressionniste qui passionnait la jeunesse occidentale : outre les nombreux élèves français dont l'académie a

conservé les noms dans ses registres d'inscriptions ; on trouve, en seconde place un grand nombre de noms d'Américains et d'Américaines, dont celui de Fanny Van de Grift. Suédois et Suédoises étaient aussi très nombreux. En ce temps-là, Stevenson menait à Paris une vie de bohème, fréquentant les milieux artistiques, les musées, les bals et les bordels. Une vie que les dessins, lithographies et peintures de Toulouse-Lautrec nous restituent telle quelle dans sa vérité expressive. Une quinzaine d'années avant Toulouse-Lautrec, Stevenson vivait à Paris. Il survivait grâce aux essais qu'il publie dans des magazines britanniques ; il recevait un appoint non négligeable de sa famille contrariée par son mode de vie, et qui parfois menace de lui couper les vivres. Aucune de ses œuvres majeures n'est alors écrite. Dans son essai bucolique « *Forest notes* », probablement écrit en 1876, il évoque brièvement la vie forestière des peintres parisiens qui viennent en forêt de Fontainebleau peindre sur « le motif », c'est-à-dire dans la nature. Grande innovation artistique de ces jeunes gens « modernes » par rapport aux artistes qu'ils jugent surannés : ceux qui peignent en studio. En 1876, bien qu'il fréquentât les mêmes milieux que sa future femme, rien dans cet essai qui puisse suggérer qu'il a rencontré

Fanny. Mais ça change en 1877 lorsqu'il écrit « *On falling in love* » (« À propos de Tomber amoureux ») et commence par cet aveu sibyllin : « Il n'y a qu'un seul événement qui vraiment surprend un homme et l'expulse hors de tous ses préjugés... » C'est l'amour... puis Stevenson parle de l'expression du sentiment amoureux en littérature... une fois de plus, il se cache, car il est déjà amoureux fou de Fanny. Il se découvre un peu plus, pas beaucoup, dans son essai « *In the latin quarter. A ball at Mr Elsinarès* » (« Au Quartier latin. Un bal chez Elsinarès »), publié également en 1877.

C'est un bal costumé, selon la mode à l'époque où les fantaisies costumées de l'aristocratie française du XVIIIe siècle, probable reprise des fêtes vénitiennes, étaient pratiquées par tous les milieux aisés, et dans la jeunesse citadine et artistique. Les élèves de l'académie Julian étaient connus à Paris pour leurs canulars et leurs bals costumés. Stevenson décrit quelques costumes, hommes, femmes, il ne s'arrête sur personne avec insistance, sauf sur Fanny qu'il appelle « *Miss Belle Bird* » que l'on peut traduire par « Mademoiselle Bel Oiseau », et, pourquoi pas « Belle Poule ». Laissons-lui la parole : « Mais Belle Bird ne doit pas être confondue avec le reste. Elle est une fille

californienne [...] Bell est franche et simple et pas du tout comme une Miss américaine. » Puis, il évoque l'activité de peintre de la jeune femme, ses relations avec des peintres dont il dit que tous sont et seront probablement voués à l'anonymat (il ne donne pas de noms). Rien de très sentimental dans tout ça ! Toutefois, c'est intéressant, car la remarque de Stevenson sur les « Miss américaines » vise la mode qui prenait corps pour les jeunes Américaines, filles de pères multimillionnaires, de rechercher des lords anglais (ou autres) pour ajouter un titre de noblesse à leur fortune. Pour leur part, les lords désargentés souhaitaient ajouter une fortune à leur titre. Ça tombait bien, Robert, Louis Stevenson n'avait aucun titre nobiliaire et Fanny était pauvre comme Job... et mère de trois enfants.

## Chapitre 10

Nul besoin de lettres enflammées pour comprendre la force de l'amour qui unissait Fanny Van de Grift (1840-1914) et Robert, Louis Stevenson (1850-1894). Les faits parlent d'eux-mêmes, et ne font que confirmer les allusions généralement discrètes que fournissent les écrits. Les faits, c'est la décision de Stevenson d'épouser Fanny, une divorcée qui a charge d'enfants... ce qui scandalise la parentèle : les Stevenson et les Balfour ; c'est aussi le long voyage de Stevenson, sans un sou ou presque, pour rejoindre Fanny aux États-Unis. Il y arrive malade, épuisé tant par la traversée jusqu'à New York que par le voyage d'est en ouest de New York à la Californie. Il sera soigné à « l'Hôtel français » à San Francisco, puis par Fanny. On le croira mourant, il reviendra à la vie... C'est avec Fanny, ou auprès d'elle, qu'il écrira ses œuvres aujourd'hui considérées comme majeures. Tous ses voyages seront la substance qui nourrit son œuvre littéraire, avec ou sans Fanny il passera sa vie à voyager.

Ce qui frappe dans toutes les histoires d'amour, les vraies, c'est ce mélange de joie et de création qu'elles produisent. Joie et création :

ensemble, les deux me semblent emblématiques de ce que l'on nomme un grand amour. La joie n'a pas échappé à Spinoza qui a donné dans son « Court Traité » une des meilleures définitions de l'amour : « Une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure », c'est simple et ça va droit au but ! Toutefois, il semble que l'aspect créateur ait échappé à Spinoza. La faute en est due, peut-être, au fait qu'il n'eût pas la chance d'être aimé en retour par la femme qui avait touché son cœur.

Il ne faut pas croire que les créations générées par l'amour sont, *ipso facto*, positives, parfaites, etc. Grande illusion que cela. D'abord, il y a le plus facile ou le plus difficile, car organique : l'amour crée souvent des enfants. On sait d'expérience que, statistiquement parlant, les enfants ne sont pas mieux que leurs parents, parfois c'est mieux, ou pire, ou plus ou moins semblable... affaire de génétique ; et puis il y a ce que l'on fait de sa vie. Pour ce qui concerne le faire, l'amour est un turbo, il booste, il donne plus de force à ce qui est déjà là, présent ou latent.

Prenons l'exemple de grand-maman et de Touyavii. Dans son journal Pauline dit à plusieurs reprises que l'amour qu'elle a vécu avec grand-père fut un cadeau, dans certains passages de son journal elle parle de sa joie : « Quelle joie de

le revoir ! » 21 décembre 1925 ; « l'amour est une telle joie » 8 août 1926 ; « je n'aurais jamais cru être aussi heureuse » (date peu claire : entre son entrée du 6 juillet 1928, elle est à Brest, et celle du 1er août, elle vient d'arriver à Bréhat). Je ne reviendrai pas sur la correspondance amoureuse de Casarès et de Camus, c'est une explosion de joie, de douleurs, et de créations. Comme actrice et comme femme, Maria Casarès est inoubliable ; comme écrivain, Albert Camus est immortel. Ils n'ont pas fait d'enfants ensemble, mais le cœur y était.

Dans le domaine de la création, on ne peut jamais comparer, chaque vie suit sa route, et son mystère. On peut, tout au plus, tenter d'évaluer le chemin parcouru, en essayant - ce n'est pas facile - de se garder de l'illusion des hiérarchies. L'illusion n'est pas toujours inutile, s'imaginer que tout est égal et se vaut est une autre illusion, plus dangereuse peut-être... mais au bout du compte et comme le dit Montaigne que je cite de mémoire : « Aussi haut que soit le trône, on n'est jamais assis que sur son cul ! » et que la fesse soit plate ou rebondie ne change rien à l'assise. Si, après cette mise en garde on se risque à évaluer le chemin parcouru, on peut admirer les routes suivies par les couples Casarès-Camus et Fanny Van de Griez-Robert, Louis Stevenson. Les

deux femmes amoureuses ont leurs propres routes, à égalité avec leurs hommes. Cette égalité originelle a certainement provoqué l'amour, alors que simultanément l'amour a fait d'eux des égaux. Tout le débat autour du « genre », la vieille affaire de « la lutte des sexes », s'évanouit lorsque l'amour s'exprime dans toutes ses dimensions entre des êtres aussi solides et accomplis l'un que l'autre. C'est aussi le cas de grand-maman Pauline et de Touyavii. Ils ont créé un enfant, ma maman. Un « enfant de l'amour » très réussi, selon la théorie (fausse, hélas !) du médecin antique Claude Galien. Ils se sont également créés l'un l'autre, l'un par l'autre. Je le sens dans le livre de Touyavii « Le Papalagui » et dans sa dernière lettre à Pauline, écrite à Apia le 10 juillet 1981. Je le vois très clairement en ce qui concerne grand-maman : la façon dont grâce à lui elle se reconstruit après l'épreuve de la Grande Guerre, son entrée dans la résistance lors de l'occupation allemande, sa déportation, son retour... . Pourtant, j'ai du mal à saisir sa dernière aventure de banquière aux dents longues : l'épreuve des camps de concentration, peut-être...

Ce n'est pas abaisser mes grands-parents que de dire qu'ils n'étaient pas des êtres humains aux destins exceptionnels comme ceux de Fanny Van

de Griez et Robert, Louis Stevenson, ou de Maria Casarès et d'Albert Camus. Les qualités humaines et leurs expressions dans l'ici et maintenant de la vie sont des domaines mystérieux, dont l'appréciation « en spectateur » est subjective et relative. J'ai d'ailleurs dit l'illusion des hiérarchies, et s'il est un domaine où « comparaison n'est pas raison », c'est celui-là.

Un des aspects tragiques de la condition humaine tient au fait que l'authenticité vécue d'un amour ne garantit pas la qualité de ses créations, car ces créations dépendent du « génie » propre à chaque être et du contexte dans lequel il peut ou ne peut pas s'exprimer. Le « génie » est un ensemble de qualités biologiques, morales, de vertus au sens ancien et moderne de ce terme compliqué. C'est aussi une question d'accès à une culture, voire à plusieurs. L'authenticité de l'amour ressemble au courage. On peut courageusement faire des choses stupides, ou ignobles. Camus le dit dans sa lettre du 26 janvier 1951 à Maria Casarès : « L'intelligence n'est rien sans le courage. Mais sans intelligence, le courage est vil, ou frivole. » Les SS étaient courageux à l'intérieur d'une sous-culture ignoble. On connaît le résultat. Pour ce qui concerne l'amour, prenons un exemple illustre : l'amour qui toute leur vie unit

charnellement et spirituellement Nicolas II et son épouse Alexandra Feodorovna (canonisée par l'Église orthodoxe russe en 2000).

Parmi les familles impériales, royales et duciales qui se mariaient les unes avec les autres, les Saxe-Cobourg, des gens volontaires voire obstinés et, souvent, peu intelligents, étaient porteurs de l'hémophilie. La reine Victoria étant alors la grand-mère des cours européennes, un certain nombre de jeunes futurs empereurs, rois, ducs, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie étaient donc hémophiles. Victoria était une Saxe Cobourg-Saalfeld mariée à un Saxe-Cobourg-Gotha, le couple eut neuf enfants. Léopold, le fils cadet de la reine Victoria et d'Albert, peut-être le plus intelligent des fils issus de ce couple, mourut en 1884 d'une hémorragie cérébrale due à son hémophilie. En 1873, le frère aîné d'Alexandra Feodorovna, la future épouse du tsar Nicolas II, était mort des suites de cette maladie incurable. La future tsarine, Alix selon son nom de baptême, n'avait alors qu'un an, mais, on peut supposer que le traumatisme familial fut profond, et qu'il fut réactivé lors de la mort de Léopold onze ans plus tard, puis à nouveau lors de la naissance du tsarévitch Alexei en 1904. La maladie est due à une mutation génétique qui affecte la coagulation du sang,

d'où les hémorragies répétées et difficiles à stopper dont souffrent les malades. Transmis par les femmes, le mal ne se déclare que chez les hommes. Voici un nouvel exemple de cause mineure ou discrète qui engendre de grandes conséquences. Nicolas II et Alix de Hesse par le Rhin, devenue Alexandra Feodorovna lors de sa nécessaire conversion à la foi orthodoxe, créèrent cinq enfants, dont le dernier, Alexei, celui qui devait devenir tsar était hémophile. Tous, pourtant, étaient de beaux enfants de l'amour... mais avec un grave problème de santé chez le garçon. Un fait devenu un problème politique qui accéléra la révolution bolchévique, et la fin des Romanov.

Problème politique, car la maladie du tsarévitch fut tenue secrète alors qu'il était soigné par le guérisseur mystique et scandaleux Raspoutine, que Lénine considérait comme un « allié objectif ». Le lien de Raspoutine avec les Romanov, incompris, car inexpliqué au peuple par la famille impériale, contribua au profond discrédit de la tsarine et de son mari. Raspoutine avait-il des capacités de guérisseur ? Je n'en sais rien. Ces questions ne sont pas simples. Ce que l'on peut dire de raisonnable tient en quelques phrases : comme souvent avec les guérisseurs, Raspoutine refusait les médicaments. Dans le cas

du tsarévitch, les médecins lui administraient de l'aspirine pour soulager ses douleurs. On sait que l'aspirine a des effets anticoagulants, ce qui empirait l'état du malade. La suppression de ce traitement ne pouvait qu'améliorer l'état de santé d'Alexei. Pour le reste... « Dieu est plus savant que nous »... mais on sait quand même pas mal de choses.

De l'amour, il y en eut beaucoup dans la famille impériale russe. Le couple des derniers Romanov s'aimait et ils aimaient tendrement leurs enfants. Leur abondante correspondance le prouve amplement. D'abord, comme tous les amoureux ils s'inventent des noms de tendresse. Ils s'écrivent en anglais - ce sont des petits-enfants de la reine Victoria (qui, elle, avait tendance à s'exprimer en allemand). Elle l'appelle *Wee one* (je ne sais pas traduire, en langage des enfants le wee-wee, c'est le pénis...), Oiseau d'amour, Soleil, Chéri, Mon amour, etc. Nicolas n'a peut-être pas autant d'imagination, mais il a autant d'amour. Dans les lettres qu'il adresse à sa femme il l'appelle *Sunny*, c'était son surnom aux cours de Hesse et d'Angleterre. On trouve aussi : Mon épouse chérie, et *Wify-Teeny* (?). Les deux amoureux ont aussi un code lorsqu'ils évoquent la contrainte des règles de l'impératrice, elle dit : « Madame Becker est

arrivée », il répond : « Au diable Madame Becker ! », ce point ne manque pas de charme. Autrefois, en France, les dames disaient : « Les Anglais ont débarqué ! » Sous une autre forme, on retrouve ce trait d'intimité dans la correspondance Casarès-Camus. Maria Casarès évoque parfois ses règles douloureuses, il y a plusieurs mots codés à cet effet. Dans une lettre du 11 juillet 1950, elle parle de « La prise de la Bastille » qui aura lieu « après le 14 juillet ». Un autre mot codé est « Aricie » qui désigne sa libido (mot qu'elle n'emploie jamais, Camus non plus). L'actrice Maria Casarès connaît ses classiques, elle les joue : Aricie est la femme aimée d'Hippolyte dans *Phèdre* de Racine - tout un programme vu le drame Camus, Francine (son épouse), les enfants du couple, et Maria. Aricie est le mot qui désigne le désir de Maria et parfois son sexe. C'est ainsi dans sa lettre du 24 août 1951 où elle évoque son prochain voyage avec Camus : « Hélas ! Si le voyage se présente merveilleusement, je ne pense pas qu'il puisse être complet : Aricie, qui, sagement, s'est trouvée mal le 28 du mois passé, choisira le 1<sup>er</sup> septembre pour se cloîtrer. Misère ! » On avouera qu'Aricie, et tout ce qui l'accompagne, c'est mieux que « Madame Becker ».

Quoi qu'il en soit, pour ce qui concerne l'amour faiseur d'enfants, les derniers Romanov ont agi : cinq enfants. Sur ce point, le modèle amoureux et familial des monarques russes fut celui de Victoria et Albert : 9 enfants en 20 années de rapports amoureux ! (1840-1861). On peut toutefois admettre que deux ou trois ans avant sa mort, Albert fut moins actif. En l'absence de moyens contraceptifs, tout indique que Victoria appréciait l'acte qui fait les enfants, et peu ses conséquences. De ce point de vue, les Romanov sont plus équilibrés, ils apprécient et l'acte et le résultat. Si l'on essaye prudemment et en spectateur d'évaluer le chemin parcouru par le couple Nicolas II-Alexandra, c'est un désastre : ce couple charmant a été contraint par sa naissance d'exercer des fonctions qui dépassaient ses capacités. Inversement, dans le contexte du Royaume-Uni et de son empire, la période Victoria-Albert est positive, car au début du règne (1837) la famille royale allemande d'Angleterre était peu appréciée par le peuple anglais ; alors qu'à la mort d'Albert (1861), l'image de respectable famille bourgeoise qu'il avait su créer avait rendu la monarchie très populaire... une popularité qu'Édouard VII succédant à sa mère, la reine Victoria, sut renforcer pendant son règne de 1901 à 1910. Le cas de son fils et successeur George V (1910-1936) est intéressant à plus d'un

titre. D'abord, il poursuivit l'œuvre de modernisation du pays qui, déjà, avait marqué le règne de son père, un homme intelligent. Georges V fut un parfait monarque constitutionnel, car un homme sans grande intelligence et sans imagination ; ensuite, contrairement à son père coureur de jupons, il fut très amoureux et fidèle à sa femme, Mary de Teck, (six enfants). À la mort de son père, en 1910, alors qu'il va devenir roi, il écrit dans son journal :

« J'ai perdu mon meilleur ami et le meilleur des pères [...] J'ai le cœur brisé et je suis submergé de chagrin, mais Dieu m'aidera dans mes responsabilités et ma chère Mary sera le réconfort qu'elle a toujours été. Puisse Dieu me donner force et conseil dans la tâche immense qui m'incombe. »

À l'inverse de son père, qui a parfaitement compris l'évolution du pays vers une monarchie sous le contrôle d'un parlement et d'une opinion publique, George V n'est pas un penseur, c'est un avantage dans sa fonction. Il est un gentleman prudent et cela suffira à l'Angleterre. Enfin, en 1917 alors que son cousin et quasi sosie Nicolas II changeait le nom allemand de Sankt Petersburg en Petrograd ; pour les mêmes raisons, George V également en guerre contre l'Allemagne de son

cousin Guillaume II, changea le nom de la dynastie Saxe-Cobourg-Gotha en Windsor : plus du tout allemand, mais anglais... Ce qui n'empêcha pas deux de ses fils, Édouard Albert (Prince de Galles, devenu brièvement Édouard VIII) et Georges Édouard (Duc de Kent) d'être de dangereux et actifs sympathisants du nazisme. La dynastie Saxe-Cobourg-Gotha devenue Windsor a surmonté ses erreurs, ses sottises et ses drames ; avec des hauts et des bas, elle continue. Hélas, trois fois hélas, le contexte russe n'avait rien à voir avec l'anglais.

L'amour ne suffit pas. Saint Bernard (1090-1153), un des créateurs de l'ordre des cisterciens le dit dans une magnifique formule latine : « *Quid faceret eruditio sine dilectione ? Inflaret. Quid, absque eruditione, dilectio ? Erraret.* » (Que ferait la connaissance sans l'amour ? Elle s'enflerait. Et l'amour sans la connaissance ? Il se fourvoierait.) Que l'on en juge par cette lettre du 9 novembre 1914 de Nicolas II à Alexandra. La Grande Guerre a commencé quelques mois plus tôt, et Grand-maman Pauline ne travaille pas encore à l'hôpital de Paimpol. Nicolas visite le front et les hôpitaux de campagne :

« Ma Sunny bien aimée. Je t'aime d'un amour sans fin ; vois-tu, je pourrais l'appeler « *un puits d'amour* \* » et cela après vingt ans. Dieu te

bénisse ma chérie ! Qu'il te garde ainsi que les enfants. Je vous embrasse tous tendrement. »

\*en français dans le texte

C'est bien, mais Alexandra fait mieux dans l'expression des sentiments amoureux (lettre du 30 décembre 1915) :

« Allez ! Tu es parti seul à nouveau et c'est le cœur lourd que je me sépare de toi. Plus de baisers et de tendres caresses pour toujours si longtemps - Je veux m'ensevelir en toi, te presser dans mes bras, te faire sentir l'intensité de mon amour [...] Adieu *wee one*, Oiseau d'amour, Soleil, mon *Huzy* à moi. »

De part et d'autre, il y a quelque chose d'innocent et d'enfantin dans l'expression de cette passion. C'est touchant, mais cela exprime des personnalités sans grande culture et sans grande intelligence. On pourrait dire des personnalités d'un niveau inférieur à la moyenne (Nicolas surtout), si la moyenne a un sens. Pour tenir l'empire, ils n'avaient que leur amour et la tradition autocrate de la Sainte Russie, c'était beaucoup, mais pas assez. Si l'on compare avec le couple qui leur servait de modèle, Albert et Victoria, ce qui fait la différence ce n'est ni la culture ni l'intelligence (même si Albert était un homme cultivé, une sorte de gentleman éduqué

et curieux, doublé d'un bon père de famille un peu rigide). La différence ne vient pas non plus de la tradition qui constitue les fondations de l'éducation de ces aristocrates (cela se résume en « Vous êtes les meilleurs. Dieu vous a mis là ! »). Ce qui fait la différence, c'est le contexte politique dans lequel règnent les deux monarques. Un pouvoir sous le contrôle d'un Premier ministre, d'un parlement et d'une multitude d'institutions en Angleterre. Ce que l'on peut décrire comme la mise en scène d'une intelligence collective et ordonnée par le « génie » d'un peuple qui parvient à s'exprimer grâce à ses institutions. En Russie, le pouvoir est sans contrôle, il dépend de l'intelligence et du « génie » d'un seul homme, ou presque. La révolution bolchévique a encore aggravé cette malédiction autocratique qui fait la solitude du pouvoir russe. Tant que le système est dirigé par un Ivan le Terrible, un Pierre Le Grand, ou un Staline... le malheur s'approfondit, car la force exclut la raison et doit sans cesse être plus forte dans une société où l'on ignore le compromis raisonnable... mais le système reste stable. En l'absence d'un tyran plus ou moins éclairé, tout part en morceaux. Nicolas II n'était ni un tyran ni un homme éclairé. Il est médiocre dans ses goûts culturels, dans son intelligence des choses, dans son imagination même... et pourtant, c'est un

brave homme qui aime passionnément sa femme. L'amour ne suffit pas ! y compris l'amour de Dieu, que le couple Romanov évoque et invoque à tout propos, et dans une parfaite ignorance du conseil de saint Bernard. Par exemple le 25 août 1915, alors que Nicolas vient de prendre le commandement des armées impériales dont l'état est désastreux (munitions, armement, logistique). Il écrit à son épouse :

« Dieu merci c'est fini, et je suis là avec cette nouvelle lourde responsabilité sur les épaules ! Mais la volonté de Dieu sera exhaussée ! Me sens si calme - un sentiment semblable à celui d'après la Sainte Communion ! »

La réponse de la tsarine mérite une citation :

« En quelque façon dont je puis être utile, dis-moi ce que je dois faire - utilise moi - alors Dieu me donnera la force de t'aider, parce que nos âmes combattent pour le bien contre le mal... nous, à qui l'on a enseigné de regarder toute chose du côté caché, nous voyons ce que le présent combat est véritablement et ce qu'il signifie. Toi, montrant ta maîtrise, montrant que tu es l'Autocrate sans lequel la Russie ne peut pas exister.»

Faut-il rire ou pleurer ? Dans sa dernière phrase, Alexandra exprime cette vue pénétrante

qui signale parfois les mystiques. Raspoutine était déjà là depuis longtemps. Mais les mystiques sont souvent incontrôlables et incontrôlés. Pour une pépite trouvée, certains charrient beaucoup de boue dans l'eau trouble. Le résultat de ce bel amour, charnel, humain, et divin dans sa foi mystique, est terrible dans ses conséquences pratiques : Nicolas II est étranger au monde réel dans lequel il s'agite. En témoigne cet extrait de sa lettre du 23 février 1917 à Alexandra (nous sommes à quelques jours de son abdication, Lénine va prendre le train pour la frontière russo-finlandaise en avril de la même année) :

« Mon jeu de patience me manque grandement. Je me remettrai aux dominos dans mon temps libre [...] Tu écris pour me dire d'être ferme - un maître ; c'est tout à fait vrai. Sois assurée que je ne l'oublie pas ; mais il n'est pas nécessaire de mordre les gens de tous côtés et à chaque instant. Une remarque ou une réponse caustique et sereine est souvent bien suffisante pour remettre une personne à sa place. »

En Angleterre, le Journal de George V est rempli de remarques d'une semblable banalité ; face aux grands événements de son règne, il n'a le plus souvent que des remarques météorologiques. Il faut dire que, physiquement

et intellectuellement, les deux hommes sont des quasi-sosies.

Nicolas II était un parfait gentleman sans grande intelligence et sans grande imagination. Il aurait parfaitement réussi en Angleterre. C'était la Russie ! L'amour ne suffit pas, même si l'on a la foi.

Ce n'est pas à Apia que tout cela m'est venu, mais en un sens tout était déjà là : ma recherche sur l'amour, un mot simple, pour une réalité sans cesse en mouvement, avec des amoureux qui aiment à travers le temps, à travers l'histoire : l'amour de Dieu à travers le temps. Le temps ! énergie inépuisable de l'Histoire, matière première intarissable de l'univers, celle qui fit les îles océaniques, y porta la vie, les végétaux, les animaux, les hommes. L'amour c'est comme le temps selon saint Augustin, chaque fois que l'on n'y pense pas on croit savoir ce que c'est, mais sitôt que l'on y pense on est perdu. Blaise Pascal avait déjà tout compris. Dans « De l'esprit géométrique » il considère qu'amour est un mot primitif « dont la nature nous a donné la signification sans que nous puissions en définir le sens. »

À Apia, dans le patio frais de l'hôtel, tout le texte et les idées étaient déjà là, hormis les

citations que j'ai dû rechercher plus tard, avec l'aide de Mireille que ces affaires intéressent. Une chose était claire : l'amour est comme une île, il ne donne que ce que l'on y porte, mais il ne peut pas exister tout seul : Narcisse se noie dans son reflet. Spinoza a raison, l'amour est « Une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure » : tout dépend donc de la cause extérieure.

J'en étais là lorsque le musculeux est venu s'asseoir à côté de moi. Il était accompagné par un *fa'afafine* qui méritait bien son nom : « comme une femme ». Pourtant, c'était un homme. La chirurgie esthétique, inconnue sur l'île, n'avait changé ni son apparence ni son état civil, et, en l'absence de musulmans à Opoulou, il n'y avait pas de chirurgiens dévots qui corrigeaient la nature pour la rendre conforme au Coran : le type avait toujours son pénis (je présume). Le musculeux m'a présenté le porteur de pénis « comme une femme ». Le musculeux s'appelait Louis, comme le second prénom de Stevenson, rien d'extraordinaire à cela, mais ça devient bizarre avec le prénom du *fa'afafine* : Lewis. Cela m'a surpris, car Stevenson avait à son baptême reçu en second prénom celui de son grand-père maternel : Lewis. Après un séjour en France, par amour pour notre pays, Stevenson avait décidé de transformer Lewis en Louis. En

anglais, la prononciation des deux mots est identique.

Obnubilé par ma passion pour la vie des Stevenson, j'ai demandé à Louis s'il savait que R.L.S., l'écrivain, s'était appelé Robert, Lewis avant de devenir Robert, Louis pour la littérature. J'admets que ma question était « décalée », comme on dit aujourd'hui quand on ne sait pas quoi dire. Il m'a regardé comme si j'étais anormal, cela m'a surpris étant donné l'allure de son compagnon. Les gens sont surprenants. Il avait lu « l'île au trésor » quand il était petit... c'est tout ce que j'ai tiré de lui. Lewis fut plus loquace. Comme tous les Samoans, il connaissait Stevenson à travers la littérature, on le lisait dans les écoles ; il le connaissait aussi à travers sa vie dans l'île et sa défense de l'indépendance de Samoa lors de la dispute entre l'Allemagne de Guillaume II, l'Angleterre de Victoria et les États-Unis du président Harrison. Lewis était une personne intelligente.

Je dis « personne », non pour montrer que je parle la novlangue politiquement correcte, mais par souci de la vérité qui doit unir les mots et les faits. Si j'avais écrit : Lewis était « un homme intelligent », je n'aurais pas exprimé un aspect important de sa personne ; idem si j'avais dit : « une femme intelligente ». Avec le mot

personne, qui vient du latin *persona*, le masque de l'acteur, je suis au plus près du vrai : un homme qui porte un masque de femme, ou, à la rigueur, si vous y tenez : une femme qui porte un masque d'homme. Dans ma situation, l'usage du mot « personne » est donc la bonne traduction du terme samoan *fa'afafine*. Faute de termes adéquats, sauf « hermaphrodite » et « intersexué », un peu techniques et froids, on traduit *fa'afafine* par la locution « comme une femme ». Une locution dont j'ai montré l'intérêt dans les contextes bibliques et coraniques.

À ma connaissance (elle est sans prétention : je la sais limitée), il n'y a qu'à Samoa que l'état de *fa'afafine* est parfaitement intégré aux mœurs insulaires, un fait mis en évidence par la capacité des Samoans à inventer le mot « comme une femme », *fa'afafine*. Il semblerait que l'aspect naturel de cette aberration génétique soit incorporé à la culture locale, et cela depuis fort longtemps. Cette situation n'a donc rien à voir avec le triomphe récent de la philosophie de la déconstruction qui a fait de toute pensée critique sur les minorités un moderne péché mortel. N'étant pas tenté d'accéder à la sainteté dans ce domaine, je tiens les faits minoritaires pour des faits, que l'on peut évaluer dans un débat ouvert, et non comme des valeurs intouchables. Notre

pensée sera libre le jour où l'on pourra dire d'un homme, noir, gay, hémophile, etc. qu'il est un imbécile, s'il en est un selon des critères indépendants de sa marginalité ethnique, sexuelle ou autre, qui ne seront plus que des faits sans importance au regard de ses qualités humaines, comme de ses défauts.

À Apia, et en raison de mon amitié pour Lewis, un « comme une femme » aux qualités humaines évidentes, j'ai commencé à me poser des questions à propos des aberrations que crée la nature. Les îles sont des univers miniaturisés, tout y semble davantage à notre échelle. On a l'illusion d'y voir plus clair. Une bonne illusion : elle permet, souvent, d'y voir mieux... pas pour accéder à une parfaite connaissance, mais pour sortir d'une quasi parfaite ignorance.

Indubitable est l'utilisation du temps par la vie pour créer de plus en plus de vies. Sur ce point, la science et les religions bibliques sont d'accord : « Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel » (Genèse 26 ; 4). Nous sommes tous issus de cette frénésie génésique. Mais il y a un problème. Cette expansion, que l'on peut considérer comme une loi naturelle, se heurte à d'autres lois tout aussi naturelles. Les animaux, peu doués pour la médecine, sitôt qu'ils arrivent à certains seuils où leur nombre se combine aux

ressources qui les nourrissent, des catastrophes en éliminent un grand nombre. Ce qui permet la survie des rescapés, ou la croissance des espèces ou sous-espèces qui les remplacent. Il existe d'autres cas plus étranges encore : certains insectes parasites de la farine se multiplient dans l'élément qui les nourrit au point d'y sécréter des toxines qui provoquent leur élimination dans le milieu même qui les nourrit. On connaît aussi le cas d'un petit mammifère prolifique, les lemmings qui presque disparaissent en nourrissant leurs prédateurs que leur nombre même a rendus prolifiques. Chez d'autres espèces, comme les rats, on remarque que lorsqu'un seuil de densité de population est dépassé, on voit apparaître et se multiplier les comportements déviants : agressivité, boulimie, cannibalisme, anorexie... et homosexualité. Tout se passe comme si une densité de peuplement trop forte, variable selon les espèces, entraînait des comportements qui favorisent la mort ou la non-reproduction. Ces comportements auraient pour but hypothétique de réduire la population. Je ne sais pas si mes causalités sont, sinon scientifiques, au moins suffisamment rigoureuses pour être raisonnablement discutées, mais je constate qu'en ce qui concerne l'espèce humaine, les déviations sont plus visibles et nombreuses dans les villes à forte densité de

peuplement plutôt que dans les campagnes où les densités sont plus faibles. On remarque également que chez les Grecs antiques l'homosexualité, particulièrement la pédérastie, semble inexistante aux temps archaïques d'une civilisation paysanne où se situe l'œuvre d'Homère et qu'elle devient un mode de vie dans la Grèce des grandes citées. Idem dans le récit biblique où Sodome et Guilbéa sont décrites comme des villes où se pratique l'homosexualité. Or, que sont les villes ? sinon des îles posées sur la terre ferme. Il semble que certaines des îles de l'Océanie aient connu des crises de surpopulation qui ont entraîné des comportements qui favorisaient la mort (guerres, cannibalisme) et la stérilité des relations sexuelles (homosexualité ?). Certes homo sapiens n'est pas un rat, extrapoler à partir des comportements d'une espèce pour les accoler à une autre est hasardeux. Mais, d'un autre côté, nous ne pouvons pas refuser la part d'animalité en nous. L'affaire est donc délicate, mais la pensée a le droit de s'exercer dans la mesure où elle ne prétend s'imposer que par un lien possible avec les réalités du monde mystérieux où nous sommes, et d'accepter le débat contradictoire, qui, peut-être, fera avancer vers la vérité.

Il est vrai que Lewis m'agaçait. Son maniérisme, son côté froufrouant des mains alors qu'il parlait, sa voix qui achevait ses phrases dans les octaves aiguës... cela donnait une impression de jeu forcé et sans grâce. J'étais confronté à une sous-culture minoritaire à laquelle je ne savais pas comment m'adapter. Je veux bien admettre qu'il avait dû, lui aussi (elle aussi) s'adapter à la sous-culture majoritaire, et que toutes ces affaires étaient aussi des créations de nos natures biologiques, je voulais bien admettre tout cela, mais ce n'était pas facile. Une chose pourtant me permettait d'avancer dans ce maquis de perceptions en dérangement. Si j'avais tendance à mépriser son maniérisme, il me semblait artificiel, je trouvais passionnant ce qu'il me disait. Louis, le musculeux, l'écoutait aussi. Je dirais même qu'il buvait ses paroles, mais, à l'évidence, il ne percevait pas l'intérêt de ce que Lewis disait. Louis me semblait être de ses hommes narcissiques qui ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Mais, ici, miracle ! Il était sous le charme, il était amoureux ! Et cela passait ma compréhension. Je veux bien admettre que Louis était un bel homme, genre Apollon, mais Lewis ? Il n'avait pas de genre, ou plutôt il était un homme banal, ni beau ni laid, avec des manières de femme. Tenez ! il avait le physique d'un

chanteur Elton John brun de peau. Que l'on puisse faire les yeux doux à ça passait mon entendement. Pourtant, ce que disait Lewis était passionnant. Il me parlait des Stevenson comme s'il les avait connus, comme s'il avait vécu dans leur grande demeure coloniale, dans l'intimité de ce couple magnifique. Heureusement, j'avais pris des notes et je les restitue dans un dialogue à peine corrigé :

« Fanny s'occupait de la propriété, de la vente du coprah, de la plantation de cacao (on venait d'introduire cette culture à Samoa). Le soir, ils s'installaient sous la véranda, il allumait un cigare, et il lui lisait ce qu'il avait écrit le jour même. Parfois, le fils aîné, Lloyd se joignait à eux... il parlait peu. Elle critiquait, louait, commentait. C'était une femme gracieuse et belle. Les hommes de Samoa en parlent encore. »

Je lui posais des questions sur les enfants de Fanny Van de Grift, il corrigea :

« Pas de Fanny Van de Grift, de Fanny Osbourne, elle avait épousé Samuel Osbourne en 1857, un coureur de jupons (petit rire efféminé). Las de sa vie en Californie avec son fornicateur (nouveau rire), elle s'embarque pour l'Europe en 1875 avec ses trois enfants. Elle veut changer d'air, étudier la peinture à Anvers ou à Paris. Samuel Osbourne

la soutient financièrement. Les enfants sont Isobel, ici on l'appelait Belle, c'est l'ainée, elle a 18 ans à Paris. Il y a deux garçons : Samuel Lloyd (12 ans) et Hervey (5 ans). Le cadet, Hervey, mourra à Paris, de la tuberculose, en avril 1876. On dit ici que c'est à cette époque qu'elle rencontre Stevenson qui, peut-être, était à ses côtés lors de l'agonie de l'enfant, une épreuve qui a contribué à leur union. En 1878, le mari en Amérique exige qu'enfants et femme reviennent en Californie, sinon il ne versera plus un sou à sa femme ! »

Je demandais : « Stevenson connaissait donc Fanny avant son voyage dans les Cévennes ? »

« Évidemment, d'ailleurs il en parle dans son récit de voyage... lorsqu'il dit que dormir à la belle étoile avec la femme que l'on aime est la vie la plus totale et libre... quelque chose comme ça. »

Et se tournant vers le musculeux qui ne semblait pas suivre le contenu de la conversation, il ajouta avec un regard languissant et d'un ton de voix qui se voulait féminin : « N'est-ce pas mon Louis-Louis ? » que je trouvais ridicule. Son Louis-Louis ne moufta pas, mais rendit le regard d'un air entendu qui me sembla tout aussi ridicule. S'aimaient-ils ces deux-là ? Je suppose que oui, mais cette forme d'amour me

semblait incompréhensible, et pour tout dire repoussante dans ses manifestations physiques.

Lewis sentit mon aversion. D'un air presque normal (je veux dire sans cette affectation qui singeait un sexe qui n'était pas le sien) il me dit : « Je vais vous réciter un poème unisexe de Stevenson, il y parle de Fanny. Cela s'appelle « *My wife* » et il récita :

Ma femme

**Trusty, dusky, vivid, true**

Loyale, sombre, vive et vraie,

**With eyes of gold and bramble-dew**

Des yeux or et mûres humides

**Steel-true and blade-straight**

Intègre comme l'acier, droite comme une lame

**The great artificer**

**Made my mate**

Le grand artisan

Fit ainsi ma compagne

**Honour, anger, valour, fire**

Honneur, colère, valeur, feu

**A love that life could never tire,**  
Un amour que la vie n'a jamais lassé,

**Death quench or evil stir,**  
La mort épuisé, le mal abîmé,

**The mighty master**

**Gave to her**  
Voilà ce que le Tout-Puissant  
À elle, a donné.

**Teacher, tender, comrade, wife,**  
Maître, maîtresse, camarade, épouse,

**A fellow-farer true through life,**  
Compagne de route fidèle à vie

**Heart-whole and soul-free**  
Cœur entier, âme libre

**The august father**

**Gave to me**  
C'est elle que Dieu  
M'a donnée.

Alors qu'il achevait sa récitation, il avait les larmes aux yeux. Je crois que Louis-Louis, le narcissique musculeux, larmoyait aussi. L'amour est une étrange chose. Chaque fois que je crois m'être approché du mystère, une porte nouvelle

s'ouvre sur l'inconnu. Une seule certitude pourtant : l'amour ne suffit pas ! Ni comme excuse ni comme chemin. « *All you need is love* »... Tu parles ! les Beatles nous ont trompés !

## Chapitre 11

Au fil des rencontres, Lewis s'était apprivoisé. Je veux dire qu'il m'épargnait ses manières fofolles, ou alors je m'y étais habitué. Il y avait probablement un peu des deux. Personne intéressante, Lewis avait une connaissance approfondie de l'histoire de son pays, de ses us et coutumes, et de l'œuvre de Stevenson. Le tournage avait commencé... trois fois rien, le metteur en scène en était aux repérages et aux bouts d'essai avec des actrices et acteurs locaux. Je n'avais tourné qu'un bout d'essai sur la plage de Vaiala, à Apia même. C'était pour la qualité des images : luminosité, couleurs, etc. rien de sérieux. Je crois aussi que c'était pour faire patienter le commanditaire, la grande internationale du cosmétique « Hocem » que tout le monde connaît.

Nous étions sur l'île depuis une dizaine de jours et je suspectais l'équipe de faire trainer les choses pour profiter de ces vacances soi-disant laborieuses. Cela faisait l'affaire de tous. Le metteur en scène, le caméraman et le preneur de son multipliaient les aventures avec les starlettes du coin ; Louis le musculeux filait le parfait amour avec Lewis ; le directeur artistique buvait ; le

client faisait comme tout le monde tout en comptant les sous du commanditaire (on appelle client la personne qui représente les intérêts, au sens large, de la firme qui finance le film) ; et moi, je visitais l'île, je lisais ou relisais Stevenson ainsi que le livre de grand-père Touyavii « le Papalagui ». J'avais de longues conversations avec Lewis. J'ai fini par lui demander s'il connaissait la famille de mon grand-père maternel Touyavii à Apia. Sa réponse fut immédiate :

- Je savais bien qu'il y avait en toi quelque chose de chez nous !

C'est toujours comme ça, quand les gens vous trouvent sympathique, ils veulent de toute force vous trouver quelque chose qui vous rapproche d'eux, comme si l'appartenance à l'espèce *Homo sapiens* ne leur suffisait pas. D'ailleurs, dans *homo sapiens*, il y a homo, ça aurait dû suffire à Lewis. Faut croire que non. Enfin ! je n'ai pas relevé, j'ai attendu la suite. Il a enchaîné d'un air professoral :

- Je t'ai expliqué l'importance de l'*aïga* chez nous. L'*aïga* de Touyavii ce sont tous les gens de son sang comme toi. Ils ne vivent pas à Apia, ils sont dans le village de Tiavéa, à

quarante kilomètres d'ici, trois à quatre heures de bus.

- Tu connais son histoire à Touyavii ?
- Pas trop. Son père était plus connu que lui. Il était un roi, une des familles parmi lesquelles on choisissait les rois, il y a longtemps. Il avait été invité par l'empereur Guillaume des Allemands. C'est aussi pour ça qu'on le connaît.
- Touyavii avait lui aussi voyagé en Europe, entre 1925 et 1930. C'est là qu'il a connu ma grand-mère... Il a même écrit un livre.

Je lui montrais mon « Papalagui » d'Aubier-Flammarion que j'avais toujours en poche, il commençait à fatiguer à force de passer de mains en mains et de voyager. Il le feuilleta sans lire, il ne parlait pas le français... quelques mots seulement acquis au contact de Louis-Louis. Il me le rendit, visiblement pas impressionné. Il faut dire que le livre n'était pas épais, une centaine de pages. Il était usé, son papier décoloré, jauni, les angles écornés à force de lectures, manipulations et d'emprunts. C'est aussi cette usure qui m'attachait à l'ouvrage de grand-papa. Je repris le livre sans un mot, il n'aurait pas compris ce que j'aurais pu en dire. Nous étions assis à l'ombre d'un *pura*o (hibiscus) dont les

fleurs roses et rouges m'évoquaient Mireille, ma fleuriste bien-aimée. Les starlettes qui visitaient mes collègues fixaient des fleurs d'hibiscus dans leurs cheveux après en avoir coupé les anthères jaunes qui tachent comme des pistils de lys. Lewis avait repris la parole, sa voix était neutre, hésitante et factuelle :

- Tes parents d'ici, ils sont... comment dire... conservateurs... ils trouvent que c'était mieux avant.
- Et toi, tu trouves que c'était mieux avant ?
- Non ! C'est mieux maintenant !

Dialogue décevant, mais, je suppose, inévitable. Quand on entre dans ces opinions sur le mieux d'avant ou d'aujourd'hui, on n'entend que des sottises. On perd son temps, car il est impossible de démontrer quoi que ce soit dans ces domaines, on se condamne au blablabla. Nous ne connaissons jamais ni les joies ni les peines des temps d'avant, seule la littérature peut nous en suggérer l'idée, et encore, c'est difficile car on lit aujourd'hui des écrits d'autrefois. Nous sommes toujours injustes vis-à-vis du passé, nous le faisons trop beau ou trop laid. Il n'était que le présent des autres. Je me suis sorti de l'impasse en lui demandant :

- Selon toi, qu'est-ce qui est mieux maintenant ?
- Avant, pour les *fa'afafine* tout se limitait à notre vie à l'intérieur de l'*aïga*, la famille : certaines étaient très grandes, plus de mille personnes...
- Vous étiez bien traités ?
- Oui, on s'occupait des vieux parents, des enfants. Certains étaient des guerriers célèbres... il y avait même des mariages avec des hommes ou des femmes, mais on ne sortait pas de l'*aïga*, et puis les *aïga* se faisaient souvent la guerre, si tu passais du territoire de ton *aïga* à celui d'une autre, tu étais en danger. C'est après la venue des missionnaires, lorsque nous sommes devenus des chrétiens, que l'on a commencé à faire des routes dans nos îles. On ne s'est plus fait la guerre. Avant, les gens voyageaient en pirogues, c'était moins dangereux. Aujourd'hui, les *aïga* ne s'affrontent plus que dans les matchs de rugby. Aujourd'hui, la vie est plus ouverte, on a toujours la sécurité de l'*aïga*, mais en ville on vit comme on veut. Surtout nous, les *fa'afafine*.

Je pouvais comprendre ses arguments, ils étaient rationnels... mais comme les idéologues

de tous poils, il jugeait du mieux et du pire en fonction de ses propres conceptions. Il me faisait penser à l'allégorie de la caverne de Platon, c'est dans la République, au livre VII. Vous savez cette histoire de gens vivant dans une caverne, la face figée contre la paroi, et ne voyant du monde que ce que des marionnettistes en projettent sur le rocher. Jusqu'à ce que l'un d'eux, un philosophe, s'échappe de la caverne et monte à la surface, au soleil, dans la lumière... version antique de la télévision que l'on regarde contre la paroi de nos maisons cavernes. J'aurais voulu accéder à une vision plus vaste que celle de Lewis, ou que celle de nos télévisions. C'est ce qui m'avait plu dans le livre de grand-père Touyavii. Il critiquait la civilisation occidentale de façon radicale, mais sans haine et au nom d'une vision de l'Homme libéré de l'obsession de posséder des objets ; que ce soit pour se vêtir, se distraire, cuisiner, etc. Se libérer des objets, c'était la sortie de caverne de Touyavii !

Grand-père me fait penser à Socrate circulant parmi les étales du marché d'Athènes et disant : « Que de choses dont je n'ai pas besoin ! ». C'est ce que dit Touyavii dans son livre et dans ses lettres à grand-maman lorsqu'il parle de ce qu'il a vu de la vie en Europe entre 1925 et 1930.

Attention ! Je ne dis pas que je suis d'accord avec la pensée de mon grand-père maternel. Après tout, sa sortie de la caverne des objets n'est peut-être qu'une entrée dans une caverne nouvelle. Je dis simplement que j'aime sa pensée, elle m'aide à penser, même si je pense autrement. Pour me faire comprendre, il faut que je revienne à Socrate.

Il y a deux grandes dimensions dans la pensée de Socrate. La première affirme : elle est en quelque sorte dogmatique. C'est l'idée que le monde des sensibles, des choses perçues par les sens (en cela nous sommes comme des animaux) est un monde d'illusions dont il faut se libérer afin d'accéder au monde des intelligibles, celui de la raison, qui est celui où nous accédons à notre humanité et à la vérité. C'est-à-dire à notre âme qui en cela s'oppose à notre corps dont les appétits vulgaires doublés de perceptions fausses nous empêchent d'accéder au monde réel. Le monde réel est celui de la lumière de l'âme en contemplation. Voilà le grand dogme de Socrate. Un dogme qui exclut le féminin, car la femme est la personnification de la matière, elle s'oppose à l'âme qui est le domaine du masculin ! Et l'on comprend pourquoi la vulgate du christianisme, hostile aux appétits du corps, méprisant la matière ennemie de l'âme, a considéré que

Socrate était un précurseur du christianisme et l'a annexé. La seconde dimension est plus intéressante. Elle affirme « je sais que je ne sais rien ». Mais ce non-savoir n'est pas ordinaire, il est celui du philosophe qui a accédé à la lumière de l'âme. Il est dans un autre monde, celui de la philosophie qui va de découverte en découverte dans un mouvement qui n'a pas de fin. Ça, c'est Socrate en deux mouvements ! On va de l'obscurité à la lumière, grâce à l'aide du philosophe Socrate (même chose dans l'islam où grâce à Mahomet on va de l'obscurité à la lumière) ; et une fois dans la lumière commence la vraie aventure de la philosophie, l'aventure du *noos* (l'esprit, la pensée) qui est une forme d'ignorance de plus en plus éclairée (ça, vous ne le trouverez pas chez Mahomet !). D'où l'intérêt du philosophe Socrate à dialoguer avec d'autres philosophes, pour marcher ensemble vers la vérité qui n'a pas de fin. On peut dire qu'à travers la pensée socratique on assiste à la naissance de la noosphère, chère à Teilhard de Chardin.

J'en déduis à raison ou à tort que Socrate avait en son temps, et dans le contexte qui était le sien, perçu cette lumière qui, autrefois, me bouleversa. Dans le christianisme, cette affaire est devenue : « Dieu est lumière, Dieu est amour ».

Chez Socrate, je n'aime pas sa division du domaine de la pensée entre l'obscurité et la lumière, l'illusion et la vérité, le corps et l'âme, le masculin et le féminin, etc. Par contre, j'aime son idée qu'une fois arrivé à la lumière, le vrai voyage commence : la vérité est une construction infinie, et le philosophe Socrate peut dire : « Je sais que je ne sais rien ».

J'ai retrouvé cette idée de voyage infini dans un épisode biblique surprenant. Je parle de Jonas, ce prophète auquel Dieu ordonne d'aller prêcher à Ninive, une des plus grandes villes de l'antiquité. Ses ruines sont près de Mossoul, aujourd'hui en Iraq (ses ruines et ses antiquités ont été détruites et pillées pas Daech). On peut considérer que Jonas est un philosophe selon Socrate : en tant que prophète il a accédé à la lumière des intelligibles. Dieu ordonne donc à Jonas d'aller dans la caverne de Ninive pour annoncer au roi et aux habitants que dans quarante jours la cité sera détruite. Cet ordre divin est impératif : Dieu a décidé de détruire toute vie à Ninive (hommes, femmes, enfants et animaux !), car la ville vit dans le péché.

Dans le mythe biblique deux choses étranges se produisent : le prophète philosophe Jonas refuse la mission divine ; puis, lorsqu'enfin il

accepte de prophétiser la destruction de la ville, la population accepte le message, et la ville n'est pas détruite.

Mais dans un premier temps, Jonas déserte, il fuit ! et s'embarque pour le bout du monde. En termes socratiques, on peut penser que Jonas n'est pas encore totalement philosophe. Certes, si l'on s'en tient à la pensée de Socrate, Jonas n'est plus dans le monde des sensibles, il est un prophète, mais il n'a pas accédé à la totalité des intelligibles, son voyage philosophique n'est pas complet. Il doit faire un second séjour initiatique. Dans ce but Dieu déchaîne une tempête effroyable, si effroyable que les marins ignorants qui manœuvrent le navire sur lequel Jonas fuit accèdent à la connaissance, croient en Dieu, et sur l'ordre de Jonas lui-même jettent le prophète à la mer, qui s'apaise. Alors que Jonas va mourir noyé, un poisson monstrueux l'avale, il passe trois jours et trois nuits en prière dans cette obscure caverne organique (le ventre de maman), il accepte la mission ordonnée par Dieu : éclairer les gens de Ninive sur la destruction qui les attend. Le poisson expulse Jonas sur un rivage près de Ninive (seconde naissance de Jonas). En psychologie on dirait que Jonas a fait une Expérience de Mort Imminente, une EMI qu'il décrit en ces termes :

« ...les portes du monde des morts se refermaient pour toujours sur moi, mais, toi, Seigneur mon Dieu, tu m'as fait remonter vivant du gouffre. Au moment où la vie me quittait, j'ai pensé à toi, Seigneur, et la prière que je t'ai adressée est parvenue à ton saint temple. » Jonas (2 ; 7,8)

Nous sommes dans le mythe de la caverne, qui, peut-être correspond à une expérience empirique faite par certains *homo sapiens* (naissance, renaissance, etc.). Le mythe est ici agrémenté d'éléments monothéistes : le prophète joue le rôle que jouera le philosophe ; pour le prophète, le chemin philosophique, c'est la religion, et la pensée c'est la prière ; et le refus de penser, de suivre la religion, d'aller vers la lumière est sanctionné par un Dieu vengeur et tout puissant. On connaît !

En vérité, on ne connaît pas. Car voici que Jonas annonce le châtement à venir, il ordonne la foi en la lumière... et ça marche ! Le roi et les habitants changent, ils deviennent philosophes, enfin... disons qu'ils acceptent la religion de vérité... et Dieu ne détruit pas Ninive ! Et voici notre prophète philosophe tout marri, il est furieux ! Il a refusé une mission qui lui semblait impossible et Dieu lui a imposé une série d'épreuves horribles, il s'est repenti de son refus,

il a accepté de prophétiser la catastrophe. La catastrophe n'est pas venue ! C'est pas du jeu ! Dieu s'est moqué de lui en le faisant passer pour un faux prophète ! Alors Dieu, qui dans le mythe biblique est la vérité, dit à Jonas qu'il a beau être un prophète, il est un imbécile, il n'a rien compris : il s'inquiète pour trois fois rien (la destruction d'un buisson de ricin qui lui servait d'abri), et se sent humilié parce que Dieu n'a pas anéanti une ville de plus de 100.000 habitants... sans compter les animaux ! Faut-il être bête pour regretter qu'une catastrophe n'ait pas eu lieu !

L'histoire de Jonas, si brève, nous montre l'absurdité de toutes les pensées dogmatiques qui ont la prétention de nous imposer leurs vérités. Ces philosophes, ces penseurs ou ces prophètes se prétendent au service de ce qui les dépasse : la vérité, Dieu... alors qu'ils ne sont qu'au service de leur ego, et plutôt que d'admettre qu'ils ne savent pas, ils sont prêts à anéantir toute vie sur terre pour prouver qu'ils ont raison !

C'est ce que je reproche à Socrate dans son premier mouvement, celui que j'appelle dogmatique : les sens sont un obstacle, ils nous trompent, il faut s'en libérer pour accéder à la grande lumière. Je fais le même reproche à grand-papa lorsqu'il écrit que les objets sont

*aïtou*, diaboliques, et qu'aveuglé par sa propre vision du monde, celle issue de sa vie à Oupolou, il ne peut pas voir l'intérêt possible de la pensée occidentale. Toutefois, ce qui sauve Socrate, tout comme Touyavii, c'est le fait que l'un comme l'autre croit en la lumière, et que c'est en son nom qu'ils proposent un chemin de vie. Une des clefs de la pensée humaine est la notion de transcendance. En gros, la transcendance est la croyance en un au-delà du visible, un monde au-delà de celui que nous percevons, par nos yeux et ceux que la science nous donne. Les philosophies se divisent entre celles qui croient en la transcendance et celles qui la récusent. Il n'y a là aucun jugement de valeur, on trouve des penseurs de la transcendance pauvres, voire criminels ; et d'autres, qui la nient, tout aussi pauvres... et inversement.

Les oppositions que Socrate voit entre les sensibles et les intelligibles sont, peut-être, des obstacles nés du langage, la langue grecque jouant sur les contraires pour avancer ses certitudes... je n'en sais rien. Ce qui sauve Socrate c'est sa vision de la lumière qui lui permet d'accéder à l'ignorance créatrice : « Je sais que je ne sais rien ! » Ce que Jonas, aveuglé par sa croyance en ses dons prophétiques, est

incapable de concevoir : il est un prophète à l'ego blindé : ce qu'il prophétise **doit** advenir.

Ce que Socrate ne voit pas, c'est que la caverne fait partie du chemin qui mène à la lumière. Les sensibles guident vers les intelligibles si l'on exerce son esprit critique, et l'obscurité n'est pas l'opposé de la lumière, mais ce qui permet de la voir. Les sens ne sont pas les ennemis de l'âme, ils sont les ailes qui soutiennent l'envol. Parfois, les saints ne s'y sont pas trompés, certains ont compris l'unité du monde, et, en quelque sorte la sainteté de la matière. Mais les dogmes religieux sont restés au sein de la pensée socratique : se libérer du corps pour accéder à l'âme. De ce point de vue, grand-père a fait mieux, il glorifie le corps et reproche au Papalagui d'avoir honte du sien et de le cacher dans des vêtements lourds, compliqués et handicapants. Par exemple :

« Réjouissons-nous à la vue de la vierge montrant son corps dans la lumière du soleil et de la lune. Le Blanc est sot, aveugle et n'a pas le sens de la vraie joie, lui qui se croit obligé de tant se couvrir pour éviter d'avoir honte. » (p.22)

Ces propos pouvaient passer pour novateurs au début du XXe siècle. Au XXIe ce n'est plus le cas. Les corps se sont largement libérés, et c'est

très bien ainsi... c'est l'âme qui a morflé. Alors que du temps de la dictature de l'âme socratique, c'est le corps qui en prenait plein la gueule. Contrairement à ce qu'avait observé grand-père en Europe dans la première moitié des années vingt ; on peut dire qu'aujourd'hui les vêtements, avec ou sans élégance, se sont mis au service du corps qu'ils libèrent des servitudes des températures et des aléas des chemins. Ils sont devenus une seconde peau amovible et changeante. En ce sens, les vêtements ont, dans le monde occidental, accompagné la libération des corps, et, malheureusement, leur immobilisation en objets du désir. Cela dit, en raison de l'invasion programmée de l'islam en Occident, on voit depuis plusieurs années, les corps réduits en objets du désir accumuler les voiles pour une régates qui finira en naufrage. On n'en était pas là lors du séjour de grand-papa en Europe. Il décrit les vêtements comme des instruments de torture. Ainsi voit-il les chaussures comme « des sortes de pirogues [...] de sorte que les pieds reposent dans un étui rigide comme l'escargot de mer dans sa coquille. », il juge cette pratique pas naturelle : « ... cela tue les pieds et les fait sentir mauvais » (p.16/17). Pour la femme, c'est presque pire :

« Comme l'homme, la femme a elle aussi le corps et les cuisses emmaillotés de nombreux pagnes et nattes. Sa peau est couverte de cicatrices et d'écorchures dues aux cordons. Les seins sont devenus mous et n'ont plus de lait à cause de la pression d'une natte [...] rendue très dure par des arêtes de poisson, du fil de fer et des cordelettes. » (p.17)

Ce passage me semble refléter une entrée du journal de grand-maman, le 31 décembre 1931, elle y dit son mépris du corset et sa reconnaissance au couturier Paul Poiret pour en avoir exclu l'usage en France :

« Heureusement, je n'en ai jamais portés. Ils nous asséchaient les seins au prétexte de les faire rebondir. Quelle torture. Heureusement, grâce à Monsieur Poiret, dès la fin de la guerre ils sont passés de mode. Poiret, sa femme et sa bande de drôles d'oiseaux venaient parfois en Bretagne. Poiret a toujours gardé un côté théâtral aux vêtements. C'était parfois un peu lourd. Mais la jeune Chanel a tout changé. Monsieur Poiret m'agaçait lorsqu'il disait que Chanel a inventé « le misérabilisme de luxe ». Poiret était un lourd, il n'est pas allé jusqu'au bout. Mademoiselle Chanel, la première, a compris que dans le vêtement la beauté est dans la liberté des corps. »

Vous comprenez pourquoi, je dis et redis que Pauline était une grande personne ! Elle allait au-delà des idées de son temps. Je crois que Socrate, et surtout Platon, tout misogynes qu'ils soient, auraient considéré grand-maman comme une philosophe, comme le fait Socrate avec Diodine dans « Le Banquet »... enfin, une Diodine qui ne croirait pas que le seul amour qui mène à la contemplation du bien est celui pratiqué entre hommes. On n'en sort pas ! Et certains s'étonnent qu'il y ait tant d'homosexuels aujourd'hui en Occident ! Diodine était-elle une *fa'afafine* grecque ? Je l'ai dit et je le répète même chez les prophètes et les philosophes, la sottise est toujours aux aguets !

Je préfère imaginer grand-maman Pauline en Hypatie, cette philosophe et mathématicienne grecque de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie, née entre 355 et 370, morte en 415, assassinée par des chrétiens fanatisés par un prophète du nom de Pierre. Selon certains spécialistes, on peut voir son portrait sur la grande fresque de Raphaël au Vatican, « L'École d'Athènes », peinte entre 1509 et 1510. Hypatie serait la jeune femme qui se trouve à droite d'Averroès (le seul personnage en turban) et à gauche de Parménide (le brun, barbu au riche manteau bleu, debout, il tient un livre dans sa main gauche et en montre

un passage de la main droite, alors que personne ne s'intéresse à lui). Je ne vais pas vous dire que l'Hypatie de Raphaël ressemble à Pauline. Ce serait excessif... toutefois, je dois admettre qu'il y a une certaine ressemblance, un air de famille... moins stupéfiant que celui qui m'a bouleversé dans la similitude des visages de Fanny Stevenson et de Sirima Wiratunga, mais suffisamment marqué pour me faire rêver. Le rêve tient aussi au fait que si le portrait peint par Raphaël est bien celui d'Hypatie (et non celui du blondinet Pic de La Mirandole, par exemple), alors, fait remarquable, sur la trentaine de personnes portraiturées par Raphaël dans la fresque du Vatican (elle représente l'aventure philosophique de l'Occident), Hypatie est la seule femme ! Pour moi, cette singularité est l'emblème de toute la vie de grand-maman. S'il est un combat qui mérite aujourd'hui d'être mené, c'est celui de la libération des femmes du fumier philosophique déposé par les Grecs. Je dis fumier, car il en faut pour faire pousser les roses. Heureusement, les savoirs objectifs de la science nous ont libérés de ces fadaïses homosexuelles qui prétendaient que dans la procréation, seul le sperme était porteur de la forme de la vie, et de l'âme, alors que la femme n'était qu'une potiche générant de la matière (la matière qui s'oppose à l'âme). Il y avait, sur ce point, accord entre

Socrate, Platon et Aristote. Ces fadaïses ont pollué les relations entre les deux sexes pendant plus de mille ans, c'est ainsi qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle l'homosexualité était encore appelée « l'amour philosophique ». On assiste aujourd'hui, je l'espère, à l'effondrement de cette conception du monde qui traîne encore ici ou là, et reste dominante dans le monde musulman. On en voit l'ignominie dans la pédérastie des prêtres. Le mépris de la femme est un poison mortel.

Peut-être pensez-vous qu'en raison de mes convictions féministes, je devais me sentir à l'aise avec Lewis. L'inverse est vrai. Si Lewis avait été asexué, une sorte de pur esprit, j'aurais peut-être admiré l'exploit. Mais ce n'était pas le cas. Il jouait sur les deux tableaux, et, franchement, il me semblait échouer dans les deux cas. Fallait-il alors parler d'un troisième sexe ? Je ne le pense pas. Pour que cela fût possible, il eût fallu qu'il représentât quelque chose de nouveau, d'inconnu. Ce n'était pas le cas. Il participait aux deux genres connus, et jouait alternativement le rôle de l'un et de l'autre. En tant que spectateur, je ne trouvais pas son jeu réussi. Comme acteur, je me considérais comme un bon professionnel. J'avais fini par accepter le fait que je ne ferais qu'une carrière alimentaire dans le film publicitaire, et parfois de la figuration. Ma vraie

vocation était d'être écrivain, le reste importait peu. À présent, j'étais heureux de ne pas être un véritable acteur, de ceux qui vivent à l'écran des vies extraordinaires d'aventures, de dangers, d'amours, etc. alors que dans leur vie réelle, ils ne prennent aucun risque et vivent les rites ordinaires des célébrités de leur temps : égotisme et narcissisme. C'est bien s'ils ont su s'adapter à cet état, s'y sentent à l'aise, car en général ils ont du talent ! Mais pour moi, c'était devenu l'image même de l'enfer : n'être jamais qu'une image d'une vraie vie qui se vit dans un ailleurs inexistant. Une vie en trompe-l'œil. C'est cet enfer-là que je croyais voir dans le jeu maniéré de Lewis. Il ne connaîtrait jamais la joie d'être homme ou d'être femme, il jouerait la comédie d'un entre-deux stérile. J'en éprouvais parfois une tristesse insoutenable qui me rendait injuste avec lui, ou elle. Injuste, car je lui reprochais d'être ce qu'il était. J'avais de l'amitié pour lui et la sympathie était réciproque, mais il me donnait parfois l'impression d'être une femme qui aurait pu me désirer alors que j'éprouverais pour elle une profonde répulsion ; malheureusement, il n'était pas femme et je ne pouvais pas éprouver pour elle une amitié délicate et sans désir. Heureusement, il ne m'a jamais fait la moindre avance. Nous étions libres de ce point de vue, je n'étais pas son genre. Son

genre, c'était le narcissique Louis-Louis. Je comprenais l'absurdité de mon reproche, mais j'avais du mal à m'en débarrasser. Heureusement, j'aimais nos conversations et ce qu'il m'apprenait de l'histoire de son pays, de la vie à Samoa, etc. Lorsque la conversation était lancée, ses qualités humaines l'emportaient sur ses particularités de genre... mais elles revenaient, suite à un propos, une réflexion... alors ma tristesse me rendait presque hostile. Lewis était trop fin pour ne pas s'en rendre compte. Un jour il me demanda :

- Tu crois que je suis un monstre ?
- Non ! (J'étais gêné) disons... je n'ai pas l'habitude d'être ami avec un homme « comme une femme ». Chez nous les homosexuels sont un groupe particulier, comme une tribu, une *aïga* de chez vous. J'en connais certains dans mon métier, mais je ne les fréquente pas pour des conversations amicales. Ils ont leur vie à eux.
- Et mon Louis-Louis, tu ne le fréquentes pas ?
- Je ne le connaissais pas avant ce film à Samoa.
- Il n'est pas ton ami ?

- Il est une connaissance... C'est différent. Avec lui, je ne parle pas des choses qui m'intéressent. On travaille ensemble, c'est tout.
- Et moi, je suis ton ami ?

Il avait eu une moue qui, je le suppose, se voulait touchante et, pour moi, n'avait été que ridicule. Sitôt le ridicule perçu, je m'étais retrouvé perplexe entre chagrin et pitié. Je ne savais pas trop quoi répondre :

- C'est trop tôt pour le dire... disons que j'éprouve de la sympathie pour toi. J'aime nos conversations, quand tu me parles de Samoa, des Stevenson, de ta vie ici...
- Moi, ce qui me plaît en toi, c'est que tu es différent. L'ennemi de la vie sur une île comme la nôtre c'est l'ennui. Regarde, chez nous la vie est facile, le climat est doux et régulier, sauf quand nous avons les typhons et les éruptions volcaniques (en baissant la voix, d'un ton de confiance, il me dit : « Il m'arrive parfois de souhaiter le réveil du volcan de Savaiï ! ») Puis, d'un ton plus uni, il enchaîna : nous n'avons pas besoin de murs à nos maisons, ni de feu pour nous chauffer. On a des fruits, des légumes, de la viande et du poisson sans effort. Nous ne sommes pas

très nombreux, 135.000 à Oupolou et 45.000 à Savaii. Notre vie est simple... peut-être un peu plus compliquée pour nous les *fa'afafine*, mais pas beaucoup.

- De quoi te plains-tu ? Tout va !
- Mais non, tu ne comprends pas ! Nous vivons dans l'ennui, tout est toujours pareil. Chez vous, avec les saisons vos pays changent quatre fois par an. Chez nous, rien ne change, ou presque... Et puis, nous n'avons pas de raison de vivre ! Ceux des îles américaines, les Samoans de là-bas (il avait fait un geste désignant l'océan), ils s'engagent dans l'armée américaine, ça leur donne une raison de vivre, ils défendent l'Amérique ! Mais nous, nous sommes indépendants, nous n'avons rien à défendre... qui voudrait nous attaquer ? Même les Japonais ne sont pas venus jusqu'ici pendant leur guerre contre les Américains. Tu vois, on n'intéresse personne !
- Mais les Américains sont venus à Opoulou pendant la guerre...
- Justement ! C'est pour ça que nous avons compris qu'il nous manquait une raison de vivre. Les soldats qui venaient ici, ils vivaient pour gagner la guerre contre le Japon. Et

nous, nous ! nous étions là, tout simplement... comme les cocotiers !

- Mais je croyais que les Samoans étaient très religieux. Je n'ai jamais vu autant d'églises et de temples...
- Dieu, Jésus-Christ, cela nous donne une raison d'espérer, pas une raison de vivre.

Sa remarque m'a rendu muet. Je ne pouvais pas lui parler de ma foi. Je veux dire cette expérience d'une vision réelle qui avait eu pour conséquence de me faire éprouver un sentiment immense d'amour face à une lumière indescriptible. Je ne pouvais pas lui en parler, le faire eût été jouer les prophètes, les illuminés du bocal. De plus, il était dans un tel état d'abandon au spleen insulaire, et métaphysique - quelque chose comme Baudelaire dans sa désespérance esthétique, que mes paroles auraient sonné faux. Lewis me faisait comprendre qu'il est des réalités pour lesquels nous n'avons pas encore trouvé la parole adéquate. C'est peut-être normal puisque le langage de l'univers, tel que les sciences nous l'enseignent, nous montre l'étendue de nos ignorances. Les contextes dans lesquels nous vivons ne semblent pas propices à l'invention d'un langage de la prière qui ne soit pas les déraisons homicides qui nous sont coutumières.

Et pourtant, j'avais une raison de vivre, car la vision m'avait en quelque sorte appris la prière. Pas celle qui se récite en formules établies, et s'apprend dans les contextes qui lui sont propres. Il est bon qu'il en soit ainsi puisqu'il faut naître dans un contexte dont l'évidence s'impose à nous. Cette prière issue du contexte de naissance est un premier pas. Le premier pas est bon s'il prépare le second. Il n'est pas bon s'il l'interdit. Je ne prétends pas savoir comment faire le second pas, c'est la raison pour laquelle je ne suis pas un prophète, un théologien ou un faiseur de religion. Je ne suis qu'un écrivain, j'écris pour être dans le débat des gens honnêtes de mon temps. J'écris pour joindre ma prière à celle des vivants et des morts de tous lieux et temps. Tout ce que je suis capable de faire se résume en une description de l'apparence que prit, pour moi, ce second pas.

Ce n'est pas une prière qui demande, bien qu'elle puisse demander. C'est une « mise en présence ». L'expression qui me semble convenir est celle de ma mise en présence de cela que nous appelons Dieu. Cette « mise en présence » m'est facilitée par le souvenir de la vision de cette lumière d'amour qui autrefois me bouleversa. Cela ne revient pas lors de la « mise en présence »... et j'en suis heureux, car si cela revenait alors, je serais trop bouleversé pour être

libre. Cela ne revient pas tel quel... mais il y a quelque chose qui vient et dont la moins mauvaise formulation est de dire que c'est une joie. Une joie qui n'a pas de raison autre que cette sensation que ma « mise en présence » a été acceptée sous la forme d'une autre présence, celle, je suppose, de ce que nous appelons Dieu. C'est ainsi que la prière devient « une mise en présence » devant la présence de ce que nous appelons Dieu. Je reconnais l'authenticité de cet instant à l'intensité de ma joie. J'insiste sur le fait que cette joie n'a pas d'autre raison que la présence. Car il m'arrive d'accéder à cette prière dans des moments de grandes tristesses. Dans ces moments, la joie de la prière n'atténue pas la tristesse, elle s'y ajoute, et, peut-être, la rend supportable. Cette joie-prière survient parfois en rêves. Ce sont des rêves magnifiques.

## Chapitre 12

C'était un vendredi. Je savais qu'il n'y aurait aucun tournage jusqu'au mardi suivant. L'équipe serait trop occupée à faire la fête pour penser à autre chose. Ils allaient faire la tournée des boîtes de nuit, y compris celles des *fa'afafine* où Lewis et Louis leur serviraient de guide. Pendant deux jours et deux nuits, ça boirait sec jusqu'au matin. Ils créeraient à Apia ce que Mademoiselle Chanel avait brièvement vécu lors de son séjour à Hollywood : « le Mont-Saint-Michel de la fesse et du sein ». Religion oblige, l'orgie prendrait fin le dimanche, très observé dans l'île où les églises et les temples étaient pleins. Repos dominical relatif, mais il leur faudrait le lundi pour se remettre des excès du week-end. Ça m'arrangeait ! J'avais décidé de prendre le car pour Tiavéa et d'y passer au moins trois jours.

Dès l'ouverture du centre commercial d'Apia, je suis allé m'acheter un sac à dos, une moustiquaire et un sac de couchage. De retour au Sheraton, j'ai ajouté au sac de couchage quelques vêtements de rechange et ma trousse de toilette. Sac au dos, je suis allé jusqu'au marché aux puces, près du marché aux poissons du port, il avait ouvert quatre heures plus tôt, il

était presque dix heures et il n'y avait plus grand-chose à vendre. Poissonniers et poissonnières pliaient bagage. Parmi des masses de glaçons fondants, il ne restait que quelques poissons luisants invendus, des petits tas d'oursins beiges et noirs, des coquillages multicolores et des crabes entassés dont les pattes pointues s'agitaient dans le vide. Persistait, tenace, le fumet des fruits de Neptune, une odeur pas désagréable, pas encore. Cela exhalait une senteur océane et organique, un mélange que je connaissais bien, le parfum des plages de Bréhat à marée basse et l'enivrante fragrance de l'intimité de Mireille. Cela me mit de bonne humeur alors que j'attendais le car marqué « Fagaloa », il s'arrêtait à Tiaéva. Je me renseignais auprès d'un groupe de Samoans qui attendait que l'un des cars qui faisaient la ligne Apia-Aleipata (la partie ouest de l'île) fût plein et pût commencer le voyage. Avant le départ, tous les cars (vers l'est, l'ouest et le sud) tournaient entre deux arrêts principaux : celui du marché aux puces où j'attendais, celui du marché central de la rue Fugalei où d'autres passagers montaient dans les véhicules. Les cars ne prenaient le départ que lorsqu'ils avaient fait le plein de passagers, raison pour laquelle les horaires étaient approximatifs.

Ces autocars, une bonne quinzaine, n'étaient pas de première jeunesse, tous étaient de vieux modèles américains, des Ford et des *Wayne Blue star* qui fumaient en abondance à bas régime, à l'arrêt, et au démarrage. Ils avaient autrefois transporté les petits Américains à l'école. Samoa les recyclait pour en faire ses transports en commun. De leur origine, ils avaient gardé la structure et le moteur. Pour le reste, équipés de dures banquettes en bois ils étaient devenus des objets d'art, des sortes de « ready made » samoans. Cela rapprochait les cars de l'art du tatouage.

En effet, j'en vis un dont le motif répété sur toute la carrosserie était un Mickey de Walt Disney dont les oreilles noires sur fond rose ressemblaient bizarrement à des ailes de chauvesouris, il était poursuivi par une Daisy plus amoureuse que jamais (petits cœurs rouges flottant autour de ses oreilles). La souris Mickey alternait avec des roussettes. Ces grosses chauvesouris que les gens d'ici appellent *Pe'a* : on sait que ce mot désigne aussi le plus célèbre des tatouages samoans. Alors que les cars tournaient entre le marché central et le marché aux puces à la recherche de passagers, j'avais loisir d'observer ce défilé d'art mobile. Malgré la fumée des pots d'échappement, j'attendais avec

une sorte d'impatience ravie le retour des plus beaux modèles. Il y avait de tout, du religieux au sportif, en passant par le n'importe quoi, comme l'autocar de style « Mickey en vampire ». Alors que ce dernier stoppait pour prendre des passagers, il allait vers le Sud du côté des plages de Maninoa, j'en ai profité pour jeter un œil à l'intérieur. C'était, toute proportion gardée, une version mobile du « Palais idéal du facteur Cheval » (ce chef-d'œuvre d'art brut ou naïf bâti quelque part dans la Drôme, qui emballa les surréalistes et André Malraux) : des coquillages, un petit requin empaillé (oui !), des totems de dieux polynésiens qui tirent la langue... et pour finir : des tissus d'écorces alternaient avec les pagnes de couleurs vives pour tapisser l'intérieur. Confondant !

Pour le religieux, j'ai retenu Jésus et Marie, en portrait, genre Renaissance ou baroque italien revu par le douanier Rousseau, avec cette légende sur le bleu des cieux (pas d'effets de « sfumato ») : « Vous y serez déjà » ... slogan osé, si l'on considère les accidents automobiles. Il faut croire que la foi rend les gens d'ici impatients. Ce n'est qu'après deux heures de route que j'ai compris l'innocence du slogan : les voyages en autocar à Samoa sont sans risque, la vitesse de pointe ne dépasse pas les quarante, et

la moyenne doit être d'une dizaine de kilomètres à l'heure : un arrêt toutes les cinq à dix minutes.

Celui de la ligne « Fagaloa », le mien, était le plus sportif du lot. Sa carrosserie célébrait l'équipe nationale de rugby : *Manu Samoa*. Le fond était bleu ciel avec un liseré rouge (comme le maillot de l'équipe), ce sont aussi les couleurs de base du drapeau national. Sur ce fond, le supporter avait mis en image ses dévotions nationalistes, sportives et religieuses : à partir des fenêtres (sans vitres) jusqu'au bas du véhicule, au centre de la longue carrosserie, il y avait le blason de l'équipe nationale entouré de deux branches de lauriers, puis un cercle rouge surmonté d'une croix latine de même couleur faisait le tour du blason dont la partie inférieure était d'un bleu intense, celui du ciel ou de l'océan où flottaient quatre étoiles blanches plus une plus petite, elles représentent la constellation de la Croix du Sud (motif identique sur le drapeau national). Ce ciel océanique était surmonté au milieu de sa ligne d'horizon par un cocotier entouré de petits points verts, des plants de taros ou de kavas stylisés. Au pied de l'ensemble, des lettres rouges disaient **SAMOA RUGBY UNION**. Le motif était reproduit sur l'autre face de la carrosserie, sur le capot, l'arrière du véhicule, ainsi que sur les garde-boue avant, qui

élargissaient le capot. Pour le reste, l'artiste n'avait pas craint la surcharge : portraits de joueurs légendaires (David Lemi, Tusi Pisi, Brian Lima...), fleurs d'hibiscus, cocotiers, plants de taros dont les feuilles ressemblent à des oreilles d'éléphant (taro : un tubercule considéré comme un plat national), et des ballons ovales flottant entre les poteaux pour signaler les essais transformés. Je les avais d'abord confondus avec des noix de coco, ou, baroque italien oblige : des putti ratés. L'habitacle faisait dans la même célébration. Le fond était blanc, comme les shorts des joueurs (là, rien à dire : l'équipe de Brest a les mêmes). Et sur cette paroi blanche, à nouveau des ballons ovales semblables à des noix de coco, et les paroles du *Siva tau* peintes en lettres noires. Ce chant de guerre est mimé et chanté par les équipes (VII, XIII et XV) avant chaque match. Jusque-là, ça restait enthousiaste, mais relativement sobre dans le contexte des arts mobiles samoans... mais il y avait le plafond. Suspendus à du fil de pêche, des dizaines, une centaine peut-être, de mini-ballons ovales et de petits cœurs rouges en matière plastique ballaient dans les trépidations de la route et du moteur. Ils étaient haut perchés, mais les passagers les plus grands devaient courber la tête pour ne pas être aveuglés par l'amour rugbystique du propriétaire/chauffeur du

véhicule. Dans sa cabine, elle n'était pas délimitée et fermée, c'était un festival d'écharpes de supporters placées en guirlandes avec des colliers de fleurs, des logos et blasons des clubs des îles : plus de 120 clubs. À se demander s'il pouvait encore voir la route. Quelques secondes avant le départ, dans un micro crachotant, avant de nous mettre plein pot une version rap du *Siva tau*, il nous avait annoncé sa situation d'artiste-supporter-propriétaire-chauffeur. Puis, à mon soulagement, il dégagea l'encombrement du pare-brise. J'ai demandé une traduction de l'hymne « rapé » à mon voisin, il m'a dit « c'est un chant de guerre, comme la Marseillaise ». Mon voisin était un homme instruit qui allait à Vailele, près de l'aéroport de Fagalii. Désignant des phrases inscrites sur la carlingue, il m'a traduit quelques paroles du chant des rugbymen : *Leaga o lenei manu e uiga ese Le manu Samoa* (« Car ce guerrier est unique Le guerrier de Samoa ») ; *Samoa ! Tatou o e tau le taua !* (« Samoa ! Allons à la guerre ! »). Cela me rappela ce que j'avais lu autrefois dans le journal de bord de La Pérouse, alors qu'il était sur une des îles de l'archipel :

« Nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme ; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux, et leurs traits

annonçaient une férocité qu'on ne remarquait pas chez les femmes. »

Les Samoans d'aujourd'hui me semblaient plus pacifiques, ils avaient appris à aimer leur prochain comme eux-mêmes. Formule ambiguë quand on l'applique à des gens qui avaient eu coutume de manger du « cochon long ». Mais à présent, tout leur esprit guerrier s'était reconverti dans le rugby... et la castagne dans les bars, le samedi soir... avant la messe dominicale. C'était assez sain, et l'on pouvait vivre dans ces îles sans craindre de devenir un pot-au-feu.

La route longeait la côte. Le car s'arrêtait à chaque village et entre les villages. Cela ne me déplaisait pas, je n'étais pas pressé, j'admirais le paysage et les gens. Au risque de recourir aux clichés, je dois dire que le spectacle était magnifique : l'océan, les plages, le lagon à gauche, la jungle à droite : le bleu, le vert ; le vert, le bleu ; et les villages multicolores, toutes les nuances des bruns exprimées à partir des toits et des murs des maisons jusqu'aux peaux ambrées des villageois vêtus de couleurs vives et fauves : c'était Gauguin à Tahiti. Il y avait là une image du paradis, due pour une part à la relative nudité des corps selon l'imaginaire biblique. Certes, villageois et villageoises n'étaient pas nus comme le sont Adam et Ève sur les tableaux des

maîtres d'autrefois : je pense aux nus prudents de la fin du Moyen-âge. Mais on sentait qu'ici la nudité était naturelle, les corps étaient libres. Je sais bien qu'il y a dans mon idée une part d'affabulation. La réalité est toujours plus complexe que nos perceptions premières, et mes discussions avec Lewis m'avaient montré le poids de l'ennui sur la vie insulaire. Je n'en doutais pas, mais je gardais en mémoire tous les passages du livre de grand-père où il parle de la simple joie de vivre, par exemple :

« Le Grand Esprit nous a donné des mains pour que nous puissions cueillir les fruits des arbres, ramasser les bulbes de taro dans les marais [...] pour jouir des délices de la danse, du jeu et de tous nos divertissements. » (p.85)

Et ce passage, qui s'applique à la perfection à mon esprit voyageur :

« On gagne rarement à atteindre plus rapidement le but de son voyage. Le Papalagui se précipite toujours vers un but. La plupart de ses machines servent à l'amener plus vite vers ce but [...] Le Papalagui court donc à perdre haleine toute sa vie et oublie de plus en plus ce qu'est marcher, se promener, aller joyeusement vers un but qui vient à notre rencontre sans que nous ne l'ayons cherché. » (p.80)

Un des aspects sublimes de la vie se trouve dans ses contradictions. Alors que je relisais ces passages du livre de Touyavii, j'étais dans un vieux *Wayne Blue star* fabriqué aux États-Unis dans les années quatre-vingt du XXe siècle. C'est grâce à cette machine que j'atteindrai Tiavéa dans quatre à cinq heures et non dans deux ou trois jours, à pied ou en pirogue... sans parler de l'avion qui m'avait mené jusqu'à Samoa. Je veux bien admettre que la marche à pied, pour le plaisir, à la Jean-Jacques Rousseau, m'aurait donné d'autres joies (et d'autres fatigues)... mais que de beautés autour de moi, et à chaque arrêt de l'autocar ! Les paysages, les gens, les parfums quand, à l'arrêt ou au démarrage, la brise ne nous renvoyait pas les fumées du moteur à l'intérieur du véhicule : les fenêtres n'avaient aucun vitrage, l'air circulait librement à l'intérieur du car.

Le renouvellement des passagers était un spectacle ininterrompu. En fait, il n'y avait pas d'arrêts fixes, sauf dans les villages, et encore ! Si le village était un peu long (disons, des maisons et des cases sur cent mètres), un ou plusieurs passagers à quelques dizaines de mètres les uns des autres pouvaient faire signe au chauffeur, qui invariablement s'arrêtait. C'était plus ou moins la même chose avec les

passagers qui demandaient à descendre. Au rythme des arrêts et selon les passagers descendants et montants, le car était parfois aux trois quarts vide ou plus que plein. C'est ainsi que je me suis retrouvé avec une imposante dame sur les genoux. Impossible de lui céder ma place, à Samoa ça ne se fait pas ! Les dames prennent vos genoux. Remarquez, elle m'a demandé la permission. Pour la forme... je n'ai pas eu le temps de répondre qu'elle avait déjà pris place. Elle était un peu lourde, mais pas désagréable, et très polie de la fesse. La situation nous rendait proches, elle m'a fait la conversation : d'où je venais, où j'allais, elle venait de rendre visite à sa fille qui venait d'accoucher d'une fille... et si j'avais des enfants, un fils, les fils c'est bien, les filles aussi, Tiavéa, c'est un tout petit village, autrefois c'était plus grand, ils ont beaucoup souffert de la grippe asiatique, du temps des Nouveaux-Zélandais, en 45-46, et après ils ont eu le typhon... c'est loin tout ça ! Elle a quitté mes genoux comme elle les avait trouvés, avec politesse et civilité.

Mon voisin suivant me fut moins proche, heureusement : il était énorme, mes genoux n'auraient pas tenu le choc. La place sur ma gauche, près de la fenêtre, était devenue libre. Après une politesse en samoan, *aloha !*, il prit

place. C'était un taiseux qui chiquait du tabac en poudre. Cela faisait longtemps que la pratique en était passée de mode dans le monde entier. Les fabricants de cigarettes y avaient mis bon ordre ! même à Samoa où je n'en avais pas remarqué la pratique. Il était monté dans le village côtier de Solosolo, ça devait encore se faire dans ce petit coin de terre. Sa tabatière était une boîte ronde en aluminium, toute polie et usée, qu'il ouvrit à deux reprises avec dextérité en dépit des trépidations de l'autocar. Il y prit une pincée de poudre noire qui sentait le tabac, et la plaça sous sa lèvre inférieure qui sur le coup montra un rebond comme s'il avait souffert d'un abcès dentaire. Vu sa corpulence, il me compressait un peu sur mon siège, ce n'était pas agréable et je me pris à regretter le contact de la dame sur mes genoux.

Marguerite Yourcenar a écrit que l'écrivain « joue toujours à qui perd gagne », car quoi qu'il lui arrive, il y trouve substance pour un prochain livre : sa vie nourrit son œuvre. L'épreuve ne dura pas plus d'une quarantaine de minutes, le corpulent descendit à Falefa, mais il cracha quatre ou cinq fois par la fenêtre. Heureusement, vu la lenteur du véhicule, et le volume des crachats, compacts et bien lancés, les passagers de l'arrière ne risquaient rien. J'ai pu alors

remarquer le rôle apaisant de la nicotine. J'explique : avant chaque prise (le manque, les gestes pour cracher puis saisir la tabatière, etc.) son corps était tendu, et tout compte fait plus léger. Après la prise, en quelques instants, son corps mollissait, se détendait comme celui d'un dormeur au sommeil profond. Résultat : il était encore plus lourd, plus envahissant. Je suis à fond pour les campagnes anti-tabac.

Il était descendu à Falefa, un beau village du bord de mer, à deux pas des cascades de la rivière qui a donné son nom au village. Une jolie fille avait remplacé le cracheur de glaviots nicotineux, elle allait au village de Falevao, aux pieds du Mont Fao (754 mètres) à mi-chemin entre Falefa et la passe de Lé Mafa, à environ cinq cents mètres d'altitude. L'autocar peinait dans la montée, il allait au pas, et c'était pain béni, car la vallée de Falefa est sublime... l'image même du paradis terrestre. Je sais bien que ces noces splendides du relief et du végétal sont abondantes sur toute la surface de la Terre. Mais j'étais ici et pas ailleurs !

Ils sont nombreux les lieux où la nature exprime ses lois qui, toujours, parviennent avec le temps à créer une harmonie : déserts, montagnes, forêts primaires... fonds des mers.

Ils sont nombreux les lieux où la nature et les hommes s'harmonisent pour créer un paysage : vignobles, champs de blé, polyculture-élevage, prairies et collines du Limousin, des Highlands, plaine du Middle West, la Pampa argentine, les cultures en terrasses du Yémen, de l'Himalaya, de Chine, de Corée, du Japon, rizières d'Indochine, des sources du Niger, et tant d'autres.

Mais j'étais là ! dans la vallée de Falefa... c'est à partir de ce lieu que je prenais conscience de tous les autres !

Ma voisine m'y aidait, elle s'appelait Mariatéouila. C'était un peu long, mais ça lui allait bien. Je comprenais le prénom Maria, j'avais des difficultés avec *Téouila* (té-ou-i-la), j'ai cru que c'était son nom de famille, non. Elle a prononcé son nom de famille, long et compliqué. Je l'ai oublié, mais pas Mariatéouila, qui sonnait si bien et lui allait encore mieux. Elle m'a dit que *Téouila* était le nom d'une fleur de sa vallée, une fleur dont la couleur était proche de celle du rouge au drapeau de Samoa. Pour illustrer son propos, elle me désigna une écharpe de partisans de l'équipe nationale de rugby posée sur le siège du chauffeur du car. La couleur en était bordeaux, un rouge grenat. Je buvais ses paroles. Elle me racontait qu'elle venait de prendre un bain dans

les piscines d'eau douce de la grotte de Piula, derrière l'école méthodiste de Falefa, et qu'après elle s'était fait masser avec de l'huile de coco et des parfums, et que c'était pour ça qu'elle sentait bon. Je la contemplais avec le même plaisir que le paysage de la vallée. Il m'était offert dans un lent travelling avant du car, qui, pesamment, montait vers le village de Falevao où je la perdrai à jamais et garderai son souvenir pour toujours. Depuis un moment, le car longeait la rivière Falefa où elle s'était baignée. L'eau était belle, verte et bleue, selon la façon dont les rayons du soleil l'éclairaient à travers les bosquets d'arbres. J'ai du mal à exprimer la joie que j'éprouvais à contempler ce paysage splendide et cette jeune femme qui l'était aussi.

Mais le plus beau de cet instant était le fait que je ne désirais pas plus posséder le paysage que je ne désirais cette jeune femme. Ma joie me suffisait, je ne voulais rien posséder. La joie était tout entière dans ma contemplation du paysage qui reflétait la femme et de la femme reflet du paysage. Nous étions saisis par la même innocence. Elle avait pris ma main qu'elle avait posée sur son cœur que je sentais battre comme la houle de l'océan dont je voyais le miroir au loin lorsqu'un virage changeait l'orientation du véhicule. Je crois que pendant un instant nous

avons contemplé le monde l'un dans le regard de l'autre, et sa main posée sur ma main sentait battre nos cœurs. Les *homo sapiens* sont capables d'étranges choses.

Puis, de façon aussi soudaine qu'il nous avait saisis, le mystère nous lâcha. Cela ressemblait à un réveil, mais un éveil clair, sans lourdeurs d'insomnies ou de rêves contrariés. Cela ressemblait à ce que dit Gaston Bachelard du réveil du « dormeur éveillé » : un éveil clair, total, qui ne demande au monde que de lui conserver la joie de vivre qui vient de lui être donnée.

Il y a un plaisir étrange à se sentir attaché à une belle femme par un lien qui n'est pas celui du désir. Faut-il parler d'amour ? Pourquoi pas, à la condition d'admettre que cette façon d'aimer n'est pas encore commune. Je la suppose en devenir, cachée en nous. Mais il n'est pas interdit de penser qu'elle est en route, qu'elle vient à nous comme une promesse de temps nouveaux, comme un but qui vient vers un marcheur qui marche pour le plaisir de ses pas. En attendant, nous éprouvions à la fois une gêne et un ravissement devant une sensation qui nous avait portés au-delà de nous-mêmes.

Arrivée à Falevao, un petit village entouré de champs de taro, de bananiers et de manguiers, elle me quitta. Je me levais pour lui laisser le passage, et pour marquer mon respect. Debout dans le couloir du car, avant de se diriger vers la

sortie, elle m'embrassa sur les joues, comme si j'avais été un de ses parents. Il y avait un peu de ça, une parenté spirituelle... encore que je ne crois pas particulièrement à la métempsychose. On ne peut certes pas exclure ce tour de passe-passe des âmes en transite, mais je remarque que les personnes qui y croient m'assurent toujours avoir été précédemment un Louis, XIV, XV ou XVIe, ou bien Marie-Antoinette, une Élisabeth numérotée, ou encore la reine Néfertiti... jamais, non jamais ! un pauvre cul terreux ou une bergère cherchant des puces dans son corsage. Il est singulier que les bêtes à couronne se réincarnent tant et les manants si peu.

Le village de Falevao était charmant. Cet instant du jour, 15 heures environ, donnait une lumière intense. Elle faisait resplendir les innombrables cases qui faisaient face au mont Fao dont la surface était couverte d'une herbe d'un vert si tendre que la montagne semblait un pâtis réservé à des vaches sacrées. Alors que le car reprenait la route, je vis Mariatéouila s'arrêter sur le seuil d'une grande case. Elle se retourna et me fit un signe d'adieu de la main. Je répondis de même. Je ne saurai jamais si elle me vit. Heureusement me restait le paysage, toujours aussi magnifique. Sa splendeur ne cessait d'évoquer la belle passante. Lorsqu'une demi-heure plus tard nous arrivâmes au col de Lé Mafa, le chauffeur eut la délicatesse de s'arrêter un peu plus longtemps que nécessaire à la montée de trois nouveaux passagers. J'ai regardé la vallée de

Faléfa dont la beauté s'était unie à jamais à celle de Mariatéouila.

On doit à Platon, Socrate, etc. une sorte de théorie des reflets qui s'est pleinement exprimée dans le néoplatonisme de l'École d'Alexandrie qui fascina les penseurs de la Renaissance italienne, et dont on entend l'écho aujourd'hui dans une phrase attribuée à Hermès Trismégiste (une synthèse du dieu grec Hermès et du dieu égyptien Thot) : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». La gent qui se pique d'ésotérisme répète cette phrase obscure à l'envi. Ce n'est qu'une métaphore poétique, elle peut, éventuellement, aider à découvrir quelques vérités, ou à se fourvoyer. On l'entend encore de temps en temps, bien que, dès 1508, dans le Codex Arundel, Léonard de Vinci, un génie très respecté dans le monde des choses secrètes, ait écrit : « Dans l'interprétation des phénomènes particuliers, l'analogie entre le microcosme et le macrocosme ne repose sur aucun fondement ». C'est ce que dit la sagesse populaire en français dans le proverbe : « Comparaison n'est pas raison ! ». Plus la pensée s'affine et plus nous voyons que l'univers est complexe et divers.

Un des aspects du problème est de savoir ce que l'en haut veut dire. Pour l'en bas, c'est un peu moins obscur... même si, chaque jour, les connaissances extraordinaires que les sciences nous apportent nous montrent l'étendue de notre ignorance. Ce qui ne manque pas de sel, puisque

si l'on prend au sérieux la phrase attribuée à Hermès Trismégiste (trismégiste veut dire « trois fois grand »), « Ce qui est en bas étant comme ce qui est en haut », nous devons admettre que ce haut, s'il existe, est bien compliqué ! Cette réciprocité entre le bas et le haut contredit la dogmatique socratique qui considère qu'il faut aller en haut et n'en plus redescendre... sauf pour de brefs séjours afin d'essayer d'aider à monter ceux qui sont toujours en bas. J'admets que ces éclaircissements sont obscurs.

Lorsque l'on quitte l'univers de la raison pour entrer dans celui de l'admiration, il n'est plus besoin de comprendre pour admirer. On peut aimer sans connaître, même si la connaissance peut encourager et justifier l'amour. J'admets qu'il est bon de ne pas trop séparer ces deux royaumes de notre humanité, car si la connaissance est totalement absente, l'amour peut devenir une monstrueuse sottise (*dixit* saint Bernard). Regardez l'amour qui a conduit le peuple allemand à confier son destin à Adolf Hitler et vous comprendrez.

Je prends amour et admiration pour des quasi-synonymes, ils sont si proches l'un de l'autre qu'ils se touchent. Vous allez me dire que je ne connaissais pas Mariatéouila, qui ne me connaissait pas non plus. Je n'en disconviens pas. Mais nous avons parlé. Nous avons admiré le même paysage. J'ai perçu la correspondance entre la beauté de la vallée et celle de la femme qui y vivait. Elle a perçu ma perception. Nous sommes

entrés dans la même vision qui nous a transportés dans un ailleurs merveilleux. Est-ce cela qu'Hermès Trismégiste appelle le haut ? Je n'en sais rien, mais c'était autre chose, et nous avons su qu'il en était ainsi. L'instant fut vécu avant que la philosophie n'en cherche la raison. C'est un ailleurs où lorsque je fais l'amour avec Mireille, ensemble nous allons souvent. La foi et la prière le font aussi. J'ai parlé de la tradition néoplatonicienne des correspondances. Mais, j'espère le faire sentir, il y a là, plus qu'une tradition intellectuelle, il y a des millénaires d'expériences empiriques de la dimension spirituelle de l'homo sapiens. J'en donne un dernier exemple que les lignes précédentes permettront, je le souhaite, de mieux comprendre.

Lorsque, entre 1135 et 1151, l'abbé Suger fait reconstruire la basilique de Saint-Denis (première manifestation du style dit « gothique » en Europe – aujourd'hui un quartier parisien très islamisé). Il fit graver sur les portes de bronze doré de l'édifice une proclamation néoplatonicienne, en latin, qui montre la synthèse que fit le christianisme entre le judaïsme et la philosophie grecque, c'est-à-dire entre des expériences culturelles différentes, mais capables de communiquer :

« Ce qui rayonne au-dedans, la porte dorée l'annonce : par la beauté visible, l'âme engourdie s'élève par analogie à la beauté véritable, et de la terre où elle gisait alourdie, elle s'élanche vers le ciel en voyant la lumière de ces splendeurs ».

(Cela s'applique aussi aux vitraux qui font entrer la lumière dans l'édifice.)

Tous les ordres religieux de la chrétienté ont choisi de bâtir leurs monastères en des lieux d'une singulière beauté « pour que l'âme s'élève par analogie [...] en voyant la lumière de ces splendeurs ». Je ne vois pas d'opposition entre ce conseil néoplatonicien christianisé et l'expérience que je venais de faire avec Mariatéouia. Je ne vois pas ce que je pourrais dire de plus. Je suis de l'avis de René Char lorsque dans son entretien poétique « Sous ma casquette amarante » il dit : « Car la vérité c'est quelque-une où le silence entre pour une large part. »

Il était un peu plus de 15 heures lorsque l'autocar me laissa à l'entrée du village de Tiavéa. Il n'était pas grand, une cinquantaine de cases (on dit ici des « *falé* »). J'ai demandé au premier homme rencontré de me conduire au *falé* du chef du village afin que je puisse me présenter et faire les politesses d'usage. Les Samoans ont un sens aigu de l'étiquette. Et sauf dans la capitale où les mœurs sont plus influencées par les usages occidentaux, un étranger qui voyage et s'arrête dans un village doit faire montre d'une politesse samoane. Au cours de nos conversations, Lewis m'avait instruit de ces usages locaux. Il m'en avait même fait

l'historique, car il fut un temps où les marques de politesse étaient très compliquées.

Dans un passé récent, au temps où les familles aristocratiques se disputaient périodiquement le titre de roi, les nobles n'utilisaient pas les mêmes mots que les manants, il y avait aussi des syntaxes différentes. Selon certains anthropologues, il en résultait des situations dans lesquelles si deux nobles parlaient devant des manants, bien que s'exprimant dans la même langue, les deux classes ne comprenaient pas la même chose. Un de mes profs à l'université de Rennes m'a dit qu'au Rwanda l'aristocratie tutsie avait la même pratique linguistique vis-à-vis des Hutus. À Samoa, les hiérarchies complexes ont eu tendance à se simplifier, car la royauté n'a plus cours. Il faut aussi noter que même du temps des rois, leur pouvoir était plus symbolique d'effectif. Si l'on excepte quelques tyrans régnant sur des îlots isolés, la royauté samoane était plus une affaire de prestige que de pouvoir. Et bien qu'il donnât peu de pouvoir sur les gens, ce prestige était un bien en soi.

Le roi était sélectionné par les nobles parmi les hommes qui avaient des titres de noblesse dans cinq familles qui traditionnellement donnaient des rois ; je l'avoue, je n'ai pas compris

la façon dont les scrutins étaient organisés ; multiples et complexes, ils aboutissaient à la désignation d'un roi. En tout cas, il fallait s'assurer des généalogies, réunir cinq lignées royales sur sa tête n'était pas facile, les contestations abondaient... d'où les guerres entre les aïgas... et les renversements d'alliances selon des ruptures d'équilibre compliquées par des marchandages subtils. Dans ces marchandages, les titres et les marques de politesse qu'un parti était prêt à accorder à un autre « de sang royal » ne jouaient pas un rôle secondaire. Ces guerres n'étaient pas très meurtrières, femmes et enfants n'y participaient pas et passaient librement d'un camp à l'autre pour porter de la nourriture et des nouvelles. Il faut dire que jusqu'au XVIIIe siècle, les Samoans ignoraient le fer, leur arme principale était une sorte de sabre massue taillé dans un bois très dur qui pouvait devenir plus meurtrier par l'incrustation de dents de requin. On coupait aussi des têtes. La tête coupée d'un adversaire était un objet de prestige que l'on conservait grâce à des techniques de momification des crânes. Quant au cannibalisme, les gens en parlent peu. Ils en concèdent l'existence. Après 1830, les armes à feu ont été introduites, le christianisme est devenu dominant et la foi très forte. Elle n'a pas empêché les guerres traditionnelles. Les partis samoans

nouant des alliances avec l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Amérique. Et l'on continua à couper des têtes, ce qui scandalisait les missionnaires qui demandaient aux croyants où ils avaient appris de telles pratiques barbares. Les gens ne savaient pas... ils avaient toujours fait ainsi. Certains faisaient remarquer aux prélats que dans la sainte Bible, David avait coupé la tête de Goliath. Ils auraient pu mentionner le cas de Judith et Holopherne, mais le cas de cette femme obscène était une aberration scandaleuse qu'il valait mieux passer sous silence, puisqu'à Samoa les femmes ne participaient pas aux guerres.

En fin de compte, année après année, l'égalitarisme chrétien avait comme en Europe joué son rôle de nivelage relatif. Dans la France du Moyen-âge, il y avait un dicton paysan qui disait : « Quand Adam chassait et Ève filait, qui donc était gentilhomme ? ». Pas plus qu'ailleurs, l'égalitarisme évangélique n'avait aboli le sens des hiérarchies qui s'exprime dans ce que l'on appelle les bonnes manières, elles consistent à échanger des formules marquant une égalité en dignité ou une élévation réciproque, fictive ou réelle.

Mis en présence du chef du village, j'ai récité les formules de politesse, les vœux de longue vie,

de bonheur... enfin, tout le nécessaire. Il y répondit de la façon idoine, avec dignité et bienveillance. Puis, avec la même simplicité, il demanda : « Qui es-tu ? » J'ai répondu que j'étais le petit-fils de Touyavii de Tiavéa. Que ma mère était sa fille née de sa rencontre avec une femme de mon pays, la France, ma grand-mère Pauline Micouën. J'ai l'impression que je manquais de cohérence dans mes propos, je donnais des lieux, des dates, des faits (le peu que j'en savais)... j'étais ému. Il l'était de plus en plus alors qu'il m'écoutait. Il soupirait, se raclait la gorge, respirait bruyamment, ne posait aucune question, et par sa gestuelle sobre ne cessait de m'inviter à poursuivre. Assis sur un grand fauteuil en rotin au dossier imposant qui ressemblait à une queue de paon, ses mains alternativement quittaient les accoudoirs, se posaient sur ses genoux, puis s'élevaient en l'air dans des battements d'impuissance. Nous étions assis de biais sous une véranda qui bordait le *falé* face à la mer. Nous ne nous faisons pas face, les Samoans, à l'instar de nombreux peuples asiatiques, évitent le face-à-face qui est considéré comme une inconvenance : signe d'hostilité, ou de très grande intimité. La règle est de s'asseoir de biais et de se parler face au vide tout en échangeant de brefs regards. C'est ainsi que je percevais son désarroi, dans une sorte de diagonale du fou sur

l'échiquier de cette véranda dont le plancher en bois faisait alterner les cases sombres et claires.

## Chapitre 13

Enfin, je me suis tu. J'avais dit à mon cousin qui j'étais... car il était mon cousin ! Il était le fils du fils de Touyavii. Il portait un nom difficile à prononcer : Nabakatokeia. Il m'expliqua interminablement la généalogie de notre famille. Il insista longuement, je dirais même lourdement, sur le fait que **nous** étions une des cinq lignées d'où étaient issus les rois de Samoa. Il m'expliqua la façon dont les rois de Samoa étaient choisis par une assemblée de nobles samoans, autrefois... c'était si compliqué que je n'y ai rien compris ; ça ressemblait à l'élection du doge de Venise par l'*arengo* (l'assemblée populaire), un truc tellement tordu qu'invariablement les mêmes familles se succédaient au pouvoir. J'ai trouvé cette insistance et ces longs développements sur notre pédigrée aussi lassant que le duc de Saint-Simon quand il se lance pendant des pages et des pages dans ses généalogies. Je veux bien que l'on soit fier de ses ancêtres... mais enfin ! si le seul accomplissement d'une vie est de venir d'ici et non de là pour se satisfaire de faire croître un arbre dans la forêt, c'est un peu court. D'autant que, plus on va chercher loin dans ses origines biologiques et plus on a de chances de trouver

des imbéciles. Tenez ! prenez le cas des Saxe-Cobourg, des Bourbon, des Habsbourg... avec beaucoup de chance : une intelligence par siècle, mais une abondance de gens normaux, et des crétins à foison... comme tout le monde.

Le seul avantage de son long discours fut de me lasser et ce faisant de calmer l'émotion qui, me semblait-il, avait rendu ma présentation confuse. L'était-elle vraiment ? Je ne le saurais dire... car mon émotion avait gagné en intensité alors qu'il me communiquait la sienne par ses silences, ses soupirs, ses gestes de muette impuissance. Après que j'en eus fini, il dit simplement : « Mon cousin de France est donc un Papalagui ! » Puis, sans transition, il se lança dans sa généalogie. J'entends qu'il me disait ainsi à tête reposée, toute émotion jugulée, qui il était et nos communs liens du sang. Je l'ai dit, cet arbre généalogique dont je ne connaissais pas les fruits ne m'intéressait guère, il le construisait d'une voix monotone, sans émotivité perceptible. J'avais suffisamment étudié Claude Lévi-Strauss pour comprendre qu'à Samoa, les grandes familles étaient à la fois matrilineaires et patrilineaires... et j'écoutais le cousin d'une oreille de plus en plus distraite. C'était, à l'évidence, un discours bien rodé, une tradition qui faisait partie de ces obligations que l'on

accomplit sans ferveur, sans y croire ou n'y pas croire, sans autre élan que celui d'un passé sans cesse recommencé et à peine modifié par l'ajout d'une génération après l'autre. J'ai compris que c'était sa façon à lui d'apaiser son émotion. Quand il en eut fini, je lui ai dit d'ajouter un rameau à son baobab : Pauline, maman, papa, moi, Mireille et le petit Paul. Il se mit debout, vint vers moi, se pencha et me prit dans ses bras. Alors, tout en sanglotant il répéta ce qu'il avait dit à la fin de ma présentation : « Mon cousin de France est donc un Papalagui ! » J'en fus fort surpris. L'émotion me reprit, je me levais à mon tour et répondis à son embrassade, et, presque, à son sanglot.

Il y avait dans cet instant, outre un excès par rapport aux mœurs occidentales contemporaines, un anachronisme surprenant. Ces émotions, ces larmes et ces embrassades vertueuses évoquaient la littérature de Jean-Jacques Rousseau dont les débordements larmoyants ont marqué le dix-huitième siècle. On se souvient peut-être qu'un de mes ancêtres bretons, Louis-Marie Micouën, celui qui avait offert la fameuse longue-vue à Lapérouse avant son départ de Brest, était un fanatique de Jean-Jacques Rousseau. Le XVIIIe est un siècle qui a mêlé des torrents de larmes vertueuses aux ruissellements

sanglants de la guillotine... sans compter, dans la foulée, l'apport considérable des batailles napoléoniennes. Un siècle riche en paradoxes puisque ce fut celui où les rois en Europe ont aboli la torture... rétablie depuis en Russie, rétablie puis abolie en Allemagne, et pratiquée sans interruption depuis des siècles dans le monde musulman. Et puis, il y a l'Asie et l'Amérique Latine...

Cela prouve ce que l'on sait déjà : l'espèce humaine est dotée de fortes tendances homicides, qu'elle essaye de combattre avec plus ou moins de succès selon les peuples et selon les moments de leur histoire. Il faut voir dans notre cruauté et dans notre lutte contre elle un signe de plus de notre supériorité sur les animaux, une liberté que nous devons apprendre à diriger... cela s'appelle **les** civilisations, certaines y réussissent mieux que d'autres, soit dans l'exhibition et l'usage de la cruauté, soit dans sa mise sous contrôle, soit dans l'un et l'autre selon les situations. Je n'étais pas au bout de mes surprises aux côtés de ce cousin, proche par les liens du sang, lointain par ailleurs... mais qui allait se révéler incroyablement proche, et en tout cas passionnant, dans le domaine des idées.

Alors que le jour commençait à décliner, nous avons engagé la conversation à propos de grand-

père. Il m'a dit qu'il avait eu deux femmes, une avec laquelle ils s'écrivaient des lettres, ma grand-mère ; une avec laquelle il vivait, sa grand-mère à lui, la mère de son père. Tous étaient morts en septembre 1981, l'année de la grande tempête, du typhon et du tsunami qui avaient détruit Tiavéa et les villages de la côte. Je lui ai demandé si grand-père avait lui aussi été tué par le typhon :

- Non, il a survécu avec moi... mais pas longtemps. Il est mort l'année suivante.
- Tu as donc perdu ton père en 1981 lors du typhon ?
- Mon père qui était le demi-frère de ta mère, ma mère, ma grand-mère, deux sœurs, des oncles, des tantes... dans cette partie de l'île, il y eut tant de morts que nous ne savions plus qui pleurer. D'ailleurs, tu vois, quarante ans plus tard, le village est toujours petit, nous sommes une centaine, des survivants d'autres villages qui sont venus chez nous... nous étions les chefs. Notre aïga comptait plus de mille personnes.

Un puissant coup de gong, un roulement de quelques secondes, interrompit la conversation. Mon cousin me dit que c'était les vêpres, qu'au second coup du gong, le « Sa » commencerait, il

devrait prier jusqu'au troisième roulement. Il m'avait dit « vêpres » parce qu'il était catholique et pratiquant, mais le mot « Sa » en samoan signifie « instant sacré », je ne sais pas s'il s'agit d'une pratique introduite par les missionnaires ou s'il s'agit d'une croyance ancestrale que les missionnaires ont christianisée. Je demandais à mon cousin combien de temps dureraient ces vêpres, il allait me répondre lorsque le second grondement retentit. Tout s'arrêta dans le village, bien qu'il ne débordât pas d'activités avant le premier roulement. Moi qui avais l'habitude de la prière, je ne parvins pas à me mettre en état d'oblation dans ce contexte qui me semblait encore exotique, c'est-à-dire trop théâtrale pour être vrai. Le soleil était presque couché lorsque le troisième coup de gong retentit ; à ma montre, il était près de 19.00 heures, je pense que l'affaire n'avait pas duré plus d'une vingtaine de minutes.

La conversation reprit dans le clair-obscur de la nuit qui venait à peine de commencer. Je lui fis mes condoléances pour les morts du typhon de 1981.

- Aujourd'hui, c'est loin, dit-il, mais tous ces malheurs sont durs à réparer, et impossibles à oublier. Parlons d'autre chose, veux-tu. As-tu lu le livre de grand-papa « Le Papalagui ?

Je sortis de ma poche mon vieil exemplaire des éditions Aubier-Flammarion, le lui montrais. Je précisais que Touyavii l'avait envoyé à Pauline avec une lettre datée du 10 juillet 1981, sa dernière lettre conservée par grand-maman, ai-je ajouté. « Il est mort le 10 février 1982, dit-il, te souviens-tu de ce qu'il disait dans sa dernière lettre ? »

- Je ne sais pas si c'était la dernière... en tout cas, c'est la dernière conservée par Pauline et que le notaire de Brest m'a transmise. Il disait à grand-maman qu'il l'aimait. Il parlait longuement de choses historiques, Staline, Hitler... enfin, des guerres. Il était triste, il trouvait que Samoa ressemblait de plus en plus à ce qu'il n'avait pas aimé en Europe, ce qu'il appelait et appelle dans son livre « la maladie des choses ». Il parlait d'un frère mariste canadien qui lui avait appris le français. Je me souviens de la fin de sa lettre, l'expression m'a marqué, il écrit : « *Je prie pour que le Grand-Esprit guérisse le Papalagui de la maladie des choses.* »
- Il savait qu'il allait mourir, il sentait que notre aïga allait subir une grande épreuve. Un mois avant le typhon, il passait ses journées à prier dans notre église... celle que le typhon a emportée. Le frère mariste s'appelait Pierre-

Jérôme, un Québécois de Montréal, il nous a appris le français dans le village.

C'est vrai, le cousin parlait un français admirable, avec, de temps en temps, une pointe de cet accent délicieux de nos cousins du Canada, tabarnac ! Il y eut un long silence. Un jeune homme apporta une lampe-tempête qui nous permit de lire le livre de grand-père dont mon cousin Nabakatokeia venait de me montrer son propre exemplaire. Il était aussi usé que le mien. Dans la nuit de plus en plus somptueusement éclairée par les étoiles de l'hémisphère sud, il me dit : « Tu sais, notre grand-père n'était pas un homme ordinaire, il voyait les choses. En plus il était un homme grand et fort, il pouvait nager presque aussi vite et longtemps qu'un dauphin ! »

J'ai aussitôt vu l'îlot des dauphins de mon île de Bréhat. Cet îlot sur lequel nos deux amoureux avaient fait l'amour ; à présent, j'en avais la certitude ! C'est là que maman avait été conçue... conjecture hasardeuse, j'en conviens, mais cette parole de mon cousin me semblait confirmer toutes mes intuitions. Et puis, il y avait au-dessus de nous ce ciel splendide qui autorisait tous les rêves. On dit que « la nuit porte conseil », je suis prêt à le croire si on ne la passe pas à dormir, mais à rêver. Un des quelques

regrets que me donne ce que l'on appelle « la vie moderne » est de me sentir rarement « en bonne compagnie ». J'exclus de ce jugement les liaisons sentimentales, elles sont d'une nature différente, agréables et douces en général, infernales par exception. J'exclus aussi les bons auteurs, ceux que l'on lit au calme, qui vous parlent à l'oreille, que l'on déclame parfois pour le plaisir de les entendre. Ils sont de bonne compagnie, ne demandent rien, ils donnent beaucoup et me font, lecteur, l'ordonnateur d'une brève résurrection : celle d'un livre mort de ne plus être lu. Non, je veux parler de ces accompagnements ordinaires : relations de travail, de voisinage, de ces formes de socialisation qui ne sont pas désagréables, peuvent être indispensables, mais ne donnent pas cette sensation délicieuse d'être « en bonne compagnie ». J'éprouvais cette sensation, autrefois, à Bréhat, lorsque j'étais avec grand-maman. Pauline n'était pas de ces personnes qui vous étouffent d'une affection sirupeuse... elle vous contrôlait par des façons subtiles. J'ai parfois été tenté de me révolter... mais je sentais qu'elle m'aimait et qu'il y avait en elle une sagesse trop puissante pour qu'elle puisse mal orienter ma vie... alors, je la laissais faire. Pendant les longs étés sur l'île nous vivions côte à côte dans une harmonie tranquille. Elle me parlait de son travail de banquière qui me

donnait des sensations de réprobation admirative (si je puis me permettre cette comparaison osée : Pauline, c'était, béquille en moins, le pirate Long John Silver, de « L'île au trésor » de Stevenson). Elle me parlait de tout et de rien tout en gardant ses secrets, ou presque. Elle ne fit que de brèves allusions, mais combien puissantes, à la Grande Guerre, celle de 14-18 ; son action dans la Résistance ; sa *Distinguished Service Cross* ; sa déportation ne furent qu'évoquées. Elle ne me parla jamais de Touyavii. Et pourtant, elle me légua son journal intime qui me dévoilait ce qui, en général, reste caché à jamais. J'aimais chez grand-maman Pauline la façon dont elle m'aimait tout en gardant ses secrets, alors qu'elle avait prévu de me léguer son Journal, beaucoup plus tard, en un temps où elle jugeait que je serais en âge d'en faire usage pour mieux diriger ma vie, et mieux cacher mes propres secrets.

Du temps où nous passions ensemble l'été sur l'île, rien de tous les secrets de grand-maman ne m'était connu. Et pourtant, j'en avais comme la sensation, celle d'une épaisseur des instants que tous ces beaux secrets rendaient plus riches, plus beaux. C'est cela que j'appelle « être en bonne compagnie ».

Nous vivons un temps de l'immédiat dans l'illusion qu'il faut tout savoir. Nous nous

condamnons ainsi à exprimer et ne percevoir que le superficiel des *Tweets* et des *Like*. Ne comptez pas sur moi pour faire l'éloge de l'ignorance, mais je sais grâce à Pauline que la richesse de nos instants dépend de celles de tous les secrets du monde. Ils sont là, dans ce visible invisible semblable aux constellations australes au-dessus de moi, en cette nuit étoilée de Samoa où assis près de mon cousin, je me sentais enfin en bonne compagnie. Une des beautés de cette sensation est le fait qu'elle ne prenne naissance que dans la réciprocité... le cousin m'a demandé :

- Ta grand-mère Pauline, aimait-elle grand-père Touyavii ? Elle t'a parlé de lui ?

J'ai dû lui expliquer notre vie à Brest et sur l'île de Bréhat. Je lui ai dit que Pauline ne m'avait jamais parlé du père de maman, que ça avait été une des énigmes de mon enfance. Maman m'avait simplement dit un jour, plus tard, je venais d'entrer au lycée, que son papa était un roi à Samoa. J'ai regardé sur un atlas, j'ai vu que Samoa était très loin et tout petit, qu'on y jouait au rugby, un roi qui jouait au rugby, cela m'a surpris... et je n'y ai plus pensé, ou bien peu.

- C'est vrai, grand-père avait joué au rugby !
- Et toi ? Ton père ?

- Mon père, oui, dans l'équipe de Lalomanu... mais le typhon puis le tsunami ont décimé l'équipe de la côte sud-ouest. Moi, j'ai trop eu à faire ici pour aller à Lalomanu quand ils ont reconstitué l'équipe.
- À Brest, on a une bonne équipe... Oui, grand-maman Pauline aimait notre grand-père, je le sais, car, après sa mort et celle de maman, Pauline voulait que j'hérite de son journal où elle écrivait ce qu'elle pensait de la vie, un peu comme le livre de Touyavii, mais un livre qui m'était réservé à moi comme seul lecteur. Dans la même enveloppe, grand-maman me donnait aussi toutes les lettres qu'elle avait reçues et conservées de notre grand-père.
- Il y avait beaucoup de lettres ?
- Non, une dizaine, dont deux ou trois contenaient des choses intéressantes... comme la dernière dont je t'ai parlé. Il devait y en avoir davantage. Souvent dans son journal, grand-maman parle de Touyavii (elle l'appelle parfois « Tout à la vie ») - ce qui fit rire le cousin - elle se moque souvent de ses idées contre les « choses » fabriquées par les Européens. Pauline était une matérialiste, plutôt bolchévique dans sa jeunesse, du temps où grand-père vivait avec elle, et puis,

plus tard, elle est devenue franchement capitaliste... banquière, et dure en affaire... tout le contraire des idées de Touyavii dans son livre. Mais elle l'aimait, c'est certain ! et elle lui écrivait. Je le sais par son journal. As-tu ses lettres, quelques-unes, grand-père les a-t-il conservées ?

- Il les avait conservées, je les ai vues parfois, quand il les lisait ou relisait. Je ne les ai jamais lues. Il les conservait dans un joli coffre en bois de santal... le typhon a tout emporté. Je crois que ça a hâté sa mort... enfin, peut-être, il faut dire qu'en ce temps-là nous avons tout perdu ou presque.

En venant à Tiavéa, j'avais espoir de retrouver des lettres de grand-maman. L'espoir n'était pas grand, mais je me disais qu'après tout Pauline avait conservé quelques lettres de Touyavii pour que je puisse un jour les lire. Je dois avouer que cet espoir s'accompagnait d'une sorte de crainte pudique. La lecture du journal de grand-maman m'avait montré sa franchise, parfois quasi médicale, parfois passionnée, lorsqu'elle parlait de la face physique de son amour pour son homme. Je redoutais de retrouver ces descriptions et ces cris de passion les plus extrêmes lus dans son journal et que j'ai évité de citer ici, par pudeur et par respect pour

l'expression de l'amour de grand-maman, qui, en me léguant ces documents intimes s'adressait à moi, et seulement à moi. Je l'avoue, certaines de ses descriptions... j'ose le mot « pornographiques », m'avaient choqué. J'y trouvais une animalité brute, et non brutale, qui bouleversait l'image de la vieille dame rapace en affaire, mais très collet monté dans ses mœurs... c'est du moins l'image que je m'étais faite, en raison de ses vêtements toujours sombres, stricts, de sa façon de tenir son corps raide et sec. Cela correspondait à son âge, je le suppose.

Je peux donner une idée assez précise de l'apparence de Pauline en grand-mère en renvoyant lecteurs et lectrices au tableau de James Abbot McNeil Whistler (1834-1903), que l'on peut voir au Musée d'Orsay à Paris : « Arrangement en gris et noir n°1 » (1871), plus connu peut-être sous le nom de « la mère de Whistler ». Il s'agit en effet de la mère du peintre, Madame Anna Matilda McNeil. Comme Pauline, Anna Matilda a acquis dans sa vieillesse la beauté de son âge, c'est une beauté particulière, certaines personnes la reçoivent, d'autres pas. Je ne sais pas si tout le monde perçoit cette beauté avec la même évidence que l'on s'accorde à percevoir celle de la jeunesse... moi, je percevais celle de grand-maman. Alors que, paradoxe !

j'avais été surpris par la beauté de Pauline quand elle était une jeune fille. Moi, qui ne suis pas peintre, je percevais la beauté de la vieillesse de Pauline de la façon dont Whistler a perçu celle de sa mère.

Je ne dis pas que les deux femmes se ressemblaient, ni le vêtement ni les traits ne sont semblables. Le rapprochement est plus dans l'esprit que dans la matière. Le vêtement est d'époque, ensemble victorien pour Anna Mathilda (on sait qu'après la mort du Prince Albert (décembre 1861), la reine Victoria ne porta plus que du noir), stricts ensembles sombres pour Pauline. Les deux femmes suivent la mode de leurs temps, mais dans l'austérité et la sobriété... et j'ajouterai : le chic asexué. Impossible d'imaginer madame McNeil Whistler faisant des galipettes et la moindre polissonnerie. J'en étais au même point en ce qui concerne grand-maman, jusqu'à ce qu'elle me donne accès *post mortem* à son journal intime. Loin de moi d'imaginer la maman de Whistler jouant dans sa jeunesse les *Stormy Daniels* (une actrice et directrice de films pornographiques qui eut son temps de gloire en raison d'une brève nuit avec un futur président des États-Unis nommé Donald Trump). On admettra pourtant que dans le domaine des passions amoureuses il faut s'attendre à tout. Y

compris à la séparation du sexe et de la passion amoureuse... ce qui est le mode de vie de Stephanie Gregory Clifford : nom de la femme d'affaires de l'industrie pornographique, connue sous le nom de *Stormy Daniels*. Elle est née en Louisiane, en 1979.

Il y avait autrefois des montreurs d'ours, c'était un dur métier, pour le montreur et, surtout, pour l'ours. Il y a aujourd'hui des montreuses de culs. En général, c'est moins pénible pour tout le monde. Grâce à l'industrie cinématographique, une sorte de prostitution virtuelle s'est établie parallèlement à la prostitution réelle qui se continue depuis la nuit des temps. S'il est un domaine où les variations sont faibles, c'est bien celui-là avec ses « petites mains » du sexe et ses hétaires qui se distinguent par leur courage, leur intelligence... et leur cynisme prédateur. Je pense aux courtisanes parisiennes de la fin du XIXe siècle : Liane de Pougy (1869-1950), Caroline Otero (1868-1965), Émilienne d'Alençon (1870-1945), Violetta Valéry (1853-toujours active) ; cette dernière est plus connue sous son nom de scène : « La Traviata » [inouvable lorsqu'Ermonela Jahò (née en 1974) la chante]. Pour le plaisir, je me permets d'ajouter un cas plus ancien, celui de Ninon de Lanclos (ou de Lenclos... on trouve aussi de

L'Enclos), née vers 1620 dans une famille de petite noblesse. Et non, comme ses consœurs plus tardives, une roturière portant un pseudonyme servant de support publicitaire à son commerce : Diane de Pougy, la Belle Otero, Émilienne d'Alençon... qui sont les équivalents, en leur temps et dans leur contexte, de *Stormy Daniels* dans l'Amérique d'aujourd'hui. Avec, peut-être, si je m'en tiens à la surface des choses, l'absence de cette grossière brutalité dans l'exhibition des anatomies sexuelles et le cynisme des rapports marchands qui caractérise certains milieux dirigeants de l'Amérique contemporaine, où les gens des deux sexes ne peuvent dans l'emportement faire trois phrases sans y égrainer un capelet de *fuck* (foutre ! en bon français). Pour le coup, Tartuffe a ôté masques et basques, il ordonne que le sein soit dévoilé, et pousse l'exhibition jusqu'à raser les pubis.

Moi, je préfère Ninon de Lanclos et grand-maman Pauline. En plus, elles se ressemblent. Il existe un portrait au fusain de Ninon jeune fille, elle a l'âge de grand-maman dans cette photo sépia qui me la fit découvrir belle. Mon Dieu, comme elles se ressemblent ! Même air doux et intelligent, même charme, même poitrine généreuse. En un siècle où avoir de la culture

avait de l'importance, le fait que Ninon fût belle était un plus. En outre, il y a chez Ninon de Lanclos un courage exceptionnel qui, comme nombre de libertins hommes et femmes de son temps, lui permet de penser et d'agir selon sa volonté et non selon les obligations dictées par une morale chrétienne dominante, qui va des indulgences quiétistes des jésuites au totalitarisme quasi islamiste du parti dévot, et des jansénistes. En ce sens, Ninon est une consœur du marquis de Sade. Mais, en dépit de qualités de base semblables : courage, intelligence, culture, et beauté (dans le cas de Ninon), quelle différence de destin entre le marquis, un pervers narcissique, et Ninon dont tous les contemporains signalent outre sa beauté, ses qualités humaines.

La beauté on la voit dans ses portraits, ce dessin au fusain où jeune fille elle ressemble tant à grand-maman Pauline. Puis, celui de la maturité épanouie, que l'on peut voir au château de Versailles. Je ne sais pas si le portrait de la maturité de Ninon peint par Louis-Ferdinand Elle (1612-1689), ressemble à grand-maman. Adolescent, je ne voyais pas la beauté de ma grand-mère, pour moi, elle n'était que vieille. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai vu la beauté de ses traits de vieille femme. Plus tard

encore, après avoir lu son journal intime, j'ai compris qu'elle avait été un être humain total, de sexe féminin. Une certaine pudeur m'empêche de citer ici les passages les plus érotiques du Journal de Pauline... mais j'en peux donner une idée à travers un poème qu'écrivit à Ninon de Lenclos un de ses nombreux amants. Il s'agit de Christian Huyghens (1629-1695), un célèbre astronome, mathématicien et physicien néerlandais, membre de plusieurs académies européennes, à Londres, à Paris, à La Haye. Amant de cœur, pour un temps, d'une Ninon qui avait des amants, d'argent, de cœur et de fantaisie, il écrit ce quatrain d'arithmétique amoureuse :

Elle a cinq instruments dont je suis amoureux

Les deux premiers, ses mains ; les deux autres,  
ses yeux ;

Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,  
Il faut être fringant et lesté.

À la lecture du Journal de grand-maman, je ne doute pas un instant qu'en son temps Touyavii eût été « fringant et lesté ». Ce que j'aime dans ce que je peux comprendre de la vie de Ninon de Lenclos, c'est l'écho qu'elle me donne de la richesse intérieure de ma grand-mère, que j'ai cru connaître et que j'ai méconnue en raison de son apparente proximité. Pourtant, grâce à son

Journal je n'ai pas tout perdu, et grâce à ces face à face où dans l'évidence se cachent tant de secrets, je peux aujourd'hui m'approcher de ses richesses, qui, en retour, me permettent d'admirer la vie belle et libre de Ninon de Lenclos... à moins que ce soit mon admiration pour Ninon qui me permet d'accéder à la riche vie de grand-maman, et à la sublime correspondance amoureuse d'Albert Camus et de Maria Casarès. Tous ces passés si présents me permettent de prendre conscience et de la permanence du sentiment amoureux et de tout le chemin parcouru en amour depuis le XVIIe siècle. L'Histoire porte en elle une permanente aventure de la liberté. Elle ressemble au long combat de la lumière contre les ténèbres. Il n'y a ni croissance ni décroissance de l'obscurité, « noir c'est noir », seule la lumière peut croître, ou décroître.

La riche vie de Ninon se devine dans sa correspondance, notamment celle qu'elle entretint avec un de ses plus vieux amants, Monsieur de Saint-Evremont. Dans une lettre du 10 mai 1698, il lui relate sa conversation avec un philosophe des Lumières (membre du clergé ?) qui lui déclare : « Je vous dirais en confidence que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché », et Saint-Evremont ajoute : « Je fus surpris par la nouveauté du système ». Pour sa

part, dans une lettre du 3 juillet 1699 à son vieil  
amant et ami, il a alors 89 ans, Ninon, 79 ans,  
écrit : « Je tiens pour sages ceux qui savent se  
rendre heureux », et une autre fois : « beaucoup  
plus de génie est nécessaire pour faire l'amour  
que pour commander aux armées ». Là, Ninon  
parle d'expérience puisque les plus prestigieux  
hommes de guerre de son temps ont été admis  
dans son lit. Grand-maman eût aimé ce  
jugement, l'a-t-elle connu ? Je n'en sais rien, mais  
il est présent dans son amertume face aux  
généraux de la Grande Guerre qui lui envoyaient  
des flopees de jeunes corps broyés qu'elle  
soulageait du moins mal qu'elle le pouvait. Il est  
également présent dans son mépris des stratèges  
français pulvérisés par les *panzers* allemands en  
1940. Il me faut évoquer les jugements des  
autres sur grand-maman.

Je crois que, sur ce point, les deux guerres  
mondiales ont changé beaucoup de choses en  
France où, au départ, les femmes partaient avec  
certains avantages si l'on compare avec la  
misogynie barbare du monde musulman et  
l'immolation sacrificielle des clitoris chez les  
Africains. Les Françaises de souche n'ont jamais  
circulé voilées et elles n'ont jamais perdu leur  
clitoris, même s'il fut souvent le mal aimé dans  
l'amour. Cela dit, du temps au Pauline n'était

qu'une toute jeune fille, les femmes françaises n'étaient pas considérées comme les égales en liberté des hommes. Il s'en fallait de beaucoup... et même aujourd'hui, il y a du chemin à faire. La Grande Guerre a tout changé pour grand-maman, l'urgence du moment, la passion patriotique, et les nécessités des soins aux blessés ont mis Pauline face aux anatomies dévastées des hommes, elle a fait ce qu'elle a pu, elle l'a fait avec passion et même avec amour. Mais après ça, elle était devenue une femme libre. Pas pour les mêmes raisons, ni dans le même contexte que son sosie Ninon de Lenclos, mais aussi libre qu'elle vis-à-vis des bases anatomiques de la vie sexuelle : pas de mystère, pas de peur, pas de dégoûts, mais un goût du plaisir ardemment pratiqué. Une réalité biologique que chaque sexe apaise selon les instruments de sa nature. Et pour ce qui concerne les hommes, l'hôpital lui en avait montré les diversités... et elle avait vite compris que la même diversité s'imposait aux femmes. Quant à la supériorité masculine, c'était une tragique plaisanterie, la morgue de l'hôpital en était pleine. Par la suite, son passage chez les communistes a certainement doublé son égalitarisme unisexe d'une pensée théorique sommaire qui faisait partie de la dogmatique rouge des années vingt. Immédiatement après la guerre, toutes ces femmes qui à un titre ou un

autre s'étaient engagées dans le conflit ont été considérées comme des héroïnes, avec pour Pauline : discours, célébrations, médailles. C'est ainsi que sa liaison avec Touyavii, discrète certes pour ne provoquer personne, mais visible sur notre petite île, ne provoqua aucun ragot. L'héroïne de la Grande Guerre était intouchable au même titre que plusieurs femmes de la région qui, selon leur nature propre, en ont profité, ou non. Très visible dans le cas des héroïnes de guerre, ce mouvement de libération des femmes toucha aussi les paysannes et les ouvrières.

Les hommes absents, il fallait bien gérer les fermes, faire les récoltes et faire tourner les usines, y compris dans l'armement. La Deuxième Guerre mondiale n'a fait qu'amplifier ce mouvement, pour les femmes en général, et pour grand-maman en particulier. Entre 1940 et 1945, il y eut autant de femmes que d'hommes dans la résistance en France. Machos en diable de par l'idéologie nazie, les soldats et les agents allemands pratiquaient en Europe une politique répressive et exterminatrice unisexe. Ni l'arrestation, ni la torture, ni la déportation ne furent épargnées aux femmes (même si Pauline m'a dit un jour ; « J'ai eu de la chance, je n'ai pas été torturée »). Médaillée de la Grande Guerre, Résistante et déportée de la Seconde, lorsqu'elle

est rentrée des camps, grand-mère était une héroïne qui pouvait se permettre de regarder les hommes de haut ! Et elle le faisait en tant que femme ! Je crois même qu'elle en a abusé lorsqu'elle est devenue banquière. Il me semble que ce changement de contexte permet de mieux comprendre le fait que grand-maman ait eu une vie de femme sexuellement libre, alors que ce type de liberté était traditionnellement le privilège des femmes mariées de la grande aristocratie, d'une part ; et d'autre part des actrices, des chanteuses et des danseuses qui en femmes libres « se donnaient à l'argent, à l'amour et parfois aux deux » dit Casanova (1725-1798) dans « Histoire de ma vie ».

Ce que je trouve de plus merveilleux dans l'histoire de la vie de Pauline est le fait qu'elle s'assuma toujours totalement en tant que femme. Et, autant que je puisse en juger par son Journal et ce que je sais de son passé, femme elle était, et, toujours, fut considérée comme telle par ses contemporains. Ce n'était pas le cas de Ninon de Lanclos. Ses qualités, son intelligence, son courage d'être libre tant dans ses pensées que dans ses actes, sa détermination à s'assumer sur un pied d'égalité avec les hommes, tout cela gênait. La France n'ayant jamais été musulmane, Ninon de Lanclos ne fut pas assassinée comme le

sont les femmes musulmanes d'aujourd'hui qui osent faire le quart du tiers de ce que faisait Ninon en son temps ; et grand-maman en son siècle. Pour Ninon, dans la France des XVIIe et XVIIIe siècles, le contexte a agi d'une aimable façon.

Les maîtres d'opinion progressiste du temps, les philosophes, ont considéré Ninon de Lanclos comme une exception : un homme dans un corps de femme, une *fa'afafine* d'un autre genre, une « comme un homme ». Dans un numéro du « Mercure de France » de 1705, la nécrologie de Ninon la décrit comme **un** philosophe, fidèle en amitiés, bonne, généreuse, et « un honnête homme ». Il faut comprendre que Ninon de Lanclos était une épine aux pieds des philosophes des Lumières, qui, en dépit de leurs avancées, conservaient les préjugés courants en ce qui concerne les femmes. C'est ainsi que Casanova, si libre par ailleurs en de nombreux domaines, écrit dans « Histoire de ma vie » : « Nulle découverte scientifique faite par les femmes. Pour aller plus outre il faut une vigueur que le sexe féminin ne peut pas avoir. » (Éditions Bouquin, p.502). Or, à sa façon, Ninon allait plus outre... mais elle était femme. Pour leur plus grand ravissement tous ses amants en convenaient. Pas question pour les philosophes

athées ou déistes de rejoindre le parti dévot, sermonnant la pécheresse, ni même de partager le jugement plus modéré sur Ninon du duc de Saint-Simon : « Un exemple nouveau du triomphe du vice conduit avec esprit, et réparé de quelque vertu », je pense qu'aujourd'hui ce jugement s'appliquerait assez bien à madame *Stormy Daniels*.

Pour sa part, Rousseau est plus conventionnel, prisonnier de sa vertu larmoyante, vers 1762 il écrit dans « *Émile ou de l'éducation* » (livre V) : « Mademoiselle de L'Enclos a [...] passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avait, dit-on conservé celles du nôtre : on vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'était fait homme : à la bonne heure. Mais avec toute sa haute réputation, je n'aurais pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse. » Peu doué en amour dans sa vie d'homme ; dans ses essais, Rousseau est un idéologue, et comme tous les idéologues, il sait, lui, ce qu'est la nature, et il anathématise quiconque exprime une nature qui n'est pas la sienne.

Voltaire (1694-1778), tout jeune, prétend avoir été présenté à Ninon. Il y a un problème de

dates : Voltaire écrit qu'il avait alors treize ans, ce qui signifie que la présentation aurait eu lieu vers 1707. Or, on sait que Ninon mourut en 1705 âgée « de quatre-vingt-cinq ans moins un mois » nous dit Voltaire dans sa brève chronique : « Sur Mlle de Lanclos » (1751 ?). On peut en déduire soit que le petit François-Marie ne rencontra pas Ninon, soit qu'il était plus jeune lors de l'entrevue. Hypothèse la plus probable, car l'on sait par ailleurs que dans son testament Mlle de Lanclos légua au jeune Voltaire, le collégien des jésuites nommé « François-Marie Arouet », 1000 livres « pour qu'il s'achète des livres ». Dans « Sur Mlle de Lanclos », l'écrivain cite cette prière supposée de Ninon : « Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, et n'en faites jamais une honnête femme. »

Certes, dans cette première nuit passée à Tiavéa en conversation avec mon cousin Nabakatokeia, je ne lui ai pas décrit ce que je considère comme la généalogie de grand-maman Pauline : la forêt où elle est née, avec tous ces arbres magnifiques dont je viens brièvement de parler. Cette forêt francophone où poussent tant de femmes libres. Pourtant, j'ai essayé de lui faire comprendre l'essentiel : Touyavii, un homme libre de Samoa, avait aimé une femme libre de France : Pauline Micouën, ma grand-mère. Je ne

le savais pas, mais il me comprenait bien mieux que ce que j'aurais pu le penser.

## Chapitre 13

Il était très tard, ou très tôt le lendemain matin lorsque nous sommes allés nous coucher. Pendant la nuit, alors que nous parlions, une femme avait étendu une natte sur la terrasse du *falé*. Au moment où je faisais au mieux pour expliquer au cousin qui était Ninon de Lanclos, la femme nous avait dit un *Aloa !* et reçu les nôtres avant de monter ma moustiquaire sur la terrasse, autour d'un cadre en bois pendu à l'avancée du toit. À vrai dire, la brise du soir soufflait venant du large, elle éloignait les moustiques qui resurgiraient tôt le matin, lorsque la brise n'arriverait plus de l'océan, mais de la jungle. La femme partie, j'ai déposé mon sac de couchage sur la natte sous la moustiquaire, puis je suis venu me rassoir à ma place et la conversation reprit.

Dans la nuit, deux jeunes filles nous avaient apporté du *kava*, cette boisson nationale non alcoolique, stimulante et légèrement euphorisante. La potion était un peu amère, mais pas désagréable. Notre dialogue a continué jusqu'à ce que chacun tombe de sommeil et que le cousin regagne son *falé*. J'ai dormi comme un loir, ma dernière vision consciente fut la voûte

céleste qui déployait la splendeur des étoiles sur la terrasse grande ouverte du *falé* de Tiavéa. Le bruit des vagues lapant le rivage est un son étonnant : on ne l'entend que si l'on y prête attention ; sitôt que l'on veut entendre le silence, le son des vagues disparaît, surtout la nuit. C'est mon ami, l'écrivain Predrag Matvejevic, l'auteur du « Bréviaire méditerranéen », rencontré un jour de déprime dans un café à Paris, qui m'avait appris le son du silence que font les vagues à Corfou, dans la mer Adriatique.

Vers dix heures du matin, j'eus droit à un petit déjeuner royal : poisson cru, cuit ; sauces sucrées, épicées, salées ; racines de taro grillées ; bananes, mangues, papaye... . C'était bien venu, je n'avais rien mangé depuis mon départ d'Apia, mais je n'avais pas ressenti la faim tant mes discussions avec le cousin m'avaient captivé. Vers onze heures, Nabakatokeia est venu avec une flopée d'enfants de tous âges : « Vous êtes parents » m'a-t-il dit en désignant les bambins d'un large mouvement du bras. Les enfants ont poussé des cris de joie, et nous sommes tous partis à la plage.

Ce fut une baignade joyeuse. Certains enfants avaient apporté des tubas et des masques, ils nous les ont prêtés. Le cousin m'a guidé parmi les coraux jusqu'à la barrière qui sépare le lagon

de l'océan. J'avais souvent observé les fonds marins chez nous, en Bretagne. Ils étaient beaux, sombres et aussi verts qu'une luxuriante forêt tropicale... mais, là ! C'était extraordinaire ! Un festival de formes et de couleurs. Un hymne à l'imagination de la vie. Une exubérance existentielle comme on n'en peut voir que dans la forêt équatoriale. Un milieu dans lequel tant en surface que dans le moindre espace, une ou plusieurs formes de vie suivent leur route pour continuer à vivre, dans les airs, sous une feuille, sur une branche, par terre, rampant, serpentant, volant, marchant, pour se nourrir, se reproduire, mourir. C'était la même chose dans l'eau, que ce soit dans la lumière sous le miroir de la surface, à l'ombre, sur les fonds sablonneux ou rocheux ; sur les rochers, parmi les coraux. Au milieu de toutes ces formes de vie aquatique, des poissons multicolores nageaient comme volent les oiseaux versicolores des forêts tropicales.

L'eau est un autre monde. Un monde où la vie est née, le plus vaste des continents, celui qui est sous-marin. Je suis toujours surpris que nous n'accordions qu'une attention superficielle à un univers plus vaste que celui des terres émergées où nous passons nos vies. Nous nous contentons habituellement de nager et naviguer en surface, alors que tout se passe en dessous. C'est Jules

Vernes qui avait raison. Au lieu d'étudier l'anthropologie et de faire un passage dans un cours dramatique, qui ne m'ont mené qu'à une carrière alimentaire dans le film publicitaire, j'aurais dû me lancer dans la biologie marine, l'océanographie. *Homo sapiens* est issu des eaux océanes et matricielles, et comme certains mammifères l'ont fait avant nous, nous y retournerons. Ne dit-on pas déjà « il faut se jeter à l'eau ! » Bergson a repris la formule.

Dans l'eau, nous y étions déjà, c'était joyeux, grâce aux cris des enfants, grâce au soleil dont la lumière nous rendait euphoriques. Nous sommes restés un moment sur la plage, puis le cousin et les enfants ont décidé d'aller « aux pierres qui glissent ». Pour leur plaisir. Je crois qu'ils y vont après chaque bain de mer, pour ôter le sel sur la peau, mais je suis certain qu'ils voulaient me montrer ce lieu splendide dont ils sont fiers.

Le bain de Yanalek, où je supposais que Pauline et Touyavii faisaient l'amour quand ils étaient chez nous à Bréhat, est un lieu charmant dont il faut apprécier la beauté dans son propre contexte. À Samoa, j'étais vraiment ailleurs, aussi perdu qu'Ulysse poussé par les dieux dans son errance, allant de surprise en surprise et d'une île à l'autre. De crainte de ne pas être capable de faire sentir la splendeur du lieu-dit « Les pierres

qui glissent », j'ai cherché dans l'Odyssée un passage où le poète grec décrirait un site aussi merveilleux. Cet endroit que les habitants appellent « Les pierres qui glissent » est proche du village de Tiavéa. De retour à Paris, fouillant dans mes souvenirs et relisant Homère, j'ai trouvé le lieu qui pouvait m'aider à ne pas trahir la splendeur des « Pierres qui glissent ». C'est le lavoir de Nausicaa, la fille du roi de l'île de Corfou, l'île des Phéaciens.

Il faut donc imaginer une rivière « aux belles eaux courantes » coulant ses flots aux franges d'une jungle aimable remplie de chants d'oiseaux. Sur cent mètres tout au long, des cascades lentes brassent les eaux claires sur des rochers ronds comme des galets. Ils sont couverts d'une mousse tendre, douce à la peau, et glissante. La dernière cascade déverse ses eaux cristallines dans un petit lac d'un bleu plus clair que diamant liquide. Un enfant de six ans y a pied sur un fond de sable blond, aussi doux qu'un miel crémeux de lavande ou de romarin. Un homme et une femme de taille moyenne ont de l'eau jusqu'à la ceinture. Voilà pour le lieu. C'est déjà un spectacle divin en raison des couleurs, de la limpidité des eaux, des oiseaux colorés qui viennent s'abreuver et se baigner dans les flaques des rivages. Le scintillement des

cascades glisse sur le pavement des galets aussi ronds que des œufs géants ; partout, on dirait des dos de dragons verts que le ruissellement des eaux fait briller au soleil. Et puis, il y a le bruit des chutes d'eau. Ici, elles ne grondent pas, elles chantent doucement et leurs chants se mêlent aux chants des oiseaux, aux cris joyeux des enfants et des jeunes filles qui glissent sur le toboggan des cascatelles. La jeunesse se baigne et se lave dans le courant, sur les berges, et dans le petit lac où finissent les glissades. Après les ablutions, on s'entraide afin de s'enduire le corps d'huile de coco, et les enfants chatouillés rient aux éclats. Je ne connais pas d'image plus sûre de la joie de vivre. À mon étonnement, cela ressemble plus aux « Grandes Baigneuses » souriantes de Renoir qu'aux Tahitiennes renfrognées de Gauguin.

Comme Nausicaa et ses « servantes aux bras blancs », quatre grandes baigneuses jouaient à la balle dans le petit lac. Elles étaient belles comme la Mariatéouila rencontrée dans l'autocar. Leurs seins nus mouillés d'eau claire offraient dans la lumière les formes diversifiées des douceurs du corps féminin. N'est-il pas extraordinaire que dans le monde des mammifères, seules les femmes possèdent des seins dont l'intérêt ne se limite pas à allaiter les bébés ? Elles me lancèrent

la balle en riant pour que je vienne jouer avec elles. Ce que je fis, ravi. Elles étaient belles comme à Délos le palmier d'Ulysse que chante le poète, celui dont l'amoureux du « Cantique des cantiques » veut faire l'escalade pour en saisir les fruits. Elles étaient habiles au jeu et lançaient la balle avec force et précision. Nous jouions en cercle, les lancers de balle étaient aléatoires, la balle devait survoler le centre, il n'y avait pas de sens giratoire ou son contraire. Tout en jouant, une jeune fille a commencé à chanter, elle fut suivie par ses compagnes. J'avais envie d'aller vers chacune d'elles et comme Ulysse s'adressant à Nausicaa de psalmodier :

« ... n'es-tu qu'une mortelle, habitant notre monde, trois fois heureux ton père et ton auguste mère ! trois fois heureux tes frères ! ... comme, en leurs cœurs charmés, tu dois verser la joie, chaque fois qu'à la danse ils te voient entrer ! »

Je n'ai rien dit, le cœur y était, mais j'avais oublié ce passage de l'Odyssée. Attirés par le chant, des enfants et d'autres jeunes filles, qui en fin de glissade s'ébrouaient dans le lac, ont élargi le cercle. Une autre balle s'est ajoutée aux échanges, puis une autre, le cousin a fini par trouver sa place : au centre du cercle. Le jeu consistait pour lui à intercepter la balle, et pour nous à la lancer de sorte qu'il n'y parvint pas. S'il

advenait que Nabakatokeia saisît la balle, la personne qui la lui avait donnée quittait le cercle pour aller au centre, et le cousin prenait sa place. Le jeu se confondait de plus en plus avec la danse dans la version bleue d'Henri Matisse. J'étais ébloui par la beauté des corps et par la joie qu'ils exprimaient. Il y a une sainteté des corps que nous avons oubliée. Perdus dans le désir ou l'indifférence, nous ne voyons plus ce que les peintres comme Renoir et tant d'autres savaient voir : la splendeur de la chair quand elle est ivre de vie. Je la voyais enfin, comme en France après l'amour avec Mireille ; mais, ici, je n'avais plus besoin du désir pour voir enfin l'essentiel : la joie des corps dans la lumière. J'étais devenu Renoir, Matisse, Bonnard... J'aurais voulu remercier mon cousin de m'avoir fait un don si précieux, mais je ne savais pas s'il aurait compris. Il vivait dans cette joie... il n'avait pas besoin de comprendre. Une à une les belles joueuses ont quitté le cercle, les enfants les ont suivies. Nabakatokeia m'a dit que l'heure des vieux approchait et que les enfants devaient leur laisser la place. Je lui ai demandé si les jeunes hommes avaient aussi leurs heures, car je n'en avais vu qu'un ou deux.

- Il n'y a d'heure que pour les vieux. Pour que les enfants qui glissent sur les galets ne les bousculent pas. Autrement, tu viens quand tu

le veux... même avec les vieux, puisque tu n'es plus un enfant. La nuit, les amoureux se donnent rendez-vous ici !

Comme je lui faisais remarquer qu'il n'avait pas répondu à ma question, il ajouta : « Pour les jeunes hommes, à cette heure, ils travaillent, ils pêchent au large, ils travaillent en ville, à Lalomanu. Certains viendront avec leurs parents pour les aider » « Mais alors, pourquoi y a-t-il tant de jeunes filles ? » ai-je demandé :

- Elles voulaient te voir ! Ce n'est pas tous les jours que nous recevons un cousin de France.

J'ai compris qu'hommes et femmes se baignaient et se lavaient ensemble dans la rivière, comme l'ont fait pendant des siècles Parisiens et Parisiennes dans la Seine. Une pratique abolie par les rousseauistes vertueux de 1793. Le culte de l'Être suprême, oui ! Les culs joyeux à l'air, non !

Nous sommes revenus au *falé* où je logeais. En chemin, nous avons rencontré quelques vieux accompagnés de leurs enfants ou petits-enfants, ils les escortaient vers la rivière. Les enfants de mon aïga se sont dispersés dans le village après m'avoir souhaité toutes sortes de bonnes choses. J'étais en maillot de bain et je portais des tongs ; arrivés au *falé*, j'ai mis des vêtements légers et

secs, j'ai gardé les tongs. Le cousin m'a dit de prendre avec moi mon exemplaire du livre de grand-père « Le Papalagui », ce que j'ai fait et nous sommes allés à son *falé*.

C'était une construction face à la mer comme presque tous les *falé* du village. Une grande case en bois aux fenêtres rectangulaires dessinées par un treillis dense de feuilles de palmiers qu'une tige de bois permettait d'ouvrir et de fermer. Une hutte primitive, si l'on donne à cet adjectif le sens d'un style et non d'un jugement de valeur. Le *falé* du cousin disposait d'une terrasse en hauteur, elle se prolongeait en une seconde case qui différenciait l'habitation du cousin de toutes les autres. Cette seconde case prenait appui en partie sur la construction du bas ; pour le reste, terrasse et case reposaient sur trois pilotis taillés dans des troncs de palmiers. Alors que cinq marches me suffisaient pour accéder à mon *falé* et à sa terrasse, il fallait monter les barreaux larges d'un escabeau de près de dix mètres pour accéder à la terrasse et à la case dominante de mon cousin. À l'évidence, c'était un homme qui aimait prendre de la hauteur.

Ma surprise fut grande lorsque je m'aperçus que la case surélevée était en fait une bibliothèque et une salle de lecture. Cinq fauteuils en rotin et une grande table sur laquelle

était posé un ordinateur portable ultra plat complétaient le mobilier. Les livres étaient alignés sur des étagères, il y avait des étiquettes signalant des genres ou des auteurs : Romans, Philosophie, Voltaire, Condorcet, Diderot, Rousseau... et bien d'autres que je n'ai pas eu le temps de déchiffrer. Ma première impression fut que le cousin avait un intérêt particulier pour le XVIIIe siècle français. Tiavéa n'était décidément pas un village ordinaire et mon cousin faisait plus que me surprendre. Je lui ai demandé si c'était grand-père qui avait acquis tous ces livres.

- La Bible, « les Confessions » de saint Augustin, quelques livres religieux c'est lui, mais tout le reste c'est moi ! Mais je dois tout à frère Pierre-Jérôme, le mariste du Canada, un Québécois qui apprenait le français à grand-papa et l'a appris à tout le village, et à moi. Et moi, j'ai lu et lu !
- Voltaire, Diderot ! Un frère mariste t'a conseillé de lire ça ?
- Il a fait plus que me conseiller, il me les a offerts !

Je ne suis pas allé voir s'il avait « La religieuse » de Diderot, ou les articles de Voltaire sur la religion dans « L'Encyclopédie ». Je me suis contenté de lui dire que les écrivains et les

philosophes du XVIIIe siècle en France (en tout cas les plus connus aujourd'hui), ceux qu'il avait dans sa bibliothèque, étaient très critiques, et même très opposés à l'Église catholique à laquelle le frère mariste appartenait. Ça n'a pas semblé lui poser problème.

- Frère Pierre-Jérôme me disait que notre île est petite et notre village plus petit encore, alors je devais penser grand !

Je n'ai pas su quoi répondre. Si la phrase était belle, je n'en voyais pas toutes les implications. Je ne savais pas quoi dire, alors j'ai demandé :

- Parmi tous ces livres, quels sont tes préférés ?
- Rousseau et Teilhard de Chardin.

Je tombais des nues ! Il vit mon étonnement, s'en amusa, et comme pour accroître ma confusion, il lança :

- Tu es surpris à cause du livre de grand-papa « Le Papalagui », non seulement je l'ai lu, mais j'en ai suivi la progression alors que j'allais à l'école de frère Pierre-Jérôme à Lalomanu. Tu crois que je pense comme lui ?
- Comme Pierre-Jérôme ou comme grand-papa ?

- Grand-père bien sûr ! C'est pourtant simple. Chaque jour, j'entendais les critiques de grand-père et en même temps je voyais que le monde du Papalagui s'imposait naturellement dans notre île (je dis bien : naturellement !). Alors, j'en parlais avec le mariste à l'école et quand il rendait visite à grand-père... Frère Pierre-Jérôme m'a fait lire des livres, de plus en plus de livres pour que je comprenne comment les Papalaguis avaient créé un autre monde qui s'étaient séparé de nous... et j'ai compris que tout était très compliqué.

- Que veux-tu dire par « très compliqué » ?

Il ne me répondit pas directement, il sembla changer de sujet.

- Que penses-tu du livre de grand-papa ?

Je m'attendais à la question. Pourtant, elle me désarçonna. Peut-être parce que j'avais toujours lu le livre de grand-papa dans un esprit à mi-chemin du document anthropologique et du témoignage familial. Pendant mes études en anthropologie, j'avais eu à étudier quelques exemples de littérature critique de l'Occident écrits par des Africains, enfin des Noirs. Il y a le cas intéressant du poète martiniquais Aimé Césaire perdu parfois dans une eschatologie

marxiste qui unit lutte des classes et lutte des races pour aboutir dans son « Discours sur le colonialisme » à cette formule malheureuse : « Le très humaniste, très chrétien bourgeois du XXe siècle porte en lui un Hitler qui s'ignore. » Heureusement qu'il s'ignore, car s'il ne s'ignorait pas Hitler aurait gagné et tous ces bourgeois morts en combattant le nazisme auraient survécu. Quiconque entre dans une logique idéologique colorée du bien contre le mal invite les pratiques meurtrières à affuter les couteaux. Je ne suis pas pacifiste, il arrive qu'il faille affuter les couteaux, encore faut-il que ce soit contre un ennemi réel et non pour défendre une folie idéologique. Les *homo sapiens* ont la mauvaise habitude de créer des idéologies qui reposent sur des différences dont les incompatibilités sont créées par l'idéologie elle-même. L'ennemi est produit sans autre raison que l'idéologie fermée de clercs et d'intellectuels névrosés. J'avais lu cette littérature anticoloniale qui, le plus souvent, substituait à un racisme anti-noir un racisme anti-blanc à l'usage d'une minorité d'intellectuels noirs qui, en majorité, ne vivaient pas ou plus en Afrique noire. À l'exception du poète martiniquais Aimé Césaire, qui comprend la différence entre souvenir, révolte et ressentiment, ces critiques m'avaient semblé haineuses, faibles dans la forme autant que sur le

fond. Ces gens n'étaient capables que d'exprimer leur ressentiment. Bien qu'ayant reçu une éducation occidentale, aveuglés par leur haine, ils ne comprennent pas l'Occident. Certes, le racisme existe. Il ne doit pas être transformé en raison de vivre pour une minorité dont la dénonciation du racisme des autres devient une profession lucrative dont ils ne sauraient plus se passer. Il était évident que grand-papa n'avait rien compris à l'Occident, mais il n'était ni haineux ni plein de ressentiment. En outre, il ne voulait pas transformer sa critique en entreprise lucrative, il se contentait de dire sa pensée. À trop faire sa vie en dénonçant le mal, on risque de ne plus pouvoir s'en passer. En France, pendant longtemps, la dénonciation du Parti communiste a permis à la droite d'empêcher la gauche d'accéder au pouvoir. La gauche au pouvoir a rejoué le match en confortant un parti d'extrême droite qui permettait de dénoncer le "fascisme". On en paye le prix !

Plus encore que dans le cas d'Aimé Césaire, longtemps égaré aux basques de Staline, il y avait en grand-père un amour de la vie et des hommes qui allait au-delà de leurs différences et qui lui avait permis de surmonter les blessures faites à son ego... en admettant qu'il eût des

blessures de ce type. Cet amour spontané m'enchantait dans le livre de Touyavii. Je le dis à mon cousin.

- D'accord, d'accord... mais je veux parler de ce qu'il dit de ce qu'il a vu en Europe. Par exemple dans le chapitre qu'il appelle : « Le Papalagui n'a jamais le temps ».

Nabakatokeia n'eut pas à aller dans la bibliothèque pour prendre son exemplaire du livre, je lui avais tendu le mien sitôt qu'il eût exprimé son intention de me lire ce texte. Ce qu'il fit d'une voix agréable et d'un ton qui montrait qu'il connaissait le livre de notre grand-père par cœur, ou presque. Comme tous les chapitres du livre, ce n'est pas très long, six pages environ. Touyavii y montre qu'en Europe le temps est une obsession, que les gens disent n'en avoir jamais assez et (en gros) il dit que de peur de manquer de temps les gens ne prennent pas le temps de vivre sans penser au temps perdu, et au temps qui reste. Il estime que c'est une maladie que de découper le temps en morceaux plus ou moins grands, et en temps passé, perdu, gagné, restant ! On regrette le temps passé, perdu ; on s'angoisse du temps qui reste, et l'on ne se réjouit guère du temps gagné qui passe trop vite ! Selon grand-père, cette maladie de savante ignorance aveugle le Papalagui sur la vérité du

temps qui est si simple : «... il y a du lever au coucher du soleil beaucoup plus de temps qu'un homme n'est capable d'en employer ». Selon lui cette ignorance nous angoisse et nous empêche de vivre joyeusement.

J'ai dit à mon cousin que sur ce point, je trouvais l'observation de grand-père intelligente. Alors que Nabakatokeia me lisait le passage sur les « machines à temps » je remarquais que le cousin portait une montre au poignet. C'était cocasse, et je ne pus m'empêcher de sourire alors qu'il lisait la description que fait grand-papa des montres :

« Les hommes, les femmes et même les enfants à peine capables de se tenir sur leurs jambes portent dans leur pagne, soit fixée à d'épaisses chaînes de métal qui leur pendent au cou, soit nouée au poignet à l'aide d'une courroie de cuir, une petite machine plate et ronde où ils peuvent lire le temps, ce qui n'est pas facile du tout. On l'apprend aux enfants en tenant la machine contre leur oreille pour qu'ils y prennent plaisir. »

J'ai fait remarquer à mon cousin que grand-père voulait détruire les montres et les horloges pour que les Samoans préservent leur savoir sur le temps. J'ai donc posé ma question :

- Pourquoi portes-tu une montre ?

- Parce que le temps est aussi une science. Grand-papa ne comprenait pas comment vous, les Blancs, avez divisé le temps. Tu t'en souviens, il dit (il replongea dans le chapitre) : « C'est une chose très confuse que je n'ai jamais vraiment comprise parce que cela m'indispose de réfléchir plus longtemps que nécessaire à des choses aussi puériles. » Et bien là ! avec tout le respect que je lui porte, je te le dis, c'est grand-papa qui est puéril !

La netteté du jugement et son absence de nuances m'ont étonné. D'autant plus que ce qui me plaisait dans les avis de grand-père, c'était cette innocence qui, certes, passait à côté de bien des choses, mais parfois en révélait des aspects cachés. J'ai dit au cousin : « Bien sûr, il est puéril, mais c'est pour ça qu'il est capable de dire à propos du temps... » et là, j'ai repris mon exemplaire de ses mains et après un instant de recherche, j'ai lu :

« Â mon avis, c'est précisément parce que le Papalagui essaie de tenir le temps entre les mains qu'il lui glisse entre les doigts comme un serpent quand on a la main mouillée. Le Papalagui ne le laisse jamais venir simplement à lui. Il lui court toujours après...»

Et un peu plus loin :

« Le Papalagui ne s'est pas rendu compte de ce qu'est le temps, il ne le comprend pas. C'est la raison pour laquelle il le maltraite par ses rudes mœurs. »

- Et tu crois à ça ?
- Ce n'est pas la question. J'y crois et je n'y crois pas. Je trouve que grand-père dit quelque chose d'intéressant, quelque chose qui me permet de penser au temps d'une autre façon. C'est comme la poésie, elle dit ce que le reste ne peut pas dire.
- Comment peut-on dire ce qui ne peut pas se dire ? Les poètes... Ah ! les poètes ! C'est comme les sorciers de chez nous, sur un qui sait des choses étranges, tu en as cent qui sont des faussaires qui jouent des tours avec l'ignorance des braves gens inquiets.
- Dis-moi, cousin, pour toi, le temps c'est quoi ?
- C'est d'abord maintenant ! Ce qu'ensemble nous vivons et ne vivrons qu'une seule fois, alors je fais des efforts pour le bien vivre. Mais, il y a d'autres temps, il y a beaucoup de temps différents. Nous ne sommes pas capables de penser tous les temps en même

temps. Nous croyons que le nôtre est le plus important, c'est vrai pour nous, mais seulement pour nous. Le temps des volcans, celui qui a vu surgir Samoa de l'océan n'est pas le nôtre ; pourtant, si le temps des volcans revient, il pourrait réduire le nôtre en cendres. La vie est faite de temps différents qui se rencontrent ou ne se rencontrent pas !

Long de trente centimètres, un lézard vert de gris s'était arrêté sur la rampe de la balustrade de la terrasse. Il nous regardait avec cette intensité que l'on dirait pensive, qui, déjà, me surprenait lorsque je voyais un lézard gris sur un mur en Bretagne. Le cousin désigna l'animal d'un léger mouvement de tête :

- Tiens ! Regarde-le ! Chaque jour, il vient me voir à la même heure... pourtant il n'a pas de montre. Je suppose qu'il fait comme vous les Blancs, il juge du temps selon les mouvements de la Terre par rapport au soleil. C'est pour cette raison que je ne suis pas d'accord avec grand-père. Le temps des Papalaguis n'est pas une chose puérile. Il est scientifique, il est issu des mathématiques... et qu'est-ce que les mathématiques ? C'est le langage du cosmos. Les mathématiques sont le langage qui permet d'accéder aux

mystères de l'univers. Et ça ! même un lézard de chez nous le sait !

Surprenant ! Le lézard me donnait l'impression d'être sensible à la voix de Nabakatokeia. Je ne vais pas dire qu'il semblait le comprendre, même si avec un peu d'imagination j'aurais pu le penser. Je l'avoue, je trouvais ce rendez-vous quotidien, réglé comme un pendule, surprenant. J'essayais de concevoir l'espace-temps du lézard rencontrant le nôtre, et les nôtres, puisque mon espace-temps n'était pas celui de mon cousin, et encore moins celui du lézard, car nous vivons tous dans des espaces-temps à la fois semblables et différents. Pourtant, nos temps étaient ici en synchronie (pour l'espace, je ne saurai jamais ce qu'il était pour le lézard). Puis, ma pensée prit son envol. Si mon cousin et moi avons quelque chose à nous dire ici et maintenant, le lézard n'était-il là que par hasard ? Non ! Puisque selon mon cousin, il avait l'habitude de venir le voir, toujours à la même heure. Mais venait-il voir mon cousin à cette heure ou venait-il à cette heure parce que c'était le moment où un insecte délectable était disponible ? Ou bien, autre hypothèse, parce qu'à cet instant même la chaleur du soleil était optimale pour le métabolisme de son corps de saurien ? J'enchaînais les hypothèses, toutes

aussi invérifiables. Pour arriver à quelque chose, il eût fallu faire une recherche empirique, poster un observateur neutre et des équipements sur la terrasse qui observeraient chaque variable pouvant modifier le comportement du lézard. Puis, j'ai compris que toutes ces variables, c'était peu ou prou tout l'univers... et j'ai compris qu'à vouloir penser la simultanéité de tous les mouvements de l'univers, je deviendrais fou... de joie et de douleur probablement. Une sorte de génie délirant que nul ne comprend... une forme d'autisme. Il est bon de maintenir des cloisons entre des temps et des espaces si différents... mais il est bon de temps en temps de passer les frontières, d'aller à l'aventure. De prendre des risques. C'est pour ça que l'amour a tant d'importance. Il permet des rencontres de temps et d'espaces qui s'aiment et, en principe, ne se font aucun mal et, parfois, beaucoup de bien.

Le lézard nous aimait-il ? Peut-être à sa façon de lézard. Peut-être étions-nous un instant agréable de sa journée ? Le problème est que nous ne voyons que ce qui est extérieur, le visible : le lézard, mon cousin, moi ; alors que l'extérieur ne s'explique que par l'intérieur, l'invisible du lézard, de mon cousin, de moi. Certes, la science nous a appris à étendre le domaine du visible en usant de toutes sortes

d'outils (dissection, microscopes, télescopes, cyclotrons, ADN, etc.), mais rendre le caché visible ne signifie pas nécessairement percevoir **tout** l'invisible. On se trompe souvent en interprétant le visible comme s'il reflétait l'invisible, même avec nos outils performants. Parfois ça marche et parfois pas. Pour l'invisible, on peut, avec prudence, faire confiance aux artistes qui savent conduire le char attelé de deux pur-sang appelés intuition et imagination. Mais eux aussi peuvent se tromper. Conduisant mon char au pas de mes chevaux, je suivais le lézard, qui, en se dandinant, cheminait à présent sur la rampe de la barrière de la terrasse pour changer de temps et d'espace. Il avait, à l'évidence, apprécié la voix de mon cousin qui lui avait adressé quelques mots alors qu'il s'immobilisait aux frontières de son espace et du nôtre. Avait-il compris quelque chose aux savantes considérations sur le temps de Nabakatokeia ? Et en dépit de la flèche supposée du temps, qui, dit-on, jamais ne revient en arrière, ce très lointain cousin des dinosaures se souvenait-il de la fin de ses ancêtres, il y a 136 millions d'années ? Énigmes que tout ça ! Le lézard venait de gober un cousin (c.-à-d. moustique) qui, à l'instant même, était entré dans son espace. N'était-il là que pour ça ?

Mon cousin m'a demandé :

- Penses-tu que le temps est linéaire ou circulaire ?

Sacrée question. Vieux débat philosophique qui implique une conception de l'univers que la science n'a pas permis de trancher. Si l'univers est en expansion à partir d'un *big bang*, il suit son expansion à l'infini, il n'y a pas de retour en arrière. Mais il est possible que le mouvement de l'univers soit semblable à une pulsation cosmique avec une phase d'expansion suivie d'une phase de contraction, qui supposerait un retour à l'état initial du système. Si cette conception de l'univers est la bonne, le temps serait circulaire, un retour en arrière serait possible... bref, on pourrait « entrer une seconde fois dans le même fleuve » contrairement à ce qu'en dit Héraclite. Mais, depuis Einstein, nous savons que le temps n'est pas le même à la surface de la Terre et dans l'espace en mouvement, que Newton s'est trompé. Si son approximation est valable sur la terre, elle ne marche plus dans l'espace. Et puis, il y a les problèmes du temps des particules et de leurs associations et dissociations dans l'infiniment petit ; là, le temps est une autre dimension de la matière. Bref, je ne savais que répondre à mon cousin. Je m'en suis tiré par une pirouette :

- Il y a tant de temps différents : certains sont linéaires, comme la flèche qui ne revient pas en arrière et d'autres font retour... comme nos souvenirs, comme les traces du passé, comme les visions des sages, des fous et des poètes, comme la lumière des galaxies lointaines. Le « principe d'entropie », qui exprime l'épuisement de l'énergie de tout système, n'est, peut-être, que le mouvement d'un éternel retour : " Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ". Le temps est un mystère, je crois que Dieu est caché dans le temps.

## Chapitre 14

Quand on met Dieu dans une conversation, soit c'est la fin du dialogue avec la version musulmane *Allah uAkbar* qui s'impose (silence ou égorgement des opposants, kalachnikovs et explosifs sont aussi d'un usage courant), soit c'est un nouveau début chez, plus ou moins, tous les autres (« ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas » comme le dit le poète). Ce fut donc un nouveau commencement. Le cousin me demanda :

- Tu crois en Dieu ?
- Oui ! et toi ?
- J'y crois. Mais de temps en temps je me pose des questions. Tu as vu notre ordinateur... grâce à lui je suis tous les événements dans le monde : CNN, BBC, France 24, la Cinq, Wikipédia, Google, etc. ... tout je te dis !

J'avais vu l'ordinateur dernier modèle sur la table de sa bibliothèque. Je n'avais donc aucune raison d'être surpris du fait que mon cousin m'affirmait suivre de près les affaires du monde. Ma question fusa en toute logique :

- Quel genre de questions te poses-tu ?

- Une qui revient surtout.

Mon air engageant l'encouragea à poursuivre sans attendre :

- Tu comprends, je vois des reportages, des entrevues, des débats, j'entends les nouvelles du monde entier et qu'est-ce que je vois ? La violence de temps en temps un peu partout chez les Papalaguis, et quand il n'y a pas de crimes, des séries des télévisions où trois fois sur quatre les gens se tuent les uns les autres, par pure méchanceté ou pour de l'argent, ou encore en raison d'une rivalité en amour... ou des choses que je ne comprends pas. La violence obsède les Papalaguis ! Mais peu de guerres chez eux, alors que frère Pierre-Jérôme me disait que les Papalaguis vont de moins en moins dans leurs églises ! Mais alors des guerres, des vraies j'en vois des tas, des guerres partout chez les musulmans ! des explosions de gens qui se suicident pour tuer les autres dans les mosquées, dans la rue, au marché ! Ils sont toujours en guerre ! alors qu'ils vont de plus en plus nombreux dans leurs mosquées, que leurs femmes portent le deuil de leurs vies sous des voiles noirs... Tout ça alors qu'ils adorent Dieu et disent sans cesse qu'il est grand !

- Oui, et alors ?
- Tu ne comprends pas ? C'est pourtant simple. Si j'étais Dieu, je punirais les Blancs qui ne m'adorent plus et je ferais vivre dans la joie les musulmans qui m'adorent dans leurs mosquées ! Mais c'est le contraire qui se passe ! Les musulmans se tuent les uns les autres en masse, en détail, tout en tuant des Papalaguis quand ils le peuvent. Tu comprends : c'est comme si Dieu se laissait traiter d'assassin sans rien dire, sans rien faire... alors, à cause des musulmans il m'arrive de me demander si Dieu existe. Puisque, par contre, les Papalaguis qui ne vont plus dans leurs églises se tuent beaucoup moins tout en regardant des crimes pour se distraire. Le monde est fou !
- Fou ? Peut-être. Moi, je pense que le monde est en train de changer.
- Changer ? Comment ?

Là ! j'ai improvisé. Au lycée à Brest en terminale nous avions comme professeur de philosophie un père jésuite qui nous parlait de Teilhard de Chardin (1881-1955). C'est un géologue, paléontologue, philosophe, et, éventuellement, théologien. Très oublié

aujourd'hui... et pourtant bien présent, à la façon du psaume (118 ; 22,23,24) déjà cité :

La pierre dont les maçons ne voulaient pas  
est maintenant la principale,  
la pierre de l'angle.

À ma surprise, le cousin m'avait dit que les livres de ce jésuite étaient parmi ses préférés, mais il n'était pas allé plus loin que cette affirmation. Pour moi, les propos de mon prof jésuite sur son collègue paléontologue étaient un peu loin, mais j'avais gardé à l'esprit la notion de **noosphère**. Un peu sottement je fis au mieux pour en expliquer le sens à Nabakatokia. En soi, la notion n'est pas compliquée. Je crois que c'est un géologue et chimiste russe, Vladimir Vernadski (1863-1945), qui inventa le terme, sur le modèle de mots connus comme atmosphère (la couche d'air qui entoure la Terre), lithosphère (la couche rocheuse qui a formé la croûte terrestre), et biosphère (tous les éléments vivants sur terre et dans les eaux, ainsi que leurs interactions : on parle aussi d'écosphère chez les écologistes). En grec *bios*, c'est la vie ; *lithos*, la pierre ; *atmos* signifie « vapeur humide ». Beaucoup de mots savants sont ainsi formés, on trouve même homosphère et hétérosphère qui n'ont rien à voir avec les orientations sexuelles

des *homos sapiens*. Ce sont des subdivisions de l'atmosphère ; homosphère : la couche d'air du sol à 100 km au-dessus ; hétérosphère : au-delà de 100 km. La noosphère, c'est donc une nouvelle couche qui depuis des millions d'années se forme autour de la terre, la couche du *noûs* : la pensée, l'intelligence chez les Grecs. Un élément essentiellement produit par les *homos sapiens*, et pendant trois ou quatre siècles une quasi-exclusivité de quelques dizaines de milliers de mâles blancs nés en Europe, qui ont inventé les sciences. Il est de bon ton aujourd'hui chez les gens qui pensent bien de mépriser et de déconstruire les créations des « mâles blancs ». Déconstruire c'est bien si ça permet de reconstruire en mieux ; c'est mal, si ça s'arrête à la déconstruction qui permet à tous les ressentiments médiocres d'entrer en éruption. Pour faire bref, la noosphère est la pensée intelligente qui se répand sur la Terre... comme la pollution. Et comme le firent les pierres, puis les végétaux, les animaux... il y a des millions et des millions d'années. Les voitures, les avions, les fusées, les charrues, les yaourts vendus en pots de plastique, etc., etc. ce sont des objets imaginés par la pensée avant de devenir des éléments matériels, sans la pensée humaine ils n'existeraient pas. C'est ça la noosphère ! À la fin de mon explication, j'ai dit au cousin que son

ordinateur portable qui le connecte au net est une parfaite illustration de l'existence de la noosphère. Il a souri, il m'a dit :

- Je sais tout ça ! Ne t'ai-je pas dit **tantôt** que Jean-Jacques Rousseau et Teilhard de Chardin étaient mes livres préférés ?

Ce tantôt avait été prononcé en deux temps, en insistant sur chaque syllabe comme on le dit au Québec. Un peu vexé d'avoir parlé pour ne rien dire, j'ai voulu reprendre la main en lui demandant :

- Pourquoi Rousseau **et** Teilhard de Chardin ?
- À cause de grand-père évidemment.

Là, j'ai senti que je reprenais pied, nous redevenions à égalité, j'ai dit :

- À cause de la nature, tout tourne autour de la question de la nature et de ses lois.
- Exactement !

Il souriait. Je crois qu'il était aussi heureux que moi de l'égalité retrouvée. Elle était promesse d'un échange d'idées stimulant, nous allions entrer dans la noosphère et, telle était notre espérance : nous volerions de plus en plus haut dans l'hétérosphère. Du regard, d'un léger

mouvement de la tête et de la main, j'ai invité le cousin à poursuivre :

- La nature et ses lois, tout est là ! Je t'ai dit que je n'étais pas d'accord avec grand-papa... c'est qu'il commet la même erreur que Jean-Jacques Rousseau. Pour Jean-Jacques Rousseau la nature, la vraie, celle qui est bonne pour les gens, c'est une petite ville aux pieds des montagnes suisses, où les conditions de vie permettent de vivre selon les idées de Jean-Jacques Rousseau dans un club med « Nature et Vertu », comme celui qu'ils ont chez les Français à Bora Bora (enfin ! pour la vertu... là-bas, je ne sais pas !). Selon grand-père, la nature, c'est, plus ou moins, la vie ici à Tiavéa. Tu l'as vu, elle est belle notre vie à Tiavéa ! mais, si tu y penses, elle n'est pas plus naturelle ou moins naturelle que la vie en bien d'autres endroits sur Terre, certains coins sont peut-être mieux, mais je suis certain que beaucoup sont pire, on y explore d'autres aspects de la nature, les bons et les mauvais. La nature, personne ne sait vraiment ce qu'elle est ! D'ailleurs je pense que la nature humaine consiste, avec l'aide de la nature, à ne pas être naturel.
- Qu'entends-tu par « ne pas être naturel » ?

- Je veux dire que nous ne savons pas ce qu'est la nature.
- On en parle sans savoir que quoi l'on parle ?
- Exactement ! Il y a des centaines, des milliers de formes de vie dans la nature. C'est comme à Samoa : on a beau se ressembler, on ne vit pas dans l'île d'Oupolou comme on vit dans celle de Savaii. Sais-tu que selon les découvertes faites grâce à la physique quantique, au niveau subatomique l'assemblage des éléments pourrait se faire selon  $10^{100}$  assemblages différents, qui nous donneraient ce nombre quasi inaccessible d'univers différents. Or, il n'y a qu'un seul assemblage qui s'applique à l'univers tel que nous le connaissons ici, sur Terre. J'ai bien dit l'univers, et pas seulement notre système solaire. Notre assemblage n'a que trois dimensions alors qu'il en existe quatre... peut-être plus. Pourtant, bien qu'inconcevables tous les autres assemblages subatomiques sont théoriquement possibles. Après la théorie de la gravitation universelle de Newton, les Papalaguis ont longtemps cru qu'ils allaient trouver tous les mystères de l'univers. Et puis, vous vous êtes aperçu que la gravitation ne s'appliquait pas aux composants de

l'atome ; et puis Albert Einstein, bien qu'il crût en la possibilité d'une théorie unifiant les lois de l'univers, a changé vos regards, et le principe d'incertitude a tout remis en question. Bref, tout le monde croit, soit savoir ce qu'est la nature, soit pense se passer de la nature pour imposer sa propre loi à la nature. Mais la nature a ses lois, et si nous passons outre par ignorance ou par arrogance, la nature frappe ! et ça fait mal !

J'avoue que la relativité restreinte et la relativité générale passaient mes capacités intellectuelles. Je me bornais à savoir qu'une conception du temps et de l'espace, ainsi que de leurs interférences en était résultée : temps et espace courbes, le temps devenu une nouvelle dimension de l'espace. Et ce n'était pas des dogmes religieux, des mythes où des récits philosophiques, qui ne tournent que les têtes ! Ces connaissances avaient des conséquences pratiques qui changeaient la vie : sans Einstein, pas de GPS, pas de fusées dans l'espace, etc. De mes vieux cours de physique, j'avais conservé le souvenir que quatre interactions dominaient les lois de la nature : celle des grands corps, la gravitation ; celle des particules positives et négatives, l'électromagnétisme ; les deux autres concernaient les atomes, le programme de

physique de la terminale du lycée ne faisait que les mentionner : la force nucléaire faible (rayon X) et la force nucléaire forte, elle lie les protons et les neutrons (réacteurs nucléaires et bombes atomiques). Le programme disait que ces quatre forces n'étaient probablement pas le fin mot de l'histoire des sciences. Il pouvait y en avoir d'autres... le prof avait dit : « l'univers nous réserve encore bien des surprises. » J'en avais déduit que l'univers n'était pas seulement compliqué, il était sublime. Tant de choses à découvrir changeaient nos vies et approfondissaient nos ignorances. Malheureusement, ma compréhension du langage mathématique était trop sommaire pour me permettre d'aller au-delà d'une vague idée des mystères de la matière. Le mot matière en français dérive du mot latin *mater* qui signifie la mère, tout un programme. J'étais en classe de philosophie, les maths (la langue parlée par la mère) étaient en option avec l'astronomie. Mais cela suffisait pour que je comprenne que les magnifiques certitudes transitoires de la science étaient mille fois plus extraordinaires que les certitudes dogmatiques des philosophes et des religions, révélées ou non. Et pourtant, je croyais en Dieu ! J'ai dit au cousin :

- Au fond, tu reproches à grand-papa de ne pas avoir étudié la physique quantique, c'est injuste !
- Je l'admets ! Toutefois, je trouve à grand-père les mêmes qualités que celles de Jean-Jacques Rousseau...
- Lesquelles ?
- D'abord la sincérité : Jean-Jacques Rousseau n'est pas un philosophe ordinaire, il ne cherche pas à faire un système, il cherche la bonne façon de vivre, en société ou en solitude, et d'être heureux, il s'en fout du reste. Progrès, richesse, vanité, il s'en fout ! Les philosophes ont dit que Jean-Jacques Rousseau était contre le progrès et qu'il voulait faire vivre les gens comme des sauvages, comme nous à Tiavéa avant les missionnaires. Mais ce n'est pas vrai. Il sait que « l'état de nature » comme il dit n'est qu'une façon de parler, que cet état n'a probablement jamais existé, et qu'en tout cas il est impossible d'y revenir, ce n'est qu'un mythe créatif pour nous aider à penser. On le voit bien dans son roman « la Nouvelle Héloïse » où Jean-Jacques Rousseau décrit ce qui est, pour lui, la société civilisée idéale.

Le fait que mon cousin mentionnait systématiquement Rousseau avec son prénom m'agaçait un peu, j'y voyais un tic du langage comme ces gens qui ne peuvent pas commencer une phrase sans dire « Eh ben... ». Mais... bon, je n'allais pas pinailler alors qu'il me disait des choses passionnantes. D'ailleurs, il était allé chercher ses Rousseau dans la bibliothèque et allait me revenir bardé de citations. En effet :

- Voilà ! Le sous-titre de la Nouvelle Héloïse est : « Lettre de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes ». Et bien ! cette « petite ville » c'est Tiavéa, ou presque... sauf que chez nous, par tradition, nous sommes beaucoup plus libres et sereins en amour que les héros de Jean-Jacques Rousseau !

Ça, je n'en doutais pas depuis que j'avais lu Margaret Mead et, surtout, le Journal de grand-maman. Quant à Rousseau, sa vie sexuelle et sentimentale fut plutôt terne dans l'ensemble, sauf en imagination, ce qui est court, car la femme et la vie en ont beaucoup plus qu'un homme « ni adroit ni lesté ». On connaît la déconvenue de Rousseau jeune homme à Venise devant la belle Zulietta, c'est dans « les Confessions ».

L'affaire est connue sous le nom du « téton borgne ». En anatomie on dit aujourd'hui un « mamelon ombiliqué », c'est-à-dire qu'au lieu de surgir au-dehors, il se forme en creux (selon ma très modeste expérience, des suçons pointus peuvent le faire resurgir... ou non). Rousseau n'a pas eu le temps d'agir, seulement d'admirer la splendide anatomie de la jeune prostituée vénitienne qui s'était entichée de lui, et lui proposait une visite gratuite de son anatomie. Pourtant, ça commence bien, il admire, il admire, puis il se met à penser : « Tiens ? Un téton borgne ! » Comme quoi, et nous l'avons déjà mentionné ailleurs : des petits riens peuvent avoir de graves conséquences. Le téton borgne va provoquer une catastrophe. À partir de ce rien, Rousseau va se lancer dans la revue du statut social, voire sanitaire (vérole), de la jeune fille : elle est splendide, mais c'est une pute (la gratuité de l'acte, signe que Zulietta trouve à Rousseau un intérêt autre que financier, ne lui vient pas à l'esprit), il s'emberlificote dans ses pensées, il ne trouve rien de mieux que de dire à la fille qu'elle a un drôle de téton (c'est-y l'droit, c'est-y l'gauche... on sait pas !). Furieuse, Zulietta lance un regard noir et voile le téton borgne et tout le reste. Après un instant de silence, pour trouver un exutoire à l'obsession de Rousseau pour les lois imaginaires de la symétrie

des tétons, elle dit à Rousseau en pleine débandade : « Jeannot, laisse tomber les femmes et étudie la mathématique ! ». À la demande de l'homme penaud, rendez-vous est pris dans les trois jours suivants. Pleine d'humour, la jeune fille dit à Rousseau : « Pour sûr, tu as besoin de repos ! ». Trois jours plus tard, plein de rêves érotiques et d'espoirs virils Jeannot revient. Cette fille digne d'une couverture de *Play Boy* est partie pour Florence, elle lui a posé un lapin ! Cet épisode, magnifiquement conté dans les « Confessions », est symptomatique de ce que sera la vie sentimentale de Rousseau : un fiasco. Rien à voir avec celle de grand-père qui me semble avoir été celle d'un homme libre et heureux. C'est ce que j'ai dit à Nabakatokéia, qui, tout en admettant mon point de vue, a exprimé une pensée originale :

- Pourtant, je vois un point commun entre Jean-Jacques Rousseau et grand-papa : ils portent tous deux un rêve de bonheur absolu que la vie ne parvient pas à assouvir.
- N'est-ce pas le cas de tout le monde ?
- Peut-être, mais tout le monde ne le dit pas aussi bien. Tiens... écoute ! C'est dans le « Contrat social » : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. », c'est dit ! et

encore, cet autre passage dans le « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. » Et maintenant écoute ce que dit grand-père à propos de l'accumulation de richesses, c'est dans le chapitre « Le Papalagui a appauvri Dieu » :

« *Laou* veut dire dans notre langue à la fois « mon » et « ton », ce qui revient au même. Par contre, dans la langue du Papalagui, il n'existe guère de mots qui soient plus distincts de ce « mon » et ce « ton ». « Mon » désigne quelque chose qui est à moi et à moi tout seul. « Ton » désigne quelque chose qui n'appartient qu'à toi seul. »

Puis, Nabakatokéia continua à citer grand-papa : « Quand un homme dit : « Ma tête est à moi et à personne d'autre ! », il a raison

[...] c'est celui auquel appartient une main qui a le plus de droits sur elle. Jusque-là, je suis d'accord avec le Papalagui. Mais il dit aussi : « Le palmier est à moi ! » parce que celui-ci pousse par hasard devant sa hutte. Comme s'il l'avait fait croître lui-même ! [...] Chaque arbre, chaque brin d'herbe, la mer, le ciel et les nuages sont autant de mains de Dieu. Nous pouvons les toucher et nous en réjouir, mais nous ne sommes pas pour autant en droit de dire : « La main de Dieu est ma main ! » C'est pourtant ce que fait le Papalagui. »

- Pas mal... hein ? Et un peu plus loin, vers la fin du chapitre : « Si Dieu met beaucoup de biens dans la main de l'homme, c'est pour qu'il les partage avec son frère, sinon le fruit pourrit dans sa main. Car Dieu tend ses nombreuses mains à tous les hommes ; ce n'est pas sa volonté que l'un ait beaucoup plus que l'autre... »

Mon cousin me faisait un vrai cours magistral sur l'histoire des idées :

- C'est un autre style, mais la pensée est aussi belle, non ? Cela me rappelle ce passage de la « Nouvelle Héloïse » - le cousin feuilletait fébrilement son livre, il marmonna quelques

secondes, puis : Voilà ! Lettre de Julie à son amant Saint-Preux qui vient de lui confesser penaud qu'à Paris il est allé voir, non pas une Zulietta vénitienne, mais de vulgaires « filles à soldats », elle pardonne et répond : « Pourquoi, dans une ville si riche, le bas peuple est-il si misérable, tandis que la misère extrême est si rare parmi nous, où l'on ne voit point de millionnaires ? »

J'appréciais les propos et citations de mon cousin. Ce n'est pas moi qui nierais l'intérêt de ces réflexions, même si, en fin de compte le club med "Nature et Vertu" de Rousseau me semble un lieu charmant, pour un temps ; mais où tout être normal, qui n'est ni une brute ni un saint, ne peut que périr d'ennui. J'applaudis à la liberté qui est un des piliers de la pensée de Rousseau, je suis plus réservé sur le pilier qu'il nomme égalité. L'égalité aboutit à brider la liberté des personnes qui ont un plus : plus de talents, d'intelligence, de courage, etc., l'égalité est grise, pointilleuse, dogmatique, étouffante. Finalement, des millionnaires il en faut ! C'est comme l'alcool, il en faut avec modération. Évidemment, cela demande à tout le monde de savoir se libérer du ressentiment. Prenez mon cas. Je ne serai jamais une grande vedette du cinéma. C'était mon rêve, un rêve idiot, j'en conviens à présent, mais il m'a

fallu du temps, et Mireille, pour me libérer de l'envie acide qui rongait ma vie à l'ambition déçue. À présent, je suis heureux, j'ai remis les rêves à leur place, la littérature m'offre des joies incomparables, Mireille est mon amour, le petit Paul est notre bonheur. Et les films publicitaires me permettent de gagner ma vie dans un monde imparfait, mais qui n'est pas sans mérites : les congés payés, l'assurance sociale, l'absence de famines, les antibiotiques, les vaccins, les Habitations à Loyers Modérés, la machine à laver, etc., etc. Donc, il faut des millionnaires... avec modération. Le problème n'est pas avec les millionnaires, il est avec la modération. J'ai dit tout ça à mon cousin. Sa réaction n'a pas tardé :

- Eh ben, les millionnaires chez les Papalaguis, ils ne font pas dans la modération ! Sais-tu qu'aux États-Unis trois dynasties des affaires, les Walmart, les Mars et les Kock détiennent une fortune estimée à 348,7 milliards de dollars. En moyenne, la fortune de chaque citoyen américain est estimée à environ 87.000 dollars. Cela signifie que trois grandes familles américaines sont plus de 4 millions de fois plus riches que leurs concitoyens. Tu vas me dire que, pour nous à Samoa qui vivons bien avec peu de choses, 87.000 dollars, c'est une fortune. C'est vrai, mais

tout est relatif, surtout si tu considères qu'entre 1982 et 2018, la richesse de ces trois familles les plus riches à crue de 5.869 %... alors que sur la même période l'Américain moyen a vu sa richesse diminuer de 3%. Cela signifie que dans un même pays, les plus riches le sont de plus en plus et les plus pauvres sont de plus en plus pauvres. Cela signifie également que les plus pauvres sont condamnés à être de moins en moins instruits, car chez les Papalaguis américains l'école coûte très cher. Combien de temps une démocratie peut-elle survivre à de telles inégalités ? Il ne faut pas s'étonner s'ils ont élu, mal, mais élu quand même, un président aussi inculte que Trump !

Aucun doute, mon cousin suivait de près les affaires du monde. Ayant posé une question sur l'avenir de la démocratie en Amérique à laquelle nous n'avions pas de réponse, nous avons laissé traîner le silence. Il était agréable le silence de Tiavéa. La mer brisait ses vaguelettes dans le lagon et venait lécher le sable avec un son très doux, les oiseaux étaient les plus bruyants ; et puis de-ci de-là, on entendait des voix humaines et des cris d'enfants qui jouaient. Lorsque des jeunes qui préparaient le *falé* du soir (la fête) entonnaient un chant en cœur, on n'entendait

plus que leurs harmonies. Le cousin me demanda :

- Les Papalaguis en France, ils ont les mêmes problèmes ?
- Oui et non ! En France l'école ne coûte pas très cher, mais sans arriver aux différences des fortunes américaines, l'écart entre les riches et les autres est de plus en plus grand. Les salaires des 40 plus grands patrons des usines qui fabriquent des choses (on dit le CAC 40 - et le cousin répondit : je sais, je lis les cours sur internet !) sont de plus en plus grands, tout en augmentant de plus en plus vite, ils gagnent en moyenne 425.000 euros par mois (sans compter divers primes et avantages variés), alors que le salaire minimum est en France de 1185 euros par mois.
- Et toi, tu gagnes combien par mois ?
- Avec le cinéma, c'est par tournage, et ça dépend... mais en moyenne, par mois ça fait autour de 3000 euros... je suis un peu connu. De son côté Mireille gagne plus ou moins la même chose grâce à sa boutique de fleurs. Disons, en moyenne nous gagnons 5000 mille euros par mois, ce n'est pas la richesse, mais c'est loin d'être la pauvreté !

- À vous deux, vous gagnez 85 fois moins que vos riches qui gagnent plus de 300 fois plus que vos pauvres qui ont un petit salaire. Ça ne pose pas des problèmes ?
- Pas encore, mais ça vient !
- À cause de Jean-Jacques Rousseau qui dit que s'il y a, d'un côté des millionnaires qui achètent tout et de l'autre des pauvres qui prostituent leurs filles, ça finit par des guerres et des révolutions. Dans une de ses lettres, dix ans avant la Révolution française, il dit que l'ordre qui domine en France ne peut plus durer très longtemps.
- Pour les guerres, je ne pense pas que ça marche comme ça ! Vous à Samoa, vous avez eu vos guerres, et pourtant, vous n'aviez personne qui dise : « Ce palmier est à moi ! ». Vous aviez trouvé d'autres raisons pour vous entretuer. L'espèce humaine est ainsi faite, elle trouve toujours des raisons. C'est comme avec Dieu, ou sans Dieu, tu l'as dit tout à l'heure. Dans le passé Hitler, Staline, ils tuent beaucoup, c'est normal, ils ne croient pas en Dieu... Mais les musulmans, ils y croient, et ils tuent beaucoup.
- Mais pourquoi ?

- Parce que Dieu a dit à leur prophète que les musulmans pieux devaient convertir, tuer ou réduire en esclavage ceux qui ne croient pas en leur prophète qui dit ce que Dieu lui a dit de dire et fait ce que Dieu lui dit de faire. C'est très simple.
- C'est donc ça ! je comprends mieux toutes ces guerres musulmanes que je vois à la télévision. Les Papalaguis de France qui ne sont pas musulmans ont de graves problèmes.

Je ne pouvais pas dire le contraire. Je vivais à Paris, je prenais le métro où, sur certaines lignes, on n'était plus en France, mais au Maghreb et en Afrique noire. Ma foi, que ces gens aient voulu leur indépendance pour affirmer leurs identités me semblait normal, mais alors pourquoi venaient-ils coloniser la France et nous imposer mœurs et religion qui n'avaient rien à voir avec notre histoire et notre identité ? Selon les bien-pensants de gauche, ces gens avaient eu raison de nous faire la guerre en Algérie, en Tunisie et au Maroc pour défendre leur identité. Bon ! Pourquoi pas, les Gaulois ont bien essayé de vaincre Jules César (ça n'a pas marché). Mais alors, pourquoi selon les mêmes bien-pensants de gauche n'avons-nous pas le droit de nous

défendre contre les invasions barbares aujourd'hui ?

Le premier attentat qui nous avait alerté Mireille et moi était celui contre Theo van Gogh en 2004, à Amsterdam. Il était connu dans la profession et, par curiosité, j'avais vu son film « *Submission* » que j'avais trouvé original et intéressant. L'assassin était un jeune marocain, bien intégré, très religieux, connaissant et suivant les prescriptions du Coran. Il déclare lors de son procès : « Il y a une loi qui m'oblige à couper la tête à celui qui insulte le Prophète ». Et puis, ça a continué en Europe avec les horreurs du massacre à Charlie Hebdo en janvier 2015, celui de la supérette cachère, de la policière de Montrouge, d'Aurélie Châtelin, d'Hervé Comara... et puis, il y a les sept attaques du 13 novembre, 130 mort et 413 blessés. Et ça continue ! Nous sommes dans un état de guerre étrange qui touche le monde entier et ressemble, en France, de façon inversée (une minorité contre la majorité), à la situation des Français d'Algérie entre 1956 et 1962 (une majorité contre une minorité). Je n'ai pas insisté sur cette Troisième Guerre mondiale dont mon cousin semblait très éloigné. Il n'y avait pas de musulmans à Samoa où les mœurs des habitants étaient totalement étrangères aux obsessions musulmanes. J'ai dit :

- Quelle autre qualité te semble commune à Rousseau et à notre grand-père ?
- La sincérité !
- Peux-tu... développer ?
- Pour grand-père, tu as lu son livre... et tu as lu ses lettres... moi pas ! Mais j'ai vécu avec lui. J'ai suivi la rédaction de son livre. Il était l'homme le plus sincère au monde. D'ailleurs, il fut très surpris lorsque Frère Pierre-Jérôme a envoyé le manuscrit de son livre à un éditeur en France.

Le cousin resta silencieux un moment. J'aimais ses silences, ils me donnaient accès au langage étrange et merveilleux parlé par le village qui vivait au rythme des vagues océaniques, que berçait le vent dans les cocotiers qui donnait la mesure aux chants des oiseaux, aux cris des enfants jouant avec le vent, aux chants des femmes et des hommes rassemblés pour préparer la fête du soir. Puis, mon cousin reprit le fil de ses pensées :

- Je sais que grand-papa écrivait « Le Papalagui » pour clarifier ses idées, et peut-être pour impressionner ta grand-mère Micouën... pas pour être connu... d'ailleurs, il ne l'est pas.

- On ne peut pas dire la même chose à propos de Rousseau !
- Mais si, mais si ! Jean-Jacques Rousseau n'a jamais voulu être connu, même s'il fut, à sa façon, célèbre en son temps, et immortel aujourd'hui.
- Célébrité et sincérité ne sont pas liées.

J'avais parlé trop vite, je me repris :

- En fait, ça se discute. On peut devenir célèbre par l'expression d'une sincérité qui produit de bons ou de mauvais résultats (car après tout, la sincérité peut produire des catastrophes !). Mais si la célébrité devient un état dont on ne peut plus se passer sans souffrir, on risque de ne plus exprimer sa sincérité mais seulement un désir fou de rester célèbre, et, en général, ça finit mal.
- Je n'en disconviens pas ! Mais Jean-Jacques et grand-papa sont morts, ils n'ont plus de désirs, plus d'amour propre dirait Jean-Jacques Rousseau. Je dis simplement qu'ils sont également sincères dans leurs critiques du monde des Papalaguis. Je l'avoue, j'ai été fier quand j'ai vu que notre grand-père, à sa modeste façon, disait bien de choses qui ressemblent à ce que disait déjà Jean-Jacques Rousseau. J'en ai déduit que deux esprits très

différents, mais totalement sincères pensant le monde naissant des Papalaguis (Jean-Jacques Rousseau) ou pensant ce même monde plus avancé (grand-papa) pouvaient, grâce à leur sincérité, dirent des choses semblables qui ont une valeur universelle !

- Qu'entends-tu par sincérité ?
- Une qualité de l'âme et du cœur tout autant que de ce que vous appelez l'intelligence. Quand tu lis grand-papa tu sais immédiatement qu'il met toute son âme dans ce qu'il écrit.

J'ai failli dire à mon cousin qu'Adolf Hitler avait aussi mis tout son cœur dans « *Mein Kampf* », et que, comme l'amour, la sincérité ne suffit pas ! mais ce sont des choses difficiles à dire à un homme totalement sincère. C'est comme ces gens qui font des fautes qui provoquent des catastrophes et vous disent : « J'ai pas fait exprès, je pensais bien faire ». Pour les victimes de la catastrophe, ça ne change rien. On en arrive à penser qu'il serait préférable que la catastrophe ait été voulue : au moins, on pourrait, peut-être, s'en prémunir... car on ne peut rien faire contre un désir de bien faire qui tourne mal : il nous désarme. J'ai jugé que ces considérations l'indisposeraient, et nous

mèneraient trop loin dans les explications. J'ai préféré les approximations de notre conversation. J'ai préféré une approche plus diplomatique, moins sincère :

- Où vois-tu la sincérité de Rousseau ?
- Dans toute son œuvre où l'on sent un homme à la recherche de sa vérité, et qui espère la trouver pour, enfin, être aimé pour l'homme qu'il est, et pour rien d'autre.
- C'est vrai, Rousseau a une soif inextinguible de vérité ! Peux-tu me donner des exemples ?

Nabakatokéia s'était plongé dans « La Nouvelle Héloïse » et s'apprêtait à me répondre lorsque le gong des vêpres retentit. J'ai regardé ma montre et constaté qu'il était plus de 18.00 heures. En effet le soleil avait commencé à décliner ; sur la mer les couleurs devenaient plus chaudes, des nuances ambrées couraient sur les vagues comme sur les palmes des cocotiers que l'arrêt de la brise avait immobilisées. La beauté du paysage fut comme accentuée par le silence qui s'installa dès le second roulement du gong. D'une façon surprenante, en si peu de temps je m'étais accoutumé à la vie dans le village. Je n'ai plus trouvé l'instant sacré, le « Sa », exotique. Je me joignis facilement à la prière des gens de

Tiavéa. Elle était silencieuse, c'est peut-être ce silence qui facilitait mon entrée dans mon rôle intime d'oblat. J'aimerais pouvoir expliquer cet état particulier qui me semble si simple, mais que je sais ne pas être ordinaire, pas à notre époque, où la prière sincère semble devenue un secret bien gardé. Surtout si l'on considère que nous sommes en un temps où des millions de musulmans font de Dieu le chef d'une armée de tueurs et de tortionnaires qu'aucun esprit sain ne veut rejoindre.

J'ai dit déjà que je n'aimais pas parler de ma foi en cela que nous appelons Dieu, et je dois répéter : " hélas, il me faut en parler, car notre avenir va dépendre de notre capacité à découvrir notre liberté en Dieu, ce que l'on appelait autrefois le libre arbitre. Ceci n'est pas une vérité, mais une conviction. Une vérité demanderait acquiescement, une conviction entre dans le débat des libres pensés. Dieu seul sait ce qu'il en sortira. » Pourtant, entrer dans le monde du silence de la prière est une expérience dont l'écrivain que je suis sent l'obligation de faire la confidence. Il faut en littérature comme dans toute expression artistique prendre tous les risques, y compris celui du ridicule. C'est la seule façon d'arriver à quelque chose.

J'ai parlé de jouer le rôle d'oblat. En latin « *oblatus* » signifie « offert ». Par définition, on offre **quelque chose** à **quelqu'un**. Commençons par l'offre. J'offre ma joie, très rarement ma tristesse (c'est alors ma tristesse qui devient une sorte de joie), parfois j'offre aussi ma joie dans l'effort : sportif, intellectuel, etc. Mais, finalement, tout tourne autour de cette joie dont je peux affirmer l'existence sans pouvoir lui donner d'autre explication que la sensation merveilleuse d'une présence. Une présence dont j'ignore le nom, mais qui me semble correspondre à ce qui est traditionnellement appelé Dieu. Donc, j'offre ma joie à Dieu et en retour je reçois une joie encore plus grande. Cette joie agite tout mon corps, et j'ai l'impression que mon cœur se met à penser d'une façon autre que ma tête habituellement le fait. Cela donne à tout mon corps une unité qu'avant cet état d'oblat je n'avais jamais connue ; hormis, peut-être, lors de certaines nuits d'amour particulièrement réussis. C'est l'image sensorielle la moins mauvaise que je trouve pour exprimer cette joie peu ordinaire. J'offre ma joie, en retour je reçois une joie encore plus grande, je l'offre et en retour, etc., etc. au point où parfois je suffoque presque, des larmes de joie me viennent... il m'arrive, alors, de fredonner la cantate de Jean-Sébastien Bach « Jésus que ma

joie demeure ». Être aussi heureux au monde me semble parfois presque indécent.

Voilà ! Je peux seulement dire ce que je ressens. Je n'ai pas la prétention d'affirmer que ce que je ressens est la preuve de l'existence de Dieu. Mais, je puis dire que cela est la preuve de l'existence de ma joie, et que, Dieu merci, je ne suis pas le seul à avoir vécu cela. J'ajouterai que, souvent, au sortir de cette belle rencontre de la prière, étant admis que Dieu est un mot humain pour une réalité qui nous dépasse, je me dis : « Ce que Dieu a de plus merveilleux, c'est qu'il existe ! ». Il arrive même, parfois, pas très souvent, heureusement, que comme hors de moi, je m'écrie : « Mon Dieu pourquoi m'aimez-vous ? » La ! je l'avoue, je passe les bornes... mais que voulez-vous, ma joie est si grande.

Tout cela nous avait éloignés de Rousseau, de sa sincérité, de son besoin d'amour et de reconnaissance. Pourtant Nabakatokeia avait toujours « La Nouvelle Héloïse » en main. Je voyais même d'autres volumes et son ordinateur portable à ses pieds.

## Chapitre 15

Lorsque retentit le troisième roulement du gong, qui signalait la fin des vêpres, le soleil avait commencé à se coucher. Le flamboiement des couleurs était éblouissant. C'est alors que j'ai vu, de mes yeux vu, « le rayon vert ». J'avais entendu parler de ce phénomène rarement perçu qui, lors du coucher du soleil, fait qu'une masse compacte de grande dimension (la mer, l'océan, une montagne) semble émettre un « rayon vert » qui s'élanche dans l'espace. Fulgurant, l'œil ne le perçoit que rarement. À vrai dire, je croyais qu'il s'agissait d'une légende, voire du simple produit de l'imagination féconde d'une jeune fille que j'avais aimée, autrefois, il y a longtemps, beaucoup. Il m'est alors souvenu qu'elle me disait que seuls les cœurs purs peuvent voir « le rayon vert ». J'ai demandé si elle l'avait vu, elle ne m'a jamais répondu, et j'ai oublié « le rayon vert ». Mais le temps des souvenirs est circulaire, toujours il revient, comme l'amour le temps n'est jamais perdu.

La vision du rayon vert m'a surpris. Une surprise ordinaire, celle que chacun éprouve à la vue d'une chose vue pour la première fois. Rien de mystique ou d'extraordinaire en cela. Je ne me suis pas demandé si mon cœur était pur. Il faut

dire que ces idées de pureté ne font pas partie de mon imaginaire. Dans l'ordinaire de la culture occidentale, la pureté relève communément de la sexualité considérée, en gros et en détail, comme impure. Lors de son séjour en Europe, grand-papa a bien perçu cet empoisonnement du désir. Il le mentionne dans son chapitre intitulé « Du fait que le Papalagui couvre sa chair de ses innombrables pagnes et nattes », un bref extrait :

« Tout ce qui a rapport à la chair est péché. Ainsi parle le Papalagui. Le bras qui s'apprêtant à lancer s'élève dans la lumière est la flèche du péché. La poitrine palpitant sous la vague de la respiration est le carquois du péché. Les membres avec lesquels la vierge du village nous danse une siva sont pécheurs. Même les membres servant à faire des enfants pour la plus grande joie de la vaste terre sont péché. »

Il n'est pas certain que nous ayons dépassé ce stade où le désir est malade. Collectivement l'Occident est passé de la négation du corps à son obsession, ce qui est logique : toute négation du réel se venge en obsession. Preuve en est dans le chiffre d'affaires des industries et de l'artisanat du sexe : plusieurs centaines de milliards financent des productions, souvent d'une telle médiocrité perverse qu'elles vont à terme nous dégoûter du sexe ; simultanément, la

fréquentation des églises est en chute libre, alors que les révélations sur la pédophilie et l'homosexualité des prêtres est en ascension. Voilà le prix de la pureté ! C'est trop cher payé ! Il n'est de libération qu'individuelle. Je suppose que certains prêtres vivent cette libération à travers leur vœu de célibat. En tout cas, Mireille et moi nous la vivons dans le secret de nos draps, comme Maria Casarès et Albert Camus, comme Fanny et Robert, Louis Stevenson, et Pauline avec Touyavii ; et tant d'autres amants heureux du « Cantique des cantiques » savourant la sainteté des corps dans le grand lit du temps donné, reçu, aimé. D'où l'importance de leurs exemples afin d'enseigner enfin les chemins de la liberté. Sur ce point, je partage l'avis de Ninon de Lenclos : « beaucoup plus de génie est nécessaire pour faire l'amour que pour commander aux armées », ce que confirme un expert en commandement des armées, Napoléon Ier : « La guerre est un art simple et tout d'exécution ». Le jugement de Ninon n'implique pas nécessairement une mise en doute des capacités expressives des militaires en amour (encore qu'en amour Napoléon était comme à la guerre : rapide !). Toutefois, on sait, grâce à l'Illiade, que Mars couche avec Vénus, qui s'en trouve fort bien et accouche d'une fille nommée « Harmonie », puis de deux garçons : Deimos (la crainte) et

Phobos (la peur panique). Vaste programme : amour et force créant harmonie, et terreur !

Toutes ces considérations n'avaient rien à voir avec la soif de sincérité de Jean-Jacques Rousseau, comme me le rappelait mon cousin alors que je lui parlais du « rayon vert ». Il me dit qu'à Samoa on ne connaissait pas ce phénomène et me demanda s'il était scientifiquement prouvé ou s'il ne s'agissait que d'une légende de mon pays. Je lui ai répondu que c'était un peu les deux. Le phénomène est dû au spectre électromagnétique : lors du coucher du soleil, les rayons rouges sont cachés sous l'horizon alors que la longueur d'onde lumineuse est beaucoup plus grande que la taille des particules qui traversent l'atmosphère... pendant quelques secondes, seule la couleur verte est perçue. J'ajoutais : c'est aussi une légende, Jules Verne en a fait un roman, ça se passe en Écosse, le pays de Stevenson. « Notre Stevenson ? » demanda le cousin - oui ! ai-je répondu. « Cela prouve que les romans peuvent dire la vérité ! » a-t-il répliqué avant de se replonger dans son Jean-Jacques Rousseau... et d'en émerger pour me dire :

- J'aime beaucoup sa seconde préface à « La Nouvelle Héloïse », c'est un dialogue imaginaire entre Jean-Jacques et un éditeur

qui critique le livre en raison de sa rédaction relâchée, ses dialogues peu percutants, ses situations vertueuses tirées par les cheveux. L'écrivain se défend en invoquant la vérité des sentiments de ses personnages. Écoute ce dialogue et dis-moi ce que tu en penses :

« L'éditeur : C'est-à-dire que la faiblesse du langage prouve la force du sentiment. »

J.J. Rousseau : « Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller ; pour peu qu'il ait le feu dans la tête, sa plume va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin : vous serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagère et sèche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. » (le cousin sauta quelques phrases en marmonnant des onomatopées « eemm, aagh », puis il reprit sa lecture) « on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases ; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'âme attendrie ; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa

vérité nous touche ; et c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. »

- Alors qu'en penses-tu ?

Il avait brusquement relevé la tête pour lancer sa question. J'ai remarqué que ce passage illustre parfaitement l'opposition qui singularise l'œuvre de Rousseau : celle qu'il marque entre l'intelligence abstraite, cérébrale, et l'intelligence du cœur, du sentiment, des élans affectifs, qu'il considère plus riche et vitale que l'autre, si froide ! Puis, j'ai pensé : aïe ! aïe ! aïe ! voici à nouveau qu'avec la sincérité on retrouve le problème de l'amour et du courage. Trois belles qualités, certes ! mais servantes, non pas maîtresses. On peut mettre sa sincérité, son amour, son courage au service d'une monstruosité. À l'évidence, il y avait des gens sincères, affectueux et courageux parmi les SS, ils ont mis ces qualités servantes au service du plus grand crime industriel commis par la civilisation occidentale. Et depuis ces temps-là, ce crime nourrit une peur de nous-mêmes, la peur de recommencer, dont se servent avec une extraordinaire habileté les musulmans qui usent de l'arme de la pitié pour nous lier les mains, et envahir l'Europe. Ils utilisent notre peur de recommencer pour imposer leur loi. Le grand défi

aujourd'hui est de lutter contre la barbarie, sans sombrer dans les abîmes du passé.

Dans les années trente, et jusqu'à 1945, il y avait en Allemagne une majorité de gens dont le soutien au nazisme allait de degré en degré, du tiède au chaud, sans pourtant qu'ils mettent toute leur sincérité, leur courage et leur amour au service de leur *führer*. Ils suivaient plus ou moins le mouvement, dans un mélange de peur (qu'il ne faut pas sous-estimer), de routine, et de conviction. Seule une minorité réagissait contre le système nazi. Le national-socialisme reposait sur une minorité (5 à 10 % de la population ?) qui avait mis toute sa sincérité, son amour et son courage dans l'idéologie nazie. Ceux-là faisaient peur aux autres et provoquaient des phénomènes d'imitation d'une sincérité variable. Depuis des siècles, on observe un phénomène semblable et récurrent dans le monde musulman, qui, pour l'instant, ne dispose pas de technologies militaires efficaces. Mais où le pourcentage des gens convaincus est nettement plus important que celui des Allemands dans l'Allemagne nazie... qui n'a pas duré très longtemps.

Les idéologies sont plus ou moins ouvertes ou fermées. Ouverture et fermeture varient selon la prétention de l'idéologie à créer des domaines plus ou moins vastes du permis et du défendu. En

ce sens, il n'y a pas de communauté humaine qui ne soit porteuse d'une idéologie, voire de plusieurs. Ce que l'on appelle la liberté est une qualité maîtresse liée au bonheur, comme toute l'œuvre de Rousseau le démontre, qui s'exprime toujours dans un contexte idéologique où le domaine du permis est plus ou moins vaste et celui du défendu plus ou moins limité. Par exemple, le nazisme avait créé le domaine de la race et le communisme celui de la classe sociale. Dans ces deux domaines idéologiquement produits, le permis et le défendu étaient strictement codifiés, avec des conséquences horribles pour des millions de personnes que l'idéologie condamnait à l'élimination. Pour le reste, dans d'autres domaines : les sports, la musique, la sexualité, le théâtre, l'alimentation, les sciences et techniques, le nazisme comme le communisme étaient des idéologies relativement ouvertes dans la mesure où ces activités ne remettaient pas en cause les domaines idéologiquement créés de la race et des classes sociales. D'où les prouesses techniques accomplies par les scientifiques nazis et communistes (fusées spatiales, ingénierie, chimie, armement, etc.) ; d'où le bonheur vécu par certaines populations sous ces régimes meurtriers.

Un exemple en ce qui concerne le nazisme : Primo Levi à Auschwitz. Sa formation de chimiste lui doit d'être recruté par le SS chargé des recherches et travaux sur la chimie dans le camp. Dans « Si c'est un homme », Primo Levi nous décrit le SS comme harmonieusement partagé entre « la polymérisation et la conscience indo-germanique », c'est-à-dire entre une idéologie ouverte et une idéologie fermée. L'idéologie ouverte, c'est la science, la chimie, où le savoir vient d'un mouvement initié par Antoine Laurent de Lavoisier, 1743-1794, et qui repose sur des évidences issues d'expériences contradictoirement débattues par la communauté scientifique. L'idéologie fermée, c'est le nazisme, issu d'une série de délires affirmant, sans autres fondements que leurs affirmations, que la race aryenne est supérieure aux autres. Ce savoir est un dogme qui entraîne l'élimination de qui en doutent.

Le communisme possède aussi ses exemples : Lyssenko dans les années trente lança en URSS une technique de vernalisation des blés fondée sur la croyance que des caractéristiques induites par des facteurs matériels extérieurs pouvaient être transmises génétiquement. L'idée devint un dogme opposant « science prolétarienne » (nécessairement exacte) à « science

bourgeoise » (nécessairement fausse). Ce dogme eut des conséquences tragiques sur l'agriculture et la sylviculture en URSS. On trouve une allusion étrange et prudente à cette science prolétarienne dans un livre de l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg (1891-1967) « La chute de Paris » (prix Staline 1941) qui raconte la défaite française de juin 40. Ce livre de propagande intelligente fut hâtivement publié en français en 1944 par les éditions du parti communiste. À peine rentrée de déportation ; Pauline Micouën, soit par curiosité, soit par fidélité à ce qui, peut-être, était encore ses convictions communistes en avait acheté un exemplaire. Le passage où Ehrenbourg évoque l'action de Lysenko avait retenu l'attention de grand-maman. L'écrivain décrit un jeune artiste peintre qui commence à s'intéresser au communisme (p.104) : « Un jour André lut un article sur la vernalisation du froment en Union Soviétique. Il aimait tout ce qui se rattachait à la vie de la terre, et l'article intéressa d'abord le paysan qui était en lui ». L'artiste-peintre comprend alors qu'en période révolutionnaire le combat politique est plus important que l'art pictural. Mais que ça peut changer avec le passage du socialisme au communisme. Alors il revient aux rendements accélérés des végétaux grâce à la science soviétique : « Il est des arbres qui fleurissent pour

la première fois après soixante-dix ou quatre-vingts ans », pour conclure : « Et voilà que quelques jours dans la vie d'une plante annuelle changent la physionomie de toute une région... Évidemment, c'est affaire d'époque. » Dans son « Journal » où j'ai trouvé ces réflexions (Bréhat, 31 août 1972), Pauline remarque qu'il est impossible de juger si cet « Évidemment, c'est affaire d'époque » se rapportait au travail du peintre ou à celui de Lysenko, ce paysan soviétique idéologiquement correct, prix Lénine, prix Staline, etc. La parfaite ambiguïté du texte permettait toutes les lectures possibles : du doute discret sur les théories d'un héros stalinien, à l'admiration sans réserve. Une véritable touche artistique ! Un chef d'œuvre de propagande ! Mieux que les *fake news* trumpiennes toujours grossières. Pauline a noté : « Pauvre Ilya Grigorievitch, entre la Sibérie et le prix Staline, tu as choisi le prix Staline. Je peux comprendre, mais te voilà tombé bien bas, à Paris tu étais plus fier ! ». Pauline avait connu l'écrivain russe lorsqu'il vivait à Paris, et déclamait du François Villon entre 1921 et 1940. Je crois que grand-maman a toujours été une femme libre... même quand elle croyait en des choses auxquelles on ne croit plus.

Le réel est le seul référent objectif qui puisse faire la différence entre une idéologie ouverte et une idéologie fermée. Il n'est pas toujours facile de faire la distinction entre les deux, surtout lorsqu'émerge une situation nouvelle : le réel est en effet la grande énigme de l'univers et nous ne cessons de le découvrir. Mais avec le temps, lorsqu'il permet le débat des intelligences et met à jour les conséquences pratiques de l'idéologie fermée, la séparation des deux idéologies finit par se produire... et ça fait mal ! (15 à 20 millions de victimes pour le nazisme, plus encore pour le communisme).

Un aspect moins tragique des conséquences pratiques des idéologies fermées se constate dans la faiblesse des productions artistiques des idéologies communistes et nazie — qui, dans bien des domaines, n'ont fait que reproduire ou copier (bien ou mal) des œuvres créées dans des périodes pendant lesquelles l'idéologie dominante était, dans certains domaines, plus ouverte ou moins fermée. En effet, la création artistique est, par définition, ouverte. Certes, elle obéit à des règles, car sans règles rien ne peut être créé, mais elle tend, en permanence, à utiliser les règles pour aller au-delà. Il y a dans la création artistique et scientifique une aspiration naturelle à la liberté et, dans cette aventure, une

tendance à brouiller les codes du permis et du défendu, de ce qui est tenu pour vrai, de ce qui est tenu pour faux, du beau et du laid, etc. Cela aboutit parfois à des chefs-d'œuvre, parfois à des ignominies, parfois à des œuvres conformistes, ambiguës, médiocres, etc. La création, quel que soit son objet, est l'expression d'une subjectivité qui maîtrise un langage pour s'élaner dans l'universel. On y réussit ou on se casse la gueule. Ce langage peut être une langue nationale, ainsi font les écrivains et les poètes, ce peut être un langage mathématique ou autre (les symboles chimiques, cinématographiques, etc.), ainsi font les physiciens et tous ceux qui créent des œuvres capables d'agir sur le réel et sur les imaginations.

J'avais fait au mieux pour expliquer mon point de vue à mon cousin. Ce n'était pas facile, il était un homme intelligent et bien informé, et j'avais du mal à exprimer une pensée dont je ne maîtrisais pas toutes les nuances, surtout dans le domaine immense des sciences dites « exactes ». Je ne fus donc pas surpris quand il me demanda :

- Pourquoi dis-tu que tout est une idéologie. La science n'est pas une idéologie !
- Si tu entends par idéologie un récit qui prétend représenter la réalité ou des réalités et dont la fausseté est manifestée par son

irrationalité, alors, oui, la science n'est pas une idéologie, puisque la méthode expérimentale permet de tester la pertinence du récit scientifique. Mais je parle d'idéologie ouverte et d'idéologie fermée. Je préfère ces deux termes à des mots aussi différents qu'idéologie et science.

- Et pourquoi ?
- Parce qu'il arrive à la science de se refermer et de jouer les religions dogmatiques, de faire le policier de l'esprit et de dire aux penseurs, scientifiques ou non : « circulez, y a plus rien à penser ». Une idéologie fermée est celle qui ne croit pas aux faits contradictoires : elle les exclut ou même elle les annexe pour confirmer sa fermeture. Regarde l'islam qui va de défaite en défaite depuis des siècles, pour ses fidèles ces défaites sont la preuve que Dieu éprouve la pureté de leur foi, alors ils persévèrent dans leur impasse. Une idéologie ouverte est celle qui accepte les leçons de l'expérience. Cela peut prendre du temps : les guerres de religion en Europe, elles ont duré deux siècles environ, ont convaincu la majorité des Européens qu'ils ne devaient plus s'entretuer pour défendre des dogmes que la pensée ne pouvait pas penser. Grâce aux sciences expérimentales, la

pensée européenne s'est bâtie sur l'idée qu'il y avait toujours quelque chose à penser, c'est comme ça que l'on est passé de Newton à Einstein. C'est d'ailleurs ce que grand-père n'a pas compris. Donne-moi ma copie du livre de grand-papa.

Il me l'a passé, j'ai feuilleté un moment puis j'ai trouvé ce que je cherchais dans le chapitre intitulé « La grave maladie de penser sans cesse », j'ai lu :

« Les palmiers et les montagnes ne font jamais autant de bruit en pensant ; si les palmiers réfléchissaient aussi bruyamment et féroce­ment que les Papalaguis, ils n'auraient certainement pas d'aussi belles feuilles vertes et d'aussi beaux fruits dorés (car c'est un fait établi que penser rend vieux et laid). »

- Et tu connais sa conclusion :

« Prenons surtout garde à tout ce qui pourrait nous enlever notre joie de vivre, qui pourrait assombrir notre esprit en lui enlevant sa clarté rayonnante et faire entrer en conflit notre tête et notre corps. Le Papalagui nous prouve par sa façon de vivre que penser est une grave maladie qui diminue de beaucoup la valeur d'un être humain. »

Le cousin a souri, puis :

- Nous sommes d'accord sur ce point, mais c'est un accord d'apparence. L'autre jour, tu m'as dit que la femme que tu aimes dans ton pays est une femme qui ne pense pas seulement avec sa tête, mais avec tout son corps, comme le dit grand-père des gens de Samoa. Après ça tu m'as dit que tu étais d'accord avec le Père Teilhard de Chardin sur la création de la noosphère par les humains... alors, moi, je suis perdu, je ne sais plus ce que tu penses.
- Je pense que l'erreur de grand-papa fut de n'être capable de penser que d'une seule façon. La façon des gens de Samoa. J'aime cette façon et c'est la femme que j'aime qui m'a enseigné cette façon de penser que je ne cesse d'apprendre, car elle est nouvelle pour moi. Mais il y a bien des façons de penser, et celle des Papalagui est aussi difficile que celle des gens de Samoa du temps de grand-papa. Elle est même plus difficile car grand-père n'a perçu qu'une des façons de penser des Européens, toi qui aimes tant Rousseau tu sais que certaines de ses idées étaient semblables à celles de grand-père.
- C'est exact !
- Mais pas toutes, loin de là !

- Par exemple ?
- Par exemple, par exemple...

J'étais pris de court par la dynamique du dialogue et la vivacité de mon cousin. J'ai d'abord dit : « Rousseau n'aime pas les philosophes qui pensent trop avec leur tête, et pas avec leur cœur... ça ressemble à grand-papa avec ses montagnes et ses palmiers... » Le cousin n'a pas paru très convaincu. Heureusement, lors de ma figuration dans le film « Danton » tourné à Paris, je n'avais pas seulement revêtu le costume du sans-culotte, et fécondé Bibiane, j'avais approfondi mes connaissances de la Révolution française, sur Danton et Robespierre. Cela m'est revenu :

- Par exemple, la religion ! Grand-papa est un croyant sincère et paisible, qui pratique spontanément « la religion du cœur » du « Vicaire savoyard » de Rousseau. Pourtant, grand-père n'est pas un mystique. Rousseau est un mystique, comme le sera son disciple Robespierre, un des créateurs du culte de l'Être suprême en 1793-1794, afin « de développer le civisme et la morale républicaine ». Les mystiques sont parfois intéressants quand ils nous disent leurs pensées, comme Rousseau ; mais ils sont

toujours dangereux lorsqu'ils font de la politique, comme Robespierre. Rousseau décrit sa crise mystique lors d'un voyage à pied, dans les environs de Paris, alors qu'il va rendre visite à celui qui est encore son ami Diderot.

- Oui ! C'est dans « les Confessions »

Et là, il se replongea dans sa lecture des « Confessions », pour m'extraire du tome 2, livre 8, rédigé en 1769-70 :

- « Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieux de Paris à Vincennes » bon, bon, bon, comme tu sais, il rend visite à son ami Diderot emprisonné au donjon du château de Vincennes, une prison pas trop sévère puisque Diderot peut se promener dans le parc du château et recevoir ses amis. Je continue : « Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le Mercure de France ; et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'Académie de Dijon pour le prix de l'année suivante, Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. À l'instant de cette lecture je vis un autre univers et je devins un autre homme. » Puis, il dit qu'il a

oublié les détails de ses impressions d'alors, mais qu'il les a décrites dans une lettre à Monsieur de Malesherbes. Je vais t'en donner lecture.

Et voici mon cousin plongé dans un recueil des lettres de Jean-Jacques Rousseau à divers correspondants. Jugez de ma surprise ! En ce village perdu dans l'Océan Pacifique mon cousin de Samoa me cite Rousseau comme le ferait un professeur agrégé... et encore ! à la condition qu'il fût un spécialiste de l'écrivain genevois.

- Voilà, voilà ! C'est sa lettre du 12 janvier 1762, et je te précise, cousin de France, que 1762 est l'année même où Jean-Jacques Rousseau fait paraître à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, une de ses œuvres les plus importantes : « Du Contrat social, ou Principes du Droit politique, par J.J. Rousseau, Citoyen de Genève », tu remarques, hein ! tu remarques : « Citoyen de Genève ». **Citoyen**, c'est le titre que se donneront les révolutionnaires de 1789. Mais, je reviens à la lettre du citoyen de Genève à Malesherbes, je lis... hum, hum, hum... ha, voilà ! « Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout à coup, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées

vives s'y présentent à la fois avec force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opprime, soulève ma poitrine » etc., etc. Tu as raison, Jean-Jacques Rousseau, c'est saint Paul sur la route de Damas, c'est les « Confessions » de saint Augustin rencontrant Dieu... non ?

- Exactement ! Et tu ne trouveras rien de semblable chez notre grand-père.
- Je suis d'accord, à ceci près : on sait où finit le mysticisme sans contrôle, dans la folie ! voire dans le crime. Mais on ne sait pas où il commence et se contrôle... Mais, qu'as-tu contre les mystiques ? Après tout, ça peut arriver à tout le monde.

J'étais sur le point de lui parler de ma propre « vision » qui avait changé ma vie. Mais c'était trop ! Je me ravisais... de peur de ne pas trouver les mots justes, et de passer pour un illuminé de plus dans un monde qui en compte déjà beaucoup. Trop ! Alors, puisque nous étions entre amateurs de rugby, j'ai botté en touche :

- Je n'ai rien contre les mystiques, je peux même les comprendre... Mais il faut qu'ils restent dans leur vision et ne cherchent pas à

me l'imposer. Heureusement, Rousseau est un écrivain, pas un homme de pouvoir, roi ou prophète armé... un Robespierre ! Rousseau nous raconte sa vie et nous dit pourquoi il pense ce qu'il pense. Il pense tant qu'il est capable de douter : c'est un vrai écrivain... finalement, comme grand-papa.

- Jean-Jacques est quand même très supérieur à grand-père... Mais, tu crois que les hommes de pouvoir ne doutent jamais ?
- Si ! pourquoi pas. Mais l'action ne permet pas l'expression du doute. Elle est un autre monde. Tu fais ou tu ne fais pas ; puis, tu fais face aux conséquences du « faire » et du « ne pas faire ». Ne pas faire, c'est laisser faire ce qui se fait sans toi. Le doute ne sert plus à rien. L'action est le monde de la matière et de ses lois, elle n'est pas le monde de la pensée... et des doutes qui fertilisent la pensée. Le problème des mystiques est qu'ils ne doutent plus, et c'est très bien pour eux et pour les gens qui partagent leur certitude. C'est très bien dans la mesure où ils ne deviennent pas des politiques qui imposent leurs certitudes mystiques à ceux qui ne les partagent pas. C'est tout le drame de Robespierre dans la « Terreur » !

- Je ne partage pas ton avis à propos de Robespierre. Même quand il écrit « du Contrat social », Jean-Jacques Rousseau ne prétend pas imposer ses vues, écoute ce qu'il dit au début du « Contrat » :

Et fidèle à son penseur genevois, mon cousin chercha un instant sa citation, non pas dans ses livres, mais sur son ordinateur dernier modèle. Et bientôt il lisait :

« Si j'étais Prince ou Législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire ; je le ferais ou je me tairais. »

- Pas mal, hein ? Voici que tu penses comme Jean-Jacques.

Voici qu'à nouveau Nabakatokéia appelait l'écrivain par son prénom. Je le trouvais à la fois charmant, très savant... et un peu ridicule. Je me gardais bien de commenter sa dernière remarque, peut-être par crainte d'être ridicule à mon tour... car il est difficile d'échapper à la logique de Rousseau.

- Mon problème est avec son idée de « volonté générale »... C'est...

Sans aucun ménagement, le cousin me coupa la parole. J'avais cru me ménager un effet oratoire en suspendant mon souffle après

« volonté générale ». Il avait kidnappé mon silence :

- La question est de savoir à qui nous devons obéir dans une société policée, pour être à la fois civilisés, organisés et libres ! Et non des esclaves obéissant à des maîtres. Jean-Jacques dit : il faut obéir à la volonté générale des citoyens, c'est ça le contrat social. C'est l'expression de la volonté de chaque individualité puisant au plus profond de sa conscience pour unir sa conscience aux autres et, ainsi, exprimer le bien commun.

Et dans le même souffle, Nabakatokéia me cita ce passage du « Contrat » :

« Il importe donc, pour avoir bien l'énoncé de la volonté générale, qu'il n'y ait pas de société partielle dans l'État, et que chaque citoyen n'opine que d'après lui. » Puis, il reprit :

- Tu ne peux comprendre la « volonté générale » sans donner toute son importance à ce que tu appelles « les idées mystiques » de Jean-Jacques Rousseau. Elles sont, selon lui et selon moi, ce que tout homme peut découvrir, s'il plonge assez loin en lui-même dans une sorte de méditation mystique, c'est le « Connais-tu toi-même » des Grecs. Les « Méditations » de René Descartes lui font

découvrir la raison, celles de Jean-Jacques Rousseau lui font découvrir la conscience ! (là ! je l'avoue ! le cousin avait fait fort !) Il y a chez Jean-Jacques une pensée profondément optimiste quant à la nature spontanée de l'espèce humaine lorsqu'elle est libérée de « l'amour propre » (la vanité) et non pervertie par la vie en société. Il exprime cela dans ce long chapitre de la « Nouvelle Héloïse » que l'on appelle « La profession de foi du vicaire savoyard ». Je suppose que tu connais ce passage souvent cité, qui est une reprise d'un thème récurrent dans toute l'œuvre de Jean-Jacques : « Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règles et d'une raison sans principe. »

De plus en plus fort ! Puis, il se lança dans une explication de texte, qui, je l'avoue, me passionna. Selon lui chaque mot comptait,

surtout à la fin : « juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu », « excellence de sa nature », et « sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règles et d'une raison sans principe. » Tout est là ! s'exclama mon cousin enthousiaste : la volonté générale n'est possible que si la majorité des citoyens est capable d'atteindre ce niveau de conscience qui permet de percevoir le bien commun et de dire le droit. Les citoyens votent, non sur les lois qui sont du ressort du législateur, le vote citoyen ne fait que dire si la loi du législateur est l'expression de la volonté générale, ou non. Il se lança dans les différences et les oppositions entre la volonté générale et les volontés particulières. Pour l'instant, je n'avais rien à dire, j'écoutais, alors il revint à son ordinateur et me cita un passage du « Contrat social » qui complétait ce qu'il venait de m'expliquer :

- C'est à la page 38 de l'édition de 1762 : « s'il n'est pas impossible qu'une volonté particulière s'accorde sur quelque point avec la volonté générale ; il est impossible au moins que cet accord soit durable et constant ; car la volonté particulière tend par

sa nature aux préférences, et la volonté générale à l'égalité »

Il m'expliqua alors que Jean-Jacques (encore !) n'était pas un naïf de l'égalité, qu'il admet toutes les différences, mais ces différences sont secondaires devant cette « conscience, instinct divin » qui est l'apanage de l'espèce humaine. Et cela, par-delà même la psychanalyse, tous les psychologismes et toutes les inégalités naturelles et culturelles. Il m'expliqua longuement que Rousseau avait une perception très moderne d'*homo sapiens* en tant qu'espèce ; et qu'il tenait vraisemblablement la notion d'espèce de son ami Diderot, qui déjà parle de l'évolution du vivant dans des termes, moins scientifiques, mais prémonitoires de ce que dira Darwin, puis le père Teilhard de Chardin.

C'est alors que j'ai commencé à penser aux gilets jaunes en France. Ces nouveaux sans-culottes étaient peut-être parfois peu instruits (« la République n'a pas besoin de savants ! » : condamnation à mort du chimiste Lavoisier, guillotiné le 8 mai 1794), mais en tant qu'*homo sapiens* de langue française vivant sur le territoire français, ils avaient compris l'essentiel : nos Gouvernements (Rousseau met toujours la majuscule à ce mot dans le « Contrat social ») ne représentent plus depuis longtemps la « volonté

générale ». Ils arbitrent en ruse et en force entre des volontés particulières, dont bon nombre viennent de directives transnationales : le marché et la finance internationale, les directives européennes, etc. Ce qui donne priorité aux plus forts, aux plus bruyants, et à ceux qui font le plus peur et se parent du manteau de la « discrimination ». Oubliée, la « volonté générale » devient la voix du peuple issu de cette nation millénaire, qui ne peut plus faire entendre sa voix puissante, mais cachée, inaudible car inécoutée. Les volontés particulières, nationales et internationales, ont triomphé ! et la nation est en voie de déconstruction, c'est-à-dire de destruction par les tribus particulières. Les élites ont trahi.

## Chapitre 16

Si l'idée m'est venue à l'esprit, ce n'est pas moi qui ai lancé le thème des gilets jaunes. Nabakatokéia suivait l'actualité mondiale sur son ordinateur, on parlait alors régulièrement de ce mouvement. Il m'a dit :

- Évidemment, les Français se révoltent. On disait tantôt que les riches étaient de plus en plus riches et les autres de plus en plus pauvres. Tu m'as dit que vos dirigeants du CAC 40 gagnent par mois plus de 300 fois ce que gagnent vos pauvres, qui gagnent ce que vous appelez le salaire minimum garanti. Je suis surpris que vos élites arrogantes, gens cyniques mais intelligents, aient oublié ce que dit Jean-Jacques dans une note à la page 85 de ma vieille édition, je lis pour toi :

L'ordinateur avait l'avantage de lui permettre de rapidement trouver ses citations :

- « Voulez-vous donner à l'État de la consistance, rapprochez les degrés extrêmes autant qu'il est possible : ne souffrez ni des gens opulents, ni des gueux. Ces deux états, naturellement inséparables, sont également funestes au bien commun ; de l'un sortent les auteurs de la tyrannie et de l'autre les

tyrans ; c'est toujours entre eux que se fait le trafic de la liberté publique ; l'un l'achète et l'autre la vend. » C'est comme ça que les Américains ont fait de Donald Trump un président : il a acheté le vote des gueux en colère !

- C'est vrai, et ta citation est bonne. On reconnaît une grande œuvre au fait qu'elle parle par-delà le temps et l'espace. Mais je ne pense pas que les gilets jaunes soient des gueux, pas en majorité. C'est même ce qui me surprend chez eux.
- Je pense qu'en France, les « gueux » au sens que Jean-Jacques donne à ce mot : « ceux qui vendent leur liberté à ceux qui l'achètent » ne sont plus vraiment des Français... ce sont des musulmans.
- Ah bon ? Et qui les achète ?
- Les wahhabites de l'Arabie ! C'est évident. En France comme dans le monde entier, les musulmans se réclament d'une volonté générale qui est religieuse. La volonté du musulman est celle de Dieu exprimée dans le Coran, c'est la plus "Général" (au sens militaire du mot !) des volontés générales.

Voici que mon cousin jouait avec les mots comme un virtuose avec son violon, j'ai souri

sans relever le trait dont l'humour était peut-être un peu lourd.

- Je n'avais jamais pensé à l'islam en ces termes.
- C'est pourtant évident. Écoute ce que dit Jean-Jacques vers la fin du « Contrat social » : « Ceux qui distinguent l'intolérance civile et l'intolérance théologique se trompent, à mon avis. Ces deux intolérances sont inséparables. Il est impossible de vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés ; les aimer, serait haïr Dieu qui les punit ; il faut absolument qu'on les ramène ou qu'on les tourmente. Partout où l'intolérance théologique est admise, il est impossible qu'elle n'ait pas quelque effet civil, et sitôt qu'elle en a, le Souverain n'est plus Souverain, même au temporel ; dès lors les Prêtres sont les vrais maîtres, les Rois ne sont que leurs Officiers. »

Je trouvais la citation bien venue. J'admirais l'intelligence de mon cousin. Elle lui permettait de placer l'œuvre de Rousseau dans un contexte moderne, si différent de celui dans lequel il avait vécu et pensé. Pour ce qui concerne ce que je me permets d'appeler la culture de mon cousin de

Samoa, je n'étais pas au bout de mes surprises, puisqu'il ajouta :

- Jean-Jacques parle d'expérience, il est un protestant genevois qui a fait l'expérience de l'intolérance catholique, il a vu comment les rois devenaient les officiers des prêtres. Par exemple lorsque Louis XIV a aboli l'Édit de Nantes (1685) qui organisait la tolérance religieuse en France. D'ailleurs, c'est ce qui est en train de vous arriver en Europe. Vos rois, rois de la presse, de l'édition, d'une cité, d'une province ou du pays n'osent pas dénoncer les prêtres musulmans, et, de ce fait, deviennent leurs officiers. Ils font des compromis, comme le chancelier autrichien Schuschnigg avec Hitler : « Jusque-là, mais pas plus loin ! », et de compromis en compromis, après la peste brune, la peste verte avance ! Rien que pour l'année 2015, la pire jusqu'à présent, les musulmans qui vivent chez vous ont tué 150 personnes et en ont blessé trois fois plus. Ce n'est pas la Saint-Barthélemy, on n'est pas en 1572, mais c'est pas mal non plus ! Et ça continue ! Le Pacte Social des Français n'a jamais subi une attaque aussi brutale que subtile.
- Pourquoi dis-tu subtile ?

- Parce que les musulmans disent une chose incroyable pour s'innocenter de ce qu'ils font. Ils disent : « les musulmans sont discriminés, vous dites que les terroristes sont musulmans, vous nous accusez ! nous sommes discriminés, nous sommes les premières victimes des attentats ! » C'est subtil, non ? Combien de musulmans tués dans des attentats commis par des Français chrétiens, juifs ou athées ? Aucun !

J'allais de surprise en surprise. Mon cousin connaissait mieux l'histoire européenne que moi ! Il me parlait des musulmans et de l'Anschluss ! Teilhard de Chardin a raison ; grâce à internet, la noosphère est devenue une réalité tangible. Elle est le champ de bataille où s'opposent les idéologies ouvertes aux idéologies fermées. Un homme intelligent de Samoa a la possibilité de puiser dans tous les savoirs de l'espèce humaine. Jusqu'alors, Nabakatokéia m'avait intéressé, à présent je l'admirais. J'étais sur le point de lui dire qu'internet c'est un peu ce que l'Église appelle « la communion des saints », cette union des chrétiens vivants et morts reçus par le Christ dans une union par-delà l'espace et le temps. Je me suis arrêté à temps, me rappelant soudain qu'il y avait de tout sur internet : le rien, le pire et le meilleur. Difficile d'imaginer que les zélotes,

qui, sur Twitter écrivent à Zineb el Rhazoui des messages d'un zèle plus religieux que grammatical, participent à la communion des saints. Un exemple : « Sal putin mange ta mort sal grosse pute ». Zineb el Rhazoui est cette jeune femme survivante de la rédaction de Charlie Hebdo, qui, résistante de la liberté, a osé déclarer que l'islam en France doit se soumettre aux lois de la République et se soumettre au droit français. Elle vit depuis sous protection policière. Il y a de tout dans la noosphère !

Je n'ai pas voulu me lancer dans cette affaire de l'islam en France que la surprenante citation lue par mon cousin avait mise en avant. J'ai voulu revenir à un Rousseau plus classique pour répondre à ce qui me semblait une adhésion trop facile au dogme rousseauiste de la bonté naturelle de l'homme originel, l'homme selon la nature. J'ai voulu montrer que je n'étais pas ignorant, j'ai demandé au cousin de me prêter son ordinateur et j'ai cherché dans l'introduction à « *De Cive* » (du Citoyen) de Hobbes (1588-1679), cette citation que j'ai tirée de son avant-propos :

« Il est tout aussi vrai que l'Homme est à l'Homme une sorte de Dieu, et aussi que l'Homme est à l'Homme un loup. Le premier est vrai si l'on compare les relations entre les

citoyens, le second si l'on compare les relations entre les diverses cités. Dans le premier cas, par le moyen de l'intelligence, de la Justice et de la Charité, qui sont les sœurs de la paix, on approche de la ressemblance avec Dieu ; dans le second cas, les meilleurs des Hommes doivent par légitime défense recourir à la force et à la ruse, sœurs de la guerre, c'est-à-dire recourir à la pure rapacité ». Passé ma lecture, j'ai dit :

- Hobbes me semble plus réaliste que Rousseau, sa plongée en lui-même pour arriver à la connaissance de soi (comme Rousseau il cite le « Connais-toi toi-même » des Grecs) n'aboutit pas à un homme naturel, naïf et bon, mais à un être dur, prêt à tout, y compris le pire, pour préserver sa vie et satisfaire ses appétits. Ce que je viens de lire me semble déjà exprimer ce que les anthropologues modernes considèrent comme une des caractéristiques de nombreuses sociétés fondées sur le clan ou la tribu : le respect dû aux gens de l'intérieur du groupe et le droit d'exploiter ceux de l'extérieur. Ce que je viens de lire me semble une bonne description de votre guerre civile à Samoa, à la fin du XIXe siècle. J'en ai lu la description dans le livre de Stevenson (*A footnote to History : Eight Years of Trouble in*

*Samoa*). De plus, en décembre 1787, un marin français est venu dans l'archipel de Samoa, il s'appelait Jean-François Galaup, comte de Lapérouse. Il a accosté dans l'île de Maouna, où onze de ses marins ont été tués par les insulaires. Il décrit les Samoans - il dit « les Indiens », comme des gens grands et forts, au corps couvert de cicatrices et aux visages farouches, il pense que cela prouve que ces hommes sont souvent en guerre, ou « en querelle entre eux ».

- Et il a raison, intervint le cousin. C'est notre histoire avant la venue des missionnaires. Je la connais aussi par grand-père qui a rapporté à ta famille la longue-vue du marin français. Une fille de Tutuila l'avait donnée au père du père de grand-papa. On lisait gravé sur la longue-vue qu'elle avait été donnée au marin par un Français appelé Louis Micouën.

J'ai rectifié : Louis-Marie Micouën. Ce à quoi le cousin n'a pas semblé donner d'importance. D'une façon que j'ai trouvée artificielle, il a continué sur sa lancée :

- Tutuila est depuis longtemps le nom que l'on donne à Maouna, ça fait partie des États-Unis à présent. C'est à cause de cette longue-vue donnée par Louis-Marie (a-t-il précisé en

souriant) que Touyavi a rencontré ta grand-mère, Pauline Micouën. C'est un nom que grand-père me répétait souvent, il me disait qu'elle était d'une île en France qui s'appelle Bréhatou. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'une île du côté de Tahiti. Il a répété ce nom une dernière fois, avant de mourir... enfin... il a dit : « Ma taopou de Bréhatou ». Je suppose que c'est ta grand-mère Pauline.

J'ai été touché aux larmes, j'ai retenu un sanglot. Nous sommes restés silencieux pendant un moment.

J'écoutais l'éternel retour des vagues, elles marquaient le sable de virgules en arabesques, comme des phrases amoureuses écrites par Maria Casarès à Albert Camus :

« Mais sais-tu ma rage, ma faim, ma soif, ma folie, ma sagesse, mon désir, ma tendresse, mon besoin, mes chagrins, mes joies, mes inquiétudes, mes espoirs, ma confiance, ma reconnaissance, mon estime, mon admiration, mon adoration ? Sais-tu ma vie offerte et comblée ? Sais-tu ma mort acceptée et désirée si tu dois ne plus être là ? Sais-tu mes lèvres sur toi ? Et toi sur moi ? Et toi dans moi ? » (Lettre du 30 mai 1950) Un déferlement passionné que rythment les virgules et qui se déchaîne en points

d'interrogation, petits hameçons faits pour accrocher l'amour.

Les chants des oiseaux, les tambours qui rythmaient l'entraînement des danseuses et les chants a cappella qui préparaient la fête du soir s'unissaient au son régulier des flots où déferlait la littérature. J'étais heureux.

Passa dans le ciel un bimoteur de « Samoa Air », il faisait la liaison avec Tutuila, l'île américaine. Le vacarme fini, Nabakatokéia renoua les fils du dialogue :

- Thomas Hobbes ! (1588-1679) Tu ne crois quand même pas qu'il parle de la même chose que Rousseau. Rousseau (1712-1778) le connaît, il l'a lu ; de même qu'il a lu Machiavel (1469-1527)..., tu sais, celui qui croit que les hommes sont tous des salauds, prêts à mentir, à trahir, à vendre leurs enfants, et qu'il faut discipliner par la peur d'une mort violente. Je ne dis pas que c'est vrai, je ne dis pas que ce soit faux : c'est plus compliqué !
- Plus compliqué ? je le veux bien... mais ce n'est pas faux. Regarde le cas de Maximilien Robespierre. Au début de la Révolution, c'est un modéré qui croit en la bonté essentielle de l'Homme, que la Révolution va permettre de

retrouver sous les oripeaux de l'ancien régime. Il pense que Louis XVI fera un bon représentant de la souveraineté, un roi constitutionnel. Il adule Rousseau, qu'il cite à tout bout de champ dans ses discours à la Convention et au club des Jacobins, alors qu'il pense mettre en œuvre la recette infallible du bonheur universel donnée par le « Contrat social ».

- Et alors ? Quand tu me cites Hobbes et que tu me parles de notre guerre civile, tu ne t'imagines quand même pas que nous, les Samoans, nous avons vécu comme l'Homme naturel de Jean-Jacques.
- C'est un peu ce que la lecture du livre de grand-papa fait croire. En plus, le marin français, Lapérouse, insiste sur les facilités de la vie dans vos îles qu'il compare au Paradis : Adam et Ève et tout ça !
- Un paradis où l'Homme naturellement bon lui a tué onze marins !
- Voilà le problème !
- Pas du tout ! Tu commets la même erreur que Hobbes et que Jean-Jacques dénonce. Nous à Samoa nous ne sommes pas l'Homme naturel selon Jean-Jacques Rousseau. L'Homme de Hobbes n'est pas non plus un

Homme naturel, il est celui de son temps, le temps des guerres civiles en Angleterre - un Homme bon avec les siens, cruel avec les autres. L'Homme selon la nature, Rousseau admet qu'il n'a probablement jamais existé, ce n'est qu'une hypothèse qui aide à montrer comment nous nous sommes trompés de route en laissant le temps, la tradition, l'histoire, les préjugés nous bricoler des systèmes politiques qui, finalement, nous étouffent, nous empêchent d'être ce que nous pourrions être.

- Heureusement, dit Hobbes (ainsi que beaucoup d'autres), car nous sommes mauvais !
- Malheureusement, dit Jean-Jacques, car nous sommes bons !
- On n'en sort pas !
- Si ! On en sort, car le fait d'être renvoyé à ces deux pôles montre que la réponse est ailleurs. La grande idée de Jean-Jacques Rousseau est que l'homme est perfectible. Il n'y a pas d'Homme naturel, il n'y a qu'un Homme dans un contexte plus ou moins humanisé, c'est-à-dire plus ou moins civilisé. Relis son petit poème en prose « le Lévite d'Ephaïm » et tu comprends ce que Jean-

Jacques pense d'une société qui n'est pas civilisée. Ensuite, il y a la psychologie individuelle, elle est complexe, infinie peut-être au sens où chaque être est un secret. Puis, il y a les circonstances, qui retentissent de façon différente selon le secret de chaque être. Les « Confessions », « Jean-Jacques juge de Rousseau », etc. illustrent cette vision complexe de l'espèce humaine, qui, selon Jean-Jacques, je le répète est essentiellement "perfectible" dans la mesure où sa liberté est respectée. Tu as parlé de Robespierre. Un jeune homme brillant, juste et droit, qui a lu et compris Jean-Jacques Rousseau. Ce qu'il n'a pas compris, et ce sera son drame, c'est que Jean-Jacques est un penseur, pas un homme d'action. Certes, la pensée des penseurs peut guider l'action, jamais la commander ! Les dogmes sont les ennemis de l'action.

- Holà ! tu m'as perdu, tu vas trop loin !
- Je ne fais pourtant que reprendre ce que tu m'as dit à propos de l'idéologie ouverte que tu opposes à l'idéologie fermée. Dans l'action, quelle que soit la richesse et les nuances de ta pensée, tu es obligé de te comporter comme si tu étais prisonnier d'une

idéologie fermée : pas de nuances, pas de critique, tu fais ou tu ne fais pas !

- Peux-tu développer ?
- Pour commencer, je te fais remarquer que la façon dont *l'homo sapiens* s'est séparé de l'arbre immense des primates, puis des hominiens, est d'une complexité extraordinaire. Elle est aujourd'hui scientifiquement démontrée. Elle n'infirme, ni ne confirme, l'hypothèse de Jean-Jacques Rousseau... bref dans nos plus lointaines origines (un, deux millions d'années ?) nous sommes des animaux qui ne se massacrent pas entre eux... nous sommes trop faibles pour ça, si nous l'avions fait nous ne serions probablement pas ici, toi et moi, face à face. Notre espèce n'aurait pas survécu. Je reviens au pacte social selon Jean-Jacques, il permet à ces hommes perdus dans la nature de faire un pas en avant dans la découverte et la mise en œuvre de ce dont ils sont capables :

Il se met à lire le « Contrat Social », « page 52 » dit-il :

- « Leur situation, par l'effet de ce contrat se trouve réellement préférable à ce qu'elle était auparavant, et qu'au lieu d'une aliénation, ils n'ont fait qu'un échange

avantageux d'une manière d'être incertaine et précaire contre une autre meilleure et plus sûre, de l'indépendance naturelle contre la liberté, du pouvoir de nuire à autrui contre leur propre sûreté, et de leur force que d'autres pouvaient surmonter contre un droit que l'union sociale rend invincible. »

- Rien d'extraordinaire, « un pour tous et tous pour un », même les gangsters forment des bandes dans lesquelles « l'union fait la force », comme on dit.
- Tu oublies la liberté ! Le contrat social est l'accord qui permet la liberté, et non l'union de tous dans l'obéissance à un tyran, ou à un maître quelconque. Le citoyen n'obéit qu'à la loi qu'il s'est donnée lui-même. C'est, en gros, ce qu'on appelle la démocratie.
- Oui, en gros !
- En gros, parce que Jean-Jacques est conscient du fait que la volonté générale issue du pacte social ne peut apparaître que chez un peuple formé de citoyens dont la conscience a eu le temps et la capacité de devenir forte et civilisée. Il dit : « Il faudrait des Dieux pour donner des lois aux hommes ». Mais, vous en France vous ne vous êtes pas mal débrouillés dans l'histoire ! Votre pacte social a tenu, en

dépit de vos épreuves, de vos drames... et même, en dépit de la médiocrité de certaines de vos élites. Votre pacte social a tenu, jusqu'à ce que les musulmans cherchent à vous imposer ce qu'ils considèrent comme la volonté du « Général Dieu ». En même temps, vos élites ont commencé à courtiser les volontés particulières.

- Par exemple ?
- J'en ai des centaines : la suppression du cochon au menu des cantines des écoles ; l'instauration de jours différents pour les hommes et pour les femmes dans les piscines municipales ; les insultes contre les juifs, la censure, et plus encore l'autocensure dans les journaux quant il s'agit de l'islam ; le vote d'une loi changeant la filiation des enfants pour accommoder les couples homosexuels, l'acceptation du traité de Maastricht que le peuple avait refusé, etc. Toutes ces décisions imposées aux citoyens n'étaient que des dictats émanant de volontés particulières, or Jean-Jacques est très clair sur ce point, je le cite page 67 de mon édition originale : « Selon le Pacte fondamentale, il n'y a que la volonté générale qui oblige les particuliers, et qu'on ne peut jamais s'assurer qu'une volonté particulière est conforme à la volonté

générale, qu'après l'avoir soumise aux suffrages libres du peuple ; j'ai déjà dit cela, mais il n'est pas inutile de le répéter. »

- Tu voudrais soumettre les menus des cantines scolaires à référendum ?
- Et pourquoi pas ? La nourriture prise en commun est un élément essentiel du pacte social. Ce que vos élites dévoyées appellent pompeusement « le vivre ensemble » ; ce qui ne signifie rien d'autre que, pour les musulmans, leur façon de vivre ensemble est intangible, car dictée par Dieu, la vôtre est impie donc négociable. De négociation en négociation le pacte social qui, depuis mille ans, unit les Français se brise. Notamment parce que lors du référendum sur l'accord européen dit de Maastricht, le peuple a voté contre, et un peu plus tard votre président a fait voter le contraire par son parlement. Trahison majeure, qui s'est ajoutée aux autres. Vos élites sont en train de rendre le peuple fou de rage et l'esprit révolutionnaire se réveille.
- Tu y vas un peu fort !
- Je suis réaliste, comme Jean-Jacques, si souvent considéré comme un doux rêveur, écoute-le : « Si donc, lors du Pacte social, il

s'y trouve des opposants, leur opposition n'invalide pas le Contrat, elle empêche seulement qu'ils n'y soient compris ; ce sont des étrangers parmi les citoyens. Quand l'État est institué, le consentement est dans la résidence ; habiter le territoire, c'est se soumettre à la souveraineté. »

- Mais enfin, les menus des cantines scolaires, etc., etc. ne sont pas du domaine de la souveraineté, ce sont des questions secondaires et pratiques.
- Alors tu n'as rien compris. Ce que tu dis serait vrai s'il ne s'agissait, comme tu le dis, que de questions pratiques, sans portée vis-à-vis du contrat social. Ce n'est pas le cas avec l'islam, je te relis le passage à propos de l'intolérance civile et de l'intolérance religieuse : « Ceux qui distinguent l'intolérance civile et l'intolérance théologique se trompent, à mon avis. Ces deux intolérances sont inséparables. Il est impossible de vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés ; les aimer, serait haïr Dieu qui les punit ; il faut absolument qu'on les ramène ou qu'on les tourmente. Partout où l'intolérance théologique est admise, il est impossible qu'elle n'ait pas quelque effet civil, et sitôt qu'elle en a, le Souverain n'est

plus Souverain, même au temporel ; dès lors les Prêtres sont les vrais maîtres, les Rois ne sont que leurs Officiers. »

- Mais alors, comment s'y retrouver ?
- Il faut faire confiance au peuple, éclairé par le débat des libres consciences auxquelles la science peut donner des avis utiles.
- N'est-ce pas un peu idéaliste ?
- Je le veux bien, mais quelle alternative ? Et puis, n'est-ce pas ce qu'ils font en Suisse ? Il faut faire confiance aux libres citoyens, nous n'avons pas d'autre choix humainement possible. C'est comme quand tu conduis ta voiture sur une route encombrée de voitures, il y a des accidents, mais peu, si tu considères le nombre de voitures en circulation. Regarde le cas de Robespierre, tu as beaucoup cité son nom. Pour moi, Robespierre est un accidenté de la route de l'Histoire. Un héros tragique qui exprime bien la grandeur du peuple français.
- Ah bon !?
- Oui, votre grandeur ! Robespierre est un philosophe plus qu'un homme d'action. Au début de la révolution, Mirabeau disait de lui : « Il ira loin, il croit tout ce qu'il dit ». C'est

bien là le problème, il lui manque cette détermination aveugle de l'homme d'action, ou cette ruse du politicien ordinaire. Robespierre n'agit pas selon l'opportunité de l'instant, quel qu'en soit le coût il a des principes. Robespierre est un des beaux exemples de ces Français civilisés de son temps : il parle le grec, le latin, cite leurs grands penseurs, et il a médité au sens fort de ce mot sur toute l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, qui, lui aussi, connaît les auteurs grecs et latins. Ces deux hommes ne sont pas nés d'hier ; en plus de leur âge légal, grâce à leur culture, ils portent en eux plus de deux mille ans d'histoire judéo-chrétienne. Et Robespierre défend la liberté sur tous les fronts : liberté de la presse ; abolition de l'esclavage ; défense des pauvres ; opposition à la peine de mort... même lorsque les orages s'accumulent, que la circulation des voitures devient chaotique et dangereuse, il fait confiance, il continue sa route. Dès 1792, tu as les attaques des armées étrangères, la révolte de la Vendée, la tentative de fuite du roi, la multiplication des factions royalistes, celles des révolutionnaires extrémistes (les Enragés, les hébertistes), etc. Dans ce chaos, il cherche à calmer le jeu, il dénonce les excès de la répression. Mais ça va trop vite

(moins de deux ans !), il est dépassé par la violence des événements. Il subit la terreur plus qu'il ne la dirige, mais, puisque selon Rousseau, les opposants au Pacte social sont des « étrangers parmi les citoyens », il faut les éliminer afin de sauver la liberté !

- Finalement, tu penses que Robespierre a été sacrifié parce qu'il n'était pas assez cynique !
- Exactement, les malins lui ont tout mis sur le dos, ils ont éliminé celui que la Convention appelait « l'Incorruptible »... et ont fait une belle carrière sous Napoléon après avoir mis la main sur les « biens nationaux » ! N'oublie pas que Robespierre est un pur, un mystique, et Jean-Jacques est son prophète. Le prophète de la liberté par le Pacte social, n'oublie pas le chapitre 7 du Contrat Social : « Afin donc que le Pacte Social ne soit pas un vain formulaire, il renferme tacitement l'engagement, qui seul peut donner de la force aux autres, que quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le Corps : ce qui ne signifie autre chose, sinon qu'on le forcera d'être libre »

Là ! le cousin s'interrompt et me dit : « On a fait de ce passage, une justification des régimes totalitaires, c'est un contre sens. Il faut bien

comprendre ce qui suit : « car telle est la condition, qui, donnant chaque citoyen à la patrie, le garantit de toute dépendance personnelle, condition qui fait l'artifice et le jeu de la machine politique, et qui seul rend légitimes les engagements civils, lesquels sans cela seraient absurdes, tyranniques, et sujets aux plus énormes abus. » Si chacun respecte le Code de la route, on réduit fortement les risques d'accident !

- Peux-tu m'expliquer ?
- Il dit ici que la liberté est l'essentiel. La liberté n'est pas une abstraction : elle est exprimée par la volonté générale. Les citoyens en assemblée entrent en eux-mêmes, et décident en conscience. Or, selon Jean-Jacques, la conscience est infaillible si elle est dévoilée dans ses profondeurs, tu te souviens du « Vicaire savoyard » : « Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ».
- Es-tu certain que Robespierre avait, en quelque sorte, atteint ce niveau de conscience mystique ?
- Absolument ! Et je t'en donne la preuve. C'est un discours qu'il fait au club des Jacobins, le 26 mars 1792 :

Et le voilà reparti dans ses recherches googliennes. Ayant rapidement trouvé ce qu'il cherchait, je l'entendais marmonner alors qu'il cherchait le passage qu'il voulait me citer, il l'eut bientôt trouvé :

- Ha ! voilà, voilà : « Oui, invoquer le nom de la providence et émettre une idée de l'être éternel qui influe essentiellement sur les destins des nations, qui me paraît à moi veiller d'une manière toute particulière sur la révolution française, n'est point une idée trop hasardée, mais un sentiment de mon cœur, un sentiment qui m'est nécessaire ; comment ne me serait-il pas nécessaire à moi qui, livré dans l'assemblée constituante à toutes les passions, à toutes les viles intrigues, et environné de tant d'ennemis nombreux, me suis soutenu. Seul avec mon âme, comment aurais-je pu soutenir des travaux qui sont au-dessus de la force humaine, si je n'avais point élevé mon âme. Sans trop approfondir cette idée encourageante, ce sentiment divin m'a bien dédommagé de tous les avantages offerts à ceux qui voulaient trahir le peuple. » Tu vois, dans un style où l'on sent l'influence de la paranoïa de Jean-Jacques, mais il faut reconnaître la tragédie objective que vit Robespierre, on est bien dans « Conscience,

conscience, instinct divin ». Et cet instinct nous veut libres !

- Avec les mots, oui ! mais il y a la réalité...
- La réalité est encore plus grandiose, car dramatique.
- Tu veux dire la mort de Robespierre.
- Oui, sa mort, son suicide peut-être. Le 27 juillet 1794, Robespierre et deux membres du comité d'exécution de la Commune de Paris sont arrêtés, deux autres révolutionnaires se joignent à eux par solidarité. Ils sont arrêtés par décision d'une coalition de volontés particulières. Mais ces cinq hommes sont encore populaires et puissants, aucune prison n'accepte de les emprisonner, ils sont réfugiés et libres dans l'hôtel de ville de Paris. Là, tout se joue. Les proscrits par la Convention peuvent faire appel à la section des Piques qui compte plus de mille citoyens immédiatement mobilisables. Il suffirait que Robespierre signe la lettre qui appelle à la mobilisation... il hésite, il choisit de ne pas le faire ! On vient arrêter les proscrits, l'un d'eux se suicide, un autre (le frère de Robespierre) rate son suicide ; Robespierre, soit se tire une balle de pistolet dans la tête (elle lui fracasse la mâchoire), soit reçoit un

coup tiré par un de ceux qui procèdent aux arrestations (les témoignages sont contradictoires). Moi, je pense qu'il s'est suicidé et raté, de toute façon en n'appelant pas la Commune à son secours, il s'est suicidé. Il a choisi la mort. C'est là que je dis que les Français sont un grand peuple. Votre peuple sait au besoin produire de grands hommes... ou de grandes femmes, comme ta grand-mère.

- Pardon, mais je ne vois pas le rapport !
- Robespierre a préféré la mort plutôt que de lancer un appel qui ne pouvait que provoquer la guerre civile. C'est un homme désespéré qui sait que le peuple n'est pas encore prêt à accéder à la société de liberté que l'œuvre de Jean-Jacques permettait d'espérer. Robespierre a fait tout ce qu'il a pu - n'oublie pas Mirabeau : « il ira loin, il croit en tout ce qu'il dit » — mais il sait à l'heure de sa mort que les lois de l'action ne sont pas celles de la pensée. La France n'est pas encore capable de donner force à sa volonté générale. Au sein de la Convention, les volontés particulières sont en guerre ! Il y a dans la mort de cet homme une grandeur propre à la civilisation française. La mort de Robespierre est la preuve que cet homme

s'est libéré de ce que Boris Pasternak (tu sais l'écrivain russe) appelle « la domination inhumaine de l'imaginaire ». Robespierre a imaginé le monde à partir de Jean-Jacques Rousseau, mais, à la fin, dans l'action, il reconnaît que l'action n'est pas la philosophie qui à coup de concepts imagine un monde parfait ! La perfection est l'ennemi du réel ! Robespierre voit enfin le réel, alors il s'empêche de commettre l'irréparable. C'est l'amour de la réalité qui sauve les Français ! Les Allemands, ce grand peuple de philosophes, ont suivi Hitler qui n'a pas hésité à sacrifier des millions d'Européens avant de se suicider quand son échec ne pouvait plus être nié. Les Russes ont pleuré Staline, mort de la belle mort que le plan quinquennal n'avais pas prévu, mort sans avoir le moindre doute quant à l'utilité de ses massacres. Et je passe sur tous les tyrans exotiques qui ensanglantent l'Asie, l'Afrique, le Monde musulman et l'Amérique latine dont nombre d'habitants votent avec leurs pieds pour se réfugier en Occident, pendant que les autres profitent ou se résignent ! Nous, dans notre île, pour le moment on est tranquille, on contrôle nos entrées et nos sorties. Nos touristes ne font que passer. Tu imagines un peu la situation, si la moitié de la planète

venait profiter de nos lagons paisibles et y faire du camping !

À tout cela, je n'ai rien répondu, mais j'ai pensé, étonné, que mon cousin venait de me dire ce qu'Albert Camus écrit dans son dernier roman « Le premier homme » : « un homme ça s'empêche ! ». C'est le père de Camus qui dit cela alors que, soldat au Maroc, en 1905, il relève une sentinelle que les musulmans ont égorgée, bouche ouverte emplie par son sexe tranché. Un ami soldat, de gauche, bien-pensant à la façon d'aujourd'hui, plus doux toutefois que les petits-enfants violents de Jean-Paul Sartre, explique au père que cette barbarie est explicable, c'est un acte de résistance, par tradition les indigènes font ça. En gros, le père répond que résistance ou pas, tradition ou pas, « un homme ça s'empêche ! ». La barbarie n'a pas d'excuse. Je n'ai pas voulu rappeler à mon cousin qu'il fut un temps les Samoans pratiquaient le cannibalisme. Je suis certain qu'il m'aurait répondu que c'était autrefois, avant les missionnaires qui leur avaient appris qu'un homme ça s'empêche ! J'avais raison de me taire.

La nuit était belle, elle me semblait savourer mon silence.

## Chapitre 17

C'était une nuit de pleine lune soyeuse et joyeuse. Si l'on peut, à la rigueur, parler d'une lune soyeuse, je sais qu'il est ridicule de dire que la lune est joyeuse... pourtant, c'est le qualificatif qui spontanément n'est venu lorsque, échappant à l'intensité du dialogue, j'ai vu la lune haut dans le ciel, grosse, dorée comme une écharpe de soie du Tibet, parfaitement ronde, lumineuse... et joyeuse. Le ciel se confondait avec l'océan, il n'y avait que les têtes des palmiers doucement agitées par la brise qui donnaient un point fixe au coin de ma vision, qui, sans cet ancrage, se serait perdue dans la lune. J'étais heureux. Heureux d'être venu à Tiavéa, d'avoir rencontré mon cousin Nabakatokéia et le reste de ma parentèle samoane. J'étais heureux de cette surprenante conversation au cours de laquelle j'avais appris à regarder mon pays, la France, d'un regard neuf. Les Français sont un grand peuple ! Ce n'est pas qu'auparavant j'eusse eu le moindre doute à ce propos. Je n'avais aucune raison d'en douter : je n'y pensais pas ! La France et les Français allaient de soi. Nous avons une langue, une histoire, des institutions... nous étions comme tout le monde, comme le reste de la planète. Je vivais dans cette fausse évidente abstraction.

Par les propos de mon cousin de Samoa, et toutes ses citations de Rousseau - un Genevois protestant qui avait beaucoup voyagé, à pied le plus souvent, j'avais pris conscience de l'aspect charnel de mon pays. La France n'est pas une abstraction, même si nos élites et nos diplomates se croient parfois au service d'une nation sans citoyens.

On les comprend ! La France éternelle est une belle princesse muette, une poupée qu'ils gonflent et dégonflent à leur gré, et qui peut rapporter gros ! La France réelle est pleine de gens intelligents et sots, des riches, des moyens, des pauvres, qui râlent, qui payent ou ne payent pas leurs impôts, qui ne disent rien, qui parlent trop, qui pètent autant que les vaches (mauvais pour l'environnement), qui mangent de l'ail et bouffent plus de mille sortes de fromages ! Et en plus, ils forcent sur le pinard ! La princesse, elle, ni parle ni pète, elle réussit tous ses éthylotests, et elle ne pue pas de la bouche. Hélas, hélas, la vie saccage le songe des nouveaux ci-devant, ce sont les Français qui font l'histoire de la France, pas la princesse, elle n'est qu'un pantin qui fait son cinéma !

Une jeune cousine est venue nous dire que la fête allait commencer. C'était Sibylle, une des filles de mon cousin. Elle avait un visage très

doux. Je ne peux pas dire qu'elle était jolie selon des critères esthétiques plus ou moins universellement admis. Elle n'était pas « Miss Samoa »... mais je dois dire que ces exhibitions m'ont toujours semblé artificielles, un étalage de produits calibrés, genre concours agricole. Pas de problème s'il s'agit d'un jeu pour récompenser le travail de producteurs et d'éleveurs qui ont la passion de leur métier. Mais pour les miss, il faudrait récompenser les géniteurs, voire la lignée, les miss se contentent d'être là ! Mais, loin de moi l'idée de vouloir troubler la fête, si fête il y a, et non étalage de vanités financé par de vieux dindons libidineux et narcissiques. Vous avez vu ! il en est un qui a fini par gagner le défilé de *Mister USA*, lors du concours des taureaux couilleux présidentiels.

Ce que je reproche à ces comices agricoles organisés par des citadins est de manquer de cet élément indéfinissable que j'appelle l'authenticité de la vie. C'est ce qui fait le charme du livre de notre grand-père, « Le Papalagui ». Cela fait partie de ces choses essentielles, comme l'amour, que l'on a du mal à définir, dont on reconnaît immédiatement l'absence.

Sur ce point, ma lointaine cousine ne courrait aucun risque. Sibylle débordait de cette magnifique authenticité de la vie. Tout son corps

l'exprimait. Il l'exprimait avec une tendresse bouleversante... jusque dans sa façon de s'habiller. Rien d'extraordinaire sur ce point, mais un détail, comme un de ces accessoires que certaines femmes ont le génie de choisir et de porter, et qui changent d'humbles chiffons en une parure royale. Elle portait un pagne coloré d'un modèle courant dans le village, ainsi qu'un tee-shirt d'un blanc immaculé. Je l'ai dit, rien de spectaculaire. Mais un détail, un petit rien, une ouverture irrégulière, due à un insecte amateur de coton qui avait croqué un vide dans la matière : une île minuscule sur le blanc coton. La chenille devenue papillon, l'artiste inconscient avait quitté sa pâture. Le tissu ne portait qu'une seule île vide. La cousine avait deux seins. Deux seins en poires, une variété petite et élégante, genre Beurré-Giffard ; et non poire Conférence ou Passe-Crassane lourdes et volumineuses. Je m'adresse, ici, aux amateurs éclairés de poires. Il existe plus de deux mille variétés de poires ; pour les seins, on ne compte plus.

À l'instant où la cousine se penchait vers nous pour annoncer que la fête allait commencer, à la lumière de la lampe adoucie par la lune, qui éclairait la terrasse de la bibliothèque de Nabakatokéia, j'ai vu, avec le même étonnement véloce que lors du « rayon vert », le téton droit

de ma cousine. Il me lançait un regard sombre et joyeux à travers l'île sur le coton éburné par la diligence des lessivages. Une femme, jouant avec les lourdeurs du désir masculin, eût monté le coup de toutes pièces. S'il s'était agi d'une amoureuse voulant séduire, c'eût été délicieux ; au cas où il ne se serait agi que de la banale vanité des sexes, c'eût été sans intérêt. Mais c'était mieux que tout ! C'était la splendide innocence de la vie.

Adieu le « téton borgne » ! qui avait aveuglé Jean-Jacques Rousseau sur l'innocent désir de la Zuletta de Venise. Ma cousine Sibylle me faisait ingénument don de sa candide joie de vivre. Cela m'a rappelé celle que j'avais éprouvée plus tôt dans le jour.

Lors de notre baignade dans la rivière des « pierres qui glissent », j'avais eu envie d'aller vers ces jeunes femmes, Sibylle était certainement parmi elles, et de leur réciter la prière d'Ulysse à Nausicaa : « ... n'es-tu qu'une mortelle, habitant notre monde, trois fois heureux ton père et ton auguste mère ! trois fois heureux tes frères ! ... comme, en leurs cœurs charmés, tu dois verser la joie, chaque fois qu'à la danse ils te voient entrer ! »

Comme toujours, je n'ai rien dit. On ne peut, pour l'heure, que confier à la littérature les plus beaux de nos dires. Ainsi faisait Homère en son temps.

Sibylle nous a guidés jusqu'à la fête dans le village. Il y avait plusieurs feux, certains flambaient et je suppose qu'ils avaient pour fonction d'éclairer l'espace où la fête allait se dérouler, d'autres n'étaient que braises au-dessus desquelles cuisaient des cochonnets embrochés, des volailles... il y avait aussi des légumes que j'avais du mal à identifier et des poissons posés sur des grils où ils cuisaient lentement. Lorsque des graisses flambaient, je voyais dans un flash les visages attentifs des cuisinières et des cuisiniers, qui, avec des éventails de feuilles de palmiers tressées, faisaient rougeoyer les braises. La fête avait lieu en face de la grande case qui sert à accueillir les invités. La coutume commence à se perdre, mais elle n'est pas totalement oubliée.

Autrefois, tous les villages avaient une telle case toujours prête à recevoir les visiteurs d'un village allié. Ils venaient en nombre, tout le village plus ou moins. Ils annonçaient leur arrivée en chantant. Il fallait les nourrir et leur accorder tout ce qu'ils voulaient. Il était impossible d'être riche, ou, pour le moins, mieux équipé, habillé,

approvisionné qu'une médiocre moyenne. Tout dépassement devait être donné aux visiteurs qui, souvent, se comportaient comme une invasion de criquets voraces. On m'a raconté l'histoire d'une famille qui avait acheté un petit bateau. L'histoire ne date pas d'hier, mais elle reste significative d'un certain esprit samoan. La famille payait son acquisition par traites mensuelles. La parentèle vivant dans un autre village fit une visite. Il fallut les loger, il fallut les nourrir. On alla à la pêche, l'embarcation nouvellement acquise et son petit moteur furent remarqués. Plusieurs parents déclarèrent qu'ils avaient toujours voulu avoir un tel bateau. Ils sont repartis avec, et la famille dut continuer à payer les traites de ce qu'elle n'avait plus. Belle collision entre le capitalisme et un communisme original. On voit bien là une illustration de ce que dit grand-père dans son livre : « *Laou* veut dire dans notre langue à la fois « mon » et « ton », ce qui revient au même. » On peut songer à la chanson des Beatles « Imagine ». On peut même songer à Rousseau, mais c'est forcer sa pensée, car un des avantages du Contrat Social est de garantir la sécurité et la propriété des citoyens.

On raconte aussi que ces visites impromptues de la parentèle étaient considérées comme des catastrophes auxquelles les villageois tentaient

de se soustraire : sitôt qu'ils entendaient les chants des visiteurs ; s'ils en avaient le temps, ils fuyaient dans la forêt, façon de dire : « On n'est pas là, passez votre chemin ! » Il n'y a pas de paradis sur terre, et ceux qui essaient de l'imposer fabriquent des enfers très réussis. Chaque communauté a ses joies et ses peines dont elle seule connaît l'étendue et la variété.

Dans un de ses romans, l'écrivain Frédéric Dard fait dire à un personnage : « mieux vaut pleurer dans une Rolls que dans le métro », c'est bien dit... c'est oublier que la personne en pleurs est seule face à sa peine, soit dans la Rolls, soit dans le métro. Il en fut ainsi pendant des millénaires : les princesses pleuraient dans leur château et les bergères dans leur chaumière. Mais, depuis moins d'un siècle, la planète est devenue un village où joies et peines des voisins proches ou lointains sont perçues à travers ce que l'on nomme les médias. Qui pleure dans le métro peut aujourd'hui voir qui pleure dans une Rolls, et ça change tout ! Le banlieusard triste peut décider d'acheter une Rolls ou de la voler pour y pleurer à son aise ; certains, plus frustes, décident de brûler la Rolls et les migrants prennent la mer. Homo sapiens est un imitateur né ! Ce qu'il voit, il l'imité, il le veut... ou le rejette. Le rejet est une imitation refusée. Selon

les spécialistes du cerveau, des neurones spécifiques interviennent dans l'imitation : les neurones-miroirs. Un bien joli mot ! Tous les animaux possèdent des neurones-miroirs, c'est ainsi que le perroquet apprend à reproduire les sons, que le lion apprend à chasser, etc. Les neurones-miroirs de l'homo sapiens sont particulièrement nombreux et connectés dans des réseaux de plus en plus complexes... c'est une des raisons pour lesquelles nous ne savons pas jusqu'où nous pouvons aller, dans l'imitation et dans la création. Car les neurones-miroirs se combinent avec des milliards d'autres ( $10^{11}$ ). Sainte matière ! Je suppose que sans les neurones-miroirs, la haine, l'envie et le ressentiment n'existeraient pas. « L'alpha serait heureux d'être un alpha et le bêta heureux d'être un bêta » dans ce « Meilleur des mondes » tel que l'a décrit Aldous Huxley en 1932.

Pour stimuler mes neurones, mes cousines (je n'avais jamais imaginé en avoir tant) m'ont servi un verre de *kava*. Je l'ai dit, le *kava* n'est pas un alcool, c'est une boisson obtenue par macération à froid d'une racine broyée (*Piper methysticum*, dit Kava), voire mâchée et recrachée par les femmes qui préparent la boisson dont les effets sont euphorisants, relaxants et diurétiques. Je redoutais un peu les effets diurétiques de la

potion que j'avais déjà testés à plusieurs reprises. Je n'étais pas à l'âge où la prostate incommode et je ne souffrais pas d'incontinence, ce sérieux handicap à la vie sociale de J.J. Rousseau, qui, reçu dans un salon, n'arrêtait pas d'avoir envie de faire pipi. Alors il n'alla plus dans les salons et s'enfonça dans la solitude. Un autre de ces petits riens aux grandes conséquences. S'il n'avait pas eu des principes calvinistes, il aurait pu imiter certains aristocrates de son temps qui ne se gênaient guère : ils urinaient et déféquaient un peu partout... et les couloirs de Versailles ne sentaient pas bon, alors on s'inondait de parfums (pour Louis XIV : la fleur d'oranger).

Dans ses mémoires, le duc de Saint-Simon nous décrit en l'année 1702 une princesse d'Harcourt, qui « mettait au désespoir ceux chez qui elle allait dîner parce qu'elle ne se faisait faute de ses commodités\*au sortir de table [...] et salissait le chemin d'une effroyable traînée [...] elle ne s'en embarrassait pas le moins du monde, troussait ses jupes et allait son chemin, puis revenait disant qu'elle s'était trouvée mal : on y était accoutumé. » (\*« ne pas se faire faute de ses commodités », dans la langue raffinée des XVII-XVIII siècles signifie : ne pas se retenir de faire caca). Le gotha aurait voulu envoyer la princesse chier ailleurs, vu son rang, il fallait

l'inviter... rarement, et brûler des écorces d'oranges après son passage.

Un des traits les plus agréables des gens de Samoa est leur propreté, elle a son reflet dans celle des villes et villages. Tiavéa était très propre, et les habitants faisaient montre d'un raffinement admirable et simple dans leurs soins corporels. Le bain était une pratique courante ; pour un oui pour un non, on allait à la mer ou aux « pierres qui glissent », voire aux deux. Le parfum le plus communément utilisé était l'huile de coco ; sur ces peaux propres, elle pouvait développer des fragrances vanillées. Les femmes mettaient souvent des fleurs parfumées dans leurs cheveux, et, parfois, en guirlandes autour du cou. Toutes ces fleurs croissaient à l'entour des maisons : buissons de jasmin, de chèvrefeuille, d'hibiscus, grands ylang-ylang aux troncs clairs. Résultat : le village sentait bon ! Je ne l'avais pas tout de suite remarqué, mais depuis quelques heures cette évidence m'était perceptible, et je comprenais mieux les affirmations répétées de grand-père qui disait que les rues en Europe sentent mauvais : « ... comme il y a dans chaque hutte au moins un, souvent plusieurs endroits où l'on fait du feu, l'air est presque continuellement rempli de fumée et de cendre comme lors de l'éruption du grand

cratère de Savaiï ». Je précise que dans le vocabulaire de grand-papa, le mot « hutte » désigne aussi bien une maison, un immeuble qu'une usine.

Petit à petit, je commençais à percevoir la subtilité de l'art de vivre de ma famille samoane. Famille au sens d'*aïga*, c'est-à-dire tous les consanguins regroupés dans un quartier ou un village. En effet, ici à Tiavéa plus de la moitié des villageois avait un lien de consanguinité avec moi. J'étais habitué au modèle aujourd'hui dominant en France, celui de la famille nucléaire (femme, mari, enfants), et je trouvais étranges tous ces gens qui me saluaient comme un parent. Égoïstement, je me disais qu'heureusement je ne possédais rien et que personne ne pouvait disposer de mon bateau, de ma voiture, etc. Encore que je voyais clairement que le communisme original samoan était en perte de vitesse : plusieurs de mes parents avaient des motos ou des scooters, et quelques petits bateaux étaient ancrés à l'abri du lagon. Je m'étais renseigné, les propriétaires de ces biens ne les avaient pas pris à des parents proches ou éloignés. Pourtant, de nombreux éléments de l'art de vivre traditionnel étaient vivaces.

J'ai déjà parlé de la propreté, elle était un art de vivre, une culture qui allait de soi sans la

moindre ostentation : pas d'artifices, de déodorants, d'épilations (sans objet, puisque les systèmes pileux étaient peu développés)... on prenait soin du corps sans affectation, les soins n'étaient qu'une autre expression de la vie. J'en perçus une autre formulation sitôt que j'eus pris place sur le siège qui m'était assigné pour participer à la fête. Les invités, c'est-à-dire tout le village plus des habitants du voisinage, étaient assis en des lignes face à l'espace où danses et chœurs se produiraient. En retrait de cet espace, il y avait les feux qui éclaireraient le spectacle ainsi que ceux qui achevaient la cuisson des aliments. Par rapport aux feux, le spectacle et les spectateurs étaient au vent ; ainsi, les fumées des foyers et les odeurs des cuisines étaient-elles emportées vers la jungle, loin de la fête. Cela va de soi, me direz-vous ! mais pas du tout ! J'ai assisté à plusieurs barbecues... il n'est pas rare que les émanations nous viennent sous le vent, en plein pif ! Je suis de plus en plus persuadé que ce sont ces petits riens qui permettent de juger de l'esprit de finesse d'une population. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les Français sont un grand peuple européen. Certes les couloirs de Versailles puaients... mais regardez de près les jardins de Le Nôtre... ou lisez quelques lignes des « Instructions pour les jardins fruitiers et potagers » de Jean-Baptiste de La Quintinie

(1626-1688) - sa devise « On ne maîtrise la nature qu'en la servant », et terminez par une tragédie de Racine. Ou autres choses... comme les jardins d'Italie qui sont les héritiers de ceux de Rome.

On avait servi les poissons, en commençant par les plus petits... pour finir avec les plus gros : requin ou espadon (chair blanche). Mon cousin me donnait le nom des mets, en samoan, et je suis incapable de traduire en français ces plats succulents. Avant toute chose, ils exprimaient la franche saveur des produits. C'est ce que clament en France tous les chefs étoilés. Il s'agit d'une mode où le naturel devient un artifice publicitaire qui a fini par m'agacer : l'un, natif d'une banlieue quelconque vous parle de son grand-père qui lui mijotait des petits plats au coin de la cheminée d'une chaumière qu'il n'a jamais habitée ; l'autre vous prêche les vertus savoureuses des herbes qu'il cueille à l'aube pieds nus dans la rosée du matin (ce sont ses marmitons qui, chaussés de bottes en caoutchouc, se coltinent la corvée en râlant). La cuisine est devenue un théâtre où les étoiles Michelin font assaut de suffisance prétentieuse... tout en singeant les simplicités du naturel. Ils trichent ! Pas tous, certes, Guy Martin, Guy Savoy et Sophie Pic font exception, mais la tentation est

là. La mode est un esclavage, ne s'en sortent que ses créateurs.

Ici, à Tiavéa, il n'était pas question de mode. On faisait comme on avait toujours fait. Les charmes de la nouveauté subjuguèrent le touriste que j'étais. Mais je me souvenais de Lewis, le *fa'afafine* d'Apia qui m'avait dit : « L'ennemi de la vie sur une île comme la nôtre, c'est l'ennui ».

Mes parents du village s'ennuyaient-ils ? Il n'en semblait rien, ils mangeaient de bon appétit et se réjouissaient des chants que les cœurs du village et des villages proches chantaient dans une compétition où les meilleurs étaient bissés, avant qu'une délibération bruyante ne désignât les vainqueurs. Puis, il y eut les danses, des chants à nouveau, et encore des danses, souvent avec chants. Il y avait des danses pour les jeunes filles, d'autres pour les femmes mariées ; des danses réservées aux femmes, d'autres aux hommes, des danses mixtes aussi où les couples se faisaient face. Il y eut même la danse de trois *fa'afafine*, des cousins auxquels Nabakatokéia ne m'avait pas présenté. La danse était ... comment dire... osée, ce n'était pas certains débordements obscènes de la *gay pride*, mais on s'en approchait. Pourtant, il y avait une volonté artistique dans la performance, elle faisait à l'évidence partie du folklore local. J'ai demandé à

mon cousin pourquoi il ne m'avait pas présenté à ces parents d'un autre genre, il m'a simplement répondu qu'il ne pouvait pas me présenter tout le monde. Cela m'a semblé logique et les danses ont continué alors que l'on venait de servir les cochonnets rôtis. J'ai remarqué que les couples ne dansaient jamais à ric et rac, comme on le disait autrefois, c'est-à-dire enlacés ; dans ce contexte, une valse eût paru indécente.

À chacun ses indécentes ! Toutefois, ce que je trouve intéressant est le fait que si les indécentes sont changeantes, il y a toujours des indécentes : deux mètres environ séparaient l'homme et la femme. Qu'est-ce qu'une indécente ? La réponse est simple, ce qui offense la dignité de qui fait et voit le faire, et toutes les variations sur ce thème ne changent rien au fait qu'il y a toujours de la dignité et sa perte. Même les animaux ont le sens de leur dignité, et plus les espèces évoluent en complexité et plus le sens de la dignité se développe. Sur ce point, félins, chiens, porcs, éléphants... sont, plus ou moins, à égalité avec les grands singes.

Toutes sortes d'instruments à percussion rythmaient les mouvements du corps et les paroles chantées. Après le cochonnet, du vin de palme avait été servi. Il était mousseux, crémeux, peu alcoolisé, et doux. Il devait avoir été tiré du

cœur du palmier il y a moins d'une heure. Sous ces climats, le vin de palme fermente vite, il devient plus fort en alcool et aigre comme une ivresse triste. Celle des alcooliques pauvres de Samoa, ils s'ennuient, ils saignent les palmiers à mort, on leur fait la chasse. Nabakatokéia me commentait la perfection de ce vin de palme lorsque des battements de tambour d'un rythme particulier retentirent. Ils se singularisaient par rapport au boum-boum monotone, genre disco d'autrefois, qui depuis un moment faisait notre fond sonore. Les conversations cessèrent. Sibylle allait paraître. Elle n'était pas miss Samoa, mais elle est la meilleure danseuse de *sava* de toute la région. La *sava* est une danse qui veut exprimer l'essence même du féminin. Impossible de matérialiser dans le langage la subtilité de cette chorégraphie à la fois gracieuse et érotique où la femme exprime le secret de son être. Ce n'était pas Sibylle qui dansait, c'était l'essence du féminin, qui, exprimant le mystère de sa liberté, lançait un défi à tout l'univers. Pourtant, c'était Sibylle ! Elle dansait l'instant magique où elle m'avait permis de percevoir sa sublime innocence vitale, et j'étais heureux d'avoir perçu cela alors même que j'ignorais ses talents de danseuse. Je crois que tout le village était ensorcelé par les mouvements de ses hanches, de sa taille, de ses jambes, de ses pieds, et de

ses bras et mains qui dessinaient des signes divins dans l'espace sombre de la nuit que les flammes des foyers rougissaient sous la lumière dorée de la lune. C'était aussi beau que « le Lac des cygnes » de Marius Petipa ou Sarah Lamb dansant sur une chorégraphie de Kenneth MacMillan.

J'ai soudain un doute. Est-il légitime de comparer les œuvres d'art ? Peut-être, mais à la seule condition de bien définir ce qu'est une œuvre d'art. Il y a deux définitions possibles, plus une troisième qui les unies. La première s'attache à la forme : une œuvre d'art est la maîtrise des formes selon des règles établies que l'artiste accompli maîtrise, et dépasse. En ce sens, n'importe quel gribouillage n'est pas un Picasso. La seconde présuppose une certaine maîtrise de la première, mais elle est plus difficile à saisir, elle s'attache à la dimension spirituelle de l'œuvre. Il y a dans l'œuvre d'art une amplitude du sacré ou une aspiration au sacré qui donnent accès à la dimension spirituelle de l'*homo sapiens*. Dans le domaine de la peinture, Picasso est l'exemple parfait d'un artiste génial dans sa maîtrise des formes... mais sans aucune dimension spirituelle, et ce n'est pas pour rien qu'il est tant célébré en un temps où la matière semble triompher. Dans le cas du Greco ou de

Rembrandt, on a l'exemple de peintres qui maîtrisent les formes de leur art et delà prennent leur envol spirituel, comme Matisse. Au bout du compte, on en revient à la distinction classique de la forme et du fond, sauf que le fond appartient au domaine de l'invisible.

Où fallait-il placer la danse de ma cousine par rapport à ces perceptions de l'œuvre d'art ? Pour la forme, elle était parfaite à l'intérieur des techniques de la maîtrise des mouvements du corps selon la culture samoane. Mais je dois admettre que ces techniques étaient inférieures à la maîtrise du corps que demande la danse classique, que ce soit dans ses formes originales ou modernes. Les pas, les mouvements, les variations de rythmes de Sibylle n'avaient pas la richesse de ceux des danseuses dites « classiques ». Elles dansent sur des musiques dont les sonorités sont enrichies par une multitude d'instruments qui jouent sur tous les éléments : cordes (vibrations), vent, percussion, bois, métal, ivoire... et pas seulement sur la percussion. Pour ce qui concernait sa dimension spirituelle, c'était une autre affaire. La fille de mon cousin était sublime, pour la simple raison qu'elle était incomparable : elle utilisait le langage chorégraphique de sa culture pour exprimer l'inexprimable. La capacité d'exprimer

l'inexprimable était en elle, elle seule avait ce don divin.

On peut évoquer l'hypothèse qu'elle exprimait ce qu'autrefois on appelait « l'éternel féminin »... cela ne veut rien dire... enfin, rien de précis, et pourtant cela nous dépasse. C'est cet ensemble inséparable de perfection formelle et d'élan vers l'inconnu qui fascinait tout le village, ainsi que le touriste papalagui que j'étais ici. Je n'étais peut-être pas tout à fait un touriste ordinaire, mais enfin je n'étais pas Samoan. Pourtant, je vivais à l'unisson de tout le village envoûté par la danse d'une jeune fille au sommet de son art. Vivre de tels instants permet de comprendre à la fois la diversité des cultures humaines et l'unité de notre espèce.

Totalement sous le charme, je laissais la danseuse guider ma pensée vers le mystère de la danse. Pourquoi cette fascination pour cet art qui fut, probablement, la première forme d'expression artistique créée par *homo sapiens* ? Peut-être parce que la danse est l'union du corps avec tout l'univers. Un savoir spontané qui demande au corps de se connaître, de savoir jouer avec la gravitation, de suivre un rythme musical, de se laisser guider par le son ; Sibylle dansait sur le bruit des vagues, le concerto du vent, les battements de son cœur, des nôtres, et

au son des tambours. La danse est une forme d'union avec tout l'univers : bien avant Galilée, danseurs et danseuses ont su que la terre tournait sur elle-même et qu'elle était ronde. Si l'on a la foi, on sait que l'univers, tout l'univers, est la face visible de ce que nous appelons Dieu. C'est pourquoi l'exploration de l'univers par les sciences est la découverte de Dieu, de ce qui en Dieu est visible. Science et spiritualité ne sont pas encore naturellement unies, mais on y vient. Les créations artistiques nous disent que cette union est possible en dépit de cette limitation qui fait que notre savoir ne sait, pour l'instant, qu'avancer en fractionnant l'univers en petites unités coupées les unes des autres. Nos savoirs sont multiples alors que l'univers est un. La grande leçon de la danse est de nous montrer que le multiple peut conduire vers l'unité, dans l'harmonie.

Vieille histoire que celle de la rencontre, et souvent du conflit, entre l'un et le multiple. Si l'on considère l'évidence du multiple (toutes les formes de vies, les planètes, étoiles, galaxies, etc.), on a du mal à comprendre l'obsession de l'un, qui est tout sauf évident. Et pourtant l'obsession, elle, est évidente. Elle s'exprime dans le religieux : un seul Dieu, une seule religion. Elle s'exprime dans la politique : un roi,

un empereur, un parti, *ein reich, ein volk, ein furher*. On vit, plus ou moins bien, dans le multiple ; on se massacre au nom de l'un. Un des cris de ralliement de tous les totalitarismes est « unité ! ». Depuis plusieurs siècles *homo sapiens* balance entre le multiple qui plus ou moins rapidement conduit au chaos, et l'unité négatrice du multiple qui conduit à la mort. En fait, on a pu observer en Europe, où les expériences d'*homo sapiens* ont été multipliées, une tendance à l'alternance entre des phases où le multiple domine pour finir en anarchie, ce qui conduit au triomphe d'un tyran qui établit une unité brutale, qui conduit à la révolte, qui conduit au triomphe du multiple, qui etc., etc. L'histoire de la France peut être lu comme la lente, et souvent dramatique, création d'une unité à partir d'une pluralité peu commune : ethnies, langues, territoires contrastés, et trois façades maritimes. Avec une tendance, pendant deux siècles, à osciller entre une relative anarchie et de passagères dictatures... jusqu'à ce que le général De Gaulle réussisse à promulguer la constitution de la cinquième République qui est parvenue à trouver un équilibre entre la pluralité démocratique et l'unité nécessaire dans l'action. Malheureusement, le passage du septennat au quinquennat a, pour une part, dénaturé l'esprit de la monarchie élective constitutionnelle que les

hommes issus de la Résistance avaient créée. S'il est une réalité que l'on peut appeler dialectique, c'est bien ce mouvement permanent qui unit et oppose l'unité essentielle de l'univers à son évidente pluralité.

Pourtant, à l'évidence, nous vivons dans un seul univers, et, ma conviction est que dans sa totalité cosmique, cet univers est Dieu. Si l'on a la foi, Dieu permet de comprendre cette obsession de l'unité, qui, dans ses formes meurtrières, est une façon de pervertir Dieu dont la présence est affirmée dans la perversion : c'est ce qu'ont fait les communistes, les nazis et les musulmans (ainsi que d'autres moins connus). Parce que je crois en Dieu, je m'émerveille de la capacité divine d'affirmer sa présence, à la fois dans ce qui l'affirme de façon perverse et dans ce qui le nie, mettant ainsi deux absurdités sur un pied d'égalité. Ce que j'affirme ici est une conviction et non une vérité. Je suis incapable de prouver l'existence de Dieu à qui n'y croit pas. Je dirais même que le doute me semble la croyance la plus raisonnable. Mais, la joie de croire me fut donnée et j'en profite.

Il fallait que la danse de Sibylle fût belle pour qu'elle illuminât ainsi mes pensées dans la nuit de Tiavéa.



## Chapitre 18

Nous sommes retournés à la bibliothèque peu de temps après la danse de Sibylle. La conversation a repris sur Rousseau... mais avec mollesse, avec des silences qui montraient que le cœur n'y était plus. Nabakatokéia est allé chercher un livre sur les étagères, il est revenu avec « Le phénomène humain » (Seuil, 1955) de Teilhard de Chardin. Voir la couleur bleu délavé de ce livre presque oublié m'a rappelé les cours de philosophie de mon professeur jésuite du lycée de Brest. Le souvenir était beaucoup plus précis que mon oubli ne le laissait présager, j'en étais surpris. Nabakatokéia a cherché dans le silence du livre ; puis, à haute voix : « Objet et sujet s'épousent et se transforment mutuellement dans l'acte de connaissance. Bon gré mal gré, dès lors, l'Homme se retrouve et se regarde lui-même dans tout ce qu'il voit » (p.26). Il ajouta :

- Il est donc essentiel de bien voir ! Car l'univers nous enseigne notre complexité : il est notre miroir et nous sommes le sien. Nous passons notre vie à essayer de mieux voir ! Dans toute l'évolution, le lien œil-cerveau détermine la capacité d'adaptation des êtres

vivants. Dans la nature un animal privé de sa vue ne peut pas survivre. Nous sommes la seule espèce capable de voir bien plus loin que ses yeux, et que tous nos sens en général. De plus, par la sincérité de notre dialogue j'associe ma vision à la tienne, et par cet échange la vision de chacun s'enrichit de celle de l'autre. Imagine un peu combien s'enrichissent les visions qui s'unissent dans la noosphère ! Chaque jour je vais à la pêche du mieux voir, mieux savoir et comprendre, grâce à internet.

Il y eut un long silence où je n'entendais que le son du vent du large sur les vagues et dans les cocotiers. Puis, il conclut :

- Nous avons vu ce que Sibylle nous montrait. Nous avons vu l'essentiel, c'est pourquoi nous n'avons plus rien à dire.

Une fois encore le cousin avait raison : il y a une sainteté particulière dans le silence. Mais je le trouvais abrupt. La danse nous avait bouleversés. Nous savourions le même ravissement reçu après passage aux filtres de nos différences. Cela ressemblait à ce que Teilhard de Chardin dit de l'évolution. À partir de ce moteur commun à tout ce qui vit, la nature pousse tous ses pions (les êtres vivants) en

même temps. Et tous se reproduisent, se transforment, ou disparaissent, ou encore se reproduisent, se transforment puis disparaissent. Il convient de parler de ravissement, car cette dynamique lisible de création des vivants est bien plus merveilleuse que les nombreuses variantes du récit d'un Dieu démiurge à la façon d'un potier, posant pièce après pièce l'argile dont en six jours il fera ses potiches. Dans la conception, la naissance, la transformation et la disparition, tout l'univers entre en jeu : la forme des corps et leurs modifications dans le temps sont prédéterminées par la gravitation ; l'air donne l'oxygène indispensable à la vie ; la nutrition prélève des éléments issus de la vie même ; l'eau est essentielle ; les cellules vivantes sont composées de tous les éléments présents dans l'univers ; la mort des cellules restitue ces éléments à l'univers ; à partir d'une première cellule complexe, la mitochondrie, la vie est partie à la conquête de l'univers. Merveilleuse aventure qui nous lie à tout ce qui vit, et meurt, et revit. C'est dans la lenteur du temps que Dieu se cache et se révèle. L'obsession de la vitesse est une faute.

La fin des dinosaures conclut plus de 200 millions d'années d'évolution que l'univers abolit... mais après 200 millions d'années

d'existence. Au regard des temps de l'univers, *homo sapiens* est né d'hier, 200.000 ans au plus. Sauf si nous créons des raccourcis, la nature n'a aucune raison de nous détruire plus rapidement que les dinosaures. Ils furent au sommet des hiérarchies du vivant pendant des millions d'années. Il n'est pas tout à fait faux de dire qu'ils étaient les primates de leur temps : l'espèce la mieux équipée pour se transformer et durer. Si les dinosaures n'avaient pas existé, nous nous sentirions en sécurité. D'autant qu'ils ne sont pas les seuls à avoir disparu. Il y a les catastrophes qui modifient la vie sur la planète et éliminent, assez vite, les espèces qui ne peuvent pas s'adapter aux nouvelles conditions. Il y a également les mutations génétiques qui n'arrêtent jamais, conduisent à des impasses ou à des adaptations plus performantes... transmises et durables. Il semble que nous soyons en train d'accéder à la capacité de savoir contrôler les mutations génétiques. Que ferons-nous de ce savoir si une dimension spirituelle ne guide pas nos actes ? Dans le savoir et l'ignorance, allons-nous créer nous-mêmes notre impasse ?

Comme la nature « avance tous ses réseaux en même temps », tout ce qui dure continue l'aventure de la vie, et ce qui disparaît laisse la

trace de son passage dans un génome qui poursuit l'aventure. Quand mon imagination perçoit la vie dans sa luxuriance, je vois la beauté qui danse. C'est habituellement ce que l'on appelle « art ». Le monde est une œuvre d'art, c'est ainsi que le perçoit notre grand-père dans son livre. Toutefois, il n'a pas compris le rôle des œuvres d'art en Europe. Dans son livre, au chapitre « Les nombreuses choses appauvrissent le Papalagui » il écrit :

« ils sont tous conscients de la grande pauvreté de leur vie ; sinon il n'y aurait pas autant de Papalaguis qu'on honore pour avoir passé toute leur vie à tremper des cheveux dans des liquides de différentes couleurs et peint ainsi de belles images sur des nattes blanches [...] J'ai vu des Papalaguis pleurer de joie à la vue d'une telle beauté qu'eux-mêmes ont perdue. »

Comme souvent chez grand-papa, la justesse de sa perception le dispute à son aveuglement. Il voit bien que les beautés créées par les artistes sont des consolations aux laideurs de la vie. Il ne voit pas que la création artistique et scientifique est un monde en soi qui révèle ce que, sans elles, nous ne saurions voir. En ce sens, l'œuvre d'art ne se différencie pas de l'œuvre scientifique, elles participent au mouvement étrange de l'évolution, qui semble avoir pour but de nous

permettre de voir, mieux, plus loin, différemment, comme venait de le dire mon cousin. D'où les dangers que font courir à l'espèce humaine des systèmes économiques et sociaux unidimensionnellement fondés sur l'avidité. Les arts plastiques sont aujourd'hui gangrenés par la finance, on ne crée plus des œuvres d'art, on crée des objets spéculatifs qui ont la prétention d'être autre chose, les sont-ils ?

Le monde animal ne crée pas d'œuvres d'art, et les dinosaures n'ont laissé que des fossiles et des empreintes de pas ; pourtant, ils avaient le temps de faire mieux ! Ainsi, lorsqu'ils disparaissent, ces gros consommateurs de tout (air, eau, végétaux et animaux) laissent-ils une chance à une petite bête de rien du tout : l'eomaia ! Un mammifère sans grandes défenses dont l'aventure évolutive aurait probablement fini dans le tube digestif des dinosaures. En imaginant une intelligence capable d'observer l'eomaia en son temps et dans son habitat, qui eût pu parier sur l'avenir du réseau des mammifères : personne ! Ils se reproduisent dans un utérus dont il faut expulser à grand-peine le nouvel être. Ridicule ! il est si simple de pondre des œufs ! On retrouve ici le psaume 118 ; 22,23,24 :

La pierre dont les maçons ne voulaient pas

est maintenant la principale,  
la pierre de l'angle.

Cela vient du Seigneur  
pour nous, c'est une merveille.

Ce jour de fête est l'œuvre du Seigneur ;  
Crions notre joie, soyons dans l'allégresse.

Enfin la situation de l'eomaia est, si je puis dire, comparable à celle du Christ dans l'Empire romain. Ce mammifère est sans importance. La puissance est avec l'Empire des dinosaures. Mais ils ont disparu il y a environ 65 millions d'années. Alors l'évolution a continué à « pousser tous ses réseaux en même temps », concentrant ses efforts sur les mammifères (puis sur le christianisme !). Il y a aussi les insectes champions du monde de la durée, ces auxiliaires de la vie des végétaux, parmi lesquels on trouve un nombre important de parasites. L'aventure semble chaotique à notre perception du monde. Elle serait chaotique s'il n'y avait pas une sorte de constante, un fil rouge qui relie les évolutions : la prime accordée dans le long terme aux cerveaux les plus complexes. Il est surprenant qu'un si grand nombre de gens fassent tant d'efforts pour s'enfermer dans des idéologies qui les empêchent d'accéder aux trésors de la

complexité. *Homo sapiens* est, pour l'instant, le cerveau qui a le plus surpris la planète Terre, y compris en se donnant la capacité de tout détruire, s'il ne parvient pas à maîtriser sa capacité d'user de la violence qui simplifie tout.

Il faut donner une chance à nos âmes d'exprimer les splendeurs qui sont en nous, la danse de Sibylle avait dit ce beau mystère. La danse de Sibylle était l'annonce de choses inconnues. Cette annonce était devenue une évidence alors que mon cousin, emporté par son élan, m'avait lu cette phrase tirée du « Phénomène humain » (p.129) : « Lorsque, en tous domaines, une chose vraiment neuve commence à poindre autour de nous, nous ne la distinguons pas - pour la bonne raison qu'il nous faudrait voir dans l'avenir son épanouissement pour la remarquer à ses débuts. »

Nous sommes donc condamnés à faire le tri entre ce qui vient à son terme dans le triomphe ou la discrétion et ce qui porte les splendeurs du futur. Je ne suis pas capable de cet exploit. Mais j'ai la certitude que ce qui fait le plus de bruit au présent, l'unidimensionnalité du monde de l'argent, ne sera plus rien après-demain, si nous lui survivons. Je crois en Dieu, cette foi que je suis incapable d'expliquer et de transmettre me dit que nous réussirons à contrôler notre avidité,

grâce à la danse ! Pourtant, ce que je sais des avidités hâtives qui dominent notre mode de vie actuel, celles que dénonce naïvement grand-père, me fait craindre un échec spectaculaire. Les Première et Seconde Guerres mondiales ont montré aux Occidentaux, aux Chinois et aux Japonais que ces échecs spectaculaires étaient possibles. Les autres peuples ne le savent peut-être pas encore, et l'islam tout entier s'excite sur sa supériorité autoproclamée, comme le firent les communistes et les nazis après lui.

Je sais pourtant que le pire n'est pas plus certain que le meilleur. Il faut faire confiance à cette force qui, en nous, va ! Et l'on retrouve Rousseau là où, peut-être, on ne l'attendait plus : « Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix », où, dans un registre à peine différent, la chanson de Jacques Brel : « Quand on n'a que l'amour »... et la réponse à tous ces cris du cœur est dans la fin des Romanov : quand on n'a que sa conscience et l'amour, on n'a pas grand-chose. On a « La pierre dont les maçons ne voulaient pas », et comme l'eomaia, ou Jésus Christ, à terme ça change tout ! L'essentiel est d'arriver à ce terme. Il faudra faire des efforts intelligents.

La seule certitude qui me fut donnée lors de la rencontre qui a changé ma vie est que cela que

nous appelons Dieu nous veut libres. La liberté implique le risque de se perdre. Il n'y a donc pas d'eschatologie, l'avenir radieux n'est pas le but que Dieu ou l'Histoire accomplira par on ne sait quelle inévitable nécessité. Chaque peuple, chaque génération, chaque individu, à leur façon, sont libres devant le gouffre ou la rédemption. Cela dit, transmettre la vie sans avoir fait trop de dégâts n'est déjà pas si mal. Nous sommes donc collectivement responsables. C'est une évidence, car nous sommes individuellement responsables du destin de notre espèce : par exemple le drogué qui se drogue sans penser que son acte fait prospérer les cartels meurtriers qui mettent l'Amérique latine à feu et à sang, ou notre utilisation constante de matières plastiques qui polluent les océans, etc. Minuscules actions individuelles de dimension collective, dont les conséquences mortelles sont à la fois connues et inconnues. Cette responsabilité individuelle est-elle absolue ? Je ne le sais pas. Si Dieu juge, jugera-t-il la collectivité ou l'individu ? Je ne le sais pas. Je sais seulement que la logique de l'ensemble est liée à mais différente **de** celle qui s'impose à chaque élément. D'où la responsabilité relative de l'individu devant l'ensemble de ses compatriotes. Si j'écris pour les miens, je prie pour tous.

Je ne sais plus comment j'ai dit adieu à mon cousin. Une seule certitude, nous nous sommes dit « Au revoir ! », avec l'espérance de nous revoir un jour et la certitude que ce jour n'arriverait plus ! pas dans la vie ordinaire en tout cas. Je me souviens aussi que les enfants et quelques cousines m'ont accompagné jusqu'à l'arrêt du car, celui qui faisait la ligne Aleipata-Apia. Je me souviens que les jeunes filles et les enfants étaient heureux, ils chantaient. Ils profitaient de l'occasion pour improviser une sorte de fête, car ce n'est pas tous les jours qu'ils assistaient au départ d'un cousin de France. Tout ce qui rompt l'ordinaire des jours mérite célébration... enfin, c'est ainsi que j'interprétais leurs chants, sourires et embrassades. Ils connaissaient bien les horaires, je n'attendis pas longtemps. J'avais espéré emprunter à nouveau le véhicule de mon supporter de rugby, j'ai vu arriver un autocar ordinaire, un *Wayne Blue star* tout jaune, fraîchement débarqué d'Amérique, que le propriétaire n'avait pas eu le temps de transformer en ready-made samoan. Certes l'intérieur était aménagé, les banquettes avaient été remplacées par des bancs en bois, et les cloisons décorées de paysages peints de couleurs banales : bleu, rouge, vert et brun : des cocotiers, des plants de taros, des lagons, des monts boisés... la routine, quoi !

Lorsque l'autocar s'est arrêté au village de Falevao, j'ai cherché à voir si Mariatéouila était là, soit à l'arrêt du véhicule, soit dans le village ou devant sa maison. Ce n'est pas que je tenais absolument à la rencontrer. Je voulais avoir de ses nouvelles, savoir qu'elle allait bien. J'ai demandé à une femme du village qui s'était assise sur mon banc si Mariatéouila allait bien. Elle a ri. Puis, elle m'a dit qu'elle avait pris le car précédent pour aller aux bains de la grotte de Piula, elle allait bien. Cette réponse m'a fait plaisir. Alors que le car descendait la vallée de Falefa dont une fois de plus la beauté me ravissait, j'ai presque ressenti la présence à mes côtés de cette jeune femme dont la conversation m'avait ravi. J'aurais aimé lui demander si elle connaissait la rivière des « Pierres qui glissent » où mes cousins de Tiavéa m'avaient conduit. C'était une rêverie à la fois induite par le paysage et qui se superposait à lui. Cela créait un tissu de souvenirs dont j'étais heureux de me draper. Je n'aurai désormais plus jamais froid.

À un certain moment, ma voisine a commencé à me parler. C'était surprenant, car elle semblait me connaître, elle accumulait les questions sans donner beaucoup d'importance à mes réponses : comment j'avais trouvé Tiavéa, qu'avant c'était plus grand, mais le typhon, puis le tsunami... et

comment allait mon film à Apia, si j'étais content, etc., etc. Je répondais prudemment, car, après tout, je ne connaissais pas cette dame. Un peu pour arrêter le flot des questions, j'ai voulu savoir pourquoi, lorsque je lui avais demandé des nouvelles de Mariatéouila, elle avait commencé par rire avant de me répondre. Elle a ri de nouveau. J'ai pensé : « Elle a donc une bonne raison ! » Puis, souriante, elle m'a dit : « Les Touyavii-Nabakatokéia (ils portent l'un ou l'autre nom, au choix !), on les connaît ! Ils font des enfants à toutes les filles. La moitié de l'île pense que tu es leur cousin ! » Je suis tombé de haut. D'abord de m'entendre dire que j'appartenais à une lignée de fornicateurs compulsifs. Puis, plus grave encore, ma stupide affaire avec Bibiane m'est revenue comme un boomerang dans une pile de souvenirs en porcelaine. Alors que je jouais la comédie du libertin malgré lui, voilà que je n'avais fait que me soumettre à un atavisme congénital. Reprenant souffle après le choc, j'ai demandé si mon grand-père Touyavii, le père de Nabakatokéia, et Nabakatokéia lui-même, étaient les pères de nombreux enfants.

- À ma connaissance, pas ces deux-là... ils font exception. Tu es le premier fils de Touyavii que nous ne connaissions pas. Les autres enfants de sa femme, son fils et ses filles

nous les connaissons tous. Et ton cousin Nabakatokéia, il n'a que deux filles, une qui étudie la médecine au Canada, et l'autre qui fait pleurer les hommes en dansant la *sava*.

Ça a sauté deux générations pour retomber sur moi ! voilà l'idée qui immédiatement m'est venue. Heureusement que j'ai rencontré Mireille, qui, si je puis dire, me tient par le bon bout. Sinon, la catastrophe ! J'ai commencé par les Anglaises, puis les touristes à Bréha... et pan ! Bibiane m'a fait le coup de la fille froide en chaleur, et comme un chien je l'ai couverte. C'est une malédiction familiale qu'il faut absolument éviter. À présent, me voilà averti, me voilà libre... vive Mireille ! et les joies paisibles du lit conjugal ! J'étais désormais une sorte d'Ulysse qui allait rentrer à Ithaque pour retrouver Pénélope et son fils Télémaque, sans avoir besoin d'une longue errance auprès de femmes qui me feraient regretter la mienne. Ouf !

Lorsque ma voisine quitta le car à Falefa, je lui ai demandé de saluer la belle Mariatéouila si elle la rencontrait aux bains de la grotte de Piula. Elle a ri et promis qu'elle n'y manquerait pas.

Autant le voyage vers Tiavéa m'avait-il captivé, autant le retour me parut terne. Épuise-t-on si vite les plaisirs du nouveau ? Ou bien,

hypothèse plus valorisante, étais-je trop rempli de souvenirs de ces trois jours passés dans le village de mon grand-père ? Je penche pour cette dernière supposition, pas nécessairement pour me mettre en valeur, mais parce qu'en effet, alors que le même paysage (inversé : lagon à droite, jungle à gauche) défilait devant mes yeux, je pouvais presque revoir Tiavéa, mon cousin, mes cousines et cousins, « les pierres qui glissent », la danse de Sibylle, les chants, les couleurs des coraux et des poissons, je pouvais même sentir les parfums des fleurs qui décoraient le voisinage des *falé* et regoûter aux saveurs des plats qui m'avaient été servis. Tout cela prenait une allure nouvelle animée par les images, senteurs et goûts que créait le don du souvenir. Et puis, il y avait tout ce que le cousin m'avait dit, je voulais le vivre encore, alors je l'écrivais sur un petit carnet qui d'habitude me servait à noter mes rendez-vous, les mots de passe pour internet, et des idées de romans. Plus rarement, des poèmes qui spontanément, ou presque, me venaient... par exemple ces quelques vers surréalistes :

Blanc, blanc, blanc

Le lapin qui clapit

Son œil

C'est le nombril du monde lapin

Rouge, rouge, rouge

Comme le coquelicot

Dont la tige verte et velue

Au grand vent des torticolis

S'est tordue

Je l'avoue, ces impulsions poétiques me faisaient souvent rire, elles me distrayaient de la sottise des slogans publicitaires que je devais prononcer pour gagner ma vie dans le petit monde du cinéma. Du genre : « Depuis que j'utilise Xip - un silence de quelques secondes, bien marqué dans le synopsis - puis, avec aplomb : « mes dents, c'est du béton armé ! », avec le sourire qui va avec. Ça payait bien, mais ce n'était pas valorisant. Il n'y avait pratiquement jamais de dimension artistique dans ces productions. Sauf exceptions, mais elles n'étaient que d'apparence, pour les parfums et certains produits de luxe. En général, les commanditaires ne voulaient pas d'une dimension artistique, elle nuisait à la mise en valeur du produit. Tel était le credo des leaders du secteur. La vedette, c'était le produit, acteurs et actrices n'étaient que des faire-valoir. Au fond, d'un point de vue philosophique, pour l'acteur, le cinéma

publicitaire est une école de la modestie alors que le cinéma dit d'auteur est une école de la vanité. Il n'y a que les vraies vedettes du cinéma qui soient condamnées à rester dans la vanité, on les utilise dans la pub pour que les spectateurs s'identifient à elles et eux pour les imiter en achetant le produit auquel ils sont censés s'identifier... enfin, c'est toujours le même cinéma !

Le monde du cinéma, j'y serai bientôt. Dès mon arrivée à Apia, je retrouverai l'équipe au Sheraton. Vu la lenteur du véhicule, il ne dépassait pas les quarante et s'arrêtait toutes les dix minutes, je n'arriverai dans la ville qu'en fin de journée, entre 18 et 19 heures. En raison des arrêts fréquents, suivis des sorties et des entrées de passagers, le voyage était animé. Contrairement à mon état d'esprit lors du trajet aller, au retour je trouvais ces mouvements importuns, ils m'empêchaient de cultiver les souvenirs frais et beaux de ces trois jours que j'avais l'impression d'avoir passés hors du temps. En dépit des trépidations, coups de frein et accélérations de l'autocar, je faisais au mieux pour me refermer sur les notes que je prenais dans mon petit carnet.

Dans le car vers Apia, la lecture de mon poème surréaliste m'avait fait sourire. Il reflétait

un moment passé avec Bibiane, lors du tournage de « Danton » à Paris. Nous avons déjà nos vêtements de scène, moi en « sans-culotte », elle en « tricoteuse », nous attendions assis sur un banc, sur le côté des gradins de la Convention qui servaient de décors à la scène où nous devions, brièvement, paraître. Depardieu n'était pas encore là ; lui, il faisait Danton. On risquait d'attendre, on était payé à l'heure... toujours ça de gagné ! On a attendu longtemps, en effet. On a parlé, je lui ai dit mes talents d'écrivain... Par jeu, Bibiane m'a imposé d'écrire un poème qui contiendrait des mots qu'elle aimait. C'était, outre le verbe « clapir » : torticolis, œil, nombril, rouge, velu, coquelicot et lapin. Ce jour-là, je devais être de bonne humeur, due peut-être au tournage, rôle de figurant, certes, mais mieux que rien. Et puis, en ce temps-là, j'aimais l'ambiance des tournages, tous ces mouvements... un peu comme un voyage en car, à Samoa. En moins d'une heure, avec peu de ratures (j'ai le carnet sous les yeux) je lui ai écrit mon poème surréaliste. Je n'aurais pas dû ! Je crains que ce soit à ce moment-là qu'elle a décidé de faire de moi un géniteur. Pourtant, mon poème n'est pas une élégie amoureuse ou érotique. J'aurais dû me méfier du lapin... sa réputation de distributeur de gènes compulsif et rapide n'est plus à faire. Je n'ai qu'une seule

excuse : j'ignorais tout du comportement atavique des Touyavii-Nabakatokéia.

J'ai retrouvé l'équipe au bar de la piscine « Gary Cooper » du Sheraton. Ils buvaient. Encore sonnés par leurs excès du weekend, ils buvaient des jus de fruit de papaye (on dit ce fruit bon pour le foie). Une exception pourtant, le directeur artistique qui buvait un bloody Mary (jus de tomate, sel de céleri, poivre et vodka, on dit ce cocktail souverain pour se remettre d'une gueule de bois). Louis, le musculeux, nageait dans la piscine, son verre était aussi vide que son fauteuil. Le directeur artistique a fait remarquer que j'avais travaillé mon rôle puisque j'avais acquis pendant ces trois jours un léger hâle qui correspondait au story-board. Je me suis contenté de sourire. Les autres m'ont regardé surpris, comme si j'étais Morgan Tainny (joué par Gary Cooper) revenu après une longue absence à Matareva. C'est dans le film « Retour au Paradis » (*Return to Paradise*). Premier long métrage tourné en Technicolor à Samoa (1953), sorti en France en 1954. J'avais vu le film en version originale à la cinémathèque d'Henri Langlois au Palais de Chaillot à Paris, avant son incendie. C'était au temps où je croyais encore devenir une étoile de la scène française, voire internationale. Pendant le tournage en 1953, l'équipe, dont Gary

Cooper, était logée au Sheraton, d'où le nom de la piscine où Louis le musculeux faisait ses longueurs quotidiennes.

Chose remarquable, le metteur en scène et le directeur artistique étaient en train de parler du film tourné à Samoa en 1953. Le directeur artistique était un ivrogne cinéphile, il avait tout vu ! Le metteur en scène avait une connaissance moins précise, plus technique d'une certaine façon, un peu comme le caméraman. Peut-être parce qu'il voulait jouer les grands, Hollywood et tout ça, le metteur en scène voulait tourner à Lefaga, le village qui dans le film est appelé Matareva. Le directeur artistique y était totalement opposé, ses arguments ne manquaient pas de pertinence :

- Ça ne va pas du tout. Tu as bien vu quand on a visité : pas de chute d'eau, des puits et la mer du lagon ! Où vas-tu montrer les acteurs faisant mousser le gel de douche ? Sous les cocotiers, après un bain de mer... ridicule !
- Et pourquoi pas après un bain de mer. Ça mousse tout aussi bien !

Le caméraman a fait remarquer que l'on n'avait pas essayé le gel sur des corps mouillés à l'eau de mer. Il a dit que pour les images, il avait besoin d'une mousse abondante, et très blanche :

- Sinon on aura l'impression que les corps sont baveux, ça fera dégueulasse !
- Exactement ! Exactement ! (reprit le directeur artistique qui se sentait renforcé par ce commentaire bien venu). En plus, le village est moche, sans aucun intérêt. Comme le film d'ailleurs. Gary Cooper pourrait être le père de la Maeva à laquelle il fait un enfant. Sa fille, qu'il abandonne après la mort de la mère (tu parles d'un *Love Story* à la con !), joue mal. Et lorsqu'il retrouve sa fille quelques années plus tard, pendant la Deuxième Guerre mondiale, il n'a pas l'air d'être son père mais son grand-père. Un vrai navet en technicolor ! De toute façon, mon story-board prévoit une chute d'eau, comme celle que nous avons vue à Papase'ea. Et je te rappelle que le client a accepté mon story-board !

Surtout ne pas fâcher le client, qui détient l'argent et a toujours le dernier mot ! Le directeur voulait éviter d'entrer dans le vif du sujet. Il en resta à la discussion sur les acteurs de « Retour au Paradis » :

- Mais pas du tout, pas du tout ! Celui qui joue le rôle du pasteur protestant... son mon déjà ? Je l'ai sur le bout de la langue...

- Acteur anglais, très connu à l'époque : Barry Jones !
- Ah, oui ! Barry Jones, Barry Jones le pasteur. Et le rôle de Maeva est tenu par Roberta Haynes ! Américaine, longue carrière.

Il avait ajouté le nom de l'actrice qui jouait Maeva, celle qui meurt après avoir donné naissance à la fille de Gary Cooper, pour montrer que, lui aussi, il s'y connaissait dans l'histoire du cinéma. Ça faisait un peu querelle de zizis entre ces deux hommes vaniteux, frustrés de ne pas faire la grande carrière qui, naturellement, leur était due. Le directeur avait eu un bref instant de célébrité avec un film « Blue-jeans » tourné il y a une dizaine d'années. Depuis, il avait essayé de renouveler l'exploit, mais sans grand succès. Il avait mieux réussi avec des séries télé, populaires comme on dit, mais sans grande valeur. Il savait filmer, mais il n'avait pas le don de choisir des histoires qui auraient pu mettre en valeur ses dons artistiques... si toutefois il en avait. Le cas du directeur artistique était plus compliqué, il avait eu son heure de gloire, elle avait duré des années. Mais l'alcool l'avait rendu inapte aux longs tournages : un mois ou plus. Il commençait bien, pendant une ou deux semaines, il était le directeur artistique qui avait reçu de nombreux prix... et puis, un jour, tôt ou

tard, l'alcool le rendait imprévisible. Les budgets s'envolaient, les financiers n'aimaient pas ça. En un mot, ces deux hommes étaient des marginaux talentueux de la profession, capables de faire des films de qualité, pourvu que le tournage n'excédât pas une quinzaine. J'interprétais leur discussion sur le film « *Return to Paradise* » comme une sorte de réhabilitation professionnelle, ils disaient à tout le monde, et surtout à eux-mêmes : nous ne sommes pas n'importe qui !

Je n'avais pas sur ce film ancien une opinion aussi tranchée, et opposée, que ces deux « experts ». Pour moi, « Retour au Paradis » ne manquait pas d'intérêt, mais pas vis-à-vis de l'histoire du cinéma, où son statut me semblait médiocre. Son intérêt était dans le domaine des idées qui ont suivi l'immédiat après-guerre de la Seconde Guerre mondiale.

Prenez le personnage du pasteur du village, le révérend Thomas Cobbet. Au début du film, il impose aux villageois de l'île une version intégriste du christianisme. C'est Daesh à Raqqa. Prière au temple obligatoire, couvre-feu, séparation hommes femmes, respect du sabbat, interdiction de danser, de se baigner nu, etc., etc. La religion a transformé l'île en camp de concentration sous le contrôle de gardiens

violents et obtus. Arrive Gary Cooper, un Irlandais, plus ou moins à la dérive, revenu de tout, ne croyant en rien si ce n'est à la force de ses poings. Le pasteur veut immédiatement le bannir de l'île. Gary Cooper traite le pasteur de « doublure de Mussolini ». Brève bagarre avec les gardes, Gary gagne. Les villageois appellent le personnage joué par Gary Cooper « Morgan Tanny ». Il semble que le terme « tanny » signifie « guerrier » en samoan). Les villageois impressionnés proposent à Morgan Tanny d'organiser la résistance contre la dictature. Il n'est pas intéressé, il ne vit que pour lui-même, il veut la paix. Maeva commence à lui tourner autour. Les gardes emprisonnent Maeva pour comportement sexuel douteux. Morgan est furieux, il défonce la porte de la prison. Bagarre avec les gardes, tous les villageois finissent par s'y mettre et la révolte est générale. Les gardes sont bannis de l'île. Le pasteur s'en sort de justesse grâce à Morgan qui le protège. Puis, à la surprise du pasteur, les gens continuent d'aller suivre les offices du temple, mais à leur rythme et en retrouvant leur joie de vivre : chants, danse, baignades nues, sexe. Maeva devient la maîtresse de Morgan. Une fille, Touria, naît de cette liaison. Maeva meurt en couches ; désespéré, Morgan quitte l'île après avoir confié Touria à sa grand-mère.

À notre époque, l'intérêt de cette fable est de nous montrer, outre la joie du monde occidental d'avoir vaincu les totalitarismes de l'époque précédente, d'insister sur le fait que le christianisme est une idéologie plus ouverte que celle de l'islam. Chrétiens sous le régime intégriste du pasteur, les villageois libérés restent chrétiens tout en jouissant de la vie, selon leur culture traditionnelle, qui, au bout du compte, n'est pas incompatible avec le christianisme. Difficile d'imaginer les Allemands débarrassés d'Hitler et de sa suite, continuant à pratiquer le nazisme joyeusement. Essayez, dans un pays musulman dit « modéré », de chanter, de danser, de vous baigner nu(e)s et de jouir des plaisirs d'un libre contact entre les femmes et les hommes. Vous ne vivrez pas longtemps. Dans le film, le pasteur garde ses préjugés, mais il s'humanise. On finit par comprendre qu'il voulait par sa rigueur protéger les villageoises des dangers d'un contact avec des hommes blancs qui les auraient séduites puis abandonnées. Pratique courante des militaires américains dans les îles du Pacifique, pendant la guerre contre le Japon. C'est ce qui est sur le point d'arriver dans le film, après que Morgan eut abandonné Touria, sa fille.

Plus de dix ans plus tard, pendant la guerre contre le Japon, alors que l'île n'est pas occupée par les Japonais, Touria est devenue une jolie jeune fille qui tombe sous le charme d'un aviateur américain qui a fait un atterrissage d'urgence sur l'île. Mais papa Gary est revenu ! Il veille à ce que sa fille ne soit pas séduite puis abandonnée ! *The End* (Fin). En quelque sorte, il n'y a pas reproduction du même scénario de vie de la mère à la fille. Et le jeune aviateur, le capitaine Faber, ne reproduit pas, en plus cynique peut-être, l'histoire de Morgan. Cette mise en échec de ce que les psychologues appellent la tendance des *homo sapiens* à reproduire les scénarios de vie de leurs parents est un aspect discret, mais réel de l'intérêt de ce film, médiocre par ailleurs. La richesse de ce scénario est due au roman de James A. Michener « *Tales of the South Pacific* » (1947), prix Pulitzer en 1948, que le film respecte scrupuleusement. James A. Michener (1907-1997) fut un « honnête homme » et un grand écrivain voyageur. Né de parents inconnus, adopté par une mère quaker, il n'est, peut-être, pas surprenant qu'une part de son œuvre soit une interrogation sur la culture, la religion, les origines des êtres particuliers et l'étrangeté des relations humaines dans des contextes culturels différents.

La petite Touria est née du couple que Morgan formait avec Maeva morte après avoir donné naissance à cette enfant de l'amour (comme ma maman !). Dans le cas de grand-maman Pauline, il n'y a pas de drame spectaculaire dans ses relations amoureuses. Ses drames sont historiques, de ce point de vue Pauline a eu double ration pendant sa longue vie.

La trame de la vie nourrit les récits composés par des auteurs qui font de la vie une œuvre d'art. Dans mon histoire, ce n'est pas Pauline qui va à Samoa pendant la Deuxième Guerre mondiale, c'est Touyavii qui vient en France après la Première Guerre mondiale pour rapporter aux Micouën la longue-vue qu'ils avaient offerte au comte Jean-François Galaup de Lapérouse, en 1785, quatre ans avant le début de la Révolution française. J'avoue que dans nos histoires, il y a beaucoup de guerres, mais je n'y peux rien. C'est comme ça !

## Chapitre 19

J'ai commandé un gin-tonic, moins par goût que par conformisme, pour réintégrer l'équipe que j'avais totalement oubliée. Le directeur artistique m'a demandé où j'étais pendant ces trois jours où ils ne m'avaient pas vu. J'ai dit que j'étais allé dans un village de la côte au nom compliqué, j'y avais vécu dans un *falé*, à la façon des gens d'ici, pour m'immerger dans l'ambiance locale, et travailler mon rôle. Je ne pense pas que c'était vrai, je sais seulement que ce n'était pas tout à fait faux. Je fus sur le point de leur parler des « pierres qui glissent », je me suis retenu à temps. Pas question que le monde du cinéma aux mœurs corrompues et corruptrices ne vienne troubler la joie de vivre de mes parents de Tiavéa. Ou encore, qu'ils ne fassent de Mariatéouia la vedette éphémère du gel de douche Hocem, dont les gens de Samoa n'avaient que faire. Je pensais aussi à ma cousine Sybille, un de ces vieux dindons libidineux aurait voulu se la faire après l'avoir vu danser. La magie de la danse lui aurait échappé, pas l'érotisme ; lassés de tout, les gens du cinéma sont friands d'érotisme, surtout s'il y a du neuf : variations sur le motif, chair fraîche, drogue et tout ça ! J'avais pu les voir à l'œuvre auprès des starlettes locales

: ils promettaient tout, ne tiendraient rien, sauf un peu d'argent tombé des poches de ces gens trop riches. À ma connaissance les seules drogues qu'ils utilisaient, pendant ce tournage en tout cas, étaient l'alcool et le sexe dans leurs formes addictives. C'était un spectacle dont la médiocrité me faisait honte. Honte de ces obsédés cyniques, honte de la vanité satisfaite de ces filles ivres d'elles-mêmes, qui, souvent, me semblaient de belles idiotes. Et puis, j'avais pitié d'elles, de ce grand vide qu'elles cherchaient à combler... en vain, par des promesses vides, par des pénis blasés.

Comme la conversation se poursuivait à propos du film « Retour au Paradis » ; et que le directeur continuait son éloge de Barry Jones, grande était ma surprise alors que je me découvrais jouant, en vrai, le rôle de ce pasteur qui défend les jeunes filles du village contre les tentations de l'Occident. En fait, parler de « tentations de l'Occident » est faux. C'est regarder le monde avec les lunettes de l'islam, qui ne voit pas plus loin que ses obsessions sexuelles. À Samoa, j'ai achevé de comprendre que le monde du cinéma était devenu une gigantesque machine à produire des êtres médiocres, dont la vanité et le goût du lucre sont les motivations premières. Hollywood est l'usine

à rêves de l'Occident, le paradigme de comportements qui multiplie ces ego-fusées visant les étoiles, alors que tous et toutes, ou presque, ne sont que des feux d'artifice. Finalement, Louis le musculeux avec son Lewis me semblaient les moins médiocres du lot, avec le directeur artistique dont le cas était particulier.

Louis venait d'achever ses longueurs de la piscine Gary Cooper. Il s'était assis à sa place, enveloppé dans un peignoir de bain. Il avait commandé un jus de papaye, « sans rhum blanc » avait-il précisé. Tiens, certains y mettaient du rhum... quelle idée !

La discussion sur le film de 1953 tourné à Samoa en cinq mois s'est arrêtée sans conclusion. Le film fit sa première sur l'île la même année, il avait été rapidement monté à Apia où l'armée américaine avait laissé une salle de montage. Il était normal que la confrontation entre les deux cinéphiles s'achevât sans conclusion. Outre le duel d'ego, la discussion cherchait à masquer le vrai débat. Il portait sur le lieu du tournage de notre film de pub. Là, le directeur et le directeur artistique s'étaient opposés.

L'affaire avait tourné court. Le gestionnaire du budget et des intérêts des cosmétiques Hocem,

on l'appelait « le client », avait rapidement tranché en faveur du directeur artistique. Papase'ea n'était qu'à trente minutes d'Apia et disposait d'une petite chute d'eau qui permettrait de mettre en valeur les vertus du gel de douche. De plus, il y avait à proximité une forêt d'ylang-ylang où l'on enregistrerait des images de fleurs. Au montage à Paris, ces images permettraient de faire un spot publicitaire pour un parfum de qualité, mais bon marché, qu'Hocem allait lancer (parfum d'ylang-ylang de synthèse). Une jolie starlette locale avait déjà été engagée pour illustrer la fragrance qui visait à séduire les jeunes filles des quartiers « sensibles » (parfum « hallal », garanti sans alcool). J'étais heureux de n'avoir rien dit des « pierres qui glissent » et de Tiavéa. Le village garderait sa simplicité joyeuse, et s'il devait changer, ce qui était inévitable, ce serait en raison de la volonté de ses habitants. Pas sous l'influence mensongère des gens du cinéma, couverts de strass et de paillettes qui aveuglent l'innocence et l'intelligence des regards. J'étais un peu dur avec les acteurs et les gens du cinéma en général... c'est que je les connaissais et les aimais. Leur pathétique besoin de plaire me touchait et même leur vanité insupportable avait une sorte d'innocence. Ils me rappelaient la parole du Christ en croix : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils

font » (Luc ; 23, 24). Je ne sais pas jusqu'où les gens du cinéma ne savaient pas ce qu'ils faisaient, mais j'étais partagé entre le souci élémentaire de (comme on dit) « ne pas cracher dans la soupe », et la nécessité, pour moi absolue, de me pas être dupe du milieu dans lequel, pour gagner ma vie, je devais évoluer. Néanmoins, je savais que ma situation existentielle aurait pu être pire. Par exemple : je n'étais pas un gladiateur romain, dont la profession commandait de tuer et de mourir courageusement pour vivre et mourir en esclave honorable.

Je crois que le lieu du tournage avait été décidé peu de temps après leur visite à Papase'ea. C'était au début du séjour, alors que l'équipe, sans moi et sans le musculeux, faisait des repérages avec un guide local. Ils avaient continué l'exploration, pour faire du tourisme, pour le plaisir, sans nous pour faire des économies sur le budget. Le directeur artistique cinéphile avait voulu visiter le lieu de tournage de « Retour au Paradis », le village de Lefaga sur la côte sud-est, près de l'île de Manono. C'est là que le débat avec le directeur avait commencé, à la fois sur notre lieu de tournage et sur les mérites du film « Retour au Paradis ».

Le « client », celui qui représentait les intérêts du commanditaire, « Hocem », était un homme taciturne. Il observait, buvait (modérément), palpait les filles (sans modération) avant de les mettre dans son lit. Pour le reste, il laissait aller les choses, puis, à un certain moment, il disait « Je veux ça ! », et c'était fini. Par dérision, le preneur de son disait : « L'oracle a parlé ! » Il y avait bien des raisons pour lesquelles le « client » avait toujours raison. D'abord, il représentait les intérêts de la firme qui payait la production, le commanditaire. Elle lui avait donné le concept qu'elle voulait imposer aux images. Il jugeait les propositions du directeur artistique et du directeur en fonction de ce schéma qu'il tenait en partie secret. C'était sa technique, il voulait laisser les professionnels libres, pour une part, d'exprimer leurs talents. Mais il tranchait, net, sans recours possible. Il était un des meilleurs dans sa profession, et les plus grandes marques payaient ses services. La raison principale à son pouvoir absolu tenait à son contrôle du budget.

Les firmes allouaient un budget fixe à chaque production, il n'y avait en principe aucune rallonge possible. L'équipe qui s'y serait risquée était assurée de n'avoir plus aucune commande ; or tous les directeurs aimaient la pub : tournage rapide, argent facile ; et même, parfois,

innovations techniques. Pour les équipes, ce système de budget contraignant avait un gros avantage. Acteurs et actrices connus, ce qui excluait les intermittents recrutés localement, ne bénéficiaient pas de cet avantage, ils étaient payés sur contrat, sur une ligne indépendante du budget général géré par le client. Il faut savoir que les grandes entreprises allouaient à leurs films publicitaires des sommes importantes, une dizaine de millions d'euros était un budget normal. Ce devait être le cas pour ce film, plus peut-être, si j'en juge par le cachet qui m'avait été accordé « parce que je le valais bien ! » Dans ce système, il suffisait de faire des économies par rapport au budget général pour, après la mise en boîte, se retrouver avec un surplus, non déclaré donc non imposable, que le client distribuait « à la tête du client ». Certes, il s'attribuait la part du lion, mais si l'on économise 10% sur 10 millions d'euros, les miettes sont importantes : d'où la servilité de l'équipe à l'égard du client. Pendant le tournage, une grande partie des paiements se faisait en argent liquide. Il n'était pas rare que le « pourboire » accordé par le client soit plus important que le cachet budgété.

Sitôt le lieu du tournage arrêté, la machine se mit en marche très tôt le lendemain matin. Il fallut un jour plein pour régler les détails, mais le

directeur artistique maîtrisait parfaitement tous les éléments de son story-board. Le tournage commença à l'aube, le jour suivant.

À trente minutes du centre d'Apia, Papase'ea ressemblait aux « pierres qui glissent » de Tiavéa, en moins bien. Comme j'étais seul à connaître la différence, tout était au mieux. Il y avait des cascates sur la petite rivière, ainsi que des trous réguliers ronds et ovoïdes dans les rochers du lit, ils formaient des baignoires plus ou moins grandes. C'est là que le directeur fit s'ébattre quelques starlettes à demi nues, et que le musculeux puis moi nous baignâmes un à un ou ensemble parmi les demoiselles. Nous étions souriants ou riant, pleins de mousse onctueuse et plus blanche qu'une chantilly laiteuse. Cela prit quatre heures aux acteurs non locaux que nous étions, Louis et moi, et c'est tout ! Après ça, je n'ai plus été qu'un spectateur du tournage qui s'est achevé vers seize heures. Nous avions des projecteurs pour la lumière, un petit groupe électrogène bruyant fournissait le courant, mais le directeur voulait faire des effets avec le soleil. Le directeur était un perfectionniste, il refaisait les scènes tant qu'il n'avait pas l'image qu'il voulait. Une starlette a fait une crise de nerfs.

Le lendemain matin, ils sont allés avec la vedette locale faire quelques images dans le bois

d'ylang-ylang. Ils y passèrent la journée. Le budget prévoyait trois jours de tournage, ils enregistrèrent les rushes en deux jours. Un jour de tournage était économisé sur le budget, plus tout ce qu'ils avaient dû tirer par ailleurs (je pense aux cachets des intermittents locaux et autres astuces). Quelques jours plus tôt, le preneur de son avait enregistré des chants d'une chorale samoane qui était venue au Sheraton lors d'une soirée folklorique. Ces spectacles faisaient partie des services de l'hôtel, je suppose que le groupe n'avait pas, ou peu, été payé pour cette bande-son qui serait, ou ne serait pas, utilisée lors du montage final. L'équipe est revenue au Sheraton vers 16.00 heures. Les acteurs et les locaux (des jeunes femmes surtout) ont été invités à célébrer la fin des tournages dans une des salles de réception de l'hôtel, elle s'ouvrait sur la piscine Gary Cooper. Comme prévu, ça s'est terminé en orgie hollywoodienne, je suis parti avant. Louis et Lewis s'étaient éclipsés plus tôt encore.

Je l'avoue, les mœurs des gens du cinéma ; en tout cas, celles des gens que je dois fréquenter professionnellement me déplaisent, bien que dans la profession on me dise souvent que ce qui se passait « chez nous » n'était que des enfantillages à côté des mœurs des groupes

rock'n'roll et compagnie. On l'a peut-être remarqué, je n'ai rien contre les joies de la chair. C'est l'excès qui me choque, soit-il dans l'abstinence ou dans la surabondance. Du temps où je croyais être la prochaine gloire des scènes et des écrans, j'avais lu de nombreuses lettres d'amour échangées entre Albert Camus et Maria Casarès. En leur temps, jusqu'aux années soixante du XXe siècle, acteurs et actrices gagnaient en France leur vie sans excès. Maria Casarès devait jouer des pièces radiophoniques pour joindre les deux bouts. Cette femme fière, admirable dans sa splendide humanité, refusa à plusieurs reprises l'aide financière que Camus lui proposait, surtout après le prix Nobel de 1957. Chez ces deux personnages, l'argent ne jouait pas un rôle déterminant. Les mœurs hollywoodiennes n'avaient pas encore frappé ! On se souvient peut-être de la définition lapidaire d'Hollywood que fit Coco Chanel après son bref passage dans la capitale du cinéma : « le Mont-Saint-Michel de la fesse et du sein ». Précisons que le Mont-Saint-Michel a toujours été un haut lieu du tourisme en France.

En 1931, le directeur de *United Artists*, Samuel Goldwyn, avait invité Mademoiselle Chanel à refaire l'enveloppe vestimentaire des stars de ses studios. Résultat mitigé, quelques films, quelques

stars, dont Gloria Swanson pour *Tonight or Never* (Cette nuit ou jamais). Chanel dut ajuster les robes de la star lors des essayages à Paris : Chanel ne voulait pas vivre et créer ses modèles à Hollywood et Gloria Swanson avait gagné deux kilos entre ses premières mesures et les derniers essayages (elle était enceinte de son amant). Pour Mademoiselle Chanel, bien qu'elle n'aimât pas Hollywood, il y eut donc quelques succès ; et surtout la victoire d'avoir rétabli le statut de Paris comme capitale de la mode, position mise en danger par la Première Guerre mondiale et la crise financière de 1929.

Toute la journée du lendemain de la fête fut consacrée à la préparation du départ. C'était un peu précipité, mais une fois encore, il s'agissait de rogner sur le budget pour distribuer de plus gros dividendes à l'équipe. Alors tout le monde, sauf Louis le musculeux, s'activait joyeusement. Bien que pas directement concerné par l'aspect financier, je suivais le mouvement accéléré des choses. J'étais heureux de bientôt retrouver Mireille : je lui avais écrit d'Apia, elle me téléphonait à l'hôtel et m'envoyait des textos avec des photos du petit Paul. Mon fils changeait de semaine en semaine comme le font les enfants à cet âge. J'avais hâte de rentrer à la maison afin, comme l'écrit Homère, de jouer avec

Mireille à Ulysse et Pénélope alors qu'enfin ils s'abandonnent « au bonheur de retrouver leur couche et ses droits d'autrefois ». Ce final est contesté, c'est celui établi par Aristophane de Byzance, mort vers 180 av. J.-C., à Alexandrie.

Notre retour ne suivait pas la même route qu'à l'aller. Pour des raisons qui m'échappent, nous avons changé de compagnie, c'était les Australiens : Qantas. Le client nous a dit que le vol serait plus luxueux et moins cher. C'était vrai, Fagali'i-Sydney se fit sur un Airbus A 320 et non sur un vieil Antonov bruyant. Nous étions en classe affaires, silence et confort. Pour les vins, chapeau ! Les Australiens étaient encore plus doués que les Nouveaux-Zélandais.

Les formalités d'embarquement à l'aéroport de Fagali'i furent simples et rapides : il suffisait de présenter son billet et d'enregistrer ses bagages. Il n'y avait pas de communauté musulmane à Opoulu ou à Savai'i, ça simplifiait la vie. Ce n'était pas la même chose à Sydney. Il y a d'importantes communautés musulmanes en Australie.

Notre billet retour ne passait plus par la Nouvelle-Zélande, nous n'avions que trois heures d'attente avant le vol direct Sydney-Paris. Bien qu'en transit, il nous fallut sortir de la zone

internationale pour y entrer à nouveau après un contrôle et des fouilles en règle. Les équipements de tournage furent examinés comme s'ils devaient servir à un attentat terroriste (par exemple celui qui assassina le commandant Massoud le 9 septembre 2001 : la caméra des deux terroristes avait été volée en France, à Grenoble). Toutes ces formalités nous prirent plus de deux heures : longue file d'attente, passage sous les portiques détecteurs de métaux et d'explosifs, fouille des bagages et de tous les équipements, quitter ses chaussures, les ceintures des pantalons, etc., etc. Aucun doute, nous revenions en Occident !

Lorsque nous arrivâmes à la porte d'embarquement du vol Sydney-Paris-Charles De Gaulle, les passagers étaient déjà appelés à monter à bord. Au fond, il serait plus simple et moins coûteux de limiter les fouilles aux passagers de religion musulmane, les seuls aujourd'hui qui pratiquent une religion homicide. Mais, le ban et l'arrière-ban de la bien-pensance de gauche, qui dominant et à gauche et à droite, dénonceraient illico le péché mortel de *discrimination*. Il paraît qu'en emmerdant tout le monde, on ne discrimine personne, c'est bizarre.

Long vol, presque vingt-quatre heures, arrivée à Paris-Charles De Gaulle vers 15.00. Il y avait eu

un bref arrêt à Singapour. Nous étions à nouveau en classe affaires, sur un géant des airs, un A 380. On était aux petits soins avec nous. On se sentait important. Tout était fait pour que nous nous sentions bien. J'étais à côté du « client » qui jouissait de son importance en demandant ceci puis cela à l'hôtesse qui servait notre compartiment de quinze sièges spacieux. Il avait joui de son importance pendant tout le tournage, et dans l'avion, il continuait sur sa lancée. J'étais à côté de lui, un hasard, je suppose. Ou, peut-être, sa volonté de voyager à côté d'un inconnu avec lequel il n'avait pas échangé trois mots lors de notre séjour au Sheraton d'Apia. Ce taciturne n'ayant rien à dire, et ne craignant aucune demande d'argent de ma part, il avait peut-être pensé que m'avoir pour voisin pendant vingt-quatre heures lui permettrait de se reposer. Si c'était ça, c'était bien vu : je n'avais rien à lui dire... d'ailleurs, en général, je n'avais rien à dire à mes collègues de tournage. Sauf à Bibiane, ce qui m'avait porté chance et malchance.

Enfin, nous étions aussi taciturnes l'un que l'autre. J'avais craint un instant de me retrouver à côté de « Louis le musculeux mais pas trop ». Lewis l'avait accompagné jusqu'à l'aéroport, c'était le (la) seul.e « partenaire sexuel.le » qui avait fait le déplacement - au

rythme où vont les mœurs sous la dictature de la nouvelle bien-pensance, il faudra bientôt écrire ainsi pour ne pas discriminer... et ne plus être lu dans cet horrible volapuk !

Lewis avait pleuré à chaudes larmes lors de la séparation, et Louis, de son côté, était visiblement déprimé. L'amour est une étrange affaire, on a beau y penser sans cesse, on ne comprend toujours pas. Égoïstement, je m'étais dit : « Pourvu que nous ne soyons pas côte à côte comme lors du vol Wellington-Samoa ! » Il savait ma sympathie pour Lewis et avait suivi plusieurs de nos conversations. Ça risquait de faire de moi un confident, comme au théâtre, ces seconds rôles qui recueillent les épanchements des cœurs meurtris. Je n'aurais pas tenu 24 heures ! J'aurais cherché à m'évader dans les crus australiens, qui méritent mieux qu'une tentative d'évasion. Arrivé à Paris j'aurais été dans un état dont je ne voulais pas ! Mireille m'avait dit qu'elle m'attendrait avec le petit Paul, je voulais leur faire honneur. De plus, sitôt à la maison, décalage horaire ou pas, j'avais l'intention d'aller au lit avec mon ensorceleuse fleuriste. Alcool et amour ne vont pas bien ensemble, sauf dans les films américains où, si un homme et une femme prennent un dernier verre ensemble, c'est qu'ils vont baiser.

C'est bien une idée de puritains qui ont besoin de ne pas savoir ce qu'ils font pour le faire !

À côté du Taciturne, je m'étais cru tranquille. Catastrophe ! dès après le décollage, il avait enchaîné les blancs, les rouges, les rosés... il en avait bu de toutes les couleurs ! le Taciturne était devenu le Loquace. Avec une préférence marquée pour ses exploits sexuels, un comble ! Il était moche comme un pou. Si vous l'aviez rencontré, certains lecteurs assidus auraient songé à ce qu'écrivait le Vénitien Casanova à propos de son compagnon d'évasion de la prison des plombs : « Il était amoureux de toutes les servantes, et n'ayant ni taille, ni figure pour les rendre bonnes et soumises, elles recevaient ses galanteries en lui appliquant des bons soufflets qu'il prenait avec une patience exemplaire ».

C'est là que l'on s'aperçoit à quel point, si le désir reste toujours le même, ses expressions et satisfactions varient considérablement avec les cultures et les époques. Pas de soufflets pour le Taciturne, si j'en crois le récit de ses aventures galantes. Bien que n'ayant « ni taille, ni figure » pour rendre les starlettes « bonnes et soumises », il avait l'art de les convaincre de monnayer leurs faveurs, pour un rôle, pour de l'argent ou pour autre chose. Je restais confondu devant l'étalage de ses exploits... car il nommait aussi des

actrices connues. Était-ce vantardise ? Je ne le crois pas, car je l'avais vu s'éclipser avec la vedette de l'ylang-ylang lors de la réception qui clôturait les tournages. C'était une très belle fille. Je suppose que, comme celles dont il laissait tomber les noms alors qu'il me gratifiait de la litanie de ses succès, la starlette de Samoa avait été décidée - sinon séduite - par la promesse d'une carrière fulgurante. Comme tous les menteurs habiles, il lui arrivait de tenir parole. Parmi les noms qu'il égrainait au chapelet de ses dévotions à éros, il y avait des actrices talentueuses et connues. Est-ce une illusion ? il me semble que les dames du XVIIIe siècle, nobles ou non, avaient plus de dignité dans la luxure. Heureusement, il a fini par s'endormir, et l'hôtesse de l'air a évité une invitation à tourner un bout d'essai.

Je m'en souviens comme si c'était hier, nous avons atterri à Charles De Gaulle le vendredi vers 15.00 heures. J'avais fini par m'endormir après le petit déjeuner, puis par me rendormir après le diner. Sitôt descendu de l'avion, j'étais frais et dispos. Ce n'était pas le cas du client que j'ai dû soutenir jusqu'à la file d'attente du contrôle des passeports où il a commencé à reprendre figure humaine ; bien que dans son cas, ce ne fût pas chose facile. Je ne dirai pas que je lui avais fait la

conversation pendant le voyage, je n'avais pas prononcé trois mots, j'avais écouté le flot de paroles qu'il déversait jusqu'à plus soif, c'est le cas de le dire. Les confidences de ce don Juan moche m'avaient laissé bouche bée. Encore une de ces surprises de la vie : mon silence avait été jugé d'une façon si positive qu'alors que nous attendions nos bagages, il me confia qu'il comptait sur moi pour son prochain film publicitaire pour une grande marque de moutarde, « on tournera à Dijon ! » m'a-t-il dit de l'air triomphant d'un homme qui débouche une bouteille de Romanée-Conti. Je lui ai répondu que dans la mesure où sa moutarde ne serait pas associée à l'huile d'olive, j'étais partant. Il n'a pas compris mon association de l'huile d'olive à la moutarde, mais on s'est quitté sur une promesse de nouveau contrat.

Toute l'équipe s'est dispersée en quelques instants. Mes bagages furent les premiers à arriver sur le toboggan. Nous avons vécu près de quinze jours côte à côte, mais cette proximité et le fait de travailler ensemble n'avaient pas créé une solidarité... tout au plus quelques connivences. C'est ça le show-business : la fête continue... ailleurs.

Impossible de décrire mon impatience ! Mireille et le petit Paul m'attendaient ! Elle

m'avait envoyé un texto dès l'atterrissage. Arriver dans un aéroport où l'on se sait attendu par des gens qui vous aiment fait partie des plaisirs de la vie. J'ai savouré le mien alors que je prenais Mireille et le petit Paul dans mes bras.

Dans le taxi qui nous emmenait à la maison rue Thibaud, Mireille m'expliquait qu'il était heureux que je ne sois pas arrivé le samedi, car tous les samedis, à Paris et dans presque toutes les villes de France, les gilets jaunes manifestaient en bloquant les ronds-points et en manifestant dans les rues. À Paris, c'était surtout au centre-ville que ça chauffait, on brûlait des voitures et des magasins, comme en « banlieue sensible » à la fin du ramadan. Le chauffeur de taxi est entré dans la conversation, c'était un musulman. Il pestait contre ces « gilets jaunes » qui l'empêchaient de travailler le samedi : plus de touristes japonais et chinois à conduire à la Samaritaine, et d'autres à charger là-bas, pleins de paquets, et à reconduire à l'hôtel Meurisse, rue de Rivoli. Il allait démarrer sur les Uber, des voleurs, des Juifs surement, lorsqu'enfin, nous sommes arrivés rue Thibaud. Je n'ai pas compris le lien qu'il avait fait entre les taxis Uber et les Juifs. Je suppose que l'allusion est un des fantasmes de ces musulmans convaincus que le monde irait mieux sans « les Juifs et les croisés »,

c'est-à-dire sans nous. Je l'ai privé de pourboire, il n'était pas content.

Mireille et moi étions fébriles avant l'amour, mais il fallait attendre que le petit Paul fasse sa sieste après le biberon. C'est un adorable petit garçon, très bien élevé, qui respecte la libido de ses parents, par reconnaissance, je le suppose, puisque sans elle il ne serait pas de ce monde. Il s'est endormi comme un ange.

Quel plaisir de retrouver « notre couche et ses droits d'autrefois » ! Entre deux étreintes et trois baisers, je lui racontai le voyage, les Stevenson, Nabakatokéia, Tiavéa, « les pierres qui glissent », les cousines, les cousins, Rousseau, les *fa'afafine*, Teilhard de Chardin, la belle Mariatéouia, la danse de Sybille... et même, de temps en temps, des épisodes du tournage. Parfois, pour illustrer mon propos, je lui lisais un passage du livre de grand-papa « Le Papalagui », qu'elle avait lu, puis oublié.

Le lendemain matin, samedi, je suis allé marcher dans Paris afin de sentir un peu mieux ce qu'est ce mouvement des gilets jaunes. Au début, je n'y avais pas prêté attention. Puis, j'en avais suivi l'évolution à travers la chaîne américaine CNN reçue au Sheraton. Je ne suis pas très intéressé par la politique, je suis de droite,

plus pour punir la gauche qui a trahi le peuple que par conviction. C'est après mes entretiens avec mon cousin de Tiavéa que j'avais prêté attention aux reportages télévisés. Avant cela, inquiet par les images diffusées par CNN, j'avais parlé de ces événements avec Mireille lorsqu'elle me téléphonait. Elle se sentait peu concernée, même si elle craignait les violences, surtout dans le VII<sup>e</sup> arrondissement où des voitures avaient été incendiées, comme d'habitude dans les « banlieues sensibles ». À Samoa, comme Mireille me disait que ça se passait « plus loin », j'avais fini par minimiser l'affaire.

Nous vivons dans le XIV<sup>e</sup>, près de l'église Saint-Pierre de Montrouge. Notre quartier n'était pas touché par les manifestations, sauf du côté de la gare Montparnasse où débarquaient les musulmans des banlieues. Selon des gens vivant de ce côté-là, on avait vu beaucoup de jeunes Arabes dans les deux premières semaines, lorsqu'en fin de manifestations les magasins avaient été pillés. Puis, les pillages s'étaient calmés.

C'était un samedi calme, en tout cas dans notre quartier. J'ai marché jusqu'à Denfert Rochereau où j'ai pris le métro jusqu'au Châtelet, là, passant le coin où elle chantait, j'ai eu une pensée émue pour la jeune Sirima Wiratunga. J'ai

changé de ligne pour aller jusqu'à l'Étoile. Le rond-point des Champs-Élysées était un des principaux points de rassemblement des gilets jaunes à Paris. Il était dix heures et les gens s'assemblaient. Tous n'avaient pas des gilets jaunes. Les âges étaient mêlés, les retraités étaient nombreux. Il y avait beaucoup de drapeaux tricolores, mais aussi quelques étendards régionaux : les Bretons, les Corses, les Normands. À la différence des manifestations lors de certains matchs de foot, pas de drapeau algérien, turc, ou marocain. Peu de musulmans dans la foule, quelques Noirs, Antillais peut-être. C'était une foule bon enfant. Les gens se parlaient. Dans un petit groupe, un jeune et un retraité parlaient de leurs revenus :

- Je suis en fin de droit, je vais toucher le RMI et cinq cents euros pour vider les poubelles du Mc Do de la rue Soufflot. Je vis avec mille euros par mois, et j'ai vingt-trois ans ! Pourquoi n'ai-je pas le droit d'avoir de l'ambition, celle de vivre décemment et de faire un travail intéressant !
- Et l'autre qui dit qu'il suffit de traverser la rue pour trouver du boulot ! Moi, j'ai commencé à travailler à dix-huit ans, j'ai mille trois cents euros de retraite, et je dois faire les restos du cœur pour me nourrir !

Un autre prit la parole :

- Je gagne encore moins, et je dors dans ma voiture ! He ! Petit, une seule ambition : tout casser !

Ce qui entraîna cette remarque qui fit l'unanimité :

- Ils nous prennent pour des cons !

Quand le peuple commence à dire « ils » et « nous » ça va mal ! J'avais là, sur le vif, la preuve de ce que mon cousin disait des revenus des riches et des autres lors de notre discussion à propos de Jean-Jacques Rousseau. Pour le plaisir, je reprends ici la citation tirée du « Contrat Social » qu'il m'avait lu sur la terrasse de sa bibliothèque, sous les étoiles, face à l'océan :

« Voulez-vous donner à l'État de la consistance, rapprochez les degrés extrêmes autant qu'il est possible : ne souffrez ni des gens opulents, ni des gueux. Ces deux états, naturellement inséparables, sont également funestes au bien commun ; de l'un sortent les fauteurs de la tyrannie et de l'autre les tyrans ; c'est toujours entre eux que se fait le trafic de la liberté publique ; l'un l'achète et l'autre la vend. »

« Donner à l'État de la consistance », cela signifie permettre à la Nation de se sentir unie

dans un état de droit qui respecte la dignité de chaque citoyen et citoyenne et les invite à se respecter eux-mêmes. J'entendais dans cette foule la parole des gens que la gauche avait abandonnés, décidant soit qu'ils pensaient mal et votaient pour l'extrême droite ; soit qu'ils étaient des privilégiés parce que Français de souche. La gauche avait cherché de nouveaux opprimés, des vrais, des qui pensent bien... pour la simple raison qu'ils ne disent pas ce qu'ils pensent, ou qu'ils ne pensent pas. C'est ainsi que les « quartiers sensibles » sont devenus les nouvelles idoles de la bien-pensance de gauche. Alors, la gauche est morte, les nouveaux damnés de la Terre ne votent pas pour les mécréants, ils votent pour le Coran.

Ce qui m'étonnait dans cette foule, c'était sa relative homogénéité ethno-religieuse : les drapeaux tricolores dominaient nettement, certains poussaient l'affirmation identitaire jusqu'à porter des bonnets phrygiens jaunes. Dans la lumière du soleil de ce jour magnifique, on aurait dit des schtroumpfs jaunes. Je n'ai vu d'un seul drapeau rouge, et, loin de lui, un drapeau noir : communistes et anarchistes n'étaient plus dans le coup. Ce n'était pas Barcelone dans les années trente, ou Paris en 36.

Avant que ne se forme le cortège qui allait se diriger vers le Trocadéro, j'ai entendu des bribes d'un autre débat. Il portait sur les impôts. En gros, il y en avait trop, et, surtout, les plus riches en payaient peu, et les autres beaucoup. Alors que l'on marchait dans l'avenue Kleber, les gens criaient « Macron démission ! », j'ai même eu un « Macron piège à cons ». Puis, un groupe s'est mis à chanter, un peu façon rap : « J'ai voulu mettre l'essence », répons a cappella : « C'est trop cher ! ». Le slogan-chant a continué avec des variantes :

« J'ai payé les taxes (C'est trop cher ! C'est trop cher !)

« Faut cotiser par-ci (C'est trop cher ! C'est trop cher !)

« Faut cotiser par-là (C'est trop cher ! C'est trop cher !)

« Y en a marre ! Y en a marre !

Etc.

Ça ne manquait pas de tenue. J'aimais cette ambiance qui me rappelait le mot de Beaumarchais à la fin de « La folle journée » (un samedi, peut-être) ou le « Mariage de Figaro », en 1784. Au cours Simon, j'avais joué le rôle de Brid'oison, le bègue qui chante à la fin :

- « Or, Messieurs, la Comédie
- « Que l'on juge en cet instant
- « Sauf erreur, nous en peint la vie
- « Du bon peuple qui l'entend.
- « Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
- « Il s'agite en cent façons ;
- « Tout finit par des chansons. (Bis)

En France, « tout finit par des chansons. » Toute la question est de savoir de quoi, de qui, cette fin sera la fin. Pour Louis XVI, ce fut radical.

Arrivés au Trocadéro nous étions un millier environ, des braves gens de ce qu'il est convenu d'appeler « les classes moyennes », ce qui ne veut pas dire grand-chose. Il y avait un type au centre d'un groupe, il était très en colère, il en voulait à Macron, le président, il s'emportait, tout était la faute à Macron (en grec, « *makros* » veut dire « grand »). À bout d'arguments, il a fini par éructer : « On est le peuple ! Macron ! On va faire comme on a fait à Louis quatorze, on va te couper la tête ! » En plus de tous ses problèmes, ce pauvre homme en avait un avec l'histoire.

J'ai quitté le rassemblement du Trocadéro pour traverser la Seine par le pont d'Iéna, j'ai longé le fleuve pour rejoindre le boulevard de

Grenelle. Sans me presser, j'ai fait environ trois kilomètres à pied pour rejoindre le quartier Montparnasse. Au gré des rencontres, j'ai parlé avec les gens. Un des aspects agréables de toute cette affaire était cette espèce de fraternité de la parole qui circulait librement dans la ville. J'ai rejoint un petit groupe qui parlait du RIP, je ne savais pas ce que voulait dire cet acronyme. Dans les pays de langue anglaise, on voit souvent R.I.P. sur les pierres tombales dans les cimetières, ça signifie « Repose En Paix » (*Rest In Peace*). Une inconnue que son embonpoint obligeait à une marche lente m'a expliqué que ça signifiait Référendum d'Initiative Populaire... comme en Suisse, le pays de Jean-Jacques Rousseau. Un groupe de marcheurs lents nous a rejoints. Ils ont plaisanté sur le fait que nous étions tous « en marche » (c'était le nom du mouvement politique improvisé par le Président Macron). Un des « marcheurs » antimacron a expliqué que Condorcet avait fait inscrire ce genre de recours au peuple dans la constitution de 1793. Ce "marcheur", lui aussi il était « le peuple », mais il n'était pas fâché avec l'histoire de France. J'ai apporté mon grain de sel en expliquant le Contrat Social de Rousseau, que mon cousin de Samoa m'avait si bien commenté. J'ai dit que dans le Contrat Social, Rousseau prévoyait le vote populaire, pour vérifier l'accord

des lois votées par les législateurs avec l'esprit du peuple, ce qu'il appelle la « volonté générale », j'avais en tête ce passage du Contrat Social que je ne pouvais pas citer :

« Selon le Pacte fondamental, il n'y a que la volonté générale qui oblige les particuliers, et qu'on ne peut jamais s'assurer qu'une volonté particulière est conforme à la volonté générale, qu'après l'avoir soumise aux suffrages libres du peuple ; j'ai déjà dit cela, mais il n'est pas inutile de le répéter. »

Mon cousin m'avait cité ce passage dont j'avais gardé l'esprit bien que je sois incapable de le réciter par cœur à mes « marcheurs » antimacrons. Mes compagnons et compagnes de route m'ont dit qu'ils allaient inscrire cette revendication dans les cahiers de doléances qui circulaient déjà un peu partout. Nous nous sommes quittés à la fin du boulevard Pasteur, pas loin du lycée Buffon. J'allais bientôt entrer chez moi dans le XIVe. J'étais presque euphorique, le peuple me semblait bon enfant et intelligent dans sa diversité patriotique.

J'ai dû déchanter. Alors que je quittais le rassemblement, il n'était pas important, une centaine de personnes ; des gens un peu différents des autres, plus à gauche, on entendait

des slogans : « Vle République », « Union des luttes »... et puis, un peu plus loin, j'ai vu un groupe qui insultait un homme : « Sale sioniste ! », « Dégage ! », « Sale raciste ! ». Puis, un type, genre wahhabite, un de ces types financés par ceux qui achètent la liberté de ceux qui la vendent, un jeune gars à la pilosité islamiquement correcte, a hurlé dans un français qui avait une ombre d'accent, visage haineux : « T'es un haineux et tu vas mourir, tu vas aller en enfer ! », un temps d'arrêt : « Dieu va te punir, le peuple va te punir ! », « La France est à nous ! », « Sale sioniste ! », dans la foule des comparses ont crié : « On est le peuple ! », « Sale raciste ! ». Il me semble même avoir entendu : « Retourne chez toi ! », puis, « À Tel-Aviv ! » Je croyais rêver, un cauchemar plutôt. Je savais que ces gens existaient, mais j'ignorais qu'ils s'insinuaient partout où il y avait de la haine religieuse à diffuser. J'ai demandé qui était le type insulté que des policiers étaient en train de protéger. Mon voisin m'a dit, c'est un écrivain, un philosophe, Finkielkraut, il a été élu à l'Académie, il y a un an ou deux. J'ai demandé :

- Pourquoi est-il insulté ?
- Il est juif !

Ce « il est juif » m'a anéanti. J'ai demandé : « C'est qui le barbu qui crache son venin ? » Un autre gars, la trentaine, gilet jaune, genre ouvrier ou artisan, peut-être originaire des Yvelines, de Maison-Laffitte, a répondu : « C'est pas vraiment un des nôtres, c'est un sale laffitte ! » Je dis : « Quoi ? » Réponse : « Ben ouais, un sale laffitte, c'est un truc arabe ! » J'ai dit : « Un salafiste ! C'est un courant de pensée dans la communauté musulmane » Il a dit : « Moi, tu sais, ces trucs, j'm'en tape, c'est avec nous ou contre nous ! On s'occupera d'eux après ! » Je n'ai pas eu le temps de lui demander ce que voulait dire son « on s'occupera d'eux après »... « s'occuper d'eux », ça veut dire quoi ? Et « après », après quoi ? Il était déjà reparti dans son groupe cagoulé et casqué.

Certains jeunes qui avaient participé au lynchage ne me semblaient pas du tout des « sales laffitte », mais bien des Français de souche, des jeunes à en juger par leur dégaine, des convertis à l'islam ? Des gens d'extrême droite ou gauche ? Certains avaient des gilets jaunes, d'autres pas. La confusion était extrême. J'étais aussi perdu qu'un « honnête homme » parmi des sans-culottes en 1792.

Un gilet jaune semblait avoir protégé l'académicien, autour de l'écrivain se dissolvait

un groupe hostile alors que les policiers, qui protégeaient et accompagnaient l'homme attaqué, s'éloignaient de plus en plus. J'ai repris ma route par la rue Jean Zay, je n'étais plus très loin de la rue Thibaut. J'étais bouleversé.

Bien que peu intéressé par la politique, j'ai toujours considéré les Juifs comme les canaris de la démocratie. Je m'explique. Autrefois, les mineurs de fond emportaient sous terre dans une cage un canari. L'oiseau signalait par sa mort la présence du grisou : gaz inflammable, explosif et mortel des mines de charbon. En France, et en Europe, les Juifs sont les canaris de la liberté, sitôt qu'ils sont attaqués, la liberté est en danger.

Récit à la première personne imaginé et construit par le petit-fils breton de Touyavii. Touyavii, un roi de Samoa venu en 1925 à Brest pour rapporter à la famille Micouën la longue-vue du navigateur français, Jean-François de Galoup, comte de La Pérouse. Entre 1925 et 1930, la grand-mère du narrateur et Touyavii ont vécu une passion que le narrateur découvre après la mort de sa mère (la fille de Touyavii) et de sa grand-mère. Le narrateur se lance alors dans une exploration du sentiment amoureux à travers divers documents réels et imaginaires. Il construit un roman-essai en utilisant le journal intime de sa grand-mère ; quelques lettres des deux amants ; ses souvenirs ; la Bible ; le livre de Touyavii « Le Papalagui » (Éditions Aubier-Flammarion, 1981) ; les vies amoureuses d'autres amants célèbres ou non ; et ce qu'il sait de la vie de sa grand-mère. Sa quête le conduira jusqu'à l'archipel de Samoa où il rencontrera sa parentèle du village de Tiavéa. Là, trois jours de discussions avec son cousin Nabakatokeia lui feront découvrir d'étranges choses.